Année. N° 24. 15 Décembre 1927.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

JAN 4 1928

LA REVUE DE PARIS

		Pages
s Cambon	*Nationalisme et Société des Nations*	721
rges Duhamel. . .	*La Nuit d'orage.* — I	733
rcel Proust	*Lettres à une amie*	770
riel Hanotaux . .	*La France des cent trente départements.* — II.	781
uste.	*Lénine, agent de l'Okhrana*	806
ré Thérive	*Sans âme* (fin)	827
l-Elmer More. . .	*Le « Modernisme » dans la Littérature américaine.*	858
stantin Photiadès.	*La Reine des Lanturelus* (fin)	880
s Hautecœur. . .	*L'Art décoratif d'aujourd'hui*	911
ry Bidou.	La Vie littéraire : *Parmi les Livres*	929
Houllevigue	Les Sciences : *Paroles à travers l'Atlantique.* .	940

Marcel Thiébaut : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La REVUE DE PARIS *publiera en 192*

Pygmalion
par François MAURIAC

La Naissance du Jour
par COLETTE

Le nouvel Anacharsis
par Abel HERMANT, *de l'Académie française*

Charleston
par Paul MORAND

Félicien
par André MAUROIS

Jérôme Bardin
par Jean GIRAUDO

Chacun sa Vie, par Francis CARCO

des ***Romans et Nouvelles*** de MM. Henri de Régnier, de l'Académie fr
çaise; Marcel Arland, Marcel Aymé, E. Berl, G. Bernanos, Pierre B
André Beucler, Jean Cassou, Georges Duhamel, Luc Durtain, H. Duvern
Pierre Frédérix, Julien Green, Edmond Jaloux, Marcel Jouhande
Pierre-Jean Jouve, J. Kessel, Jacques de Lacretelle, P. Mac Orlan, J
Mistler, André Savignon, Ph. Soupault, J. et J. Tharaud.

Dialogue sur les Choses divines
par Paul VALÉRY
de l'Académie française

Chateaubriand à Ro
par Henry BORDEAU
de l'Académie française

James Joyce
par Valéry LARBAUD

Amiel
par A. THIBAUDET

Le Théâtre d'Ib
par Henry BERNSTE

Damas
par madame Myriam HARRY

Méditerranée
par Abel BONNARD

Poèmes de la Comtesse de NOAILLES

Des lettres inédites de Balzac à l'Étrangère;
de madame de Staël à Benjamin Constant;
de Guizot; — de Cuvillier-Fleury;

des ***Études littéraires*** de MM. A. Albert-Petit, Julien Benda, He
Bidou, Charles du Bos, Gustave Lanson, René Gillouin, Paul Sou
Robert de Traz;

des articles sur les ***Littératures étrangères*** de MM. Hilaire Bel
Professeur Ernst Robert Curtius, Kristian Elster, Georges Imann, Rimes
Eliseev, Alexeiev, Mario Roques, Zaleski, Roussel, Stroemberg, Jelinek;

des ***Chroniques*** de MM. Jean Aubry, J.-M. Bourget, Albert Flam
Poirier, Rougier, M. Thiébaut.

NATIONALISME

ET

SOCIÉTÉ DES NATIONS

Retz disait qu'il fallait souvent changer d'opinion pour rester fidèle à son parti. Retz était de ceux qui ne s'abusent pas sur eux-mêmes, mais, en général, les hommes de parti n'ont pas la même sincérité, ou, si l'on veut, le même cynisme. On pourrait citer mille exemples des variations auxquelles le contact de la réalité a, dans la politique, conduit les plus honnêtes gens, mais je n'en connais pas de plus saisissant que les diverses manifestations du sentiment patriotique en France, depuis un peu plus d'un siècle.

S'il est un sentiment simple, qui nous impose des devoirs précis, et qui, aux heures critiques, nous unisse dans une même émotion à la masse de nos concitoyens, c'est bien le patriotisme. Cependant, combien souvent ce noble sentiment a-t-il été perverti par la passion!

On sait comme, en 1814, les souverains alliés, lorsqu'ils entrèrent en vainqueurs dans Paris, furent acclamés par beaucoup de Français qui, sans aucun doute, ne se croyaient pas de mauvais citoyens, mais que l'esprit de parti aveuglait. Ces exaltés blessèrent la pudeur nationale : ils en furent punis, car c'est, pour beaucoup, à cause d'eux, que pesa, pendant quinze ans, sur la monarchie restaurée, le reproche injuste d'être revenue dans les fourgons de l'Étranger.

En revanche, j'ai entendu, après 1871, les héritiers de ceux-là même qui avaient acclamé les alliés en 1814, reprocher à la

République d'être sortie de nos désastres, alors qu'elle était née spontanément de la révolte du sentiment national. Après l'effondrement de Sedan, on voulait sauver le pays : la patrie était en danger et on évoquait le souvenir de 1792, mais, hélas, les temps n'étaient plus les mêmes, et l'événement nous le prouva bientôt. Qui pourrait dire de quelle hauteur d'illusions avaient été précipités les hommes de ma génération? Ils éprouvèrent alors un sentiment que nos pères n'avaient pas connu dans la défaite. En 1814, on était repu de gloire : l'orgueil national n'était pas atteint; Napoléon, même vaincu, l'avait exalté. On était patriote, cela suffisait à tout exprimer et on ne se disait pas nationaliste. Ce dernier mot, je ne l'ai jamais entendu prononcer au temps de ma jeunesse, et il ne se trouve ni dans le Dictionnaire de l'Académie, ni dans celui de Littré. La nuance de sentiment qu'il exprime est née de nos désastres de 1871. C'est ce qui explique sa violence. Il y a de l'amertume dans cette intransigeance. « Le nationalisme, a dit M. Maurras dans ses charmantes lettres sur les jeux olympiques, est une belle passion. Encore la faut-il nuancer de civilité quand on sort de chez soi. » Un gouvernement est souvent obligé de sortir de chez lui, et le sourire de M. Maurras nous indique assez que ce qu'il y a d'un peu exclusif dans le nationalisme peut soutenir la foi d'un parti, mais non pas constituer une doctrine de gouvernement.

Mais ne voir dans le nationalisme que l'effort d'un patriotisme blessé, qui se refuse à accepter son échec, c'est peut-être s'en former une idée incomplète. Il y avait aussi, dans l'exaltation de l'égoïsme national, une réaction contre les entraînements généreux qui avaient conduit l'opinion en France, depuis un demi-siècle, à se distraire de ses propres intérêts pour épouser la cause de tous les opprimés de l'univers. Par l'effet de ce goût de l'universel qui caractérise les Français, notre sensibilité nationale avait débordé nos frontières. On proclamait volontiers que tous les peuples malheureux étaient nos frères, s'imaginant que, le jour où ils seraient rendus à eux-mêmes, ils seraient nécessairement nos amis. C'était, à proprement parler, une conception romantique. L'état d'âme dont elle était l'expression se manifestait dans la politique comme dans tout le reste. Cette disposition sen-

timentale prodiguait ces sympathies à tout ce qui était étranger; Vacquerie sacrifiait à Shakespeare tout notre XVIIe siècle; George Sand vitupérait les prudences de notre Diplomatie. On ne saurait écrire l'histoire du XIXe siècle sans souligner le rôle prépondérant qu'y a joué ce qu'on a appelé le Principe des Nationalités. L'organisation de l'Europe, telle qu'elle résultait des traités de 1815, apparaissait comme un retour à l'ancien régime. On pensait que, si les nationalités diverses qui peuplent notre continent avaient leur plein épanouissement, tout serait en ordre et que la paix du monde serait assurée. On ne se demandait pas ce que c'était, au juste, qu'une nationalité, et si toutes les nationalités, une fois affranchies, ne pourraient pas avoir de conflits entre elles. On était convaincu que tout s'accommoderait dans un vague idéal de justice et de liberté. Cette croyance était un legs de la Révolution qui avait proclamé qu'elle poursuivait l'affranchissement des peuples, et plus encore de Napoléon qui, en mourant, avait prédit la ruine de l'œuvre de la Sainte-Alliance.

On ne se rend plus assez compte, aujourd'hui, de ce qu'avait de révolutionnaire la figure de l'Empereur aux yeux des Français de la Restauration. On ne chante plus les chansons de Béranger. On s'étonne que Benjamin Constant ait pu, pendant les Cent jours, se rapprocher de l'Empereur, et on oublie qu'il n'était pas, dans nos campagnes, un seul possesseur de biens nationaux qui ne vît dans Napoléon le protecteur de sa propriété. Lamartine seul, que retenaient ses origines royalistes, se réservait et ne s'associait pas, sur ce point, aux républicains de ce temps-là. Carrel, les Cavaignac, et même Barbès, avaient l'âme militaire : ils étaient amoureux de la gloire, et il a fallu l'avènement du second Empire, pour dissocier, dans l'esprit des Français, les deux faces de l'idée démocratique.

Au reste, Napoléon lui-même en jugeait comme le peuple. J'ai connu, en 1871, M. de Saint-Aignan, qui avait été un des pairs de la Monarchie de juillet. Il m'a conté que son père, en 1800, faisait partie de l'État-major du Premier Consul, pendant sa seconde campagne d'Italie. La veille de Marengo, le soir, au bivouac, Bonaparte causa longtemps avec ses officiers. L'heure était critique pour lui : on intriguait à Paris,

il le savait, et, suivant l'événement, la journée du lendemain glorifierait le 18 brumaire ou n'en ferait qu'une pitoyable aventure. Sa préoccupation se trahissait dans ses paroles. Il parla de la Révolution et surtout de Robespierre, dont le frère avait été son ami et son protecteur, et il termina en disant : « Je veux, comme lui, ordonner la Révolution, mais il y a, entre lui et moi, une différence : il avait besoin de la défaite, et moi, j'ai besoin de la victoire. » Parole singulière, qui éclaire d'une vive lumière les dissentiments de Carnot et de Robespierre dans le Comité de Salut Public, et qui montre combien Bonaparte sentait tout le risque de sa fortune.

Quoi qu'il en soit, sous la Restauration, l'imagination des Français, exaltée par vingt-cinq ans de guerre, avait été instruite à ne pas s'arrêter devant l'autorité des traités et à remanier aisément la carte de l'Europe. L'œuvre du Congrès de Vienne leur paraissait un anachronisme. La Grèce, la Pologne, l'Italie étaient à leurs yeux des victimes sacrifiées par la contre-Révolution. Pour la Grèce, il se mêlait à ce sentiment quelque chose qui touchait tous ceux qui, en Europe, avaient le culte des choses de l'esprit. Ce mouvement, qui conduisait Byron à Missolonghi et qui inspirait Victor Hugo, Eugène Delacroix, et même Casimir Delavigne, était si fort, qu'il pesait sur tous les gouvernements, mais peut-être entrait-il plus de rivalité que de réelle sympathie pour l'Hellade renaissante, dans l'intérêt tempéré que les cabinets de Londres et de Pétersbourg lui montraient. Il n'en allait pas de même de la Pologne ni de l'Italie; quelques-unes des grandes puissances s'y trouvaient engagées, et elles ne toléraient pas qu'on y touchât.

Ce ne fut pas un des moindres griefs de la démocratie contre la Monarchie de juillet que la politique pacifique de celle-ci. « On croyait, disait Edgard Quinet, que la Révolution allait reprendre son épée en 1830, mais ce grand corps blessé ne s'est relevé que d'un genou. Nous sommes courbés sous les fourches caudines. » Lorsque Louis-Philippe eut été renversé, ce sentiment fut pour beaucoup dans le mouvement qui conduisit le Prince Louis-Napoléon à la présidence de la République. Après tout, ses électeurs ne s'étaient pas

trompés; le Prince Louis était imbu des principes de la Révolution, et il se croyait le dépositaire de la Doctrine napoléonienne. C'est ainsi qu'il répondit aux aspirations des partis extrêmes, et qu'il fut acclamé dans les faubourgs de Paris, lorsqu'il alla rejoindre notre armée en marche pour affranchir l'Italie.

Quant à la Pologne, elle s'insurgeait en 1863 : le cabinet des Tuileries proposait la réunion d'un congrès, et je ne doute pas que cette proposition n'offensât profondément le gouvernement russe, tandis qu'à notre exposition de peinture, le grand succès d'un tableau de Tony Robert Fleury représentant la foule polonaise agenouillée dans les rues de Varsovie et fusillée par les Cosaques, — et plus tard, le cri de « Vive la Pologne, Monsieur », lancé par Charles Floquet, à la face du Tsar Alexandre II, montraient bien que l'opinion française n'avait pas changé.

Aussi, en 1870, la France se trouvait-elle seule. M. Thiers frappait en vain à la porte de tous les cabinets de l'Europe, pour y chercher un appui, au moins moral, et c'est alors que certains se demandèrent s'il n'y avait pas eu beaucoup de chimère et une sorte de don-quichottisme, dans l'ardeur sentimentale et romantique qui avait fait de nous le champion indiscret de tous les opprimés. — Il y eut une sorte de retour vers l'égoïsme national. — D'aucuns y apportèrent la violence nationaliste. — D'autres, plus réservés, pratiquèrent la politique du recueillement. — Quelques-uns enfin, après que la France se fut un peu remise du coup qu'elle avait reçu, pensèrent que ce qui avait le plus affaibli la France, c'était son isolement; que de se renfermer étroitement dans la considération de son propre intérêt, ce n'était pas sortir de cet isolement; qu'il était bon d'éveiller les sympathies des peuples, mais que celles-ci, pour se manifester utilement, devaient être formulées par l'amitié des gouvernements et que c'était la confiance de ceux-ci qu'il fallait d'abord rechercher. C'est, après tout, cette politique qui a donné à la France la forte situation internationale qu'elle avait en 1914.

Cependant, lorsqu'en 1919, on discutait à Paris les conditions de la Paix, des éléments nouveaux apparurent, de nature à modifier la politique européenne.

En premier lieu, la lassitude universelle et l'impression d'épouvante laissée dans les esprits par les hécatombes auxquelles le monde avait assisté, éveillèrent l'espoir généreux que cette guerre pourrait être la dernière guerre. On chercha le moyen de réaliser ce beau rêve et on crut que, si l'on donnait à la conscience universelle le moyen de se faire entendre, quand la paix du monde serait menacée, sa voix aurait assez d'autorité pour être obéie.

En outre, la chute des monarchies qui avaient dominé le Centre et l'Orient de l'Europe, libérait les nationalités qu'elles avaient absorbées au cours des siècles. Les traités de 1815 étaient déchirés : un ordre nouveau allait se substituer à l'ancien. Tout l'univers était ébranlé. On ne se doute pas des revendications inattendues que l'on vit alors surgir. Nous reçumes à Paris, arrivant du fond de l'Asie Mineure, une délégation de Trébizonde qui réclamait l'indépendance du Pont. Qui jamais eût pensé qu'on pût vouloir

Faire voir à l'Asie un autre Mithridate.

Enfin, toutes les puissances qui avaient pris part à la guerre, quelle que fût leur importance, prétendaient, non sans de bonnes raisons, être admises au règlement de la paix.

C'est ainsi, dans une atmosphère politique nouvelle, que naquit la Société des Nations. Elle était patronnée par le Président Wilson; il venait à Paris, tout pénétré de l'idéalisme de ce grand peuple américain, que l'Europe ne comprend pas toujours, mais qui peut-être est trop éloigné de nous, pour partager nos préoccupations et nos inquiétudes.

La Société des Nations repose sur le principe de l'égalité des puissances qui en font partie. C'est là un postulat qu'il faut accepter, mais comme ce principe n'est pas tout à fait d'accord avec la réalité, il se heurte dans la pratique à quelques difficultés. Il n'y a rien assurément de plus malséant, que l'expression de grandes et de petites puissances qui est couramment employée : il est clair qu'étant toutes souveraines, toutes indépendantes, les puissances ne peuvent délibérer en commun que sur le pied d'une entière égalité. Pendant le cours de la Conférence de la Paix en 1919, j'ai pu sentir combien étaient éveillées, sur ce point, les susceptibilités des

puissances à intérêt limité : c'était l'euphémisme employé pour désigner les puissances autres que l'Angleterre, les États-Unis, la France et l'Italie. Il y faut prendre garde, et se montrer aussi soucieux de respecter leur dignité que de ménager leurs intérêts. La Société des Nations a pour objet le bien général de l'Europe, et, pour le réaliser, elle ne doit sacrifier les intérêts essentiels d'aucun de ses membres, mais, au contraire, les concilier, ou, pour mieux dire, les coordonner.

Ce désir commun d'accord, cette bonne volonté active qui doit nécessairement inspirer les délibérations de Genève, pour qu'elles aboutissent heureusement, on l'a appelé l'esprit international, et le mot n'a pas été sans soulever les critiques de quelques patriotes échauffés. Il faut pourtant aller au fond des choses. Qui dit Société des Nations, dit Nations, et, bien loin de supprimer l'individualisme de chacune d'elles, l'idée de les associer suppose par définition qu'elles ne se confondront pas, et qu'elles ne se subordonneront à aucun organisme qui prendrait figure de super-État.

C'est même par cet endroit que l'institution de Genève peut prêter le flanc à la critique. Il y a une certaine contradiction à lui demander de prendre des décisions graves et à ne lui donner aucun moyen de les faire exécuter. A l'origine, M. Léon Bourgeois avait proposé, sans succès, de mettre à sa disposition une force internationale, et, si je ne me trompe, M. Jouhaux a récemment soutenu la même thèse; mais je doute qu'une proposition ayant pour effet de restreindre, si peu que ce soit, la souveraineté de chacun des membres de la Société des Nations, puisse être de longtemps envisagée.

Ce n'est pas là un problème nouveau. Dans les confédérations les mieux assises, l'indépendance relative des États confédérés surprend toujours les Européens accoutumés par tradition à la concentration des pouvoirs de l'État. On l'a bien vu dans une occasion récente où beaucoup de personnes s'étonnèrent que le Président des États-Unis ne pût pas intervenir dans une affaire criminelle qui avait été jugée dans le Massachusett, ni gracier les condamnés. Lorsque j'étais ambassadeur en Amérique, j'ai été le témoin d'un incident de même ordre. Quelques Italiens avaient été lynchés en Louisiane, et le gouvernement de Rome fit naturellement

des représentations à Washington. Le gouvernement fédéral ne put lui donner les satisfactions qu'il demandait, par la raison que cette affaire ressortissait uniquement aux autorités de l'État où le lynchage avait eu lieu.

Un homme très distingué, M. Hay, était alors Secrétaire d'État. J'étais très lié avec lui, et, dans une conversation intime, je m'amusai à lui demander ce qui se passerait si, en pareil cas, les gouvernements européens s'adressaient directement aux États responsables. « Je m'opposerais nécessairement à ce qu'il leur fût répondu, me dit M. Hay, le gouvernement fédéral ayant seul la charge des rapports des États-Unis d'Amérique avec les Puissances étrangères. » — Il convint, au surplus, qu'il y avait là une lacune, mais il ajouta qu'après tout, c'était la conséquence nécessaire de la Constitution fédérale.

Je suis loin de vouloir comparer la construction politique éprouvée qu'est la constitution des États-Unis, à l'organisme en voie de croissance qu'est la Société des Nations, mais les faits que je viens de citer montrent bien ce qu'il y aurait d'imprudence à vouloir fédéraliser trop vite des nations dont aucune ne consentirait à abdiquer quoi que ce soit de sa souveraineté entre les mains d'une autorité encore mal définie, désarmée, et dont les décisions sont soumises à tous les hasards des délibérations publiques.

Les amis de la Société des Nations ne doivent donc pas chercher à précipiter des solutions que l'avenir rendra peut-être possibles, et ce serait une erreur de considérer comme une marque de mauvaise volonté à son égard, la réserve de certain gouvernement, qui est obligé de tenir compte d'autres intérêts que ses intérêts européens.

La Société des Nations est naturellement chère aux Puissances secondaires, car elle leur a fait la part plus grande dans les affaires de ce monde. Autrefois, leur activité politique se bornait le plus souvent aux questions où elles étaient personnellement intéressées. Aujourd'hui, elles interviennent à Genève dans des débats d'un ordre général, et on remarque qu'elles y apportent le plus souvent des vues théoriques.

A la dernière session de la Société des Nations, elles ont montré une certaine tendance à s'unir et à faire en quelque

sorte contre-poids à leurs grandes voisines. Cela était naturel, et je vais plus loin, cela n'est pas sans avantages. Parmi ces puissances, il en est, comme les Pays-Bas ou la Belgique, grandes par leur histoire et par leur activité économique, dont la politique est essentiellement européenne et se défend de toute entreprise hasardeuse, mais il faut bien reconnaître qu'il en est d'autres, plus jeunes et plus impatientes, qui semblent parfois avoir moins souci du repos du monde que de leurs querelles particulières. Il serait heureux que, par le fait même de leur présence dans la Société des Nations, ces nations nerveuses se sentissent solidaires du reste de l'Europe et que leurs gouvernements trouvassent, dans ce sentiment, l'autorité nécessaire pour en imposer aux éléments aventureux de leur opinion publique. C'est un fait d'expérience que les grandes puissances, sur qui pèsent de si lourdes responsabilités, prennent rarement l'initiative des conflits où elles s'engagent; elles y sont entraînées en général par leurs alliés plus faibles ou par leur clientèle. Comme on voit une ménagère, pour allumer son feu, approcher l'allumette enflammée des sarments qu'elle a placés sous les bûches du foyer, c'est le plus souvent par de menues querelles, et des conflits en apparence étrangers aux grandes nations, que l'étincelle a jailli qui, finalement, a tout embrasé.

L'Esprit international est la sauvegarde de la paix publique, et, bien loin d'être contraire au sentiment national, il a pour objet d'ajuster les intérêts particuliers de chaque nation avec l'intérêt général de l'Europe. Dans un temps où le développement de l'industrie mêle tous les jours plus intimement les intérêts économiques des peuples, cet ajustement est une nécessité, et c'est chimère de concevoir aujourd'hui les rapports internationaux comme on le faisait au XVIIe et au XVIIIe siècles.

Cependant, il faut prendre garde aux étiquettes. L'expression « esprit international » peut éveiller quelque défiance chez certaines personnes accoutumées à entendre désigner par ce terme « l'internationale », l'organisme révolutionnaire qui est le pire ennemi du sentiment national. Il y a là une véritable confusion de mots. Les partis qui ont pour objectif la lutte des classes sont nécessairement hostiles à l'indivi-

dualisme aussi bien chez les peuples que chez les individus. L'ensemble des traditions et des intérêts communs qui unissent entre eux les citoyens d'un même pays et qui constituent leur individualité nationale, fait obstacle à leurs desseins. Ils en poursuivent la destruction. Peut-être même doit-on rattacher à cette campagne certains phénomènes qui, au premier abord, paraissent lui être étrangers. M. André Gide a remarqué quelque part que l'individualisme et le triomphe du classicisme se confondent. C'est sans doute là la raison secrète de l'assaut donné à l'heure actuelle à la culture classique par des maîtres inconscients. L'œuvre de la Renaissance est menacée tout entière, car le XVIe siècle, en même temps qu'il retrouvait les titres de noblesse de l'esprit humain, a vu justement naître les nations modernes et se former leur individualité.

Les partis de désordre, mettant à profit l'impression d'horreur qu'a laissée derrière elle la dernière guerre, assimilent la fierté patriotique et le souci de la défense du pays à l'impérialisme, qu'ils présentent comme seul générateur de toutes les guerres. C'est ainsi qu'ils recueillent des sympathies dans ces mêmes milieux sentimentaux, qui, au temps de la monarchie constitutionnelle, auraient souhaité que la France prît en mains la cause de tous les opprimés et qui s'insurgeaient alors contre la politique bourgeoise de la paix à tout prix. C'est un bon exemple de la variation des partis. Je ne sais cependant pas d'erreur plus manifeste que de confondre l'ardeur du patriotisme avec l'impérialisme. Je suis même porté à croire que l'esprit de domination est, en réalité, foncièrement contraire à la passion patriotique, de sa nature étroitement jalouse.

Il y a longtemps que Montesquieu a dit que Rome avait été perdue par la grandeur de son Empire. Il en a été de même de l'Espagne, et nous-mêmes, en France, au commencement du XIXe siècle, nous avons été accablés sous les ruines de l'immense édifice que le génie de l'Empereur avait élevé. Il suffit de comparer ce qu'il y a eu d'éphémère dans ces vastes constructions politiques à l'œuvre plus réaliste d'un Frédéric II, qui, capable de toutes les audaces, a su se renfermer dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'était donnée, et

qui était de faire de la Prusse une grande monarchie et de la soustraire à l'hégémonie autrichienne, pour comprendre que l'impérialisme, bien loin d'être l'expression du patriotisme, tend à dissoudre le sentiment de l'intérêt particulier d'un peuple dans des imaginations de grandeur qui ne sont pas à la mesure des forces humaines.

Mais peut-être faudrait-il s'entendre sur ce qu'est au juste l'impérialisme. On en fait une sorte de monstre, né des traditions monarchiques et militaires et qui engendre seul toutes les guerres. — C'est une idée un peu sommaire. L'avenir dira si les États-Unis d'Amérique, qui n'ont pas de tradition monarchique, seront toujours à l'abri de toute tentation de domination, mais, sans traverser l'Atlantique, je ne vois pas en quoi l'esprit de propagande anti-sociale dont est animée, par exemple, la Révolution russe, diffère de l'impérialisme. Il en est une forme nouvelle et peut-être plus redoutable, car, comme les termites, il poursuit la destruction interne des constructions politiques auxquelles il s'attaque. Or, que la volonté de domination soit universelle et ne connaisse pas de frontière, c'est justement là le caractère propre de l'impérialisme.

Quant à croire que les artisans de ces bouleversements anarchiques soient pacifiques, il en faut rabattre. Au dernier congrès communiste de Bordeaux, en septembre 1927, l'auteur du rapport sur l'impérialisme et la guerre, disait : « Notre mot d'ordre est toujours celui que Monmousseau donnait au Congrès de Paris, lorsqu'il disait : « Nous qui sommes dans la lutte de classes, nous ne sommes pas contre toutes les guerres, nous sommes seulement contre la guerre impérialiste. » Paul-Boncour et C^le^ disent : « Ni guerre, ni révolution », mais nous affirmons que ceux qui parlent ainsi sont les complices des impérialistes. » — Ainsi, de l'aveu de ces messieurs, la guerre, détestable quand les intérêts de la Patrie sont seuls en jeu, leur apparaît légitime si elle sert les intérêts de leur parti.

Les révolutionnaires d'autrefois — et je ne parle pas d'un Danton ou d'un Saint-Just, mais d'un Mazzini ou d'un Barbès — auraient été scandalisés d'un pareil aveu, car, s'ils ne craignaient pas la guerre, s'ils pratiquaient la violence, ils étaient en même temps passionnément patriotes. Il est

probable que, s'ils vivaient encore, ils seraient traités d'esprits rétrogrades par nos révolutionnaires d'aujourd'hui. Ainsi changent les partis.

Lord Macaulay, dans ses essais politiques, a écrit, peut-être avec trop de confiance dans le progrès de l'humanité, que désormais les peuples civilisés n'avaient plus rien à craindre de l'hostilité des peuples barbares, mais, en même temps, il se demandait si, du sein même de la civilisation, pourrait naître le mal destiné à la détruire. « Est-il possible, disait-il, qu'on puisse établir des institutions qui, sans le concours des tremblements de terre, de la famine, de la peste et de la guerre étrangère, viennent renverser les œuvres de tant de siècles de gloire et de sagesse, et faire disparaître le goût, la littérature, les sciences, le commerce, les manufactures, tout enfin, à l'exception des arts grossiers nécessaires au soutien de la vie animale? » — Cette question, Lord Macaulay la poserait sans nul doute aujourd'hui avec plus d'inquiétude qu'il ne le faisait en 1829, mais il aurait eu foi, pour la résoudre, dans l'union des forces morales de l'Europe. S'il est vrai que la Société des Nations repose sur le concert des peuples parvenus au même degré de civilisation, et que pour remplir son objet qui est le maintien de la paix, elle doive assurer l'ordre européen tel qu'il est sorti de la dernière guerre, cela suffit à expliquer pourquoi elle est peu populaire chez les agents de la démagogie. On ne voit pas, dans la nature, les guêpes avoir commerce avec les abeilles.

JULES CAMBON,
de l'Académie française.

LA NUIT D'ORAGE[1]

A Victor Duhamel, mon frère.

Par la fenêtre, ouverte sur l'abîme nocturne, je percevais l'angoisse des êtres. Mes deux plus proches voisins, les tilleuls jumeaux qui se dressent, près de la porte, comme des serviteurs attentifs, devisaient à voix basse et tourmentée. Je distinguais le soupir de chaque feuille ramant dans les ténèbres brûlantes. Et moi-même, cette nuit-là, n'étais-je pas plus sensible que l'épi des graminées, plus frémissant que la vrille des vignes folles? J'entendais le battement de mes cils, le ronron des muscles, dès que je fermais les mâchoires, et le flux du sang jusqu'aux retraites extrêmes de mon corps. Ne valait-il pas mieux renoncer au sommeil? Je mis les pieds sur le tapis, étendis mes jambes, mon buste, mes bras, toute la mécanique douloureuse, et j'allai m'accouder à la fenêtre.

La nuit n'était pas fort sombre : quelque part, dans le ciel, la lune devait courir derrière l'amas des nuages. L'œil fait à cette clarté, j'apercevais le grand rideau de peupliers qui borne les prairies, au nord, et je devinais, dans les massifs, les taches étouffées des fleurs. Comme elles semblaient misérables et désarmées! Comme elles devaient avoir peur, face à l'espace menaçant! Car l'orage approchait. Des grondements rampaient sur l'horizon. Parfois, une flamme convulsive faisait sauter le monde hors de l'ombre et je voyais, avec une hallucinante

1. *Copyright by Georges Duhamel, 1927.*

netteté, fil à fil eût-on cru, la lessive accrochée depuis la veille aux cassis du potager.

Soudain, le rideau de peupliers parut saisi d'épouvante et se prit à pousser un gémissement énorme. Les arbres se courbaient, tels des esclaves enchaînés qui voudraient fuir et resteraient étroitement fixés au sol. La vallée entière répondit à cet appel et toutes les plantes, tous les brins d'herbe commencèrent de trembler. Il y eut ensuite une minute de pause, un silence effaré pendant lequel j'entendis craquer les membres du pommier mort. Puis un oiseau s'échappa des buissons en pépiant de frayeur. Une larme chaude tomba sur ma main. Le monstre hurlant bondit, gueule ouverte, griffes grinçantes, du plus noir de l'étendue.

J'étais revenu m'étendre sur mon lit. Les doigts noués sous la nuque, à même l'oreiller, je regardais, pareils à de térébrantes douleurs, les éclairs transpercer le chaos. La pluie tombait, maintenant, une pluie verticale, massive et si constante qu'elle évoquait les cataclysmes des temps bibliques et faisait régner un bruit plus égal et plus pur que le silence. De longues minutes suivirent et je ne savais plus si je pensais encore ou si, plutôt, je ne rêvais pas que je pensais.

Est-ce alors qu'ils entrèrent dans ma chambre? Peut-être. C'est sûrement alors que je m'aperçus qu'ils étaient entrés.

***

Une sorte de paix s'instaure au cœur même de la tourmente. Je sens que la nature, soumise, résignée, se recueille dans sa misère. Le souffle de ma respiration, je l'entends : il est mesuré comme celui d'un homme endormi. Mes yeux sont ouverts : une lumière surnaturelle, à la fois sourde et précise, emplit la maison. Je contemple mes hôtes et je les reconnais. Je ne saurais dire s'ils sont tous là : certains se cachent, farouches. Ils se taisent encore; mais, déjà, leurs lèvres remuent. Et comme ils se ressemblent, dans leur diversité! N'est-ce point qu'ils me ressemblent tous un peu?

Ma famille! Non pas, certes, la chère couvée nourrie de chair, de fruits et de laitages, la chère couvée que je réchauffe sous mes ailes; mais l'autre famille, la grande et confuse et infinie tribu de mes rêveries, les enfants de la solitude et de l'enchantement, tout ce monde imaginaire qui s'est levé sous mes pas et qui pénètre à jamais, pour moi, le monde sensible.

Pourquoi donc avez-vous choisi cette nuit? Est-ce le tambour de l'orage ou bien la trompette de l'ange qui vous a rassemblés et ramenés sous mon toit? Que me signifie votre concile nocturne? Vous a-t-on mal compris, mal accueillis, bafoués? Pourquoi certains d'entre vous laissent-ils fleurir sur leurs traits le sourire du fils prodigue?

Te voici, toi, mon ami, mon frère malheureux! Toi qui, depuis des années, me suit pas à pas, ruminant ou ton désespoir ou bien quelque folle espérance. Oui, je sais que tu ne veux pas encore mourir et que ton cœur est saisi de quelque nouveau tourment. Mais ne parle pas encore. Prends patience, je te prie. Un soir où nous serons seuls, je t'écouterai, sois sûr. Un soir, à minuit, comme jadis.

Et toi que j'ai quitté, si triste, au lendemain de l'adolescence, ne crois pas que j'aie pu t'oublier. Tu as vieilli, mon enfant. Je devine, à ton regard, que tu sais des choses nouvelles et que tu me les diras, un jour.

Et vous qui ne m'avez fait que des confidences furtives, vous qui n'avez dit qu'un prélude et qui voulez, je le comprends, parler encore! Et vous qui passez et repassez dans chacun de mes rêves et qui n'avez pas encore exprimé toute votre âme, pas encore épanché toute votre peine!

Et toi que je vois ici, parmi les fantômes, et que je retrouverai demain, si semblable, dans l'autre monde, le vrai monde, paraît-il.

Et toi qui n'as pas encore parlé, mais dont je connais le regard, dont je devine l'accent, toi que je surveille d'un œil affectueux et inquiet, ô mon avenir, ma pensée future.

Et vous qui, peut-être, attendrez en vain, vous qui, je le pressens, ne parlerez jamais, vous les héros des récits que je ne saurai pas, que je ne pourrai pas écrire.

Et vous, mes fils d'adoption, vous qui marchiez sur la terre avec un corps périssable, vous que j'ai ravis à l'oubli pour la honte d'un siècle ingrat.

Et vous, et vous, et vous tous! N'avez-vous rien à me reprocher? Dites non. Donnez-moi le repos. Je ne vous ai jamais contraints, jamais trahis, même d'un mot. Vous avez toujours dit ce que vous vouliez dire, toujours fait ce que vous pouviez faire. Je ne suis pas votre historien : je suis votre confident, votre ami. J'écoute, sagement, et je choisis, pour vous, avec prudence, avec sévérité.

Mais voici que l'un de vous se lève et s'avance, les mains ouvertes. C'est son heure, je le sais. Je l'attendais, depuis longtemps. Comment t'appelles-tu?

— François.

— Parle, François. Je t'écoute, nous t'écoutons. L'orage est fini, maintenant. Une lumière miséricordieuse sourd du ciel déchiré. Mais la nuit sera longue encore. Voici l'encre, la feuille blanche, la plume neuve. Je suis prêt.

I

S'il était en mon pouvoir d'arracher de ma chronique les trois années que je viens de vivre, s'il m'était donné de reprendre, pourvu de savoir et de quelque défiance, ma course, mon épreuve, tout mon être enfin, environ le mois d'avril 1924, je n'ose affirmer que j'userais de cette licence.

Ces trois années, pourtant, ne m'ont apporté que douleur et désarroi. L'image du monde que je m'étais formée lentement, prudemment, avec l'assistance de tous ceux que j'aime et que j'honore, ces trois années l'ont corrompue, honnie. Je jouissais d'une paix raisonnable : je la méprise. Je possédais quelques certitudes : j'ai dû les abjurer article par article. Elles me semblent dérisoires, aujourd'hui. Plus exactement, elles me semblaient dérisoires ce matin. Je ne saurais qu'en penser ce soir.

Non, mes trois années de lutte et de revers, je ne voudrais

pas, tout compte fait, m'en dessaisir. Je les garde. Elles sont à moi, comme certaines maladies qui gâchent une existence, mais laissent, du moins, dans le sang, à titre de compensation, des caractères indélébiles qui ressemblent à des vertus et qu'on appelle justement des propriétés. Ces trois années de malaise, d'angoisse, je n'accepterais pas de les anéantir; pourtant je commençais, petit à petit, de les oublier. Hier encore, je ne me refusais point à les oublier. Car je connais la merveilleuse disposition des êtres vivants à cicatriser leurs plaies. De mois en mois, de jour en jour, j'avais, pour endurer mon tourment, pris des mesures, adopté certaines attitudes. Certes, je ne songeais pas à me reconstruire un univers satisfaisant, mais je commençais à végéter avec indolence dans un décor provisoire. Hier encore, ce matin même, j'étais persuadé qu'à la longue, et sous condition expresse de ne plus jamais aborder certains problèmes, de n'appuyer jamais sur certains points sensibles, je pourrais retrouver les éléments d'une harmonie supportable, d'une quiétude.

Eh bien! non! Tout est remis en question, tout est à recommencer. Me voici renvoyé sans débat, au pied de l'échelle.

Et que s'est-il passé?

Un événement si minime que j'hésite, en toute franchise, à l'appeler événement. Mais il n'est pas de signe trop menu, pour un esprit attentif.

Notre vieille maison de Labbeville est grande, pour nous, et le second étage, en quelque sorte abandonné, nous sert de débarras. On y entasse les meubles perclus, on y pend les herbes potagères ou médicinales et, par les jours pluvieux, on y fait sécher le linge. Il y flotte, en toute saison, un mélancolique parfum d'automne et de poussière.

J'y suis monté, cet après-midi, pour y recueillir et trier des graines. Cependant que je secouais rêveusement les gousses au-dessus d'un journal éployé, je me suis senti pénétré de cette langueur poignante où l'âme se plaît parfois quand les souvenirs embaumés se lèvent autour de nous et se prennent à chanter, à sourire, à se plaindre.

Il fut un temps où je savais me garder de cette ivresse, car, à de tels instants, nous sortons facilement de notre voie, nous oublions nos plus fermes propos, nous cédons au hasard

et consentons de menus gestes qui nous semblent sans portée et peuvent, en fait, bouleverser une fortune.

C'est un geste tel que je fis alors. Je m'étais installé, pour choisir mes graines, sur le marbre d'une commode ancienne où nous rangeons des paperasses. J'ouvris, distraitement, mais avec une précision qui me paraît bien inquiétante quand j'y repense, l'un des petits tiroirs du bas, un tiroir où je savais que l'on n'avait jamais rien mis. Et j'y vis soudain quelque chose : un objet, un objet que je connais bien et que je croyais perdu, à jamais perdu dans le monde immense.

C'est tout. C'est assez. L'angoisse est revenue. Et je n'en suis pas moins, de l'avis de tous, un homme sage et réfléchi. Je n'ai pas grandi parmi les chimères. Je sais regarder en face les phénomènes et les analyser avec méthode. N'importe! L'angoisse est de nouveau sur moi, comme aux plus mauvais jours. L'angoisse de penser, cette fois, que le monde n'est que ce qu'il est.

Il ne s'agit pas uniquement de ma vie. Il ne s'agit pas de mon bonheur personnel. Ce ne serait, malgré tout, qu'un médiocre souci. Je ne peux pas ne point impliquer dans mon histoire toute l'âme de l'univers.

Élisabeth ne saura rien. J'entends qu'elle ne saura rien de ma bouche. Peut-être sait-elle déjà tout. Peut-être a-t-elle ouvert, elle aussi, le tiroir, bien que la vue d'assez épaisses toiles d'araignées m'incline à penser le contraire. Élisabeth ne saura donc rien, du moins pour l'instant. Et que lui dirais-je, d'ailleurs, puisque nous n'avons jamais échangé le moindre mot touchant cette aventure?

Comme c'est étonnant! Élisabeth et moi ne nous cachons rien. Nous vivons dans un état de loyauté parfaite, de confiance totale. Mais cette histoire extraordinaire qui, sans nul doute, est l'histoire capitale de notre vie commune, cette histoire, je dois avouer que nous ne l'avons jamais effleurée, fût-ce d'un soupir. Je suis bien sûr des pensées d'Élisabeth et, si nous pouvions jamais, hypothèse absurde, nous ouvrir à ce sujet, je crois que nous n'apprendrions pas grand'chose l'un de l'autre. Mais si, demain, nous nous trouvions séparés pour toujours, rien ne me permettrait d'affirmer que ce drame fut jamais autre chose qu'une rêverie de mon esprit.

II

Mon père, Antonin-Philibert Cros, peut être considéré comme l'un des fondateurs de l'anthropologie moderne. Il est mort en 1918, laissant une œuvre inachevée mais considérable et qui suffit à la gloire de notre nom. Nous appartenons aux Cros de Paris, que l'on appelle ainsi pour les distinguer de la branche provinciale, les Cros d'Avignon. Toute la famille est originaire du Comtat, mais la séparation, je devrais dire le schisme, si j'adoptais la phraséologie de nos petits parents avignonnais, date de la révolution, époque à laquelle le bisaïeul de mon père, Sigismond-Germain-Grégoire Cros, vint à Paris comme membre de la Législative et s'y fixa, rompant une fois pour toutes avec les traditions politiques et religieuses de la souche avignonnaise.

Je donne ces renseignements non point dans l'espoir de jeter quelque lumière sur le problème qui me tourmente, mais pour satisfaire à des habitudes scientifiques invétérées qui règlent toujours la lettre de ma vie, bien qu'elles n'en éclairent plus l'esprit.

Le frère de mon père vit encore, et j'aurai lieu de parler quelquefois de lui. Nous l'appelons, en famille, oncle Abel, ce qui le fait sourciller, car il tient à ses prénoms. Abel-Hubert-Nicolas Cros est professeur d'économie politique et doit à quelques bons ouvrages, que je suis, pour mon compte, incapable de juger, une renommée européenne, sinon mondiale.

Mon père et mon oncle! On ne saurait imaginer frères plus dissemblables. Et physiquement, tout d'abord : mon père était de taille médiocre, charpenté, selon toutes les dimensions, de manière massive. Par la gravité de son visage, la sereine économie de ses gestes, il tournait en majesté ce qui, chez d'autres, eût été lourdeur. Mon oncle est grand, sec, encore alerte malgré l'âge, et jovial, ardent, familier. Mon père n'était pas taciturne, certes, mais chiche de paroles. L'oncle Abel est tout en apostrophes, en boutades, en cris. Ces deux défauts contraires, chez deux hommes en qui j'ai découvert, par ailleurs, tant de sujets d'estime et de respect,

m'ont, je dois l'avouer, fait également souffrir et parfois irrité. Quand l'oncle Abel, par ses intempérances de langue, me donnait la nostalgie du silence, je prenais tout d'abord plaisir à me réfugier chez mon père. Le repos que j'y goûtais n'était pas de longue durée. La réserve paternelle cessait bientôt de m'être admirable : elle laissait en suspens les mille questions qu'un esprit jeune et chaleureux ne se lasse pas de former. Non que mon père négligeât mes soucis et ma société : il me portait un intérêt fort tendre et m'a, par sa mort même, prouvé la profondeur de son affection. Mais il vivait, malgré ses efforts, dans une sorte de retraite morale et son regard, pur, un peu froid, décourageait dès l'abord tout épanchement. Une heure de son flegme et j'en venais à regretter, non sans un comique dépit, les algarades et les saillies de l'oncle Abel.

Chose étrange, ces deux hommes, si peu faits pour s'accorder, vivaient dans une communion complète. Comme tous les bavards, mon oncle a besoin d'oreilles bénévoles : jusqu'à son dernier jour, mon père lui prêta les siennes, de bonne grâce. Peut-être ne l'écoutait-il qu'à demi, peut-être, lui, si peu favorisé des vertus oratoires, goûtait-il quelque dédommagement à sentir les mots s'échapper de la bouche fraternelle avec une si généreuse aisance, peut-être éprouvait-il, pour son cadet, une admiration en quelque mesure justifiée, peut-être était-il favorisé d'une indulgence infinie. Le fait est que, sa vie durant, il a pieusement entretenu, fortifié, je crois même pouvoir dire chéri les liens harmonieux qui les unissaient l'un à l'autre.

Ils avaient été tous deux formés aux mêmes disciplines et représentaient tous deux, avec force bien que de manière différente, un type d'intellectuel français qui figure honorablement dans notre galerie historique, pour la seconde moitié du XIXe siècle : ils étaient, tous deux, avec rigueur, rationalistes et athées. La grande affaire de leur vie fut, comme on peut le penser, l'affaire Dreyfus. Ils s'y jetèrent avec une passion, concentrée chez mon père, exubérante chez l'oncle. Tous deux prirent à cette querelle une part à la mesure de leur courage, qui n'était pas médiocre. Tous deux restèrent, par la suite, illuminés et j'allais dire auréolés par le souvenir de

ce qu'ils nommaient, de ce que mon oncle nomme toujours les temps héroïques.

Les gens de mon âge, pour qui la grande affaire est, jusqu'à nouvel ordre, la guerre mondiale et ses suites, ne comprendront jamais fort bien ce que fut l'affaire Dreyfus pour les hommes du siècle dernier. Et pourtant le jeu de certaines passions est tel, en France, que la crise prodigieuse ouverte par l'Affaire se prolonge de nos jours : elle a sauté par dessus la guerre. On pourrait croire qu'elle engendre et gouverne encore les grands courants de l'opinion. Les mots de dreyfusards ou d'anti-dreyfusards ont un goût de cendre, déjà. Il n'en reste pas moins que, si j'observe avec soin les hommes assemblés dans certains salons, je suis amené, parfois, à les grouper selon le parti qu'ils ont choisi ou qu'ils auraient pu choisir dans l'Affaire. Et cela tient sans doute à ce que l'Affaire, malgré l'élévation des problèmes qu'elle a fait surgir, est quand même demeurée, jusqu'au terme, à l'échelle des consciences moyennes, alors que les questions soulevées par la guerre sont pour la plupart, hors de l'atteinte commune.

Mon oncle Abel est ce qu'on appelle avec raison « un homme supérieur » ; c'est en outre un excellent homme. La guerre, malgré quelques sujets d'angoisse, ne lui est jamais apparue que comme un vaste problème intéressant sa spécialité, c'est-à-dire l'économie politique. L'Affaire avait profondément remué sa conscience. Il est à croire qu'un tel trouble ne saurait être éprouvé plus d'une fois dans une vie normale, car mon oncle n'a pas découvert et ne découvrira certes plus les problèmes supérieurs que la guerre propose à des âmes plus vertes. La vieillesse n'est pas caractérisée, pour l'homme, par l'incapacité d'éclaircir certains mystères, mais bien par l'impuissance complète à se placer devant ces mystères et à en reconnaître l'existence.

Je ne sais ce que mon père eût pensé de ces problèmes sublimes éveillés par la guerre : il est mort à l'heure même que ces problèmes se révélaient aux esprits les plus agiles. Il n'est d'ailleurs pas dans mon dessein de jeter ces graves questions à la traverse de mon récit. Ce n'est pas de la guerre que j'entends parler ce soir.

Cette parfaite concorde qui régna toujours entre mon père

et mon oncle ne fut jamais en défaut que sur un point, minime à vrai dire et presque risible. Du moins, nous, de la jeune génération, ne nous privions pas d'en rire. Dans la famille, cela s'appelle encore la querelle des prénoms. « Nous avons, tous deux, de la chance, disait parfois mon père à l'oncle Abel, d'avoir tant bien que mal séduit ou forcé la fortune avec ces prénoms absurdes dont nos vénérés parents ont cru bon de nous gratifier. En ce qui me concerne, je romps donc avec la tradition des Cros. » Il ajoutait, en nous considérant mon frère et moi : « C'est pourquoi j'ai choisi pour chacun de vous un prénom modeste et quelconque. Pour toi, Michel; pour toi, François. » Et l'oncle aussitôt de bondir : « La tradition des Cros est bonne et respectable, mon cher. Je m'appelle Abel-Hubert-Nicolas et ça ne m'a pas empêché de faire céder quelques portes. Un homme de valeur s'impose toujours et, si son nom l'incommode un peu, il n'en a que plus de mérite. Je n'ai qu'un fils, à mon grand regret; mais j'ai suivi notre coutume. Débrouille-toi, mon garçon! »

Ce langage, qui nous faisait sourire, mon frère et moi, laissait assez indifférent notre cousin Théodule-Savinien. Il se faisait appeler Théo, tout court; et signait de ce nom, dès sa dix-huitième année, des articles publiés par d'infimes gazettes anarchistes qu'il nous glissait, en secret, avec un sourire glacé.

Je dois ajouter que mon père était parfaitement conséquent à ses rares discours. Il avait épousé, en 1890, notre chère mère, née Nathalie Dessault. La légende familiale est que, dès le lendemain de leurs noces, mon père appela notre mère Jeanne et ne lui donna jamais plus d'autre nom. Je me rappelle encore notre étonnement quand la manipulation de je ne sais plus quelle pièce d'état civil nous révéla que notre mère s'appelait Nathalie. Elle nous avoua, non sans balbutier un peu, l'avoir presque complètement oublié. Ce que ma mère éprouvait pour son mari ressemblait moins à l'amour, passion somme toute exigeante et agressive, qu'à la dévotion extasiée. Sans cesse confuse, rougissante, pénétrée de la plus plaisante modestie, ma mère avait renoncé, dès le premier jour, à comprendre les spéculations et les travaux scientifiques de son époux. Elle en parlait comme des trésors déposés dans l'arche sainte et les admirait de confiance, en fermant des yeux

éblouis. C'est aux petites choses qu'elle transférait le plus apparent de sa ferveur. Elle eût sans doute considéré comme une impertinence de nous dire : « Votre père est un grand savant »; mais c'est, je crois, à cet éloge interdit qu'elle songeait en nous vantant des mérites moindres : « Votre père a de si belles mains! » « Votre père, lui, ne travaille jamais après les repas. » « Quand il était au collège, de 1872 à 1877, votre père a, quatre fois, obtenu le prix d'excellence. »

Il est possible qu'en des esprits mal faits une adoration si doucement myope détermine quelque irrévérence. Il n'en fut pas ainsi pour nous. Dès le jeune âge, ma mère sut nous proposer des thèmes de piété à la mesure de nos petites âmes et nous n'eûmes qu'à les transposer, par la suite, pour juger dignement celui dont nous portions le nom. Qui n'a connu rien de tel imaginerait avec peine les effets de cette mystique conjugale. Mon père, pour des raisons qu'il ne nous expliqua jamais, ne portait pas de bretelles, mais une ceinture de cuir étroitement serrée. Ma mère nous l'avait fait plusieurs fois remarquer : « Votre père, lui, ne porte pas de bretelles. » Je dus atteindre l'âge de dix-huit ans pour cesser de juger avec ironie, presque avec malveillance les hommes qui remettent à des bretelles le soin de soutenir leur pantalon. Notre père, qui souffrait d'un catarrhe chronique, suçait, avant ses cours, de petits morceaux de réglisse Gibert. Maman, remplissant avec soin la bonbonnière, aspirait légèrement la salive entre ses dents et nous disait : « C'est le meilleur! » Cette humble proposition eut pour moi, pendant longtemps, la valeur et la force d'un dogme et l'un de mes condisciples ayant, en ma présence, fait un éloge intempestif du « zan », fut aussitôt roué de coups.

Pour mon entrée en rhétorique, je fis achat d'un stylographe. Ma chère maman regarda l'objet avec une moue singulière, le manipula, puis le reposa dans sa boîte en murmurant : « Jamais votre père ne s'est servi de ça. » J'en ressentis un vrai malaise qui mit plusieurs mois à se dissiper.

C'est vers ce temps que mon père fut élu membre de l'Institut. Mon frère et moi commencions de tirer quelque gloire de ces choses et dévorions les journaux qui pouvaient en faire mention. Maman nous surprit, un jour, en train de décou-

per les articles. Michel est mon cadet de trois ans et plus libre, moins circonspect que moi-même. Il fit une pirouette et s'écria : « Alors, père est célèbre ! Père est un grand homme ! » Maman rougit jusqu'aux ongles et dit tout d'abord : « Chut ! Chut ! mes petits ! » Puis elle ajouta, bien bas : « C'est vrai. Ils le disent tous... »

A rappeler ces menus propos, je me sens tout prêt de sourire et pourtant je peux affirmer qu'ils ne sont pas de nature à diminuer la mémoire de cette femme délicieuse et non plus celle de l'homme qu'elle avait choisi pour dieu. Ce n'est pas au hasard qu'un tel mot survient ici. Ma mère, élevée dans la religion catholique, avait plié, dès le premier jour, devant la volonté de son mari. Elle avait abdiqué, tout de suite, cédé sans conditions, accepté le mariage civil, renoncé toute pratique et même toute croyance. Je crois qu'elle ne sourcilla pas en apprenant que ses enfants ne seraient pas baptisés. Mais, comme elle ne pouvait vivre, sinon sans dieu, du moins sans idole, elle reporta sur son mari toutes ses forces de vénération. Mon père eut la sagesse et la chance de remplir avec dignité, jusqu'à la dernière minute, ce dangereux emploi.

Ce que j'en ai dit jusqu'ici pourrait donner, de mon père, une image assez infidèle. Il n'était ni solennel outre mesure ni gourmé ; mais impassible en apparence et peut-être timide. Il nous a soigneusement instruits dans le culte de la raison et plût au ciel que je ne fusse jamais sorti de cette voie qu'il m'a tracée. Aux doutes, aux tourments dont je suis aujourd'hui la proie, je ne peux imaginer quelle réponse mon père eût opposée, d'abord parce que je ne les ai connus que longtemps après sa mort, ensuite et surtout parce que, si mon père vivait encore, j'aurais beaucoup trop de honte à lui en dire quoi que ce fût. En ai-je rien dit à personne ? Les gens qui vivent à mes côtés ne sauraient, je peux presque l'affirmer, rien surprendre de mes soucis. Et cela m'incline à penser que mon père, homme de la raison stricte, a peut-être éprouvé, dans le secret de son âme, des transes pareilles aux miennes et qu'il a cachées, comme moi.

Mon père nous disait souvent : « Nous, hommes, ne comprenons certes pas tout ; mais il est de notre devoir de penser

et d'agir comme si tout était compréhensible, comme si nous devions tout savoir, tout comprendre un jour ». J'ai beau ruminer cette phrase, je n'y trouve pas d'angoisse cachée, mais bien plutôt un ferme refus de céder à l'angoisse. Elle exprime assez bien, et j'espère ne pas trop la dénaturer en la ramassant dans mes souvenirs, ce rationalisme austère auquel je regrette amèrement de n'avoir pas su me tenir.

Mon frère, Michel Cros, nourri de la même farine philosophique, ne cherchait pas, dans le catéchisme paternel, un principe de repos mais des prétextes à chicanes. Il aimait alors de ferrailler. Il a, dans sa prime jeunesse, dépensé, pour la défense de ce qu'il appelait « nos idées », une énergie qui l'a sans doute empêché de soumettre sa doctrine à l'épreuve d'une critique vigilante. Il s'est assagi par la suite. Il s'est assagi, hélas!

Quant à notre cousin Théodule, il était, en ce temps-là, répandu dans les milieux anarchistes où l'on appréciait fort son personnage de jeune bourgeois réfractaire. L'oncle Abel affectait d'en rire et je ne suis pas sûr qu'il n'en tirait pas quelque fierté. « Je veux, disait-il, que mes enfants — il n'avait qu'un fils mais ne s'en consolait guère et le traitait toujours au pluriel — je veux que mes enfants soient à gauche pendant qu'ils sont jeunes; s'ils ne sont pas à gauche vers leur dix-huitième année, où seront-ils à la cinquantième? » Et Théodule, adolescent maladif, exalté, traînait toujours après soi je ne sais quel parfum de conspiration.

La guerre nous surprit sur ces entrefaites. Ce qu'elle fut pour chacun de nous, ce n'est point ici le lieu de le raconter. J'avais vingt ans. J'ai peut-être omis de mentionner que je m'étais engagé dans la carrière scientifique. Peu soucieux d'argent, car nous avons quelque fortune, je m'étais, après ma licence, tourné vers l'histologie. J'aurai l'occasion de revenir sur mes travaux, sur cette science, et de dire ce que je lui dois.

Je ne partis qu'en 1915. A cette époque, l'histologie n'était pas encore mobilisée, si je peux ainsi parler : l'État n'avait pas encore réquisitionné toutes les connaissances humaines. Je partis donc comme fantassin. Ce qui m'étonne le plus,

quand je résume ainsi mon histoire, c'est que la guerre, avec tout ce qu'elle me réservait d'épreuves, le danger, la fatigue ineffable, la faim, la soif, les souffrances physiques — car je fus deux fois blessé — ne parvint pas à provoquer la crise que j'entreprends de narrer et qui ne survint que plus tard. Peut-être n'étais-je pas, alors, mûr pour cette étrange maladie. Peut-être l'influence tutélaire de mon père s'exerçait-elle encore à mon profit. Qui le saurait dire? On aurait tort de croire que les événements provoquent, sur le coup, quelque pensée à proportion de leur grandeur. Plus que l'abord d'une montagne, la rencontre d'une petite pierre sur le chemin de la plaine peut stimuler l'esprit et le faire se cabrer. Mon plus constant propos, la guerre durant, fut de vivre et, pressé de mille tourments, je remettais à plus tard de méditer sur cette vie qu'il me fallait sauver sans cesse.

Mon frère avait été, dès l'enfance, agité par la passion de la mer, passion bien imprévue, car il n'y a pas de marins dans notre lignée. Ce goût ne rencontrant point l'agrément de nos parents, mon frère, reçu bachelier en 1915, languissait à l'École de Droit. Il attendait la conscription comme une sorte d'aventure. Il ne partit qu'en 1918, devint élève officier, passa quelques mois dans un camp, bref ne vit jamais le feu.

J'appris, au printemps de cette même année 1918, que mon père poursuivait des démarches discrètes pour me faire affecter à quelque poste de l'intérieur. J'en fus ému, surtout étonné : lors de ma dernière convalescence, il ne m'en avait pas soufflé mot. J'écrivis à mon père une lettre mesurée dans laquelle je lui disais combien sa pensée me touchait, mais que je connaissais, par mes congés, la vie de l'intérieur et que je lui préférais encore, malgré son amertume et ses périls, la vie que je menais aux armées. Je rapporte ce propos non pour donner de mon courage une idée avantageuse, mais par souci de la vérité : j'avais, à mon corps, des habitudes, une sorte de réputation, des amis. Je répugnais à l'idée de tout recommencer ailleurs. Mon père, d'un mot, m'assura qu'il respecterait mes raisons.

L'été passa. J'étais au cinquième corps d'armée et venais d'être nommé sous-lieutenant. Notre nom ne laisse pas d'être assez commun, en France. Il y avait, dans le régiment qui

faisait brigade avec le mien, un jeune officier qui s'appelait Cros, comme nous, et François, comme moi-même. Nous n'étions pas parents et je ne le connaissais pas. Une lettre égarée m'avait pourtant révélé son existence. Il fut tué dans les derniers jours de septembre, au cours d'une patrouille. Est-ce à l'état-major, est-ce au ministère que l'erreur fut commise? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'une dépêche partit à l'adresse de mes parents, annonçant que le lieutenant François Cros « avait trouvé la mort au champ d'honneur ».

J'ai connu par des témoins les détails qui vont suivre. Mes parents achevaient le repas de midi quand la dépêche fut apportée. Ma mère n'aurait jamais ouvert elle-même une dépêche en présence de son époux. Elle lui tendit en tremblant le papier qu'il posa près de lui, sur la table. Il plia posément sa serviette, mit son binocle et décacheta le pli. Deux fois de suite, et de bout en bout, il le lut, fronçant les sourcils qu'il avait fort touffus. Puis il se leva sans mot dire, tourna lourdement sur lui-même et se dirigea vers la porte. Il y parvenait à peine qu'il tomba, tout d'une pièce, en avant, brisant le vitrage et s'entaillant la peau du front sur les éclats.

Trois jours plus tard, j'arrivais à Paris, muni d'une permission d'urgence. Mon père n'était pas mort, mais à l'agonie. Son visage, défiguré par la paralysie, me bouleversa. Le nez et la bouche étaient déviés en un affreux sourire. Un seul œil était ouvert et baigné de larmes troubles. Il ne me reconnut pas, et, le soir même, expira.

Je ne saurais décrire l'étonnement hagard dans lequel je trouvai ma mère et que ma brusque résurrection ne fit, chose étrange, qu'aggraver. J'étais moi-même trop affecté pour analyser la douleur d'autrui, mais j'eus le sentiment que la détresse de ma mère se déployait dans la sphère métaphysique. Avait-elle cru mon père immortel? On l'eût dit. Et je compris tout de suite que ma mère ne survivrait pas à l'évanouissement de son dieu.

Le désespoir de l'oncle Abel était aussi grand, mais plus loquace. Il répétait en me serrant les mains : « Cette horrible confusion n'eût pas été possible si ton père avait suivi notre

coutume et t'avait donné plusieurs prénoms. Avec Théodule-Savinien, rien à craindre, c'est clair. »

Mon oncle avait diverses raisons de ne rien craindre : réformé de conseil en conseil, Théo, que son état de santé rendait impropre au service, achevait à Paris une licence ès lettres. Il vint aux funérailles, regardant choses et gens du même regard dur et méprisant. Il était, à son ordinaire, fort pâle et les traits crispés. Il ne mêla pas une larme à celles que nous versions et tenta vainement d'intéresser mon frère Michel à je ne sais plus quelle affaire de propagande pacifiste.

Deux mois passèrent et l'armistice allait apporter quelque allègement à mon chagrin quand ma mère mourut de la grippe espagnole. Tout à coup, nous trouvant seuls, Michel et moi, nous nous sentîmes douloureusement devenus des hommes. Mille petits soucis achevèrent de nous mûrir.

Je revins à Paris au printemps de 1919 et repris aussitôt mes études interrompues. Mon oncle Abel, qui nous avait assistés de son mieux pendant toute cette période, semblait profondément atteint. Une autre épreuve l'attendait pourtant qui nous surprit, sur le moment, bien qu'à la réflexion je la juge moins étonnante : Théo se convertit, non sans éclat. Il avait rencontré l'abbé Mugnier dans le monde et, dès la première entrevue, l'avait presque insulté. Ils eurent, par la suite, une seconde entrevue, intime celle-là, mais dont on a fait quelque bruit. A la troisième visite, Théo se fit baptiser. La légende veut qu'il soit tombé brusquement à genoux en criant : « Vous ne pourrez jamais me donner l'absolution. Ce n'est pas à moi seul qu'il faudrait pardonner, mais à toute une famille. » — « Mon enfant, répondit doucement le spirituel vieillard, je me sens le courage de pardonner à tout le monde, même à Dieu. »

Trois mois après, Théodule se faisait inscrire à l'Action française dont il est, depuis, un des plus actifs partisans.

Mon frère Michel avait, cependant, ressaisi son rêve maritime. Il fit les études nécessaires et obtint sans peine le brevet de lieutenant au long cours. Il voyage, depuis plusieurs années, et m'écrit de fort longues lettres dans lesquelles il me raconte, selon sa propre expression, « toute sa vie ». Je lui réponds des lettres non moins longues. Faut-il ajouter que je

n'ai jamais, dans ces lettres, risqué la moindre allusion à ce qui fait l'objet principal de mon récit? J'ai parfois pensé que si Michel agit de même, je ne sais à peu près rien de lui, malgré toutes ses affectueuses protestations.

III

L'édifice du savoir suppose, entre nos travaux et nos connaissances, un ordre qui n'est point une hiérarchie. Je ne pense pas qu'une des sciences modernes puisse, invoquant ses desseins ou ses instruments, réclamer la précellence. Telle est audacieuse dans sa dialectique, met en œuvre un appareil majestueux, incline sans détours à de brillantes généralisations; telle vit petitement d'observations résignées sur lesquelles s'épanouit un jour quelque grande et troublante doctrine; telle est ancienne, illustre, chargée d'histoires et d'honneurs; telle autre trébuche encore dans les brouillards de l'enfance. Toutes s'épaulent, toutes s'emboîtent, toutes collaborent; un dur ciment les tient unies, une même loi les inspire et la pierre du fronton ne saurait avouer d'autres désirs que le moellon des fondements.

Mon père, dès qu'il m'avait vu marquer du goût pour les recherches d'histologie, avait dit : « C'est bien! Puisque cela te plaît, travaille. Nous n'avons qu'un but : connaître. Quel que soit l'objet que l'homme se propose, il est toujours capable d'y découvrir une complexité surprenante et d'y jeter un peu de lumière. »

J'admire encore aujourd'hui ce bon sens et cette sérénité. Mon père qui, sa vie durant, cultiva de si hautes pensées sur l'origine, les aventures et l'avenir de l'homme ne jugeait pas qu'en disséquer sans fin les fibres les plus ténues fût une tâche moins féconde.

J'ai, ce disant, tout l'air de plaider pour l'étude que je me suis choisie. C'est en vérité qu'elle est peu connue du peuple moyen et qu'elle n'a presque jamais les honneurs de la gazette. J'ai fréquenté chez des astronomes et j'imagine parfois ce monde où leur pensée se complaît et se perd; celui que m'ouvre mon microscope n'est pourtant, j'en suis bien sûr, ni moins merveilleux ni moins vaste. L'infini n'a pas de sens.

L'histologie n'est pas une science de plein air : elle opère dans la retraite et le silence; elle est contemplative, mais paye ses méditations de recherches délicates et de maints stratagèmes techniques. C'est à mon labeur que je dois sans doute d'avoir échappé tout d'abord aux passions, aux délires qui, depuis la fin de la guerre, tourmentent notre société. J'avais achevé ma licence en 1914. Libéré des servitudes militaires, je me mis en devoir de préparer un doctorat. Le professeur Petit d'Artaud, grand ami de mon père, m'ouvrit son laboratoire. J'y ai vécu des années heureuses. L'odeur des essences, des alcools et des baumes parfumait toutes mes pensées et quand, après de méticuleuses pratiques, je me penchais sur l'oculaire, j'avais le sentiment de pénétrer dans mon jardin réservé, dans mon intime patrie : ce paysage cellulaire aux desseins déliés, aux coloris révélateurs et dont chaque dispositif m'était un enseignement. L'image, que tout autre eût dite immobile et fixée, l'image de notre vie la plus intime, je la voyais s'animer, non par l'effet de quelque dérèglement poétique, mais par l'exercice même de la raison. Il me semblait surprendre le jeu profond des éléments qui forment nos tissus, nos organes, partant notre âme. J'avais ainsi le sentiment d'appliquer la raison même à l'explication de notre raison. Le monde, par instants, s'ordonnait à mes regards dans une lumière irrésistible et j'évoquais pieusement la figure de mon père : « Tout comprendre, tout comprendre un jour... »

Je rappelle, pour mon excuse, que je n'avais alors guère plus de vingt-cinq ans, que je découvrais à peine les vertus de l'esprit et j'ajoute que les succès de la science ont, pendant tout le siècle dernier, jeté dans une orgueilleuse extravagance des esprits plus mûrs et beaucoup mieux trempés que le mien.

Ces austères consolations n'étaient donc pas sans pouvoir, et c'est heureux car, après le départ de Michel, mon isolement fut presque total. J'avais passé sous les armes le temps où l'on noue, d'habitude, ses amitiés les plus durables. Entre mes compagnons de guerre, ceux qui n'avaient pas succombé dans l'épreuve et qui me semblaient dignes d'affection avaient regagné leur terroir. La plupart, ressaisis par la province, allaient m'oublier jour à jour. D'autres, des Parisiens

que je tentai de revoir, ne tardèrent pas à blesser, par leurs paroles, leurs actes, le souvenir que je souhaitais garder de leur personnage. Je m'abstins de les fréquenter pour ne pas avoir à les oublier tout à fait.

J'habitais toujours notre maison de la rue d'Assas et menais peu de train : Clotilde, la cuisinière de mes parents, suffisait à mon service.

Théodule, qui semblait jusque-là faire assez bon marché de mon entretien, me rendit quelques visites pendant les mois qui suivirent sa conversion. Il se montra tout d'abord d'une arrogance lyrique. Il citait pêle-mêle Joseph de Maistre, Maurras et saint Thomas, parlait à tout propos des références et de la discipline, invectivait profusément contre une foule de gens dont la plupart m'étaient inconnus, faisait sonner sur les dalles et les parquets une pesante canne à pomme d'argent. Il critiquait avec emphase ma vie, mes travaux, mes habitudes, les plus bénins de mes propos. Je suis assez patient et lui montrais une placide indifférence qu'il prit sans doute pour un début d'assentiment, car il changea de conduite et je ne tardai pas à comprendre qu'il entreprenait de me convertir. Je le laissai s'engager quelque peu. L'espérance d'une proie le rendait pressant, mais non plus courtois. Il mêlait sans cesse, comme les gens d'affaires, les menaces aux promesses. Parfois, j'étais tenté de rire. Je résolus enfin de le désabuser.

— Théo, — lui dis-je, — il me serait pénible de te laisser plus longtemps supputer un succès tout à fait invraisemblable. Allons! Je vois clair : laisse-moi la paix, mon ami.

Il rougit et, pour se dégager, recourut à l'insolence :

— Bah! — dit-il, — nous semons toujours, nous autres, si pauvre que soit le terrain.

— Merci, — fis-je en riant. — Tel, mon terrain me suffit et j'entends le cultiver à ma façon qui est aussi, Théo, celle de mon père et du tien.

A ces mots, Théodule fut soudain saisi de fureur et bredouilla diverses injures dont celle, assez surprenante, de « mauvais Français ».

— Pour être complet, — répliquai-je, haussant les épaules, — il te reste à me traiter de « sale juif ».

Il eut un mot héroïque : « Pourquoi pas? » et sortit en claquant la porte.

Chose étrange, il revint le lendemain et revint encore les jours suivants. Il ne comptait plus me gagner, mais je compris qu'il avait besoin d'un adversaire et cherchait sans cesse à combattre. Il était, il est encore de ces hommes dont la foi ne se soutient que par la chamaille. « Eh quoi! lui disais-je parfois, la charité n'est donc plus vertu chrétienne? » Il faisait feu des quatre pieds : « Tu n'as jamais rien compris au véritable christianisme. Au surplus, tu confonds l'indulgence avec la bêtise. »

L'oncle Abel ne savait trop comment prendre cette mésaventure. Il avait des rages comiques et d'ailleurs inoffensives. Il appelait son fils tantôt le freluquet et tantôt l'enfant de chœur. Il risquait des sarcasmes assez grossiers qui eussent indisposé mon père et disait parfois en regardant Théodule : « Ma parole! Voici l'abbé Cros. Touchons du bois, François. » C'est vers ce temps que, par esprit de représailles, sans doute, et pour chercher quelque dérivatif à sa fureur, il se fit élire vice-président de la Ligue des droits de l'homme. Il me disait, en se tapant sur la cuisse : « Le freluquet a toutes les audaces : il organise, chez moi, dans ma propre maison, des complots politiques. Parole! il amène toutes sortes de paltoquets impossibles : la canne, le monocle et les guêtres blanches! Un vrai jeu de massacre. Mais c'est assez! C'est assez! Je ne veux pas que mes enfants sèment la discorde au foyer. »

Il riait, se calmait assez vite, murmurait : « C'est la jeunesse. Il nous reviendra. » Mais il retombait aussitôt en frénésie : « Le freluquet écrit dans de petites revues de quatre sous, et il y écrit des sottises grosses comme des montagnes. Tiens! Vois toi-même. » Pendant que je feuilletais les brochures, l'oncle lisait, par dessus mon épaule, et disait tout à coup, d'une voix radoucie : « C'est idiot! Idiot! Mais sais-tu, François? que ce n'est pas mal écrit du tout. »

Malgré les soucis que lui donnait notre cousin, l'oncle Abel ne laissait pas de nous témoigner beaucoup de sollicitude. Il vint avec moi jusqu'à Marseille pour embarquer Michel, à son premier départ. Dans les années qui suivirent, il me donna, pour le règlement de nos affaires et l'administration

de nos biens, des conseils judicieux et précis. Il s'intéressait discrètement à mon travail, à mes plaisirs.

— Toi, François, — me disait-il, — tu es un sage. Tu feras quelque chose, comme nous, les vieux. L'enfant de chœur se dérange. C'était à prévoir. Il reçoit des lettres de femmes. Parole! Il découche. Et il n'a que vingt-deux ans! Il est inadmissible que les enfants fassent la loi dans la maison. Marceline est trop faible et je n'affirmerais pas qu'elle ne prête pas la main aux fantaisies du freluquet.

Marceline est le prénom de ma tante. Je remets à plus tard le soin de parler de cette excellente personne.

En assurant que j'étais un sage, mon oncle exagérait sans doute. Il me faut pourtant avouer que peu de femmes avaient, jusque-là, traversé ma vie et que nulle d'entre elles ne m'avaient donné l'envie de modifier mes habitudes et de renoncer à ma retraite.

— C'est égal, — dit un jour l'oncle Abel, — tu ne vas pas moisir dans ta librairie jusqu'au monument, comme disent les poètes. Je vais t'emmener chez Pellegrin. Convenu?

Je ne fis aucune résistance et, le jeudi suivant, j'accompagnai mon oncle chez Pellegrin.

IV

La noble et touchante figure d'Anatole Pellegrin va, pendant longtemps encore, sourire au fond des mémoires. Il est mort l'an passé, mort à la tâche, comme l'on sait, après avoir, pendant près d'un demi-siècle, fait rayonner sur la science française un regard empreint de grâce, de candeur et de génie.

Il était contemporain de mon oncle et tous deux, dès leur jeunesse, se reconnurent et se saluèrent compagnons de lutte. Ils firent campagne ensemble, pendant l'Affaire. Anatole Pellegrin qui, dès cette époque, occupait une chaire, vit suspendre son cours. Il était fort pauvre et, deux années durant, vécut d'infimes travaux de librairie sans renoncer toutefois à ses recherches de physiologie végétale. Rétabli dans ses fonctions, il accepta, par nécessité, la seule faveur dont il semblât faire cas : celle d'un emploi supplémentaire au

Muséum et la jouissance d'un logement dans une des vieilles maisons parées de lierre qui bordent la rue Cuvier. Anatole Pellegrin avait déjà six enfants. Il était de ces paisibles obstinés qui ne font rien à demi. Sans doute avait-il formé les desseins jumeaux d'élever une grande œuvre et, parallèlement, une grande famille. Huit enfants naquirent dans la maison de la rue Cuvier. Quatorze en tout, dont quatre fils. Les deux aînés périrent au feu. La famille, ainsi mutilée, restait considérable et Pellegrin en portait courageusement le faix, tels ces pommiers fragiles que l'automne somptueux comble, mais accable.

Il était de petite stature et, quand je commençai de fréquenter chez lui, déjà tout ridé, tout chenu. Il portait, quelle que fût la saison, comme les maîtres de son temps, une redingote noire. Il avait des pieds d'enfants et des mains minuscules, sèches, brûlantes, dont l'étreinte eût donné du cœur aux paresseux et aux lâches.

Cet homme, dont les travaux et la gloire honorent une civilisation, devait, pour nourrir sa tribu, s'astreindre à mille tâches absurdes. L'Angleterre l'eût fait baron et pourvu d'une rente perpétuelle. L'Allemagne eût, à son enseigne, édifié quelque laboratoire plus fastueux qu'un palais. Français, membre de l'Académie des Sciences et professeur en Sorbonne, il passait une part de ses nuits à des besognes de clerc dont il obtenait quelque supplément de ressources. Il entendait huit ou dix langues et traduisait, en secret, pour de respectables libraires, des ouvrages que, par pudeur, il contresignait d'un pseudonyme. Il rédigeait des précis, donnait au besoin des leçons privées, mais ne consentit jamais, comme tant de savants de son âge, à tirer profit de ses découvertes.

La tribu put ainsi croître et prospérer. Quand mon oncle me conduisit pour la première fois rue Cuvier, Anatole Pellegrin avait déjà marié trois de ses filles. Le reste grandissait, travaillait à miracle. Madame Pellegrin était alors de ces petites vieilles toutes roses, vives, pétillantes, qui traitent noblement à leur table un Einstein, un Pavlov, et ne laissent pas deviner qu'elles ont cuisiné de leurs mains l'humble soufflé au fromage dont les convives se délectent.

Cependant le vieil homme s'épuisait. Il avait déjà souffert d'un décollement de la rétine. Il en restait presque aveugle et n'en continuait pas moins à travailler seize heures par jour, avec deux de ses filles qui lui servaient de secrétaires. Il avait sauvé toute l'ardeur et les élans de sa jeunesse. Toujours prêt à signer quelque manifeste hardi, quelque protestation généreuse. Qu'un Bulgare ait souffert des excès de la police, qu'un Polonais gémît injustement dans les prisons politiques et, tout aussitôt, Anatole Pellegrin élevait, comme au temps de l'Affaire, une voix frémissante d'indignation.

Tous ceux qui ont fréquenté chez les Pellegrin ne peuvent, sans émotion, se rappeler les fameux jeudis. Ils étaient de deux sortes : les jeudis impairs, que l'on appelait « jeudis sérieux », et les jeudis pairs, encore nommés « jeudis gais ».

Les « jeudis sérieux » étaient consacrés à la musique. Madame Pellegrin, bonne pianiste, avait appris le rudiment à ses rejetons. Tous, par la suite, s'étaient attachés à jouer de quelque instrument : violon, violoncelle ou flûte. La famille formait, à elle seule, un petit orchestre que venaient compléter les élèves du maître et les amis de la maison.

Les « jeudis gais » étaient consacrés à la danse. Dès huit heures, le repas du soir expédié, les enfants déménageaient, avec toutes sortes de précautions touchantes, les meubles surannés du salon et de la salle à manger. Madame Pellegrin, cependant, donnait la dernière main à des pâtisseries de sa façon. A neuf heures, arrivait le jazz : quatre jeunes étudiants pourvus d'instruments saugrenus. Et, tout aussitôt, commençait le tintamarre. Chose étrange, on voyait là beaucoup de vieilles barbes : les collègues de Pellegrin, professeurs et membres de l'Institut. Ils montraient, dans le cadre des portes, leurs vêtements longs, leur cravate noire ou blanche et leur silhouette démodée. Ils souriaient bénignement à regarder garçons et filles esquisser sur le parquet vermoulu les inquiétantes danses américaines. Certains venaient là pour accompagner leurs enfants, d'autres en vieux garçons, par habitude, par fidélité aux soirées de Pellegrin et peut-être pour contempler cette jeunesse qu'ils ne comprenaient plus mais qui les éblouissait. Saouls de vacarme, ils s'en allaient

fumer dans le cabinet du maître. Je me rappelle avoir vu plusieurs fois le vieil homme donner en cachette à la servante une pincée de menue monnaie pour qu'elle courût acheter un paquet de cigarettes qu'il éparpillait avec soin dans une boîte beaucoup trop grande.

Assis dans de vénérables fauteuils tout imprégnés de nicotine, les savants devisaient: avec chaleur, de mathématique ou de biologie cependant que, par la porte béante, arrivaient les hennissements des cymbales ou les plaintes nasonnantes de la trompette bouchée.

Parfois, le professeur Pellegrin quittait sa chaise et venait, en tâtonnant un peu, jusqu'à la porte du salon. S'il reconnaissait ou croyait reconnaître au passage un de ses enfants, son regard s'illuminait doucement derrière les lunettes noires. Me trouvant là, debout, un soir, il me dit, comme pour s'excuser : « Il faut quand même suivre son temps, n'est-ce pas? » Jugeant mon silence sympathique, il ajouta plus bas : « Nous ne devons jamais les associer à notre affliction. Je ne veux pas que la maison leur semble triste et qu'ils ne s'y plaisent plus. »

A minuit, tout le monde pliait bagages; pendant que les deux garçons remettaient en place le buffet, la table et les chaises, le professeur s'enfermait avec une de ses filles dans son cabinet de travail et l'on entendait une voix épuisée qui commençait à dicter, en séparant bien les mots : « Les traces d'azote que l'on décèle dans la plupart des composés hydrocarbonés naturels... »

V

C'est aux « jeudis sérieux » que je fis la rencontre d'Élisabeth.

Je suis assez bon musicien. Entendez que j'exécute imparfaitement des choses que je comprends à merveille et que j'aime. A mesurer la place que la musique tient dans ma vie secrète, je demeure surpris de n'avoir pas fourni, pendant ma jeunesse, l'effort nécessaire pour dissoudre les obstacles mécaniques, les difficultés purement matérielles qui se dressent entre l'âme et la parole musicale. Les œuvres qui m'ont pris

le plus clair de mon temps n'ont certes pas, à mes yeux, plus d'importance que la musique. Peut-être dois-je attribuer cette négligence au fait que je peux toujours, par l'imagination, suppléer les faiblesses de l'accomplissement. Que si je joue sans grâce, avec mes mauvais doigts, les sons, dans mon cœur, se purifient. Au demeurant, je suis capable de m'instruire, de me bercer et de tenir, à l'occasion, quelque place dans un ensemble.

Mon père éprouvait, pour la musique, une passion que je n'ai pas eu lieu d'observer chez d'autres savants de sa spécialité, mais qui n'est pas trop rare chez les mathématiciens. Entre le génie mathématique et le génie musical, je devine une alliance confidentielle. Le même esprit qui peut mesurer les espaces de l'univers, la distance angulaire des astres, la vitesse des forces en mouvement, la fréquence des vibrations, ce même esprit doit se complaire dans le monde harmonieux des sonorités, apprécier leur hauteur, leurs intervalles, leurs assemblages, goûter la savante richesse des timbres, percevoir, à travers le tissu musical, la démarche inflexible du temps.

Beaucoup de jeunes polytechniciens prenaient part aux « jeudis sérieux » des Pellegrin. De vieux professeurs à poil blanc ne détestaient pas d'y faire gronder une contrebasse. J'eus, un soir, le grand honneur d'y jouer en société d'Einsten qui me parut un violoniste attentif et sûr.

Mon père jouait de l'orgue et du piano. Il nous fit étudier le violon. Plus tard, sur ses conseils, je quittai le violon pour l'alto. « Certes, me disait-il, c'est un instrument moins brillant et même un peu terne entre des mains inexpertes. Une oreille distraite ou grossière ne le distingue pas toujours dans l'ensemble. Il n'a ni la puissance fondamentale du violoncelle ni les élans ni la grâce féminine du violon; mais c'est la voix même de l'homme juste, mûr et modéré. S'il vient à faillir, la pesanteur des basses apparaît vaine et l'ardeur des autres instruments reste sans appui, sans lien. Il est un peu dédaigné, un peu méprisé peut-être. C'est donc lui qu'il faut choisir. »

J'eus souventes fois l'occasion d'apprécier la sagesse de ces propos.

Les Pellegrin m'accueillirent avec joie, car les altistes sont

rares dans les sociétés d'amateurs. Nous n'étions que deux au pupitre, le soir que, pour la première fois, j'y pris place. L'autre altiste était une jeune fille que l'on me présenta mais dont j'oubliai tout de suite le nom et que j'entrevis à peine. J'étais soucieux de me tirer convenablement de cette épreuve et n'avais d'yeux que pour ma partie dont je redoutais quelque piège. Je fus assez vite rassuré. C'était une des six symphonies de Paris qu'Haydn composa pour les concerts de la Loge olympique, la première des six, celle que l'on nomme *l'Ours*. Seul, un court passage en doubles croches, dans *l'allegretto*, méritait de la vigilance. Nous étions une vingtaine de musiciens rassemblés dans le salon des Pellegrin. Notre chef bénévole, le professeur Mathias Kahn, beaucoup plus connu, certes, comme astronome que comme musicien, tâchait à rassembler l'attention de la troupe. C'est un homme fort placide à son ordinaire et même timide; la musique l'exalte beaucoup; il lui témoigne cet amour fanatique assez commun chez les Israélites. Il nous fit soudain partir à toute allure.

Pour qui voudrait apprendre à vivre en société, je ne connais pas meilleure école que la musique d'ensemble. Je m'étonne encore de voir que les citoyens qui prétendent à régler le concert des peuples, les diplomates, les hommes d'État, bref tous les politiques, ne soient pas soumis, par la prévoyance des lois, à quelque enseignement musical et, partant, aux disciplines de l'orchestre. Cette aimable contrainte ne serait point abusive en des pays comme le nôtre où, selon l'expression de mon oncle Abel, la carrière gouvernementale est la seule pour laquelle on n'ait à produire aucun brevet. L'orchestre ne souffre pas les séditieux; il exclut les parasites et les oisifs; il réclame de celui qui prétend à le diriger des vertus techniques peu discutables, car l'exercice les éprouve sévèrement. L'orchestre nous enseigne une obéissance éclairée mais immédiate. Savoir nous taire, mesurer notre silence, prendre la parole à point nommé, chanter seul quand il le faut, user opportunément de la force, la maîtriser au moindre signe, compter, respecter ses voisins, assumer toutes responsabilités, voilà sans doute la plus sage des études. Et que d'expérience! Que d'aventures! Parfois nous cheminons au milieu de la foule, goûtant l'anonymat, souhaitant

l'impunité; soudain ce flot qui nous soulevait s'apaise, s'évanouit, se retire et nous avançons seul, ébloui, dans un silence angoissant.

Je n'eus aucune peine à suivre le mouvement proposé par notre chef. Comme je suis un peu myope, je me tenais assez près de la musique et ne voyais pas ma voisine. Je ne tardai guère à l'entendre. Elle s'était assise légèrement en retrait, pour déployer l'archet avec plus d'aisance. Son chant m'arrivait directement dans l'oreille gauche. Il était net, juste, un peu sec peut-être et toujours mesuré. Après la reprise du premier temps, le texte porte un *piano* que j'aperçus mal ou trop tard et que je ne fis pas. Ma partenaire l'indiqua si subtilement, avec une si parfaite délicatesse que je me sentis rougir. Il me sembla tout aussitôt que j'avais dû faire d'autres fautes et qu'en prenant cette nuance, elle me rappelait à l'ordre, de façon discrète. Je me mis aussitôt à modeler mon jeu sur le sien, mais en espérant une revanche. Elle me fut octroyée quelques lignes plus loin. Toute une série de *sforzando*, placés sur des temps variés, nous attendaient là. Je pris le premier avec une franchise bien masculine et qui marqua fort heureusement dans l'ensemble. Je sentis aussitôt que la jeune fille cédait au conseil et qu'elle élevait la voix pour s'accorder à mon parler. Ce me fut un vrai plaisir et, jusqu'à la fin du *vivace*, nous vécûmes dans une entente complète.

Il y eut alors une pause très brève pendant laquelle, chose curieuse, je n'osai pas me retourner. Il me semblait que, dans ce parfait unisson, un pacte avait été scellé. Je venais de traiter avec une voix, j'eus peur de troubler les choses en découvrant un visage. C'est pourquoi j'affectai d'accorder avec soin mon instrument.

La baguette du professeur Kahn me délivra de cette gêne en nous invitant à l'*allegretto*. Il est exquis et je pense qu'il a dû ravir Mozart. Je m'y lançai donc avec délice, avec, aussi, toute la décence qui convient à l'alto. L'invisible voisine semblait partager mon plaisir. Cette voix paisible et sûre qui frappait mon oreille gauche, il me semblait la percevoir seule : le bruit des autres instruments m'arrivait à l'état de murmure. Cette voix avait un caractère, un sexe. Oui, c'est

bien une voix de femme qui se liait à la mienne. Je n'allais plus seul dans l'univers des sons, j'avais une compagne, une amie. Nous abordâmes le passage en doubles croches, où les altos jouent à découvert, avec une précision qui fit sourire d'aise le bon M. Pellegrin dont j'apercevais les lunettes noires à travers le taillis mouvant des archets.

Le menuet, que le professeur Kahn prit beaucoup trop vite à mon gré, n'alla pas sans aventures. Ma compagne faillit trébucher. Je la relevai d'un imperceptible coup d'archet, tel une pression sur le bras. J'interprétai comme un signe de gratitude la grande soumission qu'elle montra par la suite. Et, pendant tout *l'allegro* final, qui doit se jouer bien vivement, je pus croire qu'elle acceptait mon assistance, avec dignité, mais sans réserves. Et j'imaginais, tout jouant, je ne sais quelle course en montagne : « Attention! Pressons un peu! Donnez-moi la main. Du calme! Bien! Bien! Sautons ensemble. Un peu de repos. Et maintenant, à toute allure! Ah! Voici le sommet! Merci. »

La symphonie venait de s'achever que je gardais encore mon alto sous le menton, tout ému, fort probablement assez rouge.

— Vous avez entendu le grognement de l'ours? — me cria M. Pellegrin. — C'est très amusant, très pittoresque.

— L'ours? — fis-je en balbutiant. — Non, je ne pensais pas à l'ours.

Je me retournai, tout d'une pièce, vers ma voisine et, pour la première fois, la regardai bien en face.

— Non! — repris-je, — je ne pensais pas à l'ours.

Elle était encore animée par le jeu. Je vis qu'elle avait des bandeaux plats, d'un noir lustré, une belle figure ovale aux traits purs, un peu sévères et que sensibilisait une imperceptible inflexion de l'arête du nez, une bouche au dessin ferme, un regard qui ne se dérobait point.

— Moi non plus, — dit-elle alors, — je ne pensais pas à l'ours.

Nous nous mîmes à rire. Toute la société se levait pour l'entr'acte.

Une charmante coutume de la maison voulait que, par beau temps, la jeunesse s'allât promener dans le jardin.

C'est du Jardin des Plantes que je parle. Je ne le connaissais, comme les Parisiens, que de jour. Il me parût, noyé dans l'ombre, plus grand, plus mystérieux.

— Allons au labyrinthe, — dis-je à la jeune fille.

Nous perdîmes nos camarades au détour d'une allée. La nuit était assez noire. Je venais d'allumer une cigarette et la flamme m'avait ébloui. Je devinais, auprès de moi, la jeune fille silencieuse et il me semblait qu'elle accordait son pas sur le mien, que la symphonie se prolongeait pour nous deux.

— Oh! — fis-je au bout d'un moment, — même quand elle exprime le désespoir, même quand elle peint la folie, la musique est encore ordre et raison.

— Oui, — poursuivit dans la nuit une voix humaine qui ressemblait à celle, grave et sereine, de mon camarade l'alto. — Vous dites bien : ordre et raison, et c'est pourquoi nous pouvons toujours demander à la musique des conseils et des inspirations.

Nous achevâmes la promenade sans rien dire. En revenant à la maison, je demandai soudain :

— Comment vous appelez-vous?

— Je suis une petite cousine des Pellegrin. Je m'appelle Élisabeth Guide.

— Etes-vous parente d'Étienne Guide de Nancy?

— Je suis sa fille.

— Et comme lui philologue?

— Non, monsieur, je suis chimiste.

Je dois ajouter que, ce soir-là, nous jouâmes encore la symphonie en sol mineur, de Mozart. Nous l'appelons, chez nous, « notre symphonie ».

VI

Je me plais à des souvenirs qui n'ont de prix que pour moi. Puissent-ils jeter quand même quelque clarté dans mon récit!

Élisabeth avait vingt-quatre ans, j'en avais alors près de vingt-neuf. Nous ne confiâmes à personne le soin de notre accord. Mon beau-père, veuf et misanthrope, vit, reclus, dans sa bibliothèque. Il vint à Paris pour notre mariage qui eut

lieu dans les derniers jours de septembre et, tout aussitôt, regagna son ermitage nancéien.

Je ne peux, sans amertume et sans regret, évoquer les commencements de notre bonheur. Et pourtant, rien n'est changé, de notre vie. Nous sommes toujours unis et, semble-t-il, toujours heureux. Nous avons, loyalement, respecté notre contrat. Le mal dont nous avons souffert a fait, en moi, des ruines qui ne ressemblent guère aux ravages des passions. N'importe! la vie ne me regarde plus avec la franchise limpide que je lui trouvais autrefois.

En ce temps-là — je parle des mois qui suivirent notre alliance — le monde était simple, sage, ordonné par des lois judicieuses et qu'il était facile, à des cerveaux bien faits, d'apprendre et d'appliquer. Il y avait l'homme, la femme, les êtres chers, les amis, la foule infinie des comparses. Puis la scène majestueuse : les grands règnes que notre génie logique a reconnus et classés, l'espace, le temps, dont on prend la mesure, l'infini, l'éternité, carrière suprême de nos rêveries.

En apparence, il en est encore ainsi. Je retrouve tous les êtres où je les ai laissés; mais je ne sais quel poison dénature mon univers. Ai-je donc, sans l'avoir voulu, sans l'avoir compris, découvert l'arbre enchanté dont le fruit corrompt toute joie?

Nous décidâmes de ne pas voyager, les noces accomplies, mais d'aller passer l'automne dans la vieille maison de Labbeville. Elle s'élève au bord de pâturages que traverse un ruisseau. Mon grand-père paternel, amateur de jardins, en dessina jadis un qui n'a pas trop périclité. Depuis la mort de mes parents, je n'avais fait, à Labbeville, que des séjours fort brefs : ma solitude y était trop profonde et trop hantée de souvenirs. Dès mes fiançailles, j'ordonnai que le domaine fût remis en état.

C'est là que je compris, avec le ravissement de la voir étanchée, de quelle soif d'amour et de dévotion j'avais commencé de souffrir en silence. Je n'avais pas épousé, par bonheur, une de ces femmes-enfants qui finissent toujours par exténuer, à force de charme et d'exigence, des cœurs plus tendres ou plus débordants que le mien. Autant que d'une femme, j'avais grand besoin d'un ami, d'un compagnon. Dès

le premier jour, Élisabeth prit, avec une calme fierté, la place que j'avais préparée pour elle et si, parfois, je l'ai vue feindre quelque faiblesse, c'est, j'en suis sûr, pour me laisser goûter à cette joie de la protection dont le mâle, toujours, tire quelque orgueil.

Les menues querelles des amants comblés et qu'à certains moments la passion même envenime, nous sûmes vite déjouer leurs pièges. Un soir que nous chicanions à cause de quelque pélerine qu'Élisabeth me pressait de revêtir, je finis par céder, non sans un peu d'humeur. « Oh! — me dit-elle tout bas, mais en cherchant mon regard, — je ne suis pas si fière de ma victoire : c'est le plus intelligent qui cède le premier. » Et comme je me sentais rougir, confus de ce gracieux merci, Lisbeth dit encore en souriant : « Ne crois pas que je t'en laisserai toujours le plaisir et l'honneur. » A compter de ce soir-là, nous connûmes que toute concorde est au prix du renoncement et nous cherchions à nous gagner de vitesse, à jouer, chacun mieux que l'autre, le beau jeu de la soumission. Je murmurais parfois, honteux d'arriver trop tard : « Si tu m'aimais comme je t'aime, tu m'aurais donné le temps de faire le premier pas. Vas-tu donc me laisser croire que tu n'as épousé qu'un sot? » Et tous deux de rire, joue contre joue, cœur contre cœur.

Nous eûmes nos moments solennels : ceux où nous découvrions, dans toute leur fraîcheur, des vérités vénérables. Sous les sycomores de la grande allée, nous posâmes en principe que l'amour, sans l'intelligence, était un sauvage infirme. Au pied du chêne planté par mon aïeul, nous tombâmes d'accord que la confiance parfaite supposait une sincérité sans réserves et nous élaborâmes le beau projet de confessions quotidiennes, Elles furent si scrupuleuses, du moins les jours suivants, qu'elles nous faisaient rire aux larmes.

Nous aimions de parcourir le beau plateau cultivé qui borne au midi notre vallon. Nous embrassions, de l'œil, un paysage non point vaste, mais plein de mesure et de décence, un de ces paysages d'Ile-de-France où les conquêtes de l'homme n'humilient point la nature. Et, tandis qu'à la nuit tombante nous redescendions vers le village paré de fumées odorantes, un grand orgueil nous gonflait le cœur et se mêlait à notre amour.

Nous avions décidé de poursuivre nos études, fraternellement. Les jours froids nous ramenèrent à Paris. La maison de la rue d'Assas, rajeunie sans éclat, nous fit un cordial accueil. Le soir, au retour de la Sorbonne où nous poursuivions les travaux de notre thèse, Élisabeth chez le professeur Fornerod et moi chez Petit d'Artaud, nous avions plaisir à nous enfermer dans la bibliothèque héritée de mon père et que nous enrichissions à notre goût. C'est une profonde chambre qui prend jour par le haut, comme un puits. Les bruits de la ville n'y parviennent guère. Là, devant la table éclairée d'une lumière pure, défendus par l'épaisse muraille des livres, nous éprouvions une sécurité si délicieuse que nous ne pouvions nous regarder sans sourire.

L'hiver passa dans cette paix studieuse. Nous avancions prudemment dans la conquête du bonheur et commencions de ne plus trop redouter les surprises du hasard.

Nous nous préparions à regagner Labbeville pour les fêtes de Pâques et, déjà, nous nous réjouissions de retrouver nos arbres, nos vieilles pierres, tant de choses amicales, quand je reçus une lettre de Michel. Il était à Tunis pour quelques jours, avec son bateau :

« *Venez donc*, disait-il, *me rejoindre ici. Vous ne le regretterez point...* »

Je lisais la lettre à haute voix. Soudain nos regards se croisèrent et nous éclatâmes de rire, ensemble : « On part? » — « Mais bien sûr! » Ce fut une bousculade, un branle-bas, des cris, des appels. « Ah! disais-je en secouant la tête avec un faux sérieux, nous ne sommes encore que des gosses. » Élisabeth en convenait. « Et c'est joliment bon de n'être que ça. »

Huit jours plus tard, nous débarquions à Tunis. Michel nous attendait sur le quai. Je ne l'avais pas vu depuis de longs mois. Il me parut changé, plus rassis, moins fougueux, et je pense que la vie en partie contemplative des marins y était pour quelque chose. Deux journées, il nous promena dans les replis de la ville indigène qu'il chérissait.

— Vois-tu? — lui disais-je en regardant les petits artisans accroupis au fond de leurs échoppes crasseuses, — ces hommes en sont encore à l'empirisme du moyen âge. Notre

science occidentale peut seule, maintenant, les sauver de l'avilissement.

Michel ne semblait pas pressé d'applaudir à ces tirades. Il secouait la tête avec un faible sourire :

— Notre science, notre science! L'Islam l'apprendra, bon gré mal gré, tout en la méprisant. Ces gens-là ne cherchent pas la science, mais la sagesse.

— Ah! — repris-je alors en riant, — vous êtes donc tous les mêmes, vous autres de la marine : vous mettez votre élégance à jurer par le Coran. Vous ne comptez qu'avec l'Hégire et vous promenez dans la rue en égrenant un comboloï. Mais, le soir, vous regagnez votre cabine et lisez Bergson, entre un ventilateur électrique, un chronomètre de précision et une bonne jumelle Zeiss. Vous êtes les dandys de l'Orient. Pourtant, ô fils ingrats, la science occidentale vous a nourris et vous imprègne. Vous lui devez tout, même le tour et les boniments de votre idéologie orientale.

— Il ne faudrait peut-être pas, — répondit mon frère en haussant les épaules, — nous mettre au défi de lui rendre, un jour, ce que nous lui devons.

Le lendemain, Michel nous quitta : son navire appareillait soudainement. Il vint nous embrasser, à l'hôtel, et nous donna quelques conseils :

— Allez dans le Sud. Surtout, voyez Djerba. Gardez pour Djerba le plus clair de votre temps. Quans vous aurez rêvassé dans les vergers de Mahboubine, nous reparlerons de l'Orient.

— Sois bien sûr, Michel, que nous irons goûter l'enchantement de Mahboubine. Faut-il te l'avouer? Nous irons en auto, comme toi-même, sans nul doute.

— Évidemment, — répondit-il, — nous autres, nous ne pouvons même plus mourir sans que la science s'en mêle.

Michel parti, nous descendîmes dans le Sud. Nous en étions, l'un et l'autre, à découvrir le monde musulman. Il nous parut tout de suite qu'une part de ce pittoresque dont le voyageur tire plaisir, l'Islam la doit à sa misère, à ses infirmités, à son ignorance.

— Nous n'accomplissons pas un voyage dans l'espace, — me disait Élisabeth, — mais un voyage dans l'histoire. Nous

n'admirons pas seulement cet art fragile, cette lumière ardente, cette foule bariolée, mais aussi, chose étrange, de vieilles erreurs que nous avons, chez nous, répudiées depuis des siècles. L'intérêt que nous trouvons ici n'est peut-être pas très pur : il est, malgré tout, nourri secrètement de vanité.

Je dois avouer qu'il se colorait aussi parfois de compassion, parfois de répugnance. Quand les danses et les pratiques forcenées de tels sectateurs religieux nous avaient attristés jusqu'au dégoût, nous allions chercher le calme et l'équilibre au milieu des ruines romaines, car ce vieux sol toujours disputé garde maints souvenirs de ses anciens maîtres. A deviser sur les degrés majestueux de l'amphithéâtre d'El Djem, à parcourir le petit forum de Dougga, nous éprouvions le sentiment de toucher du pied notre vraie patrie, celle de la raison souveraine, sentiment que j'ai, depuis, jugé bien littéraire, car si le temps a respecté, dans leurs ouvrages, l'intelligence et la logique latines, nous savons que ces belles vertus n'ont cependant jamais dompté ni les fables absurdes, ni le fétichisme, ni cette barbarie farouche qui tourmentait alors et tourmente encore l'âme des hommes.

N'importe! Rome nous émerveilla. Dédaignant les avis de Michel, nous quittâmes assez vite Djerba pour retrouver Gighti.

Dire des ruines de Gighti qu'elles s'élèvent devant la mer de Bou-Grara serait sans doute impropre, car, à part quelques colonnes redressées après les fouilles, la vieille cité déchue demeure humiliée dans la poussière. Gighti est loin de toute ville notable; on y travaille rarement et fort peu. L'Arabe chargé de garder les ruines nous laissa, pour quelque argent, libres d'errer dans les fondrières. Nous passâmes là près d'une semaine, avec un campement de fortune. L'abandon même où nous trouvions ces vestiges semblait nous conférer quelque droit de propriété. Nous en usâmes avec discrétion. Je m'étais procuré pelle et pioche; nous aimions d'interroger cette cendre d'où nous faisions parfois surgir de menus trésors étonnés de revoir le jour : fragments de poteries, verres irisés, pièces de monnaie.

Alourdis de cet amusant bagage, nous remontâmes vers le

Nord pour y rejoindre le bateau. Puis ce fut la mer, la France et Paris. De là nous gagnâmes directement Labbeville où nous allions nous installer pour la belle saison. Sitôt de retour à la maison, nous débarrassâmes une vitrine pour y exposer nos trouvailles dont nous n'étions pas peu fiers.

Bien que notre absence eût été courte, nous retrouvâmes avec plaisir notre pays, notre ville, nos habitudes, c'est-à-dire notre civilisation. Peu de temps après, l'oncle Abel vint déjeuner à Labbeville avec la tante et Théodule.

Je n'ai peut-être encore rien dit de notre tante Marceline. Et qu'en saurais-je dire qui ne risque d'être faux, trop appuyé, trop précis? Elle est vieille, mais elle a le visage encore jeune. Elle est d'une discrétion si parfaite qu'on est bien obligé de la remarquer. Elle montre un doux regard bleu qui semble éclairé tantôt de naïveté, tantôt d'indéchiffrable malice. Elle est issue d'une bourgeoisie peu lettrée, mais elle fait, du silence, un usage si savant qu'elle peut passer pour instruite. Je n'ose dire intelligente, car elle manifeste une bonté telle qu'on la tient quitte d'intelligence. A tout prendre, cette bonté n'est sans doute qu'une totale absence de méchanceté. Elle ne médit de personne et n'a pourtant pas l'air sot. Elle ne demande jamais rien pour elle-même, et n'en obtient pas moins tout ce qu'elle veut. Qu'elle me recommande : « Bois donc un peu », je sais qu'elle doit avoir soif et je lui remplis son verre. Ses plus grandes audaces verbales se bornent, par exemple, à dire, quand elle est saisie par le froid : « Il fait assez bon ici », et nous savons tous qu'il est temps de mettre une bûche dans le poêle. Elle a quelque chose comme une passion pour le café; si nous l'avons compris, c'est que, dans les maisons où l'on oublie de lui en offrir, tante Marceline murmure bien doucement : « On dit que le café n'est pas très bon pour la santé... » Les étrangers attendraient un « mais » qu'ils ne le verraient pas venir. L'oncle Abel, avec sa grosse voix, donne parfois à penser qu'il terrorise sa femme. Mais que ma tante arrête sur lui son sourire ingénu, craintif, et l'oncle aussitôt bredouille, se dérobe et lâche pied.

Nous nous empressâmes de montrer nos trouvailles à l'oncle Abel qui ne dédaigne pas de faire, en amateur, un peu

d'archéologie. Il y avait quelques petites lampes d'argile, des médailles, deux ou trois vases, divers bibelots.

— Mes enfants, — s'écria l'oncle Abel en riant, — tout ça me semble très joli, très joli. Ça ne vaut pas quatre sous, bien entendu. Rien de rare. Les Allemands, dans leurs usines d'antiquités, fabriquent de telles choses à la grosse, aujourd'hui. Ah! pourtant, je ne dis pas que ça... Tiens, tiens!

Il manipulait un petit objet trouvé par Élisabeth et dont nous ne savions trop ce qu'il pouvait représenter. C'était une dent, autant qu'il y parût, une dent d'homme ou d'animal, saisie dans des griffes de bronze assez profondément oxydées. On eût dit une pendeloque, un bijou primitif et difforme.

— Ça, — reprit l'oncle, — c'est autre chose. Attendez donc. Otto Meulenheim, dans son gros bouquin, parle de ces joujoux-là. C'étaient, en quelque sorte, des gris-gris à rebours. On les employait secrètement pour attirer, sur tel ou tel, ce que les poètes appelleraient la colère des dieux. Bref, une espèce de porte-malheur.

L'oncle tournait et retournait le bibelot dans le creux de sa main. Et, tout à coup, il fit mine de le glisser dans son gousset avec un bon rire claironnant :

— Un porte-malheur, François! Tu me le donnes?

Je me mis à rire aussi. Tante Marceline ébaucha, de la tête, un imperceptible geste d'assentiment qui, je pense, trahit chez elle une vive contrariété. Élisabeth riait aussi. Théodule, rencogné dans un fauteuil avec cet air excédé, furieux, que beaucoup d'intellectuels aiment de prendre en famille, Théodule ne riait pas. Il lança, la voix sifflante, en montrant son père d'un coup de menton :

— Tu l'entends! Tu l'entends! Il dit qu'il se moque de Dieu. Mais Dieu le tient sur le bout de son doigt et s'amuse de lui comme d'une mouche.

L'oncle Abel commençait à se faire aux sorties de Théo.

— Mon fils l'abbé, — dit-il d'une voix tragique, — mon fils l'abbé va me manquer une fois encore de respect, en bon chrétien. Il dénigre mes collections, il se moque de mes manies, mais il cache sur sa poitrine un joli paquet de médailles bénites. Un scapulaire illustré mijote entre ses omoplates. Et la voiture, notre voiture! Va faire un tour au garage, François!

Nous avons une image de saint Christophe, comme tous les gens du monde. Une belle image de fer-blanc repoussé, impression en série. L'abbé l'a fixée lui-même, avec deux clous, sur ma voiture!

Je regardais tante Marceline et vis, à son parfait détachement, qu'elle portait à notre entretien l'intérêt le plus vif. Déjà Théodule repartait :

— Mon père se moque de tout, bien évidemment. Il a commencé, ne le savais-tu pas? de collectionner les objets qui portent guigne. Quelle fanfaronnade! Et, quand il en perd un, nous le voyons soudain très inquiet. Par malheur, ou par bonheur, à votre gré, toutes les pièces de la collection disparaissent une à une. N'est-ce pas, maman?

Théodule attachait son regard froid sur tante Marceline qui fit entendre une imperceptible toux.

Théo venait d'allumer une cigarette. Il se prit à marcher dans la pièce en gesticulant.

— Mon père, — dit-il, — trouve bon, en manière de protestation, d'organiser, tous les mois, des dîners de treize convives. C'est un rite et une démonstration. Par malheur, ou par bonheur, à votre choix, il survient toujours un invité supplémentaire. Tu n'as pas manqué de le remarquer, maman?

Tante Marceline fit, de la tête, un léger mouvement oblique situé entre le oui et le non. Puis elle se mit un peu de poudre, signe qu'elle venait de rougir invisiblement.

— Allons, — dit l'oncle Abel, — laissez votre mère, l'abbé, monsieur l'abbé Cros.

Puis, revenant à moi :

— Pour le joujou, François, tu me le donnes?

— Ma foi, non, mon oncle, — répondis-je en riant. — S'il porte malheur, je le garde. D'ailleurs, à la longue, ses vertus ont dû s'user.

Je fis glisser l'objet dans un tiroir de commode.

GEORGES DUHAMEL

(*A suivre.*)

LETTRES DE MARCEL PROUST

A UNE AMIE

Prochainement paraîtra en librairie, avec une introduction et des notes de M. René Gillouin, un recueil de lettres adressées par Marcel Proust à madame Scheikévitch.

Nous sommes heureux de pouvoir publier ici quelques-unes des pièces de ce recueil.

Les pages qu'on va lire comprennent d'une part quatre lettres écrites à madame Scheikévitch par Marcel Proust en 1912 et 1913, dans les débuts d'une amitié qui ne devait finir qu'avec sa vie, d'autre part, précédé d'une lettre d'envoi datée du 3 novembre 1915, un document d'un prix inestimable, une longue lettre-préface inscrite par Marcel Proust en tête d'un exemplaire de *Swann* qu'il avait offert à madame Scheikévitch, qu'elle avait fait magnifiquement relier, ce dont il s'était montré vivement touché, et qu'il lui avait repris en lui promettant d'y donner, en forme de dédicace, une réponse à cette question qu'elle lui avait posée un jour : « J'aimerais bien savoir ce que deviendra madame Swann... »

Il est à peine besoin de souligner l'intérêt de cette lettre-dédicace. Elle verse une précieuse, une décisive contribution au débat soulevé par MM. Louis de Robert et Benjamin Crémieux, dans les *Nouvelles Littéraires* des 4 et 11 septembre 1926, et qui a eu de si longs échos, sur la méthode et les procédés de composition de Marcel Proust. Elle prouve que dès 1915,

non-seulement le plan général de l'œuvre proustienne était arrêté dans son ensemble et dans son détail, mais certaines parties en étaient déjà rédigées, — entre lesquelles évidemment viendraient s'insérer par la suite, au gré imprévisible de l'inspiration, d'autres parties dont l'importance et l'étendue ne se détermineraient qu'au fur et à mesure de la création même. Composition en rosace, a-t-on dit. Plutôt qu'à l'architecture, il semble qu'il faudrait emprunter des comparaisons à l'histoire naturelle ou à la biologie, et parler d'accroissement par arborescence, par scissiparité ou par bourgeonnement. Le charme et la leçon de ces pages, c'est qu'elles nous permettent de surprendre le génie de Marcel Proust en pleine élaboration créatrice.

I

Cabourg. Samedi, septembre 1912.

Madame,

J'ai reçu hier de l'écriture de Jean Cocteau, sous deux enveloppes similaires, deux brouillons de dépêches, adressées pareillement 112, boulevard Haussmann, et par symétrie sans doute (car il sait si bien que je demeure 102)[1]; l'une signée Jean était assez obscure; l'autre était claire, chaleureuse, charmante, et je suis tout ému de prononcer pour la première fois votre prénom et votre nom, en disant qu'elle était signée « Marie Scheikévitch ». Je suis si heureux de penser que cette page, cette description d'église à laquelle j'attachais plus d'importance depuis que je savais que vous la liriez, vous l'avez trouvée, comme vous disiez si bien, « organisée et dense ». Je ne savais pas si, dans les allées et venues de ce mois de septembre, vous auriez ce jour-là *le Figaro* et j'avais presque envie de vous l'envoyer avec ce vers de Verlaine :

Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

1. Un jour que M. Jean Cocteau déjeunait chez Mme Scheikévitch, ils avaient lu ensemble dans le *Figaro* du 3 septembre 1912, un charmant et brillant article de Marcel Proust, écrit à propos de *la Grande Pitié des Églises de France*, de Barrès, qui venait de paraître, et intitulé *l'Église de mon village*. Ils avaient décidé d'en complimenter son auteur, et ils avaient rédigé deux dépêches que M. Jean Cocteau s'était chargé de mettre à la poste.

Je pense aussi, par le soleil enfin revenu que je vois à 7 heures du soir (ce qui est pour moi le levant) « rayonner sur la mer », aux vers de Baudelaire :

> J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre...
> Mais aujourd'hui tout m'est amer,

Et rien

> ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Merci Madame. Ah! quand refleuriront les roses de septembre?... Heureusement que je n'ai pas de mémoire et que j'oublie extrêmement vite les êtres qui m'ont plu. Daignez agréer Madame mes bien respectueux hommages.

M. P.

II

(Sans date.)

Madame,

Pour vous remercier du merveilleux bouquet de lilas (qui me rend plus heureux que le vieux Sylvestre Bonnard recevant de la comtesse Trépof la Légende dorée du Clerc Toutmouillé avec la vie de Sainte Doctrovée) j'imite naïvement le jongleur de Notre-Dame et je détache des épreuves de mon livre (que *personne* excepté vous n'a vues) quelques *lilas* « invisibles et persistants ». J'ai beaucoup hésité à vous envoyer ces quelques lignes que j'ai si maladroitement découpées et collées[1]. Elles sont tellement dans le caractère de ce que vous connaissez de moi, et par là tellement différentes de la plus grande partie du livre, elles en donnent une idée *tellement fausse*, que c'était presque pénible pour moi de le calomnier ainsi d'avance. Mais peut-être le lirez-vous et comprendrez-vous alors l'ennui que j'ai éprouvé, mais

1. Madame Scheikévitch lui avait envoyé une brassée de lilas. A cette lettre était joint un fragment des épreuves de *Swann*, ravissante variation sur la forme, la couleur, l'odeur des lilas. « Eux-mêmes (les lilas) d'entre les petits cœurs verts et frais de leur feuilles, levaient curieusement au-dessus de la barrière du parc leurs plumes mauves ou blanches que lustrait encore l'ombre du soleil où elles avaient baigné. Quelques-uns à demi-cachés par la petite maison en tuiles appelée maison des archers, où logeait le garde, dépassaient son pignon gothique de leur rose minaret. Les Nymphes du printemps eussent semblé vulgaires, auprès de ces jeunes houris qui gardent dans nos jardins les tons vifs et purs des miniatures de la Perse, etc... ».

aussi la douceur plus grande qu'il y avait pour moi à ce que les premières mains entre lesquelles passeront les épreuves de mon livre ce soient les vôtres; puis il semble que mes lilas ont prévu les vôtres dont l'arome flottera à jamais pour moi dans la tristesse des soirs d'été. Quant à vos adorables paroles je n'ose vous en remercier car je n'ose y croire et y voir plus que la compassion d'un grand cœur. Je vous disais l'autre soir pensant à la façon dont la vie vous ensanglanta, que quand je vous aperçus au loin, blessée au cœur par ce grand bouquet de roses rouges, vous m'aviez fait penser à une colombe poignardée[1]. Vous êtes aussi la colombe messagère et providentielle, et aussi la colombe inspiratrice de l'autre poète, « Visible Saint-Esprit ». Votre respectueux admirateur reconnaissant.

M. P.

Voilà qu'il m'est impossible de retrouver les épreuves où il y a les lilas battus par la pluie sous le roucoulement du tonnerre. De sorte que même la dernière phrase n'a plus aucun sens puisque vous ne saurez pas pourquoi c'est associé à la pluie[2].

III

(*Sans date.*)

Madame,

Mes roses ne sont pas une réponse à vos divines violettes! Mais par une sorte d'harmonie préétablie (que je voudrais bien ne pas voir régner qu'entre nos paroles) les mots de votre carte étaient justement (et à peu près à la lettre) ceux que je voulais joindre à mes fleurs. Vous me dites que mon livre vous a procuré la plus grande joie. Je voulais vous écrire que vous avez procuré à mon livre[3] sa plus grande

1. Marcel Proust affectionnait cette image. Il eut un instant l'intention d'intituler *Les Colombes poignardées* le livre auquel il devait finalement choisir pour titre *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs*.

2. Les épreuves envoyées par Proust se terminaient par la phrase suivante : « Quand par les soirs d'été le ciel harmonieux gronde comme une bête fauve et que chacun boude l'orage, c'est au côté de Méséglise que je dois de rester seul en extase à respirer à travers le bruit de la pluie qui tombe l'odeur d'invisibles et persistants lilas. »

3. *Du Côté de chez Swann.*

joie, quand j'ai vu dans votre regard que vous l'attendiez, que vous le protégeriez, que vous le liriez, que vous l'aimeriez peut-être. Je fais bien des vœux pour vous. Je connais si peu votre vie qu'ils sont à la fois bien vagues et bien vifs. Moi je suis si malheureux depuis quelques mois qu'on ne peut rien me souhaiter qu'une espèce d'engourdissement mais qui ne vient pas. Si vous voyez Bonnard, dites-lui combien j'aime son roman[1]. Ce qui en fait la plus grande valeur est naturellement ce qu'on n'aperçoit pas, ce qui fait même qu'on est peut-être injuste pour lui. Mais il a eu la noblesse de préférer cette beauté cachée. Je parle bien souvent de son livre, mais particulièrement volontiers avec vous qui l'admirez et l'aimez.

Votre respectueux et reconnaissant

M. P.

IV

1913.

Madame,

Quand Reynaldo l'an passé m'a fait entrer dans cet engrenage du *Temps*, je m'étais formellement opposé à ce que vous y fussiez mêlée en rien et eussiez une seule parole à dire. Il m'était pénible de ternir de quoi que ce fût d'utilitaire les brillants et vifs souvenirs de Cabourg. Mais c'était bien un engrenage en effet, et tout ce que je redoutais s'est produit. Hé bien non seulement je ne le regrette pas, mais attendrie ainsi de reconnaissance ma respectueuse sympathie pour vous prend dans mon cœur quelque chose de plus doux encore. Je vous envoie quelques fleurs, pour tromper ce besoin qu'on a d'agir matériellement dans le même sens où l'on pense et de destiner quelque chose à la personne qui à ce moment-là occupe l'imagination émue. Acceptez-les (c'est un si grand plaisir pour moi de penser qu'on va vous les apporter, que vous allez être obligée de lire mon nom, de savoir qu'elles viennent de moi en les arrangeant chez vous) avec l'hommage de ma profonde gratitude respectueuse.

M. P.

1. *La Vie et l'Amour.*

Je ne vous ai pas dit dans tout cela, combien en elle-même, et à un point de vue purement utilitaire, la chose que vous avez faite m'est agréable. Mon éditeur va être ravi et à moi-même cela me fait extrêmement plaisir. Quand vous verrez Reynaldo dites-lui, je vous prie, si je dois mettre une carte ou envoyer « mes œuvres » à M. Hébrard.

V

102, boulevard Haussmann, 3 novembre 1915.

Madame,

Je suppose (et j'en arrive à espérer) que vous ne pensez jamais à moi et jamais à *Swann*. Jusqu'ici j'aurais trouvé cela naturel, probable et triste. Mais depuis que vous m'avez prêté *Swann*, et tant que je ne vous l'aurai pas rendu, je trouve cela rassurant, consolant. Sans cela, vous me jugeriez bien mal, en me le voyant garder si longtemps. Si vous ne l'avez pas encore reçu, c'est que, dans le grand désir de vous dévoiler de moi-même ce que vous en ignorez le plus, ce que le premier *Swann* contient en germe, mais invisible, — et malgré mon ennui de déflorer le livre nouveau, que j'aurais voulu vous offrir intact — j'ai entrepris de résumer pour vous sur les pages blanches de votre exemplaire (déjà tout couvert de mon écriture) un épisode entièrement différent du reste et le seul qui puisse actuellement trouver dans votre cœur meurtri des affinités de douleur[1]. Mais, comme il faut en 6 pages en résumer 600, c'est un travail terrible. Dès qu'il sera fini, je vous renverrai votre exemplaire qui contiendra ainsi avec le premier *Swann*, ce qui, des derniers, n'est actuellement connu de *personne* (je n'ai pas remis naturellement ce qui a paru dans la *N. R. F.*). Aussi je vous demanderai de ne pas le montrer tant que l'ouvrage n'aura pas paru. J'espère vous envoyer l'exemplaire dans quelques jours (celui que vous m'avez confié). L'épisode que je vous y ai résumé ne vous donnera naturellement aucune idée du déroulement de tableaux que je n'aurais pas voulu vous

1. Madame Scheikévitch avait perdu à la guerre, un an auparavant, un frère très tendrement aimé.

offrir en ce moment parce qu'ils sont gais ou brillants, ni du Temps Retrouvé. Mais il sera en communication directe avec votre regret inconsolable. Veuillez agréez, Madame, mes hommages bien respectueusement admiratifs et reconnaissants.

M. P.

VI

Madame, vous voulez savoir ce que madame Swann est devenue en vieillissant. C'est assez difficile à vous résumer. Je peux vous dire qu'elle est devenue plus belle :

« Cela tenait surtout à ce qu'arrivée au milieu de la vie, Odette s'était enfin découvert, ou inventé, une physionomie personnelle, un « caractère » immuable, un « genre » de beauté; et sur ses traits décousus — qui pendant si longtemps, livrés aux caprices hasardeux et impuissants de la chair, prenant, à la moindre fatigue, des années pour un instant, une sorte de mollesse passagère, lui avaient composé tant bien que mal, selon son humeur et selon sa mine, un visage épars, journalier, informe et charmant — elle avait appliqué ce type fixe comme une jeunesse immortelle. »

Vous verrez sa société se renouveler; pourtant (sans en savoir la raison qu'à la fin) vous y retrouverez toujours madame Cottard qui échangera avec madame Swann des propos comme ceux-ci : « Vous me semblez bien belle, dit Odette à madame Cottard. — *Redfern fecit*? »

» — Non vous savez que je suis une fidèle de Raudnitz. Du reste c'est un retapage.

» — Hé bien, cela a un chic!

» — Combien croyez-vous? — Non, changez le premier chiffre. — Oh, c'est très mal, vous donnez le signal du départ, je vois que je n'ai pas de succès avec mon thé. Prenez donc encore un peu de ces petites saletés-là, c'est très bon. »

Mais j'aimerais mieux vous présenter les personnages que vous ne connaissez pas encore, celui surtout qui joue le plus grand rôle et amène la péripétie, Albertine. Vous la verrez quand elle n'est encore qu'une « jeune fille en fleurs » à l'ombre de laquelle je passe de si bonnes heures à Balbec

Puis quand je la soupçonne sur des riens, et pour des riens aussi lui rends ma confiance « car c'est le propre de l'amour de nous rendre à la fois plus défiant et plus crédule ».

— « J'aurais dû en rester là ». « La sagesse eût été de considérer avec curiosité, de posséder avec délices cette petite parcelle de bonheur à défaut de laquelle je serais mort sans avoir jamais soupçonné ce que le bonheur peut être pour des cœurs moins difficiles ou plus favorisés. J'aurais dû partir, m'enfermer dans la solitude, y rester en harmonie avec la voix que j'avais su rendre un instant amoureuse et à qui je n'aurais dû plus rien demander que de ne plus s'adresser à moi, de peur que par une parole nouvelle qui ne pouvait plus être que différente, elle vînt blesser d'une dissonance le silence sensitif où, comme grâce à quelque pédale, aurait pu survivre la tonalité du bonheur. » Du reste peu à peu je me fatigue d'elle, le projet de l'épouser ne me plaît plus; quand, un soir, au retour d'un de ces dîners chez « les Verdurin à la campagne » où vous connaîtrez enfin la personnalité véritable de M. de Charlus, elle me dit en me disant bonsoir que l'amie d'enfance dont elle m'a souvent parlé, et avec qui elle entretient encore de si affectueuses relations, c'est mademoiselle Vinteuil. Vous verrez la terrible nuit que je passe alors, à la fin de laquelle je viens en pleurant demander à ma mère la permission de me fiancer à Albertine. Puis vous verrez notre vie commune pendant ces longues fiançailles, l'esclavage auquel ma jalousie la réduit et qui, réussissant à calmer ma jalousie, fait évanouir, du moins je le crois, mon désir de l'épouser. Mais un jour si beau que pensant à toutes les femmes qui passent, à tous les voyages que je pourrais faire, je veux demander à Albertine de nous quitter, Françoise en entrant chez moi me remet une lettre de ma fiancée qui s'est décidée à rompre avec moi et est partie depuis le matin. C'était ce que je croyais désirer! et je souffrais tant que j'étais obligé de me promettre à moi-même qu'on trouverait d'ici le soir un moyen de la faire revenir.

« J'avais cru tout à l'heure que c'était ce que je désirais. En voyant combien je m'étais trompé, je compris combien la souffrance va plus loin en psychologie que le meilleur psychologue, et que la connaissance des éléments composants de

notre âme nous est donnée non par les plus fines perceptions de notre intelligence mais — dure, éclatante, étrange comme un sel soudain cristallisé — par la brusque réaction de la douleur ». Les jours suivants je peux à peine faire quelques pas dans ma chambre, « je tâchais de ne pas frôler les chaises, de ne pas apercevoir le piano, ni aucun des objets dont elle avait usé et qui tous, dans le langage particulier que leur avaient fait mes souvenirs, semblaient vouloir me traduire à nouveau son départ. Je tombai dans un fauteuil, je n'y pus rester, c'est que je ne m'y étais assis que quand elle était encore là; et ainsi à chaque instant il y avait quelqu'un des innombrables et humbles moi qui nous composent... à qui il fallait notifier son départ, à qui il fallait faire écouter ces mots inconnus pour lui : « Albertine est partie ». Et ainsi pour chaque acte, si minime qu'il fût, qui auparavant baignait dans l'atmosphère de sa présence, il me fallait, à nouveaux frais, avec la même douleur, recommencer l'apprentissage de la séparation. Puis la concurrence des autres formes de la vie... Dès que je m'en aperçus je sentis une terreur panique. Ce calme que je venais de goûter, c'était la première apparition de cette grande force intermittente qui allait lutter contre la douleur, contre l'amour, et finirait par en avoir raison ». Il s'agit de l'oubli, mais la page est déjà à demi couverte et je suis obligé de passer tout cela si je veux vous dire la fin. Albertine ne revient pas, j'en arrive à souhaiter sa mort pour qu'elle ne soit pas à d'autres. « Comment Swann avait-il pu croire jadis que si Odette périssait victime d'un accident, il eût retrouvé sinon le bonheur, du moins le calme par la suppression de la souffrance. La suppression de la souffrance! Ai-je vraiment pu le croire, croire que la mort ne fait que biffer ce qui existe? » J'apprends la mort d'Albertine. — Pour que la mort d'Albertine eût pu supprimer mes souffrances, il eût fallu que le choc l'eut tuée non seulement hors de moi comme il avait fait, mais en moi. Jamais elle n'y avait été plus vivante. Pour entrer en nous, un être est obligé de prendre la forme, de se plier au cadre du Temps; ne nous apparaissant que par minutes successives, il n'a jamais pu nous livrer de lui qu'un seul aspect à la fois, nous débiter de lui qu'une seule photographie. Grande faiblesse sans doute pour un être de

ne consister qu'en une collection de moments; grande force aussi; car il relève de la mémoire et la mémoire d'un certain moment n'est pas instruite de ce qui s'est passé depuis; ce moment qu'elle a enregistré dure encore et avec lui vit l'être qui s'y profilait. Émiettement d'ailleurs qui ne fait pas seulement vivre la morte, mais la multiplie. Quand j'étais arrivé à supporter le chagrin d'avoir perdu une de ces Albertine, tout était à recommencer avec une autre, avec cent autres. Alors ce qui avait fait jusque-là la douceur de ma vie, la perpétuelle renaissance des moments anciens, en devint le supplice (diverses heures, saisons). J'attends que l'été finisse, puis l'automne. Mais les premières gelées me rappellent d'autres souvenirs si cruels, qu'alors comme un malade (qui se place lui au point de vue de son corps, de sa poitrine et de sa toux, mais moi moralement) je sentis que ce que j'avais encore le plus à redouter pour mon chagrin, pour mon cœur, c'était le retour de l'hiver. Lié à toutes les saisons, pour que je perdisse le souvenir d'Albertine, il aurait fallu que je les oubliasse toutes, quitte à les reprendre comme un hémiplégique qui rapprend à lire. Seule une véritable mort de moi-même m'eût consolé de la sienne. Mais la mort de soi-même n'est pas chose si extraordinaire, elle se consomme malgré nous chaque jour.

Puisque rien qu'en pensant à elle, je la ressuscitais, ses trahisons ne pouvaient jamais être celles d'une morte; l'instant où elle les avait commises devenait l'instant actuel non pas seulement pour elle mais pour celui de mes « moi » évoqués, qui la contemplait. De sorte qu'aucun anachronisme ne pouvait jamais séparer le couple indissoluble où à chaque nouvelle coupable, s'appariait aussitôt un jaloux toujours contemporain. Après tout, il n'est pas plus absurde de regretter qu'une morte ignore qu'elle n'a pas réussi à nous tromper, que de désirer que dans deux cents ans notre nom soit connu. Ce que nous sentons existe seul pour nous, nous le projetons dans le passé, dans l'avenir, sans nous laisser arrêter par les barrières fictives de la mort. Et quand mes grands souvenirs ne me la rappelèrent plus, de petites choses insignifiantes eurent ce pouvoir. Car les souvenirs d'amour ne font pas exception aux lois générales de la Mémoire elle-même régie

par l'Habitude laquelle affaiblit tout. Et ainsi ce qui nous rappelle le mieux un être, c'est justement ce que nous avions oublié parce que c'était sans importance. Je commençai à subir peu à peu la force de l'oubli, ce puissant instrument d'adaptation à la réalité, destructeur en nous de ce passé survivant qui est en constante contradiction avec elle. Non pas que je n'aimasse plus Albertine. Mais déjà je ne l'aimais plus comme dans les derniers temps mais comme en des jours plus anciens de notre amour. Avant de l'oublier tout à fait, il me faudrait, comme un voyageur qui revient par la même route au point d'où il est parti, avant d'atteindre à l'indifférence initiale, traverser en sens inverse tous les sentiments par lesquels j'avais passé. Mais les étapes ne nous semblent pas immobiles. Tandis que l'on est arrêté à l'une d'elles, on a l'illusion que le train repart dans le sens du lieu d'où l'on vient, comme on avait fait la première fois. Telle est la cruauté du souvenir. Albertine n'aurait rien pu me reprocher. On ne peut être fidèle qu'à ce dont on se souvient, on ne peut se souvenir que de ce qu'on a connu. Mon moi nouveau tandis qu'il grandissait à l'ombre de l'ancien qui mourait avait souvent entendu celui-ci parler d'Albertine. A travers les récits du moribond, il croyait la connaître, l'aimer. Mais ce n'était qu'une tendresse de seconde main. Comme certains bonheurs, il y a des malheurs qui nous arrivent trop tard, quand ils ne peuvent plus prendre en nous la grandeur que plus tôt ils auraient eue. Quand j'appris cela j'étais déjà consolé. Et il n'y avait pas lieu d'en être étonné. Le regret est bien un mal physique, mais entre les maux physiques, il faut distinguer ceux qui n'agissent sur le corps que par l'intermédiaire de la mémoire. Dans ce dernier cas le pronostic est généralement favorable. Au bout de quelque temps un malade atteint de cancer sera mort. Il est bien rare qu'un veuf inconsolable au bout du même temps ne soit pas guéri. Hélas, Madame, le papier me manque au moment où ça allait devenir pas trop mal!

Votre M. P.[1].

1. Copyright by Librairie des Champs-Élysées.

LA FRANCE

DES

CENT TRENTE DÉPARTEMENTS[1]

— 1810-1814 —

PRINCIPAUX ÉTATS ALLEMANDS CONFÉDÉRÉS

Insistons sur la situation particulière de chacune des souverainetés allemandes de second ordre dans l'empire napoléonien.

La Bavière avait comme souverain Maximilien-Joseph, ancien colonel français dont le premier ministre Montgelas, était Français d'origine et d'éducation, « un Choiseul égaré dans une petite cour », écrit Rambaud. Le servage fut tout de suite aboli. En 1808, le gouvernement bavarois publia une constitution : suppression des corporations dans chaque cercle électoral, gouvernement des classes dirigeantes par les deux cents plus haut imposés. Mais cette constitution ne fut pas mise en vigueur, pas plus que ne fut réalisée la promesse d'introduire le code Napoléon; l'étude des modifications à y apporter se prolongea jusqu'en 1814. La Bavière, alliée de l'Empire napoléonien, en tant que cette alliance profitait à ses intérêts à la fois contre la Prusse et contre l'Autriche, conservait, cependant, son caractère étroitement allemand. La Bavière subit l'unité; elle ne la désira pas.

Rambaud fait observer que les pays de l'Allemagne du

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

Sud, sans doute sous l'influence de la Bavière, furent les plus réfractaires à l'influence révolutionnaire, alors qu'ils étaient les plus étroitement rattachés à l'alliance.

Le Grand-Duché de Bade introduisit le code Napoléon « comme le plus éminent produit de la science législative », mais avec de nombreuses modifications (1er janvier 1810). Ceci dit, on laissa à peu près intact l'édifice du passé.

La Révolution, qui avait si énergiquement nivelé les pays du Rhin, était encore à faire dans le grand-duché de Bade et l'état social antérieur à 1789 subsistait presque entièrement à la fin de 1812.

Ce fut tout le contraire dans le Duché de Hesse-Darmstadt. Ici le prince était tout dévoué à la France et aux idées françaises :

Le peuple, — dit Rambaud, — a absous le Grand-Duc de sa docilité pour Napoléon en faveur de son zèle à réaliser les idées de 1789.

Cette même différenciation s'affirmait selon le caractère des princes et selon une plus ou moins grande malléabilité dépendant soit du point de vue, soit du caractère, soit de telle ou telle situation politique.

Dans le Grand-Duché de Francfort, Dalberg, le premier des serviteurs allemands de Napoléon se plia à toutes les volontés de l'Empereur. Son grand-duché fut organisé, en 1810, « à la française » : égalité de tous devant la loi, libre exercice des cultes, abolition du servage, système des poids et mesures et des contributions français; le code civil était introduit depuis 1806.

Le roi de Wurtemberg, Frédéric, est un allié que l'on ménage. Il n'en fit qu'à sa tête et fut révolutionnaire à sa manière, non pas tant par l'application d'une constitution qu'il n'accorda jamais, ni par l'introduction du code français dont il ne fut pas davantage question, mais par la promulgation de lois propres au royaume et qui eurent pour effet, voulu et réfléchi, l'égalité du citoyen devant la loi, l'abolition des fiefs et des prérogatives nobiliaires, la suppression des privilèges en matière d'impôts et de service militaire, la liberté personnelle, la propriété affranchie, l'abolition du servage. Évolution très particulière et qui, nous le verrons, devait servir bientôt d'exemple.

La Saxe fut, jusqu'à Leipzig, une fidèle alliée de Napoléon, ce pays, dont le caractère a quelque chose de robuste et de marqué, n'est pas de ceux que l'on manie à volonté. Le code civil ne fut jamais introduit en Saxe. Napoléon ordonna seulement qu'on mît la main sur les ressources du pays et, en particulier, sur les moyens de guerre. Quatre intendants français furent chargés de l'administration civile et financière. Il n'y eut pas d'autre transformation inspirée du dehors. La politique économique de l'Empereur favorisait tout particulièrement l'industrie saxonne, si éminemment continentale. Les intérêts étant ménagés, les froissements graves étaient évités : rien de plus.

La Westphalie est le champ d'expériences voulu et choisi par Napoléon pour y démontrer, par l'autorité du fait, la supériorité de son « idéal de civilisation ». Il y pense dès le 21 avril 1806, et il écrit cette note adressée à Talleyrand :

Faire un nouvel État au nord de l'Allemagne qui soit dans les intérêts de la France, qui garantisse le Hollande et la Flandre contre la Prusse, et l'Europe contre la Russie; le noyau serait le duché de Berg, Hesse-Darmstadt, etc. Chercher, en outre, dans les entours tout ce qui pourrait y être incorporé pour pouvoir former 1 000 000 ou 1 200 000 âmes; y joindre, si l'on veut, le Hanovre; y joindre, dans la perspective, Hambourg, Bremen, Lubeck; donner la statistique de ce nouvel État.

Voilà l'ébauche, le coup de pouce du créateur.

Comme il en était encore au système des Napoléonides, l'Empereur confie ce jeune royaume, fabriqué de toutes pièces, à son plus jeune frère, le préféré, celui qu'il avait élevé, Jérôme.

Et voici, maintenant, le devoir qu'il lui impose, la mission dont il le charge, à savoir de réaliser, en ce point du vieux continent, « l'Empire de la Raison » :

Il faut que vos peuples jouissent d'une liberté, d'une égalité, d'un bien-être inconnus aux peuples de la Germanie. Cette manière de gouverner sera une barrière puissante qui vous séparera de la Prusse plus que l'Elbe, plus que les places fortes, plus que la protection de la France. Quel peuple voudra retourner sous le gouvernement arbitraire prussien quand il aura goûté les bienfaits d'une administration sage et libérale? Les peuples d'Allemagne, ceux de France, d'Italie et d'Espagne désirent l'égalité et veulent les idées libérales. Voilà bien des

années que je mène les affaires d'Europe, j'ai eu lieu de me convaincre que le bourdonnement des privilèges était contraire à l'opinion générale. Soyez roi constitutionnel!

Le système qui découle de ces principes est le suivant : monarchie héréditaire de mâle en mâle avec retour, à défaut de la descendance de Jérôme, à celle de Napoléon; abolition du servage, assemblée représentative pour les peuples, — et ce sont la plupart des Hessois, les sujets, jusque-là, les plus despotiquement gouvernés qu'il y ait en Europe, — égalité devant la loi, libre exercice des cultes, abolition de tous les privilèges collectifs ou individuels, abolition de la féodalité, la noblesse réduite aux honneurs, système judiciaire français, préfets et sous-préfets; et, couronnant le tout, introduction du Code civil, publicité des procédures. La conscription est établie, la schlague est abolie :

Pour un peuple écrasé, pendant des siècles, sous le despotisme féodal aggravé du despotisme monarchique, pour ces deux millions d'êtres, troupeau sur lequel l'électeur prélevait, pour les vendre à l'Angleterre, les bêtes les mieux en chair, cette constitution n'est pas seulement un progrès, c'est le passage de la nuit au jour[1].

Le législateur impérial prend soin d'écarter l'idée d'une chambre des pairs pour ne pas donner un appui à l'influence prépondérante de la grande propriété, et il organise, par contre, une certaine représentation des intérêts commerciaux et individuels, intellectuels ou moraux. Curieux « chef-d'œuvre »!

Cette statue westphalienne, que Napoléon sculpta avec amour, donne la mesure de sa sagesse foncière ou de son habileté suprême quand la violence de son caractère ou les nécessités de la guerre ne l'emportaient pas hors de lui-même. Il avait dicté à Jérôme cette proclamation d'une splendeur pleine de futur : « C'est pour les Peuples que Napoléon a vaincu... Westphaliens, tels furent les résultats des trois journées de Marengo, Austerlitz, Iéna, telle est aujourd'hui la conséquence du mémorable traité de Tilsitt. Ce jour-là, vous avez obtenu le premier des biens, *une patrie.* »

Le sang n'eût dû faire qu'un tour dans cette jeune West-

1. Frédéric Masson, *Napoléon et sa famille*, IV, 169; — Rambaud, p. 217.

phalie, matrice régénérée de l'antique Germanie, berceau de la Réforme, quand elle entendait ce langage. Qui donc avait jamais parlé, ainsi, *peuple* au peuple?

Les gens sages se tenaient sur la réserve, et pourtant comment n'auraient-ils pas loué « cette simplicité de conception », cette netteté de rédaction qui contrastaient si avantageusement avec le fatras des lois, des coutumes et des règlements qui constituait le droit public dans la plupart des États de l'Allemagne »?

Dans le puissant vase clos de l'armée, les dissidences de race, de religion, de particularisme fondaient à vue d'œil sous des généraux français ou d'origine française, comme Lagrange, Éblé, Albignac; les États-Majors apprenaient la grande guerre à la première école du monde; les soldats, luthériens, calvinistes, juifs même, prenaient le pas de l'égalité comme le pas d'ordonnance. Les villes en plein essor se transformaient si vite que les officiers de passage, d'une campagne à l'autre, ne les reconnaissaient plus; l'agriculture et les manufactures étaient prospères. On pouvait tout espérer des travaux publics tracés par la main qui maniait la carte des routes et la carte des frontières comme un carnet de poche.

Une telle volonté du bien, entraînait une sorte d'adhésion des peuples, après la résignation officielle des souverains. Tout cela faisait un « tableau » suffisant pour que l'Empereur pût croire, même en ces pays lointains, au triomphe de « l'empire de la raison[1] ».

1. Les dispositions de l'Allemagne cultivée et même aristocratique à l'égard de la France impériale me paraissent celles qu'exprime, en ces termes, le prince de Puckler-Muskau : « Un observateur équitable ne pourra certainement pas refuser aux Français un haut degré d'amabilité et de bonté aussi longtemps qu'on n'irrite pas leurs passions. Rien que cette inoffensive gaieté qui est un des traits de leur caractère national, témoigne, selon moi, d'un tempérament moins dénaturé, plus bienveillant que ne l'est, par exemple, la lourde grossièreté des Anglais, l'orgueil ridicule des Russes qui s'allie à un bas servilisme, la misérable platitude des Allemands... Leur culture plus haute et plus générale, par laquelle ils l'emportent sur toute autre nation, voilà des qualités que l'on aime à voir chez les maîtres du monde et qui sont doublement méritoires. *Que de raisons, pour nous, de supporter avec résignation notre joug qui nous a été imposé par notre propre faute en nous estimant heureux que ce soit aux Français que nous ayons à obéir.* » Cité dans le très intéressant ouvrage de M. Auguste Ehrard, *Le Prince de Puckler-Muskau*, p. 30.

Or, la faiblesse de l'emprise humaine sur les choses est telle que ce fut le contraire qui se produisit, de telle sorte qu'on vit, peu à peu, s'épaissir une atmosphère de désillusion et s'établir comme une impression d'étouffement. Un certain sentiment vague étreint les cœurs et, précisément dans cette Westphalie, centre ethnique et historique des Germains, — les fameux Cattes de Tacite, — où s'est concentré ce qu'il y a de plus allemand en Allemagne. L'occupation française, les charges imposées par la France, le cauchemar de l'oppression, la gloire de la France, tout pèse, écrase, irrite.

Une propagande intérieure cachée, une propagande extérieure fortement organisée et où se confondent les thèses et les subsides de l'Angleterre, de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, se glissent sous le manteau, échappent à la surveillance impériale. Les villes hanséatiques sont une porte ouverte sur le Nord et sur la mer. Par là pénètre une polémique atroce faite de nouvelles vraies ou fausses. Napoléon feint de l'ignorer. Parfois, pourtant, il s'irrite, perd son calme et se porte à des violences qui se retournent contre lui. En 1808, on saisit la correspondance de Stein. Une de ses lettres au prince de Wittgenstein contenait ce passage :

L'exaspération augmente tous les jours, en Allemagne; il faut la nourrir et chercher à travailler les hommes. Je voudrais bien qu'on pût entretenir des liaisons dans la Hesse et dans la Westphalie et qu'on se préparât à de certains événements, qu'on cherchât à maintenir des rapports avec des hommes d'énergie et bien intentionnés et qu'on pût mettre ces gens-là en contact avec d'autres... Les affaires d'Espagne font une impression très vive, elles prouvent ce que, depuis longtemps, on aurait dû entrevoir. Il serait très utile d'en répandre la nouvelle d'une manière prudente....

Cette date, été de 1808, marque le premier mouvement. Beugnot le constate dans ses *Mémoires* :

La défaite de Dupont à Baylen et les honteuses conditions qui l'entourent, firent à l'étranger une sensation rapide et profonde; *le masque était tombé*. On vit qu'il était possible de nous vaincre et on ne songea plus qu'à nous combattre.

Une lettre attribuée à Gentz et datée de Prague, le 19 octobre 1808, s'exprime en ces termes :

L'aurore des meilleurs jours se lève, l'étoile de Bonaparte commence à pâlir. Dans la réalité et dans l'opinion, notre cause a grandement et

souverainement gagné. L'entrevue d'Erfurth n'a rien été qu'un misérable stratagème pour revernir de fraîches couleurs l'édifice vermoulu de l'occupation et de la tyrannie.

L'Autriche se fait le champion de cette thèse « allemande »; et, le plus extraordinaire, c'est que les sympathies vont vers elle, même dans le Nord protestant.

Quand, en 1809, cette puissance entre en guerre, l'appel de l'archiduc Charles « à tous les Allemands » produit une sensation profonde :

L'Autriche est encore là, — écrit Arndt; — vous pouvez l'appuyer et la fortifier, vous pouvez, grâce à elle et avec elle, vous élever à la dignité d'un peuple allemand. Le passé n'est plus : vous ne pouvez pas être Saxons, vous ne pouvez pas être Bavarois; vous ne pouvez pas être Wurtembourgeois, en tant que petites nations distinctes : il faut que vous vouliez être Allemands...

Allemands! C'est la cloche de l'unité qui sonne à l'aube du premier jour.

Des coups de main, des rebellions rapides traversent le territoire et sillonnent la paix comme des éclairs. Napoléon, obstiné dans son optimisme voulu, ne pouvait plus ignorer. « On comprend qu'après les insurrections du Tyrol, de Souabe, de Franconie, de Hesse-Cassel, après les raids de Schill et de Brunswick, après l'attentat de Staps, en présence de la fermentation générale de l'Allemagne et des fureurs contenues de la Prusse, le lieutenant de l'Empereur ait pu s'écrier : « Hâtons-nous de sortir de cette guerre, où nous allons nous trouver entourés de mille Vendées[1]. »

1. Rambaud, p. 400. — Rapport de Rapp à Davout, 18 novembre 1811 et communiqué par Davout à l'Empereur : « Il règne toujours une grande fermentation parmi la plus nombreuse partie des habitants de la Prusse... La plupart n'ont plus rien à perdre à cause de la misère croissante et espèrent une chance heureuse... Il n'y a pas de doute que toute l'Allemagne, je n'excepte pas même l'Autriche, mais particulièrement la Prusse et la Confédération du Rhin, est travaillée depuis plusieurs mois avec une grande activité par l'influence anglaise et par l'influence russe... On répand de nouveau des pamphlets contre l'Empereur qu'il est impossible de se procurer là où il y a des Français... Ils circulent avec beaucoup de circonspection et paraissent faire un grand effet. Il faut qu'il y ait eu quelque mouvement séditieux à Paris ou dans quelques départements de la France; cette nouvelle est parvenue en Allemagne. Il faut très peu de chose pour flatter l'espérance des mécontents.. Partout, même en Saxe et en Westphalie, les esprits paraissent montés et l'exaspération est générale; c'est au point que si nous faisions une campagne malheureuse (ce qui ne sera jamais à présumer), depuis le Rhin jusqu'en Sibérie, tou

Malgré tout, à la première saute de vent, l'Empire reprenait son imperturbable confiance. Il avait bien le temps d'en finir avec ces médiocres résistances par un « coup de tonnerre », — car tout se terminerait par « un coup de tonnerre », — et une victoire décisive. La guerre, c'était son affaire.

Même beaucoup plus tard, alors que les choses s'étaient grandement gâtées, à la suite surtout des annexions finales de 1811 (Villes Hanséatiques, Oldenbourg, etc.), il écrivait encore à Davoust :

Il n'y a rien de commun entre l'Espagne et l'Allemagne... Jugez donc ce qu'il y a à redouter d'un peuple si sage, si raisonnable, si froid, si tolérant, tellement éloigné de tout excès qu'il n'y a pas d'exemple qu'un homme soit assassiné en Allemagne pendant la guerre. S'il y avait un mouvement en Allemagne, il finirait par être *pour nous* et contre ces petits princes... Je ne sais pas pourquoi Rapp se mêle de ce qui ne le regarde pas.

L'historien qui a réuni ces informations conclut :

Napoléon se trompait. Toute la force des idées de la Révolution n'était plus dans son camp. Le mouvement fut contre lui et entraîna les petits princes.

Les causes de cette désaffection lente ne sont pas seulement d'ordre sentimental et, comme on dit, patriotique; elles sont aussi réelles, personnelles, matérielles. Et s'il plaît à Napoléon d'affecter de les ignorer, c'est qu'il compte y parer par la victoire selon son système.

Il en est ainsi, cela saute aux yeux, pour les maux que l'Allemagne endure ainsi que tout l'Empire et qui lui sont imposés précisément pour atteindre ce but suprême, la victoire : conscription, réquisition, contribution de guerre, extorsion de toute nature, impôts réguliers, charges exceptionnelles et arbitraires, entretien des armées, passage des troupes, armements terrestres et navals, aménagement des

s'armerait contre nous. Je ne suis point un alarmiste et je n'aime pas à passer pour voir en noir, mais ce que j'avance est positif. Je surveille avec activité ce qui se passe en Allemagne, soit par le rapport des voyageurs, soit par la correspondance civile, et ceux qui tiennent un autre langage à l'Empereur ne le servent pas bien, ils lui cachent la vérité. » Marguerou, *Campagne de Russie*, t. III, p. 348.

1. Voir tout le volume si important de J. Vidal de la Blache, *la Régénération de la Prusse après Iéna*, 1910 in-8°.

camps et des forteresses, parmi lesquels il en est, comme l'occupation de Madgebourg, qui sont la pierre d'attente de la future campagne de Russie : de tout cela, l'Allemagne se plaint; mais les peuples se plaignent toujours. Les « dons et les offrandes » sont exigés et renouvelés à chaque occasion? Il faut bien avoir de quoi assurer les fidélités, entraîner les dévouements, récompenser les services; liste civile des rois et princes napoléonides, dotations des maréchaux, officiers, fonctionnaires, prébendes des favoris. Comment un grand empire qui entend tenir le monde entier dans ses cadres rigides et bienfaisants s'attarderait-il à rogner vilement sur des dépenses, d'ailleurs, soigneusement surveillées? Ces pays de conquête, ces pays d'influence n'avaient qu'à s'enrôler, à contribuer, à concourir. Pas d'autre issue. Et si les plaintes s'amoncelaient en haine sourde et bientôt publique, on ne s'y attardait pas. Et si les résistances essayaient de soulever la masse du corps social, un nouveau tour de vis en aurait raison.

De là l'étroite astreinte où l'on tenait tous les pays d'influence; de là le blocus de plus en plus serré appliqué aux marchandises anglaises et les charges croissantes, qui, de ce chef, s'abattaient sur les peuples; de là l'occupation rigoureuse et onéreuse de tous les points pouvant servir de passages à la contre-offensive anglaise russe, prussienne, autrichienne; de là cette mainmise sur toutes les provinces maritimes, y compris les villes hanséatiques, et sur cet Oldenbourg qui allait devenir la cause immédiate de la rupture avec la Russie; de là, enfin, cette perpétuelle chute dans l'annexion qui entraînait l'Empereur, presque malgré lui, alors même que son propre jugement se fût porté souvent vers une certaine modération.

Le peuple allemand, de même que les marchands hollandais, ne voulait rien savoir de ces projets à large envergure et à longue échéance, dussent-ils lui profiter un jour. On avait accepté les principes de la Révolution avec enthousiasme : mais, selon un mot venu d'Italie et colporté d'un bout à l'autre de l'Empire, « on ne savait pas que les principes de 89 eussent besoin de tant de chaussures et de capotes ».

Pour nous en tenir à cette création-type, la Westphalie,

qui devait jouir plus qu'aucune du bienfait français et de « l'idéal de civilisation », ses budgets sont non seulement en perpétuel déficit, mais en retard de trois ou quatre années. On prétendait que le petit royaume fît face aux frais accablants de la guerre avec ses ressources ordinaires et sans un recours quelconque aux subventions ni aux emprunts d'Empire.

Pour vivre, Jérôme, prodigue il est vrai, empruntait à la petite semaine au juif Jacobson. Appliquant dans son coin la doctrine impériale, il comptait, d'année en année, d'expédient en expédient, sur une guerre profitable ou sur une annexion de territoire pour *se refaire*[1].

LES ALLIÉS : LA PRUSSE

Les alliés enfin n'étaient ni mieux traités, ni ménagés davantage, ni plus résignés. La Prusse, vivant en apparence dans une espèce de demi-indépendance, luttait avec la ténacité et le savoir-faire pratique qu'on lui connaît contre l'accablement des charges qui lui avaient été imposées[2]. La Prusse donc payait le moins possible et le plus tard possible. Cependant il fallait bien que de temps en temps elle s'exécutât. On compte qu'en septembre 1807, sous le coup immédiat de la défaite, elle avait soldé un total de 129 millions. On assure encore que, de 1808 à 1812, Napoléon avait, tant bien que mal, tiré de la Prusse environ un demi-milliard.

Le traité du 24 février 1812 qui, au dire de Gneisenau, était un traité de soumission et, bien plutôt, l'exécution d'un

1. Rambaud, *op. cit.*, p. 425.

2. Voir l'intéressant ouvrage de Charles Lesage, *Napoléon créancier de la Prusse*, Hachette, 1924, in-8°, avec cet épigraphe : « Le cabinet prussien est étrange, il regarde toujours ce qu'il a signé comme non avenu. » Et l'auteur dégage (P. VII) l'esprit de son étude en ces paroles dignes de mémoire : « Pendant des années Frédéric-Guillaume II n'a cessé de protester de son désir de payer, n'a cessé de se vanter de son dévouement envers Napoléon; il a répété sans cesse que, si la Prusse ne payait que peu ou point, c'était parce qu'elle était dans l'*impossibilité* physique de le faire. En réalité, la Prusse s'est ingéniée à chercher des prétextes pour ne pas payer sa dette, et l'occasion de déclarer la guerre. » Quand le général Yorck eut proclamé la rupture, ce pays sans ressources se retrouva armé de pied en cap pour la lutte.

ordre de mobilisation contre la Russie, comportait les conditions suivantes :

Alliance offensive et défensive pour toutes les guerres futures, sauf en Espagne, en Italie et en Turquie; pour la guerre contre la Russie fourniture d'un contingent de 20 000 Prussiens avec 60 canons; fixation à 10 000 hommes des troupes à entretenir en Silésie, à 4 000 hommes de la garnison de Colberg et à 3 000 hommes de celle de Gaudenz, à 1 200 hommes de celle de Potsdam... Tout l'excédent des approvisionnements des places et toutes les munitions qui dépassaient le besoin de l'armée de 42 000 hommes autorisée par la convention de septembre seraient livrés à l'armée française. Des fournitures énormes étaient prescrites : 4 400 bœufs, 1 500 chevaux, 3 600 voitures, des ambulances pour 20 000 blessés, etc. [1].

A partir de 1810, Napoléon fait de l'Allemagne le champ de mobilisation de la lutte prochaine. Porter ses troupes au plus près sur la frontière, c'est autant de gagné sur l'ennemi. Mais l'occupation française se massant ainsi pour un dessein occulte dans les provinces orientales, s'y poussant, s'y enfonçant à force, produisait l'effet d'un corps étranger :

En Westphalie, en Hanovre, dans les républiques maritimes, dans les trois forteresses prussiennes, enfin à Dantzig, Napoléon laissa un corps de 18 à 20 000 hommes qui servait à la fois à surveiller la Prusse, la Russie et la contrebande anglaise. Ces troupes étaient sous les ordres de Davout que son dévouement à l'Empereur rendait le plus terrible exécuteur de la consigne d'oppression [2].

RÉSULTAT DE LA POLITIQUE NAPOLÉONIENNE EN ALLEMAGNE

Napoléon avait-il, du moins, atteint son but? Avait-il fait, de l'Allemagne, une base d'opérations solide pour les guerres ultérieures? Était-elle devenue ce grand réservoir d'hommes, cet immense dépôt de recrues que se proposait le système des annexions et de la compression rigoureuse et militaire?

Au point de vue spécialement militaire, les résultats et le rendement sont incontestables. Le grand chef se trouve ici sur son terrain. Il profite habilement de certaines circonstances propices : en Allemagne comme en Suisse, la jeunesse

1. Vidal de la Blache, p. 213.
2. *Souvenirs du général Thiébaut*, t. IV.

avait certaines dispositions au service mercenaire à l'étranger. On sait comment le duc de Hesse s'y était pris, au cours de la guerre de l'Indépendance américaine, pour s'assurer, à l'aide des subsides anglais, l'immense fortune qui lui avait permis de passer les mauvais jours.

Servir dans les armées de l'Empereur avait, tout de même, quelque chose de plus relevé; et, selon le mot de Schiller, « mettre sa fortune sur le numéro toujours gagnant, quelque chose de plus tentant ». En introduisant la conscription dans plusieurs des États alliés ou confédérés, on avait entouré son application des plus sages précautions : suppression des peines corporelles, haute indemnité aux « remplaçants », chances d'avancement rapide, distinctions honorifiques, uniformes éclatants et distincts pour les formations d'origines diverses.

Il n'est pas douteux que, si une fusion parut possible, un jour, entre les deux pays, ce fut au fond de ce puissant creuset, l'armée. A l'armée régnait l'égalité devant la loi du sang, à l'armée se soudait cette solidarité du sacrifice qui eût pu se transformer, par un progrès insensible, en une cordiale fraternité d'armes.

Jusqu'au jour fatal de Leipzig, tout fut commun entre les fils de la vieille Gaule et les soldats de la Bavière, de la Hesse, de Bade, du Wurtemberg, de la Saxe, de la Thuringe. Le 9e corps, le 10e corps (roi Jérôme), le corps d'observation de l'Elbe (Kellermann) protégeaient l'Allemagne du Nord; en 1809, on mit même sur pied les gardes nationales d'élite du département du Rhin.

Napoléon, dans les campagnes de 1806, de 1809 et finalement de 1812, portera les contingents allemands jusqu'à 100 et 150 000 hommes.

Dès 1805, avant Austerlitz, Napoléon a obtenu de l'électeur de Bade un contingent de 3 000 hommes, autant de la Hesse-Darmstadt, 10 000 hommes du Wurtemberg.

Par le traité de la confédération du Rhin (juillet 1806), qui déclarait alliés l' « Empire français et les États confédérés dans toute guerre continentale », le contingent allié était ainsi fixé : France, 200 000 hommes; Bavière, 30 400 hommes; Wurtemberg, 12 000; Bade, 8 000; Berg, 5 000; Darmstadt, 4 000; Nassau et autres princes ensemble, 4 000.

D'après le traité de Posen (décembre 1806), la Saxe doit fournir un contingent de 20 000 hommes et les cinq petites maisons saxonnes ensemble 2 800 hommes.

Par le traité de Varsovie, (avril 1807), les petites dynasties durent fournir ensemble 2 950 hommes. En 1808, le Mecklembourg et Oldenbourg apportèrent ensemble 3 100 hommes (prussiens pour la plupart, il est vrai, et qui désertèrent dès 1809). Les divisions allemandes formèrent le 9e corps de la Grande Armée et pillèrent consciencieusement la Silésie allemande.

La confiance de Napoléon dans le soldat allemand était telle qu'il ne prit jamais la précaution de disperser les contingents dans les diverses formations de la Grande Armée. Les princes, non sans arrière-pensée sans doute, tenaient beaucoup à ce que leurs troupes restassent réunies. Napoléon ne s'y refusa pas, et il laissa entre leurs mains des armes dont ils devaient se servir un jour contre lui. S'il en eût été autrement, la division du général Yorck et celle des Saxons à Leipzig n'eussent pu passer aussi facilement à l'ennemi[1].

En somme, Napoléon était en droit de penser, à la veille de la campagne de Russie, que son étonnant programme, se réalisait. Il avait entraîné les contingents de toute l'Europe, et notamment ceux de l'Allemagne, dans cette nouvelle Grande Armée qu'il portait sur le Niémen. Selon le plan de « l'Empire de recrutement », il avait soulagé la France en chargeant l'Europe.

Dans son armée, — écrit Frédéric Masson, — où les Allemands étaient en plus grand nombre que les Français, les uns et les autres rivalisèrent d'enthousiasme, de même qu'ils devaient rivaliser de vaillance durant cette rude campagne et, durant la retraite, de souffrances. En mars 1812, le contingent badois était de 7 666 hommes; à la rentrée sur le territoire allemand, il comptait 537 hommes, un homme sur 14 avait survécu. Les Saxons avaient fourni 810 officiers et 27 707 hommes, 3 500 revinrent au pays. A la Moskowa, la brigade polonaise perdit la moitié de son effectif. Le régiment des duchés de Saxe, de 2 555 hommes au début de la guerre, comptait 408 hommes à la fin de décembre. Le corps d'armée bavarois était de 863 officiers et d'un peu plus de

1. Sur tous ces points voir Masson, t. III, Rambaud, Vidal de la Blache, Thiébaut, Cavaignac et les ouvrages allemands sur la Guerre d'Indépendance, Ranke, etc.

30 000 hommes, il ne comptait plus qu'environ 5 000 hommes le 6 janvier, et le typhus s'acharnait sur lui.

Le sang versé en commun ne sécha pas tout de suite. L'Allemagne n'a pas oublié et ne peut pas oublier le grand homme qui l'a arrachée de l'ornière où elle s'enlisait. Si l'Empereur eût vaincu, peut-être l'Empire de Charlemagne, l'Empire d'Occident, l'empire « de la Terre contre la mer », eût été définitivement constitué. De puissants intérêts économiques, agricoles, industriels, l'eussent soutenu. Une armée, dont les survivants eussent été couronnés par la victoire, se fût attachée aux aigles françaises comme les contingents germaniques avaient combattu, jadis, sous les aigles romaines. Le temps eût fait le reste.

Le temps manqua au héros. Son œuvre reste l'extraordinaire improvisation d'un homme qui faillit, à lui seul, détourner le cours de l'histoire.

Les destinées de l'Europe allaient se décider en cette année 1812 en vue de laquelle il avait rameuté l'Empire et son génie. Dans cette étreinte suprême, jouant, comme il l'avait voulu, la partie de la victoire décisive, il succomba.

Mais les peuples, et les peuples allemands plus que les autres, eurent, alors, la claire vision que c'était leur cause qui, par leur propre défection, succombait avec la cause du grand latin. L'historien de cette émouvante histoire a déjà rapporté la parole de la vieille femme Allemande qui, assistant au départ des troupes françaises en 1814, s'écriait : « Alors ce sont les nobles qui ont vaincu[1] ! »

L'INFLUENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE SOUS ET APRÈS NAPOLÉON

L'Empereur était vaincu. Nous n'avons pas à raconter ici les circonstances militaires de sa chute. Mais la cause, du moins, avait-elle triomphé? Ici se pose le vrai problème, celui de l'expansion de la France en Europe et du prolongement de son histoire intérieure sur ce vaste territoire allemand, — partie de l'Empire napoléonien.

1. Rambaud, *L'Allemagne sous Napoléon Ier*, p. 478.

L'Allemagne, saisie et modelée par la puissante main de l'Empereur, se trouva, en fait, transformée dans son corps et dans son âme; s'arrachant de son sommeil ancestral, elle se mit au pas de marche du conquérant; si elle échappa à la domination politique, elle se plia spontanément à la transformation sociale qui lui était imposée.

Dix années suffirent.

La parole la plus profonde sur le réveil de ce grand peuple endormi, sur cette pénétration latine, sur cette évangélisation laïque de la Germanie et sur l'autorité de la force et de l'exemple, est celle de Gneisenau prononcée dès 1807 [1] : « Une cause à contribué à porter la France à ce degré de puissance. La Révolution a mis en œuvre la force nationale tout entière du peuple français... Il en doit être de même des autres européens. S'ils s'approprient les résultats de la Révolution, ils auront le double avantage d'opposer leur force nationale dans toute sa puissance aux forces étrangères et d'éviter les périls d'une révolution intérieure qui les menace encore... [2] »

Cette vue anticipée sur les événements de la Révolution et sur leurs suites prochaines en Allemagne découvre l'histoire cachée de cette époque, celle qui ne s'inscrit pas dans les annales officielles. L'assaut ultime donné à la féodalité, l'abolition de la propriété de mainmorte et du servage, l'égalité devant la loi, la haute autorité politique appartenant désormais aux peuples et non aux princes, l'instauration d'une nouvelle souveraineté, le suffrage, voilà les principaux germes qui font craquer la terre. Un passé millénaire, enraciné ici plus que

1. *Vital de la Blache*, p. 72.

2. Comment ne pas citer ici, au sujet de l'influence napoléonienne sur la future Allemagne, les deux lettres écrites par Caroline von Humboldt à son confident Hedemann et à son amie, madame Schlegel, pendant le Congrès de Vienne (janvier 1815) et publiées par Weil, t. II, p. 116 : « C'est à Berlin que se trouve répandu le véritable esprit allemand. Cet esprit fait de jour en jour des progrès. Avec l'aide de Dieu, la Prusse suivra cette marche qui assurera le bonheur et la grandeur de l'Allemagne malgré toutes les déconvenues qui peuvent résulter du Congrès de Vienne. Napoléon est tombé, *mais ses idées et ses principes ont encore de nombreux adeptes*. Dieu merci, les peuples valent mieux que la plupart des gouvernements, et *le soleil de l'Allemagne vient de se lever*... L'Allemagne, j'en ai l'intime conviction, marchera avec le temps vers son unification et, qui voudra s'y opposer, s'y brisera... Tous les regards sont tournés vers la Prusse et tous les cœurs allemands sont pour la Prusse. Les gouvernements seuls sont contre nous, et c'est la preuve de la frayeur que nous inspirons. »

nulle part ailleurs, se dessèche sur pied. Et cet effondrement du passé, ce surgissement de l'avenir, tous y consentent, même ces Stein, ces Hardenberg, ces Scharnhorst, tout gonflés de haine pour les hommes de la Révolution et pour la Révolution elle-même; c'est Stein qui, le 9 octobre 1807, fait signer au roi de Prusse l'édit d'émancipation des serfs qu'il qualifie lui-même emphatiquement d'*habeas corpus* de l'État prussien.

Hardenberg, le plus mesuré des praticiens politiques et celui qui devait mener à bon port la barque royale à travers mille vicissitudes, déborde d'enthousiasme, dans son rapport au roi du 12 septembre 1807 :

Les événements qui, depuis plusieurs années, excitent notre étonnement et apparaissent à nos faibles esprits comme d'effroyables désordres, se rattachent au plan d'une sage Providence. La Révolution française, dont les guerres actuelles ne sont que le prolongement, a donné à la France, au milieu d'orages et de succès sanglants, un essor imprévu; les forces qui sommeillaient ont été éveillées. Le vieil organisme qui se survivait à lui-même avec ses misères et ses faiblesses, ses crimes et ses préjugés, avec ce qu'il contenait de bon aussi, a été emporté et détruit. La force de ces principes nouveaux est telle, ils sont si généralement reconnus et répandus, que l'État qui refusera de les accepter sera condamné à les subir ou à périr, etc.

Au lendemain d'Iéna, le courant est général : Altenstein écrit, dans un *Mémoire au Roi* daté de 1807 :

Napoléon a conservé l'idée fondamentale de la Révolution française, la destruction de tout ce qui est vieux et de tout ce qui dort, pour éveiller et développer sans cesse de nouvelles forces qu'il applique sous une forme inédite à toute l'Europe, ou plutôt au monde entier.

A Tilsitt, le même Altenstein disait que Napoléon avait été envoyé par Dieu « pour broyer la faiblesse et susciter la force. » La reine Louise elle-même s'écriait : « Il est l'outil du Tout-Puissant, pour mettre fin à l'ordre des choses du passé. » C'est la partie de l'Allemagne conquise ou subordonnée, qui sert de modèle aux autres, même à la Prusse, et l'adroit Hardenberg invoque, à chaque page de ses projets de réforme, l'exemple de la Westphalie.

Les réformes qui s'échelonnent en Prusse de 1807 à 1812 prennent de plus en plus, malgré des résistances conservatrices qui ne se lasseront jamais, un caractère français et napoléonien :

la liberté, l'égalité, la centralisation, le système de représentation, tout cela vient d'outre-Rhin, et c'est la Royauté elle-même qui les propose au peuple, qui « les octroie », sentant qu'elle a tout intérêt à ne pas se les laisser imposer. Il n'y a de comparable en histoire que la soudaine acceptation des lois et des mœurs du vainqueur par la Gaule, l'Espagne et les autres peuples européens dans les années d'extension soudaine de l'*orbis romanus*. L'édit du 9 octobre 1807 qui, au dire du féodal von der Marwitz, « enthousiasmait les idéologues et les philosophants de la Garonne au Niemen » n'est rien autre chose que l'abolition du régime féodal.

Donc, en Allemagne, malgré tant d'obstacles et de si fortes réactions, une vie nouvelle était infuse au corps social. C'est cet « Empire de la raison », étendu par la « latinité » jusqu'aux limites de l'Europe, cet Empire plus impérial que l'Empire lui-même, qui ouvre partout cette ère que Schœn appelle « la Grande Époque ». Et c'est alors, en effet, que, jetant les bases de la nouvelle Allemagne, le droit de propriété fut reconnu aux paysans de la province de Prusse. Une classe nouvelle, un appui nouveau pour l'État sortait, pour ainsi dire, du sol. 47 000 familles de paysans « de première classe » en profitèrent.

La réforme de 1810 est due, comme on le sait, à l'initiative de Hardenberg. Certes, plus tard, il mit de l'eau dans le vin généreux de son enthousiasme; ayant pris le vent, il ne demande plus à la « Révolution royale » que ce qu'elle peut donner sans blesser les classes féodales et militaires qui, d'ailleurs, ne le traitent pas moins de « jacobin ». Mais, plus mesurées, les réformes n'en sont que plus larges et mieux acceptées. G. Cavaignac a dit le mot juste : « Stein a entamé les vieilles barrières, Hardenberg les a abattues. » Institutions politiques nouvelles, institutions agraires, institutions financières et administratives, toutes s'inspirent de l'esprit nouveau, de l'esprit français.

Ranke, le sage Ranke, donne, au nom de l'histoire, sa pleine adhésion à cet immense bouleversement où le souffle révolutionnaire renverse sans tempêtes tout ce qui est vieilli, corrodé, vermoulu : il cite avec éloge ces paroles du réformateur ministre :

Il n'y a que des observateurs à courte vue qui puissent méconnaître que les grands changements qui, de tous côtés, se sont accomplis, rendaient nécessaires, non pas une imitation critiquable, mais par une assimilation prudente, des principes et des institutions qui résultent du progrès de l'esprit humain et de l'évolution contre laquelle les vieilles institutions essayent en vain de se maintenir. Et combien plus heureux sommes-nous que d'autres, si cela peut s'accomplir sans commotions violentes par la noble intention d'un souverain juste et prudent et par l'acceptation volontaire d'un peuple instruit, docile, qui connait son intérêt et qui a bon esprit.

Par la propagande napoléonienne, suite de la propagande révolutionnaire, le mot d'André Chenier se réalisait : « La France avait fait une expérience pour le reste de l'humanité. »

RETOURNEMENT DE L'ÂME ALLEMANDE AU TEMPS DE NAPOLÉON

Au moment où l'Empereur, à la tête de « l'armée des vingt nations », franchissait le Niémen, l'Allemagne était soumise, sinon conquise. Quand il reparut sur le Niémen, cinq mois plus tard, en décembre 1812, elle était soulevée d'un élan unanime contre l'Empereur et contre la France. La grande trace lumineuse du passage héroïque n'était plus qu'un sillage de sang et de ténèbres.

La force populaire, soulevée par un patriotisme qui s'était en quelque sorte terré jusque-là, s'élançait d'elle-même aux pieds de ses princes, tant gâtés par Napoléon, et leur offrait un enthousiasme dont ils étaient les premiers surpris; une nouvelle phase de l'histoire européenne commençait.

Cette transformation des choses et des idées n'est pass eulement la suite et la conséquence habituelle de la défaite : *solus eris*; elle n'est pas due seulement à des souffrances trop réelles, conscription, accablement financier, exaction militaire et civile, piétinement du territoire par les armées avançant et reculant depuis vingt ans sur un sol ravagé; elle n'est pas due seulement aux caprices et aux incertitudes, aux incohérences de la politique impériale depuis l'avènement de Napoléon jusqu'à sa chute, depuis les décrets révolutionnaires jusqu'au mariage autrichien. Ces raisons diverses et mille

autres encore ont contribué au « grand refus ». Mais la raison décisive, c'est la plus profonde et la plus cachée : la poésie s'était retournée.

L'opposition radicale entre la pensée allemande et la pensée napoléonienne, entre la « rêverie » allemande et le « réalisme » latin, n'est nulle part mieux exprimée que dans ce passage célèbre où Gneisenau, dans le Mémoire adressé, en 1811, au roi Frédéric-Guillaume II, se fait l'éloquent interprète de la pensée allemande :

Religion, prière, amour du prince, de la patrie, de la vertu, ne sont autre chose que de la poésie; il n'y a pas d'élévation du cœur sans dispositions poétiques. Celui qui n'agit que d'après de froids calculs n'est qu'un sec égoïste. *La sûreté des trônes est fondée sur la poésie.* Combien d'entre nous qui regardent avec douleur chanceler le trône pourraient trouver une situation heureuse dans une retraite silencieuse, combien pourraient même attendre une situation brillante, si, au lieu de sentir, ils voulaient calculer? Alors il leur serait indifférent d'avoir tel ou tel souverain; mais les liens de la naissance, de l'affection, de la reconnaissance, nous attachent à notre ancien monarque; avec lui nous voulons vivre et mourir; pour lui nous renonçons aux joies de la famille et nous immolons nos affections à un avenir incertain. Cela, c'est de la poésie, et de la plus noble sorte. C'est sur elle que, toute ma vie, je m'appuierai.

La fidélité au « vieux roi », la fidélité aux aïeux, telle était l'émotion inverse qui expulsait l'influence française de l'âme allemande. Au premier coup de tocsin, le « Tugendbund », « le lien des âmes », les ralliait toutes et, malgré les ordres royaux, les portait toutes, par une « loyauté supérieure », vers la défection du général Yorck. Or cette politique nouvelle, s'opposant à l'enthousiasme révolutionnaire périmé, qu'était-ce autre chose qu'une poésie? Fichte s'écriait :

Songez qu'à l'appel du roi se mêle la voix de nos aïeux des temps les plus reculés, qui se sont exposés avec leurs corps au torrent de la domination romaine, qui ont conquis avec leur sang la liberté des montagnes, des plaines et des fleuves que vous avez laissés devenir la proie de l'étranger.

Inutile d'insister; les faits sont si connus. La volte-face sournoise des princes tremblants jusque dans leur trahison, la propagande anglaise et l'or russe trouvant le champ ouvert, tout cela aide; mais, qu'importe? L'âme n'y était plus.

Cette âme, Napoléon ne l'avait jamais pleinement saisie, pleinement comprise. Esprit de lumière, fils du calcul et de la raison, il n'avait jamais pénétré ces ombres, ce mystère.

L'éveil de la pensée allemande anti-classique et anti-française avait précédé, non seulement la conquête napoléonienne, mais la Révolution; c'est là une de ces étonnantes presciences de l'histoire. Les années 1770-1780 avaient été, à ce point de vue, initiatrices[1]. Le terrain de la lutte était prêt, sinon organisé, quand les événements jetèrent les masses elles-mêmes dans la mêlée.

Il y avait dans ce premier mouvement, ainsi qu'on le sait, l'orgueil des victoires de Frédéric II, la réaction de l'intellect allemand réfractaire à la netteté classique, une sorte de mysticisme franc-maçon froissé par la sécheresse du rationalisme français et, au fond, un protestantisme inquiet de son sort et se sentant coincé entre la libre-pensée et le catholicisme. Le protestantisme voulait vivre; le Nord voulait vivre; la chapelle protestante voulait vivre; on s'organisa enfin, et, selon la tradition luthérienne, on chercha la formule de vie dans la puissance de l'État.

Il semble difficile de ramener aux contingences terrestres une métaphysique transcendantale et qui se perd dans les nues; et, pourtant, il n'est pas trop hasardeux de conclure, du fait que la doctrine de Kant aboutit à trouver Dieu et la morale dans la *Raison pratique*, que les considérations *pratiques* tiennent *a priori* une grande place dans ce vaste et imprévu processus intellectuel. La « raison pratique » ne peut exister indépendamment de la société. La « raison pratique » n'est et ne peut être que la volonté de la Société s'appuyant sur elle-même et sur sa force éprouvée, à savoir l'État, cet État que le disciple politique de Kant, Fichte, nomme si fortement « l'Éternité terrestre ».

La direction est nette, consciente et brutale : sauver l'État ou refaire l'État, cette « raison première », dont un Allemand du XIXe siècle pourra dire : « *Notre État, ce que nous avons de suprême sur la terre.* » A

1. Les passages et les transitions qui, de l'Allemagne copiste et imitatrice de la France, font une Allemagne résistante et libérée, sont admirablement marqués dans la curieuse étude de M. R. Lote : « La France et l'esprit français jugés par le *Mercure de Wieland*, 1773-1797 » in-8°.

cet égard, la poussée est formidable, il n'y a pas d'idéalistes, ni de rationalistes, ni de mystiques, ni de libéraux, ni d'orthodoxes, il n'y a qu'une discipline en marche, fanatique d'elle-même et menaçante pour l'avenir[1].

En réaction contre la conquête napoléonienne, comme il l'avait été, trente ans auparavant, contre l'emprise intellectuelle française, ce particularisme allemand, exhumant celui d'Arminius contre la conquête romaine, insurge d'abord les peuples des bois, ces petits États du Nord et du Centre, ceux qui échappent, par leur éloignement ou par leur faiblesse même, à l'étreinte et à la surveillance. Plus on va vers le nord, plus on se sent les poumons libres et l'atmosphère purifiée. Déjà la première résistance, la résistance intellectuelle, avait proclamé la supériorité des races du Nord, rayon boréal vers lequel l'inspiration nationale avait levé les yeux. Parmi ces septentrionaux que le midi n'éblouit pas, il y a cette conviction que le Nord, s'il ne sait pas toujours trouver les expressions et l'accord qui convainquent ou qui séduisent, cache en lui des trésors inconnus, des valeurs sans prix, qui étonneront le monde dès qu'ils seront tirés à la lumière.

Et il ne s'agit pas seulement d'un homme ou de quelques hommes, mais d'un peuple tout entier qui sera le messie de l'avenir. L'histoire est en marche, partie du Sud pour se réaliser dans le Nord.

Voilà ce que madame de Staël, dans son hostilité déclarée à l'égard de Napoléon, guidée d'ailleurs par des hommes comme cet étrange Villiers[2], avait su découvrir dans le fond du sentiment allemand. Elle lance, dans le grand public, la thèse secrète adoptée par toute l'intelligence allemande et que Condorcet, obéissant à l'on ne sait quelle propagande secrète, a recueillie assez naïvement :

Le progrès est indéfini; il est irrésistible, il est entouré de l'avenir; il doit marcher de concert avec le progrès des institutions, c'est-à-dire avec l'affermissement du gouvernement républicain et des mœurs

1. R. Lote, *Du Christianisme au Germanisme*, p. 195.

2. Sur cet inspirateur de madame de Staël, voir les curieuses révélations contenues dans l'ouvrage posthume du comte d'Haussonville, *Madame de Staël et Necker*, *passim*.

républicaines, et il aura pour caractère distinctif *le triomphe du sérieux sur la plaisanterie et de l'esprit du Nord sur l'esprit du Midi*[1].

La doctrine du progrès indéfini, d'une humanité se déifiant elle-même avec l'affirmation exclusive d'une « morale terrestre» appuyée sur le « sérieux du Nord », voilà ce qui s'agitait dans les brumes du mysticisme, du maçonnisme, et du philosophisme allemands. De ce principe, l'État laïque était l'organe essentiel.

Mais l'État n'avait de force que s'il s'appuyait, lui-même, sur une « opinion éclairée », et tel était finalement l'objet et la raison providentielle de la *culture allemande* opposée à la *civilisation latine*. L'État-Dieu avait ses prophètes; et c'étaient les professeurs et les Universités.

On voit comment l'action de la Révolution et de la conquête napoléonienne cristallisèrent soudain les vagues aspirations de ces doctrines complexes et violentes. Mais on comprend, aussi, pourquoi cet empire français bâti par un Corse n'était pas ce qui pouvait répondre (malgré l'illusion de quelques Novalis égarés) à la conception de l'État qui venait du protestantisme et que rafraîchissait la nouvelle philosophie. Un empire *latin* était, par essence, *anti-germain*.

L'Empire germanique du moyen âge n'avait été, en somme, qu'un vague mélange de peuples inertes et impuissants; ses origines romaines et ses accointances papistes le réduisaient à cette méprisable indiscipline et incohérence qui avaient été toute son histoire. La véritable philosophie de la Société s'était dégagée lorsque Luther, s'appuyant sur les vieilles dynasties nationales, avait osé résister à Rome. L'État, le véritable État, *celui du Nord*, était trouvé. Encore faut-il que sa force consacre sa mission. Et voici que le Brandebourg s'était présenté. Le grand électeur Frédéric II avait créé la Prusse victorieuse. La Prusse était désignée comme « messie » et « Providence terrestre » par la seule « raison pratique », par la sanction suprême d'ici-bas, le succès.

Voilà ce que les Universités avaient pour mission de

1. Analyse de la thèse politique de madame de Staël par Vinet, cité par Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, thèse à laquelle Chateaubriand, avant sa « conversion », opposait, dans son *Essai sur la Révolution*, la thèse de *l'honneur*.

répandre et de faire connaître comme la vraie science, la vraie révélation, *la Vérité*.

Et, en attendant que cet évangile eût pénétré les cœurs, il fallait tenir bon, lutter ouvertement ou sourdement, sauver ce qui pouvait être sauvé. Tel était le devoir des vrais patriotes, des vrais philosophes, des vrais chrétiens.

La nouvelle école philosophique allemande, la nouvelle *culture* allemande aboutissaient ainsi à une forte éducation allemande et cette éducation avait le sens propre d'une évangélisation; elle se dressait hardiment et en bloc *contre* le monde extérieur, *contre* le reste de l'humanité. En dépit de ses apparences universalistes, cette doctrine était souverainement particulariste, radicale, prussienne. Elle justifiait, dans la théorie, le grand fait latent, puis éclatant, l'insurrection nationale; elle n'existait que pour cela et par cela : on agit d'abord et les doctrines se dégagent après. « Sans Kant, a dit l'historien Philipson, il n'y aurait pas eu de guerre de l'Indépendance », c'est-à-dire qu'on lui doit ce renouvellement de la vigueur morale, de l'énergie du caractère qui semblaient manquer à l'Allemagne dans sa stagnation politique. — Observation vraie, — mais en la retournant. Kant est effet, non cause.

Tels étaient les sentiments et les aspirations qui couvaient dans l'Allemagne, foulée aux pieds par les premières conquêtes révolutionnaires et par ce Napoléon infiniment plus dangereux puisqu'il apportait un *ordre*, l'ordre méditerranéen, l'ordre romain, l'ordre français.

Quand l'Empereur rencontra, à Weimar, les grands Allemands, Gœthe et Wieland, eut-il l'intuition de ces pensées secrètes qui reposaient au fond des cœurs? Les devina-t-il sous la réserve inclinée de ses interlocuteurs? Et, quand il adressa à Gœthe, son fameux : « Vous êtes un homme! » savait-il que ce Gœthe était le promoteur prudent du nationalisme vengeur? Savait-il que ce même Wieland, après quelques hésitations, s'était déjà prononcé, en bon patriote, pour la « culture allemande » opposée à la raison française, et savait-il jusqu'où allait ce choix?

Et savait-il, enfin, qu'à Berlin, le disciple immédiat du maître de la « Raison pratique », Fichte, prononçait, au même

moment, ces fameux discours, qui, inaugurant la nouvelle Université de Berlin, évoquaient le vieux génie allemand et accablaient de traits acérés la conception romaine et napoléonienne de l'Empire?

C'était, pourtant, à cette Allemagne, et non à l'Allemagne des Princes, que, dès lors, Napoléon avait affaire.

Son génie était trop ébloui par son propre éclat pour essayer de percer ces ténèbres. Quoiqu'il fût le plus intéressé à le comprendre, il ne voulait pas comprendre. Et, pourtant, il était averti. Davout, à peine arrivé en Prusse, avait reconnu le péril. Rapp, en bon soldat, continuait à signaler le danger militaire : « La moitié de la Prusse est organisée militairement et se fût soulevée si nous eussions eu des revers en Espagne. »

Davout indique la source du mal : « Il faut s'occuper sérieusement à mettre un frein à tout ce bavardage des écrivailleurs allemands » (Hambourg, 19 mai 1811); et encore : « Ces menées commencent à avoir de l'ensemble et annoncent un projet formé. Les gazettes depuis quelque temps sont circonspectes et cherchent à accréditer de toutes les manières les idées de ligue secrète, de vertu, etc. »

Voilà le point précis. Le Tugenbund, la (ligue de la vertu), d'origine franc-maçonne et qu'on accuse d'être à la solde de l'Angleterre, devient le foyer de la « culture » nouvelle parmi les étudiants et jusque dans le peuple.

En 1808, le maquillage de la censure avait laissé passer sans observation les virulents discours de Fichte. En 1811, Davout, mieux averti, écrivait à Jourdan, à Magdebourg « qu'on exposait, à l'Université de Berlin, des principes dangereux pour l'ordre social et absolument en contradiction avec l'esprit du gouvernement français[1]. »

Des esprits clairvoyants sentaient, même en Prusse, le danger de mettre le royaume exclusivement aux mains de la Russie et des Slaves. Soit crainte, soit calcul, soit sagesse, la Cour hésitait à faire un mouvement dans le sens « national ». Elle se réservait. On en trouve, tel le pasteur Grollman, qui esquissent un vague conseil de retour vers la politique de Richelieu, une entente des États protestants et de la France.

1. Sur la fermentation qui règne dans les esprits, sur la préparation secrète et, en somme, inaperçue, voir Vidal de la Blache *op. cit.* p. 400 et suivantes

Mais le mariage autrichien écarte ces velléités à peine exprimées.

Après Wagram, il y eut, peut-être encore, un mouvement d'hésitation dans les esprits politiques; mais bientôt après, le courant a repris avec une force irrésistible, déchaînant le torrent qui devait emporter le siècle.

Napoléon n'avait jamais admis que l'Allemagne fût capable d'un tel sursaut sur elle-même. Il fut pris au dépourvu. D'ailleurs, son but à lui était manqué : il n'avait pas obtenu en Russie cette « victoire décisive » qui devait tout régler « d'un coup de tonnerre ». Le siècle qui commence ne verra pas la fin de cette lutte où le Nord et le Midi sont aux prises, détournés par un caprice de l'histoire, de leur aspiration commune vers l'Unité européenne.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LES VARIATIONS DU BOLCHEVISME EN RUSSIE

LÉNINE,

AGENT DE L'OKHRANA

Il y a près de deux ans que des craquements sourds annonçaient un bouleversement prochain de l'organisation soviétique. Une première fois déjà, les journaux du monde entier rapportèrent que des dissentiments régnaient entre dirigeants bolcheviks et que l'ancien *alter ego* de Lénine, Trotzky (de son vrai nom Braunstein), avait été contraint d'aller faire, dans un coin perdu du Caucase, une cure de repos qui ressemblait singulièrement à un exil politique. Puis, les nécessités de la lutte mondiale engagée par eux contre la civilisation avaient paru rapprocher les dirigeants du Communisme russe; Trotzky était rentré à Moscou et avait participé à différentes cérémonies officielles; la paix semblait faite.

Voici que de nouveau les dissensions intestines du bolchevisme défraient la chronique : attaques violentes dirigées par Trotzky, Zinovief, Radek, etc., contre Staline et Boukharine; mesures d'exclusion prises par ces derniers contre leurs accusateurs; soixante douze révocations, en vingt-quatre heures, de commissaires du peuple et hauts fonctionnaires de toutes catégories sympathiques à Trotzky et à ses amis; arrestations par centaines de leurs partisans; menaces de résistance violente de la part de ces derniers, etc. Le conflit paraît trop engagé cette fois pour qu'une tentative de conciliation quelconque

puisse porter ses fruits. Il faudra nécessairement qu'un des deux partis aux prises succombe dans la lutte.

Constatons que les journaux qui nous ont retracé les premiers épisodes de cette bagarre ont été manifestement impuissants à en dégager les causes. Les diatribes qui se croisent ne permettent guère, en effet, de se faire une opinion sur les véritables origines du conflit. Staline accuse bien Trotzky et Zinovief d'être des mencheviki (*mencheviki* signifie « minimalistes », par opposition à *bolcheviki* ou « maximalistes »), et il les appelle « chefs de l'opposition *de droite* », ce qui laisserait supposer qu'il est, lui, un terroriste extrémiste et que ses adversaires sont des modérés. Mais Trotzky et Zinovief ripostent en revendiquant pour eux seuls le nom de « bolcheviks », et en accusant Staline d'être un « bourgeois », qui compromet les conquêtes de la révolution rouge, et justifie les espérances de la « réaction »! Jamais l'on n'a vu meilleure application du mot célèbre : « J'appelle *orthodoxie* ma *doxie* à moi et *hétérodoxie* la *doxie* des autres ». Il faut convenir qu'à distance cela paraît extrêmement confus.

Ce qui achève d'obscurcir la question, c'est le peu de connaissances que l'on a généralement des origines, de l'histoire et des forces vraies du Communisme russe. Faute de documentation précise, on cède malgré soi à la sollicitation des réminiscences historiques, et l'on compare la Révolution russe à la Révolution française. Staline évoque, dès lors, le souvenir de Robespierre et des Jacobins, Trotzky et Zinovief celui des Cordeliers, et l'on rêve d'un 9 Thermidor qui clôturerait l'ère de la Terreur rouge.

Quand on a suivi de près les débuts du Communisme, cet étalage d'érudition emprunté à Lamartine, à Michelet et à Louis Blanc, prête à sourire. Rien de commun, si ce n'est l'ampleur de la commotion, entre les événements d'il y a cent trente-cinq ans et ceux dont la Russie est actuellement le théâtre. La Révolution française fut un immense mouvement préparé par soixante années d'une propagande maçonnique intense et par la diffusion de l'Encyclopédie. Elle fut servie, dès l'origine, par des moyens d'action d'une puissance formidable : le Club des Jacobins, pour ne parler que de celui-là, compta, au témoignage de Rœderer, jusqu'à 26 000 sections,

presque une par commune, avec 3 ou 400 000 membres pour une population totale de 25 millions d'habitants. De pareilles forces d'attaque devaient produire l'effet d'un raz de marée. La Révolution russe, au contraire, sous sa forme bolchevique, a surtout été un escamotage heureux, conçu et exécuté par un homme isolé.

Cet homme n'était pas lui-même un génie : d'une intellectualité nettement médiocre, mais susceptible de documentation minutieuse sur des points précis, d'une duplicité profonde et essentiellement asiatique, d'une absence de scrupules totale, d'une ténacité inspirée par un degré de haine vraiment diabolique, Lénine restera comme une des figures les plus curieuses de l'histoire, mais qui n'aura jamais la grandeur tragique d'un Mahomet ou d'un Cromwell.

Pour qui connaît bien sa vie, il est évident, en effet, que ses rares qualités de conspiration et d'intrigue n'auraient même pas réussi à faire connaître son nom s'il n'avait bénéficié de circonstances exceptionnelles dues à la fortune. Il a fallu, pour qu'il triomphât sur les débris d'un vaste Empire, qu'il fût servi d'abord par l'incroyable naïveté de ceux qui avaient la charge des destinées publiques, puis qu'il reçût à point nommé l'appui inespéré d'alliés dont la puissance dépassait de beaucoup la sienne. Otez de la vie de Lénine, d'une part, les imprudences de la police impériale russe, et, d'autre part, les subventions allemandes et les concours révolutionnaires israélites, qui ne vinrent que lorsque la nécessité l'imposa, et il reste un personnage falot, moitié policier, moitié assassin, traînant d'exil en exil ses intrigues tortueuses et ses rêves mégalomanes.

Voilà ce qu'il faut bien se rappeler si l'on veut comprendre la crise actuelle du Parti communiste russe. L'homme autour duquel s'étaient cristallisées certaines forces de révolution et de conquête est mort. Le faisceau des alliances qu'il avait nouées se défait peu à peu et les divergences s'accusent entre les collaborateurs auxquels il imposait sa sinistre primauté. Bientôt ils s'égorgeront, pour la plus grande joie, sinon pour le soulagement, du peuple de 150 millions d'âmes qui a été leur victime.

***

Vladimir Iliitch Oulianoff, dit Lénine, est né le 10-22 avril 1870 à Simbirsk, petite ville de la Volga, entre Kazan et Samara. Zinovief a prétendu, pour faciliter la propagande dans les milieux populaires, que Lénine était d'origine paysanne. En réalité, son père était gentilhomme héréditaire et remplissait les fonctions de directeur des Écoles populaires du district.

Que cette qualité nobiliaire ne fasse d'ailleurs pas illusion sur l'hérédité de Lénine : pour instruite et anoblie qu'elle fût, sa famille n'en était pas moins de race tchouvache. Or les Tchouvaches, îlot de population mongoloïde, comptent parmi les peuples les plus primitifs et les plus frustes de l'humanité : le dialecte tchouvache est à ce point rudimentaire qu'il ne possède pas plus de 1 500 mots pour exprimer les idées auxquelles tous les dictionnaires nationaux consacrent de 30 à 50 000 vocables. Une instruction universitaire peut bien déposer sur ce fonds presque animal un alluvion de lettres qui trompe l'observateur superficiel : il suffit de gratter ce vernis pour retrouver l'homme des cavernes, avec sa mentalité primitive et sa férocité naturelle...

Le frère aîné de Lénine, Alexandre Oulianoff, était un révolutionnaire ardent. Il s'était affilié à la *Narodnaïa Volia* (volonté du peuple), parti extrémiste issu de la propagande du fameux Hertzen, que dirigeaient, vers 1880, Pierre Lavrof et Hermann Lopatine, tous deux amis et correspondants de Karl Marx. La *Narodnaïa Volia* professait un socialisme déclamatoire, volontairement assez vague pour rallier tous les mécontents de la Sainte Russie. Ses adhérents considéraient fermement l'assassinat politique, et spécialement celui du Tsar, comme le levier nécessaire de la rénovation russe. C'est ce parti qui organisa, le 1er/13 mars 1881, l'assassinat du tsar Alexandre II, le libérateur des paysans russes.

En 1887, pour le sixième anniversaire du crime, la *Narodnaïa Volia* préparait un nouveau régicide : il s'agissait cette fois d'assassiner le tsar Alexandre III. Prévenue par une indiscrétion, la police arrêta les assassins, alors qu'ils avaient déjà les bombes en mains; parmi eux se trouvait Alexandre

Oulianoff, frère aîné de Lénine. Il fut pendu, quelques semaines plus tard, avec quatre de ses complices, dans le fort de Schlusselbourg.

Ce frère terroriste avait eu sur le jeune Vladimir Oulianoff une influence décisive. C'est lui qui lui avait fait lire, à dix-sept ans, les ouvrages de Karl Marx et qui l'avait affilié au Comité de jeunesse de la *Narodnaïa Volia.* Lénine venait précisément, à la suite d'actes de propagande révolutionnaire, d'être exclu de la Faculté de droit de Kazan. La mort tragique de son frère acheva de le rendre suspect, avant qu'il eût vingt ans; elle lui imposait, en outre, la charge d'une vengeance familiale, qui est chose sacrée pour les Mongols. Mais, isolé, surveillé étroitement, le jeune loup tchouvache aurait été dans l'impuissance de mordre s'il n'avait rencontré une aide mystérieuse.

C'est à ce moment de la vie de Lénine (1890) que se place la rencontre d'un révolutionnaire israélite venu de Londres. Friedrich Engels, qui avait succédé à Karl Marx comme inspirateur de la révolution mondiale, envoya cet émissaire au jeune conspirateur russe qu'on lui avait signalé comme un sujet de choix. Lénine sortit de l'entrevue, suivant sa propre expression, « agitateur professionnel ». Son mystérieux visiteur lui avait assuré, en effet, les fonds nécessaires pour accomplir l'œuvre de destruction qui lui était assignée en Russie.

Vladimir Oulianoff partit aussitôt pour Saint-Pétersbourg, sous prétexte d'y achever ses études et d'y passer des examens d'État, qui équivalaient à la licence en droit. Il fut reçu sans trop de peine et fit un stage de quelques jours au barreau de la capitale. Mais ce n'était là que la couverture de son action secrète, qui consistait à recueillir les débris de la *Narodnaïa Volia,* disloquée par la répression qui avait suivi l'attentat manqué contre Alexandre III, et à en former de nouveaux groupes terroristes, rattachés à l'organisation marxiste universelle. Au début, les groupes formés par Lénine comprenaient au total une vingtaine de membres sous le titre : *Union de Combat pour la délivrance de la classe ouvrière.*

Cette propagande clandestine dura cinq ans, de 1890 à

1895. Il est intéressant de noter que la manière de Lénine, à cette époque, contient déjà en germe tout ce qui caractérise la propagande communiste de nos jours. Dédaigneux des questions doctrinales et impuissant à formuler des théories philosophiques et historiques, il procédait surtout par la diffusion de brochures personnelles, écrites pour les ouvriers dans une langue directe et triviale : certains de ces pamphlets, *Les Amendes*, *Le Droit de Grève*, etc., ont été réédités depuis à maintes reprises. Il inventa aussi les feuilles polycopiées que les membres de ses groupes distribuaient aux ouvriers des usines de la capitale, pour leur parler de leurs revendications immédiates et les exciter contre leurs patrons, ingénieurs et contremaîtres : ces feuilles ont, depuis, servi de modèle pour nos « journaux d'usine » actuels. C'est alors que Vladimir Oulianoff employa pour la première fois le pseudonyme de *Lénine*, concurremment avec ceux de Iline, Touline, etc...

Abondamment approvisionnée d'argent venu de Londres, où se trouvait le centre du marxisme international, l'*Union de Combat* de Lénine fit des progrès assez rapides : toutefois, en 1895, elle comptait, tout au plus, quelques centaines de membres. Ce n'était guère en face du colosse russe.

Jusque-là Lénine, en apparence absorbé par ses travaux de droit, avait échappé à tous les soupçons. En 1895, il reçut de ses supérieurs londoniens l'ordre d'assister à un Congrès social-démocrate à Berlin et d'y présenter un rapport sur son action. Le Congrès était surveillé et un agent de la police russe y signala la présence de Lénine. On l'arrêta à son retour en Russie; mais ses précautions étaient si bien prises qu'on ne réussit à prouver contre lui que le délit d'opinion subversive; il fut remis en liberté. Cependant, l'œil de l'*Okhrana* impériale était ouvert sur lui. Deux ans plus tard, quand il tenta de provoquer une grande grève des ouvriers du textile, il fut de nouveau arrêté et déporté à Krasnoïarsk, en Sibérie.

Le mot « d'exil en Sibérie » éveille des idées terribles dans notre imagination occidentale. Il s'agissait, en fait, d'une simple résidence forcée dans une localité où Lénine était, par ailleurs, libre d'aller et de venir, de correspondre et

d'écrire à son gré. Il y composa même des brochures de propagande révolutionnaire comme le *Développement du Capitalisme en Russie*, dont le texte put être envoyé à Londres, imprime en russe, et introduit en fraude dans l'Empire. Son camarade de déportation, Martof, qui devait être d'abord son collaborateur, puis son adversaire, jouissait de la même liberté.

C'est cependant de cette époque que date la crise qui allait transformer Lénine, de révolutionnaire ardent et passionné, en simple agent provocateur au service de l'*Okhrana* impériale.

Lénine était possédé, en effet, par l'orgueil de la primauté, plus encore que par la passion de l'action. Or, dans son exil, son unique souffrance, mais elle était intolérable, était de ne plus avoir d'autorité sur le mouvement marxiste qu'il avait créé en Russie. Oublieux du fondateur déporté, les disciples continuaient leurs progrès! En 1898, se tint à Minsk, dans le plus grand secret, le premier Congrès du *Parti social-démocrate ouvrier de Russie* : il réunissait des délégués d'une quinzaine de villes. Ceux qui y siégeaient ne pouvaient rien pour les exilés et ne s'occupèrent pas d'eux. Lénine, déjà haineux à l'idée que d'autres avaient pris sa place, éprouva de cet oubli un ressentiment profond.

Aussi était-il tout préparé à bien recevoir la visite que lui fit, l'année suivante, un fonctionnaire de l'*Okhrana* qui devait plus tard en être le chef, M. Bielitzky. Celui-ci apportait à Lénine des ouvertures officielles : « Le parti social-démocrate devenait important et inquiétant. Il était nécessaire, pour l'affaiblir, de provoquer dans son sein un schisme et de fonder une école rivale qui en démolirait les chefs. Que Lénine voulut se charger de ce soin et il serait reçu en grâce, rendu à la liberté, avec les précautions nécessaires pour n'être pas discrédité, et largement subventionné par la police impériale. » Lénine accepta sans débat. Il trouvait à cette combinaison trois avantages : 1° mettre fin à l'exil où il languissait; 2° se venger de ceux qui l'avaient supplanté à la tête de la révolution; 3° se servir des forces que le régime tsariste allait mettre à sa disposition pour battre en brèche ce régime même et réaliser finalement sa vengeance familiale.

Comme il était convenu, Lénine fut relâché en 1900. Il rentra en Russie d'Europe et y résida quelque temps, à Pskoff notamment, pour recruter le personnel dont il avait besoin. Puis, il partit pour Genève, avec Martof et Potressof, auxquels il eut soin de ne pas laisser soupçonner ses nouvelles accointances policières.

***

Genève était alors le centre principal des révolutionnaires russes. Cumulant les fonds qui lui venaient des Marxistes de Londres avec ceux de l'*Okhrana* impériale, Lénine fonda dans cette ville un journal de langue russe : *l'Iskra* (l'Étincelle), dont il fit l'organe du *Parti social-démocrate russe.* On l'adressait clandestinement aux comités que ce parti comptait en Russie. A partir de ce moment, comme l'avait prévu M. Bielitzky, la dislocation du *Parti social-démocrate* se poursuivit suivant un plan régulier : satisfaisant sa jalousie et ses rancunes, Lénine s'attaquait férocement, en effet, aux chefs qui l'avaient supplanté pendant son exil. Non content de dénoncer leurs résidences secrètes à l'*Okhrana,* il s'attachait à jeter sur eux la suspicion dans les milieux révolutionnaires. Les arrestations et les dissensions intestines faisaient parallèlement leur œuvre.

En 1902, par sa brochure *Que Faire?* Lénine proposa une réorganisation du parti qui eût mis celui-ci tout entier dans sa main. Peut-être si ses suggestions eussent été admises, eût-il repris sa politique d'avant l'exil et rompu ses rapports avec l'*Okhrana.*

Mais ceux qu'il avait attaqués étaient pourvus d'un épiderme aussi sensible que le sien; ils lui rendirent coup pour coup. Le deuxième Congrès du *Parti social-démocrate russe,* qui eut lieu en 1903, consacra la scission. Lénine, appuyé par le seul Plekhanof, s'y querella violemment avec Martof, Lounatcharsky (que nous retrouverons aujourd'hui dans la délégation des Soviets à la Commission du désarmement à Genève), ainsi qu'avec Braunstein, dit Trotzky, dont la parole ardente et âpre lui infligea un cuisant échec. Pour la première fois furent prononcés à ce Congrès les mots de « bolcheviks » et

de « mencheviks ». Les mencheviks, plus nombreux et appuyés par l'organisation marxiste internationale, l'emportèrent : ils exclurent Lénine et gardèrent *l'Iskra.*

Deux ans passèrent. Suspect à la grande majorité des révolutionnaires du monde entier, Lénine avait fondé un nouvel organe, *Vpered* (En avant!), qui continuait à rendre les plus grands services à l'*Okhrana* impériale. En mai 1905, il convoqua à Londres le troisième Congrès du *Parti social-démocrate russe* auquel n'assistèrent naturellement que la poignée de partisans qui l'avaient suivi. C'est de ce Congrès que date en réalité le parti bolcheviste, qui a, par conséquent, vingt-deux ans d'existence et qui, depuis dix ans, règne sur la Russie comme Tamerlan régnait sur les villes dont il effaçait jusqu'à la trace. On voit de quels misérables éléments était composée, à cette époque, l'équipe politique qui devait épouvanter le monde par ses crimes et qui menace aujourd'hui la civilisation d'une subversion totale.

***

Curieux spectacle que celui offert alors à l'observateur par le Parti bolcheviste! Au témoignage de tous ceux qui l'ont vu fonctionner, il se composait principalement de policiers. Les révolutionnaires sincères n'y comptaient que pour un chiffre insignifiant. Bourtzeff, chef du service des renseignements des mencheviks, écrira un jour à ce sujet : « Quand on avait affaire à un bolchevik, on ne savait jamais si l'on avait en face de soi un vrai révolutionnaire social-démocrate ou un simple agent de l'*Okhrana.* Neuf fois sur dix, c'était un agent secret. »

Sans doute, cette espèce de conspirateur policier n'était pas nouvelle. La Russie avait connu le célèbre Evno Mayer, dit Azef chez les révolutionnaires, dit Raskine à l'*Okhrana,* qui fut précisément démasqué par Bourtzeff. Lui aussi livrait à la police impériale les ennemis personnels qu'il comptait dans les milieux révolutionnaires, tout en prouvant sa sincérité à ces derniers par l'assassinat du ministre Plehwe et du grand-duc Serge.

Abraham Hekkelmann, dit le révolutionnaire Landesen,

dit le général de gendarmerie de Harting, jouait un rôle analogue. Le pope Gapone, israélite d'origine, était chargé d'espionner les ouvriers de Pétrograd; ce qui ne l'empêcha pas, le 22 janvier 1905, de donner le signal de la première révolution russe en lançant à l'assaut du Palais d'Hiver les masses qu'il avait pour mission de neutraliser. Toutefois ce n'étaient là que des cas isolés; tandis que le bolchevisme de Lénine allait transformer ce double jeu en une règle absolue.

Les papiers de l'*Okhrana* ont été publiés, en 1917, par ordre de Kerensky. Or, les noms des principaux lieutenants de Lénine y figurent comme agents de liaison entre lui et la police impériale. La place nous manque pour une reproduction complète. Nous nous bornerons aux trois documents ci-après :

a) *Rapport du colonel de gendarmerie Martynof, au ministre de l'Intérieur, le 3 septembre 1915* : « Votre Excellence n'imagine pas combien nous est précieuse la collaboration de *Pélagie* qui, nombre de fois, nous a renseignés sur tout ce qui se passait à l'étranger dans les réunions convoquées par le Comité central du *Parti social-démocrate*, et qui, tout récemment encore, nous a fourni les renseignements qui nous ont permis d'arrêter, à Ozerki, près de Pétrograd, les membres de la Conférence social-démocrate, parmi lesquels des députés à la *Douma* appartenant à ce parti. » Le colonel Martynof concluait à l'augmentation de la subvention allouée à *Pélagie*. Or, *Pélagie* n'était autre que André Serguiévitch Romanoff, lieutenant de Lénine pour la région de Moscou...

b) *Dossier 93 de l'année 1914* : on y trouve un rapport de l'agent secret Bossiak, rendant compte de l'entrevue qui vient d'avoir lieu entre le camarade Marakouchief (qui fait de la propagande pour la réconciliation entre mencheviks et bolcheviks) et le camarade Georges, qui est l'un des principaux lieutenants de Lénine. La question de la réconciliation entre les deux tendances ennemies a été examinée dans tous les détails. Le camarade Bossiak est bien placé pour le savoir, puisque... le camarade Marakouchief c'est lui-même : il fait valoir l'habileté avec laquelle il a manœuvré son interlocuteur et a obtenu de lui des informations pré-

cieuses. Malheureusement, dans le même dossier, se trouve également un rapport du camarade Georges, lequel est aussi agent de l'*Okhrana*, qui met celle-ci en garde contre les démarches d'un certain Marakouchief, dont l'action paraît être des plus dangereuses...

c) *Rapport du chef de l'Okhrana de Moscou, en août 1911, au département de la Police à Pétrograd* : « L'arrestation à Moscou du révolutionnaire Rykoff, du groupe conciliateur entre les deux tendances, et la liquidation de plusieurs autres groupes, a eu une influence tout à fait déprimante sur le travail du Parti. Ce sont les représentants du groupe de Lénine, *laissés libres*, qui sont devenus les maîtres de la situation. »

Comme on le voit, le parti bolchevik de Lénine, à ses débuts, fut un simple département de la police impériale. Tous les révolutionnaires russes engagés dans une lutte véritable contre le régime tsariste ont été plus ou moins victimes, à cette époque, de Lénine et de ses compagnons. Beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui « Commissaires du Peuple », comme ce Rykoff, ami de Staline, dont le document C relate l'arrestation à la suite d'une trahison du parti de Lénine. Ils retrouvent en face d'eux, siégeant dans les Conseils du régime soviétique et proclamant bien haut les nécessités de la révolution mondiale, les ex-agents de l'*Okhrana* qui les firent arrêter jadis. Il serait excessif de leur demander d'avoir une confiance sans limites dans ces étranges camarades...

***

L'exposé qui précède aura permis de comprendre que le métal bolchevik n'est pas sans pailles secrètes, appelées à produire de prochaines et inévitables ruptures. Mieux renseignée, plus entreprenante, il y a longtemps que la diplomatie « bourgeoise » aurait su utiliser ces failles. Il nous reste à exposer les circonstances qui permirent à Lénine de mettre à profit pour la ruine du Gouvernement impérial

et la dévastation de la Russie la confiance que l'*Okhrana* avait placée en lui.

L'année 1905 ,qui vit les revers de la Russie dans sa guerre contre le Japon, avait fourni au *Parti social-démocrate*, c'est-à-dire à ces *mencheviks* que Lénine livrait par groupes entiers à la police impériale, l'occasion de donner un sanglant assaut à la patrie russe. Les archives japonaises sont discrètes, en sorte qu'il n'est guère possible de savoir quelle fut l'importance des subsides mis à la disposition des conspirateurs social-démocrates; mais ils furent certainement considérables. Leur action fut immédiatement galvanisée et se traduisit par une véritable débauche d'attentats. Un journal de Saint-Pétersbourg, *le Strand*, eut l'idée de dresser une statistique des crimes commis pendant les douze mois où l'agitation battit son plein, du 30 octobre 1905 au 1er novembre 1906; la voici dans toute son horreur :

La catégorie des fonctionnaires tués ou blessés comprend : 114 gouverneurs, hauts fonctionnaires ou généraux; 60 chefs de police; 123 fonctionnaires; 96 gendarmes et détectives; 226 officiers ou sous-officiers de police; 452 agents; 109 officiers et 750 soldats ou cosaques.

7 331 civils ont été victimes de mort violente et 9 661 civils ont étés grièvement blessés par les agitateurs.

Il faut opposer à ce bilan 221 personnes fusillées après jugement en conseil de guerre, 556 personnes condamnées à mort par les tribunaux civils, 741 agitateurs tués au cours d'émeutes.

On a enregistré 194 explosions de bombes et 1 955 vols à main armée; dans 1 691 cas, les coupables ont échappé.

Contre les auteurs de ces crimes incessants, l'*Okhrana* fit appel à Lénine : il rentra en Russie, avec une autorisation de fait, et se plongea aussitôt dans l'agitation révolutionnaire avec mission de prêcher le boycottage de la *Douma*, la lutte contre les Cadets « représentants de la bourgeoisie » et la méfiance contre les Mencheviks. Toute liberté de propagande lui était donnée, car, tandis que l'on poursuivait Merejkovky pour un écrit offensant la mémoire d'Alexandre Ier, et Korolenko pour avoir publié un conte de Tolstoï injurieux pour Catherine II, on tolérait que Lénine fît librement imprimer et mettre en vente à Pétrograd une brochure où il faisait les sinistres prophéties suivantes :

Si la révolution, disait Lenine, remporte une victoire décisive,

nous réglerons le compte de l'Absolutisme à la jacobine ou, si vous voulez, à la plébéienne. Toute la Terreur française ne fut, selon Marx, rien d'autre que la méthode plébéienne de régler le compte des ennemis de la bourgeoisie, qui étaient alors l'Absolutisme et le Féodalisme. Ceux qui effraient les ouvriers socialistes-démocrates russes par le spectre du jacobinisme pendant la révolution démocratique, ont-ils réfléchi à ces paroles de Marx?

Les Jacobins de la Démocratie socialiste contemporaine, les Bolcheviks, veulent que le peuple, c'est-à-dire le prolétariat et les paysans, règle le compte de la monarchie et de l'aristocratie à la plébéienne, en annihilant impitoyablement les ennemis de la liberté, en réprimant par la force leur résistance, en ne faisant aucune concession à l'héritage maudit du servage, de l'asiatisme et de l'insulte à l'Humanité.

Douze ans plus tard, Lénine devait réaliser à la lettre ce programme de sang! Mais les policiers impériaux qui l'employaient à cette époque ne manifestaient pas la moindre inquiétude en présence d'une telle propagande. Ne fallait-il pas que leur agent inspirât confiance aux masses par ses exagérations mêmes? Et quels services ne leur rendait-il pas! Un Soviet des ouvriers et des soldats s'était formé à Saint-Pétersbourg : Lénine n'y parut qu'une fois, et l'assemblée fut cernée et dissoute dans la même semaine. Moscou s'insurge suivant un plan minutieusement réglé, qui met en difficulté les fidèles de l'Empire : Lénine accourt, voit mystérieusement l'amiral Doubassof, qui, à partir de cet instant, est au fait de tous les projets des révoltés et en triomphe aisément. Comment marchander à un tel collaborateur les facilités qu'il demande pour son organisation personnelle! On peut dire que le parti bolchevik fut, à cette époque, l'instrument favori du Gouvernement impérial.

***

La première révolution russe ayant échoué, Lénine repassa à l'étranger, en 1907, et vint se fixer à Paris, 10, rue Marie-Rose, dans le XIVe arrondissement. Cette année 1907 sera décisive pour lui, car elle lui amènera les deux alliances qui seront la base de sa fortune politique : celle des révolutionnaires israélites et celle du Gouvernement allemand.

Les premiers font leur apparition dans la vie de Lénine

avec Zinovief, qui se faisait alors appeler Radomysslsky et dont le véritable nom était Apfelbaum. Il sera, à partir de ce moment, l'inséparable compagnon de Lénine et lui ralliera peu à peu tous ceux de ses coreligionnaires qui se trouvaient engagés dans la lutte contre le régime tsariste. Trotzky (Braunstein) lui-même, quoique en lutte ouverte depuis 1903 avec Lénine, finira par céder aux sollicitations pressantes de Zinovief et viendra, en temps opportun, prendre place aux côtés de celui qu'il dénonçait, à juste titre, comme un agent de l'*Okhrana*, mais dont il finira par comprendre la pensée secrète : « Détruire l'Empire en captant sa confiance ».

C'est Zinovief qui recrutera la presque totalité du personnel israélite dont seront composés, au lendemain de la victoire bolchevique, les Conseils de Commissaires du peuple. Nous verrons prochainement que l'équipe ainsi constituée n'a pas perdu sa cohésion après la mort de Lénine et qu'elle est encore aujourd'hui groupée, presque entière, aux côtés de Zinovief dans sa lutte contre Staline.

C'est également en 1907 que les influences officielles allemandes apparaissent autour de Lénine. Il était allé assister, à Stuttgard, à un Congrès de l'Internationale marxiste (IIe Internationale) et en profita pour présenter une motion antimilitariste rédigée avec cette âpreté et cette hardiesse révolutionnaires qui étaient sa marque de fabrique. La motion fut très remarquée des « camarades » allemands. Elle le fut plus encore des services officiels au moyen desquels Guillaume II surveillait ceux qu'il appelait « ses socialistes ». Le Congrès avait à peine terminé ses séances que les émissaires de la police politique allemande s'abouchaient avec Lénine et sondaient le terrain. Cette prise de contact amènera tout naturellement, en 1915 et en 1916, l'Allemagne à s'adresser à lui lorsqu'elle aura besoin, pour lancer la campagne défaitiste parmi les Alliés, d'un propagandiste connu d'elle pour son énergie et son absence de scrupules.

Dès 1907, d'ailleurs, il semble bien que Lénine et les agents du Gouvernement allemand se soient mis d'accord sur un programme immédiat de collaboration : c'est à cette date, en effet, que paraît remonter l'entrée du leader bolchevik au service de l'espionnage allemand et autrichien.

L'influence qu'il avait acquise sur les masses ouvrières russes, les groupes qu'il possédait au delà de la frontière et que tolérait le Gouvernement tsariste, les allées et venues permanentes de ses agents, constituaient un élément d'information et d'action de premier ordre pour les deux Empires centraux. On verra plus loin comment fonctionnait cette collaboration entre le militarisme austro-allemand et le groupe extrémiste de la révolution internationale.

Pendant ce temps, plus aveugle que jamais, l'*Okhrana* continuait à se servir de Lénine pour toutes les missions délicates. Le parti menchevik, qui poursuivait avec acharnement sa lutte contre le tsarisme, venait de fonder dans l'île de Capri, en Italie, une école de propagandistes qui comptait parmi ses professeurs Bogdanof, Lounatcharsky et le célèbre Gorki : il s'agissait de former méthodiquement à l'agitation révolutionnaire une quarantaine de jeunes gens de bonne volonté.

Lénine avait pris ses précautions pour être renseigné en y envoyant le célèbre *Pélagie* (André Sergueievitch Romanoff). Mais on lui fit savoir de Saint-Pétersbourg qu'il fallait porter un coup mortel à l'école de Capri, en la dénonçant comme un rendez-vous de modérés et de transigeants, et, pour cela, lui opposer une école extrémiste à Paris. En juin 1909, Lénine fondait cette école à Longjumeau, avec le concours de Zinovief et de Charles Rappoport, autre révolutionnaire israélite qui s'était attaché à sa fortune. Parmi les quinze élèves qui lui arrivèrent de Russie, on remarquait Kamenef (Rosenfeld) et Radek (Sobelsohn) qui devaient jouer, jusqu'au conflit actuel avec Staline, un rôle de premier plan dans le Gouvernement des Soviets. Dix de ces élèves, d'ailleurs, sur quinze, ont été Commissaires du peuple. Lénine leur fit quarante-trois leçons sur l'économie politique, la question agraire, les méthodes de propagande et la tactique de l'insurrection... C'est ainsi, aux frais de l'*Okhrana*, que se préparaient les cadres de la révolution bolcheviste qui devait faire table rase de la vieille Russie.

L'année suivante (1910), à la sollicitation de l'état-major austro-allemand, Lénine quittait la France et, pour se rapprocher de la Russie, s'installait en Pologne autrichienne, à

Cracovie. Il était ainsi plus à portée de surveiller les événements qui se déroulaient en Russie et mieux à même de communiquer avec les services d'espionnage de Vienne et de Berlin, qu'il contribuait à alimenter de renseignements sûrs. A ce moment, l'ancien étudiant tchouvache joue, avec une assurance imperturbable et le plus heureux succès, un triple personnage : pour l'*Okhrana*, il continue à être un habile agent provocateur chargé de la dislocation du *Parti social-démocrate*; pour les Empires centraux, il est un espion disposant d'un service autonome puissant; pour ses intimes, il est l'ennemi le plus impitoyable, le plus acharné que puissent avoir la Russie tsariste et la bourgeoisie mondiale.

On imagine difficilement l'importance du rôle que jouait à ce moment Lénine dans la politique intérieure russe. Nous avons vu, par les dossiers André Romanoff et Bossiak, comment il agissait sur les comités révolutionnaires de Russie, livrant ses rivaux au Pouvoir et bénéficiant en échange d'une liberté d'action complète pour sa conspiration personnelle. Il tenait aussi la presse rouge : la *Pravda*, qui représentait sa nuance extrémiste, avait pour directeur Tchernomazof et pour adjoint Starletchanof, qui figuraient tous deux sur les contrôles de la police politique, ainsi que l'établit la publication qui en fut faite, en 1917, par ordre de Kérensky. Enfin, il agissait sur la Douma par l'intermédiaire de Malinowsky, qui venait fréquemment le voir à Cracovie.

Ce Malinowsky était un bandit de profession, condamné quatre fois pour vol avec effraction : mais le fait n'était pas pour indisposer Lénine, qui aimait à dire : « Le parti bolchevik n'est pas un couvent de jeunes filles nobles; une canaille, précisément parce qu'elle est une canaille, peut nous être fort utile. » Enrégimenté dans l'organisation extrémiste, Malinowsky fut élu en 1911, grâce à l'intervention de la police, qui arrêta son concurrent Krivof et le garda en prison pendant tout le temps de la campagne électorale. A la Douma, il se faisait remarquer par la violence de ses interventions; mais les comités ouvriers qui l'acclamaient ne se doutaient guère que ses discours, qu'il n'eût pas été capable de préparer lui-même, étaient rédigés par Lénine ou par Zino-

vief, puis corrigés par le chef de l'*Okhrana*, M. Bielitzky, qui les mettait au point. On trouva plus tard, dans les comptes de la Police impériale, l'indication du traitement que touchait Manilowsky pour ce genre de services : cinq cents roubles par mois. Nul ne soupçonnait cet état de choses. C'est ainsi que, lorsqu'un certain Jitomirsky, agent bolchevik, fut démasqué par Bourtzeff, Lénine, affectant une grande indignation, envoya Malinowsky à Bourtzeff pour faire une enquête, mais surtout pour tâcher de découvrir les sources d'informations qui lui avaient permis d'identifier le traître. Le plus innocemment du monde, Bourtzeff les indiqua à l'envoyé de Lénine, qui en fit son profit...

En 1914, un nouveau secrétaire d'État à l'Intérieur, M. Djounkovsky, apprit le double jeu de Manilowsky et en fut choqué. Il lui fit payer un an d'appointements (six mille roubles) et l'invita à passer à l'étranger. Cette expulsion s'étant ébruitée, des cris de vengeance s'élevèrent de tous les groupements révolutionnaires. Cela n'empêcha pas Lénine de recevoir Manilowsky à Cracovie et de lui assigner une nouvelle tâche : il le fit passer en Allemagne, où, pendant toute la guerre, on l'employa à faire de la propagande bolcheviste dans les camps de prisonniers russes. Après la paix de Brest-Litowsk, Malinowsky se hâta de rentrer en Russie pour se mettre à la disposition de Lénine. Mais, dans l'intervalle, celui-ci était devenu Dictateur et se souciait fort peu de voir reparaître dans son existence ceux qui pouvaient lui rappeler son passage dans la police impériale. A sa grande surprise, Malinowsky fut donc jeté en prison... Lénine le fit fusiller quelques jours plus tard, en même temps que M. Bielitzky, qui avait eu le malheur de tomber aux mains de son ancien agent. Lénine ne voulait pas que restât vivant un de ceux qui pouvaient lui reprocher son ancien rôle dans l'*Okhrana*.

***

En août 1914, la déclaration de guerre trouva Lénine à Cracovie. A sa grande stupéfaction, il fut arrêté, quelques jours après, par un commissaire de police locale, que ses allures

mystérieuses intriguaient depuis longtemps et qui croyait fermement mettre la main sur un espion russe. Avec ce fonctionnaire arriéré, Lénine le prit de très haut et exigea qu'on informât télégraphiquement de son arrestation le Grand Quartier Général autrichien. Le commissaire de police déféra à son désir, avec l'impression vague qu'il avait commis une gaffe... Dans les vingt-quatre heures, un télégramme impérieux signé du généralissime Conrad von Hoetzendorf prescrivait la mise en liberté du détenu, qui reçut les excuses de celui qui l'avait arrêté.

La guerre, avec l'établissement de l'état de siège et des fronts continus, devait fatalement paralyser l'activité de Lénine en Russie. Elle la développa par contre à l'étranger. Dès la fin de 1914, quand le Grand État-Major allemand se rendit compte de l'impossibilité où les Empires centraux se trouvaient de l'emporter par la force seule des armes, on envisagea la constitution de partis défaitistes chez les Alliés. Le premier nom auquel pensèrent les généraux de Guillaume II fut celui de Lénine, dont les déclarations sensationnelles au Congrès de Stuttgard, en 1907, n'étaient pas oubliées. On l'installa en Suisse, à Zurich, en prenant ce territoire neutre pour base d'une correspondance avec les révolutionnaires des pays visés.

Comment cette correspondance aboutit à la convocation des assemblées internationales de Kienthal (1915) et de Zimmerwald (1916), il n'entre pas dans le cadre de cette étude de le rapporter. Cet épisode des dessous révolutionnaires de la Grande Guerre nécessiterait à lui seul un volume. Rappelons seulement que l'ébranlement fut profond, qui résulta de ces réunions, jugées au début sans intérêt. En France, quelques mois après Kienthal, à côté d'organes comme le *Bonnet Rouge*, qui représentaient plutôt le défaitisme maçonnique et bourgeois, paraissait *la Vague*, tirée et distribuée à des centaines de milliers d'exemplaires, qui reflétait les idées mêmes de Lénine. Celui-ci avait, d'ailleurs, eu l'habileté d'en faire endosser la responsabilité à des députés socialistes français, comme Brizon et Alexandre Blanc, pour lesquels il n'avait pas une sympathie particulière. Le titre de député arrêtait alors le Conseil de guerre, comme il arrête

encore aujourd'hui les poursuites du Gouvernement d'Union nationale.

En somme, Lénine travaillait dans tous les pays à scinder la IIe Internationale en en détachant une aile gauche, franchement révolutionnaire, qui ferait contrepoids au ralliement à l'Union sacrée (c'est-à-dire, en fait, aux avantages du pouvoir bourgeois) des Jules Guesde, Albert Thomas, etc... C'est cette aile gauche qui deviendra bientôt la IIIe Internationale. Lénine en possède déjà l'ossature dans les différents pays avec lesquels il est en correspondance.

Pourtant, à ce moment, on est surpris de constater combien le Parti bolchevik est peu de chose : quelques dizaines d'adhérents!... Le gros de son effectif est en Russie, séparé de son chef par la ligne du feu, et, comme les membres sont pour la plupart des policiers, ils continuent à travailler pour le compte de l'*Okhrana*. Les véritables fanatiques, dont un petit nombre seulement se trouve à l'étranger, ne sont qu'une poignée.

Lénine serait donc à peu près seul si Zinovief n'était là, qui lui amène par groupes entiers des révolutionnaires, tout à fait intransigeants, ceux-là, et prêts aux dernières audaces : ce sont les membres de l'ancien *Bund Israélite*, organisation terroriste internationale dont le centre se trouvait en Pologne russe avant la guerre et dont les ramifications s'étendaient partout où il y avait une population juive. C'est ce *Bund Israélite* qui constituera le gros des troupes de Lénine quand il se lancera à l'assaut du Pouvoir, en Russie, et qui lui fournira ses Commissaires du peuple, ses hauts fonctionnaires et ses bourreaux.

1917! Année funeste qui commença sous les plus sombres auspices et qui faillit voir s'écrouler, en même temps que le trône de Nicolas II, la fortune des Alliés et l'indépendance de l'Europe. Vingt années de rêveries philosophiques et d'erreurs accumulées ont ébranlé l'autorité du plus débonnaire des souverains. Il succombe devant une conspiration politico-parlementaire, qu'il eût domptée en quarante-huit heures s'il avait eu l'âme de Charles Ier, tant la Russie de 1917 était moins révolutionnaire que l'Angleterre de 1640. Comme Louis XVI au 10 août, il décourage ses derniers

défenseurs, leur ôte les armes des mains et tend docilement la gorge au couteau. Du coup, l'Armée russe, qui retient sur le front d'Orient deux millions de soldats des Empires centraux, perd les neuf dixièmes de sa puissance. Ce qui en reste ne subsiste que grâce à l'énergie de quelques chefs militaires, qui maintiennent tant bien que mal la cohésion de leurs troupes. Berlin entrevoit la victoire...

Pourtant celle-ci tarde à se déclencher. Le Gouvernement provisoire, qui ne vit que par la grâce des Alliés, leur doit de se proclamer fidèle à la cause commune : il s'efforce de rétablir la discipline ébranlée par le fameux décret Goutchkof et parvient à dessiner une offensive en Galicie, où le moral de l'armée russe est resté un peu meilleur qu'ailleurs.

Vains efforts. Le Grand État-Major allemand a pris ses précautions et a déjà introduit dans la fente de l'arbre le coin qui le fera éclater. Dès l'abdication du Tsar, Lénine a été avisé par ses commanditaires de Berlin que l'heure de l'action décisive a sonné pour lui. Qu'il rassemble ses meilleurs propagandistes, qu'il parte pour la Russie avec eux, et qu'il aille injecter au colosse malade le bacille qui le tuera. L'Allemagne met, pour cela, à sa disposition un train spécial, qui le conduira à destination, et 40 millions de marks-or, qui lui serviront à recruter son personnel et à solder ses séides. Pourvu de tels moyens d'action, Lénine aura beau jeu contre le gouvernement invertébré qui préside momentanément aux destinées du grand Empire slave. Aussi est-ce avec une stupeur angoissée que l'opinion mondiale suit le voyage du fameux « train plombé », qui emporte vers le Nord l'équipe recrutée par Lénine au moyen de l'or allemand. Les hommes qui jouent aux cartes et plaisantent gaiement sur les banquettes capitonnées de ce train spécial vont causer la mort de 15 millions de Russes, épouvanter le monde par d'invraisemblables cruautés et engager contre la civilisation occidentale un duel qui dure encore.

L'homme qui fit dévaster vingt départements français, qui encouragea l'atroce guerre des gaz, qui appuya de toute son autorité von Tirpitz dans sa lutte sous-marine, le général von Ludendorff pour l'appeler par son nom, s'est vanté d'avoir conçu le projet de terminer la Grande Guerre par le triomphe

du bolchevisme en Russie et chez les Alliés. C'est lui qui, après avoir pendant des années utilisé Lénine comme espion, s'en est servit en 1917 pour porter le coup suprême à nos malheureux frères d'armes russes en même temps que pour troubler profondément les masses ouvrières européennes. Sa responsabilité devant l'Histoire restera donc écrasante.

On nous assure qu'aujourd'hui une certaine école anti-communiste austro-allemande, plus ou moins « raciste », dont le général Ludendorff est le chef et l'inspirateur, après avoir tiré du désordre tout l'avantage qu'il pouvait présenter pour l'Allemagne, voudrait prendre la tête, dans le monde entier, de la lutte contre les Soviets et faire de l'Ordre après avoir créé le désordre. Des représentants agissants de cette organisation existent, en France. Il est impossible de voir, dans leur collusion avec l'ancien patron de Lénine, autre chose qu'une trahison, devant bénéficier à l'éternelle Allemagne. Les agents bénévoles ou salariés de ce mouvement ne devront pas être surpris si, dans une heure de péril national, leurs intrigues actuelles les conduisent au poteau de Vincennes.

SALLUSTE[1]

1. Une suite à cette étude paraîtra dans la *Revue de Paris* du 1er janvier sous le titre *Le duel Staline-Trotzky.*

SANS ÂME

XII

M. Michel Comte terminait son cours de juillet dans une salle minuscule et cirée de toutes parts. Il s'exerçait à l'éloquence, scandant sa parole fleurie, jouant de l'ironie, du sourire, esquissant des gestes qui modelaient l'espace. Assis au bas bout d'une table brillante, il semblait parler à tout un public, mais Julien, reflété par un placard vitré à rideaux verts se tenait, seul auditeur, à l'extrême opposé. La porte entr'ouverte invitait en vain les passants qui glissaient discrètement dans le couloir, et l'appariteur qui, par jeu, ouvrait et fermait une trappe froide de calorifère, dans un bruit de chat qui s'ébroue.

— Et ainsi, — disait M. Comte, — puisque nous avons vu des Palugas mourir de frayeur en apprenant qu'ils avaient mangé les reliefs d'un repas consacré, puisque, inversement, dans le Bas-Niger le bourreau lèche sur son sabre le sang de l'exécuté pour devenir son *congénère*, nous pouvons conclure que les processus contraires d'interdiction ou du sens de l'impunité se rejoignent dans un principe commun, dont la physiologie de l'appareil digestif semble, au premier chef, donner la clé véritable... Et ce sont donc, Messieurs, les réactions de la répugnance ou de l'appétence religieuses sur la fonction entérique, que nous nous appliquerons, Messieurs, à étudier la prochaine fois.

Il sortit à toute vitesse. Mais quand Julien fut dans le corridor, il reprit sa voix normale et l'appela familièrement.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er, 15 novembre et 1er décembre.

— Cher ami, que vous êtes gentil de revenir m'écouter! Vous me rendez un vrai service.

— Trop naturel, — dit Julien.

— Encore un mot pour vous, mon cher! une nouvelle, peut-être une bonne nouvelle... J'ai vu hier un haut fonctionnaire qui s'est occupé, — dit-il, — de votre cas.

— Est-ce possible?

— Oui, les crédits s'opposent, vous le savez, à doter notre fondation d'un préparateur titulaire. Voici deux ans que vous êtes temporaire. C'est indigne de vous, bien que vous n'ayez encore (ah! jeune homme!) présenté ni thèse ni mémoire d'aucune sorte. Le ministre a donc l'intention de vous tirer de cette situation instable, et de vous nommer à un poste plus brillant, en province par exemple, ou même aux colonies. L'École supérieure de Hanoï, tenez, est-ce qu'un jeune savant comme vous n'y serait pas à merveille pour...

La mine de Julien lui ôta l'envie de continuer sur ce ton.

— Enfin, c'est réglé, — dit M. Comte avec détachement. — J'en serais désolé personnellement, si l'on ne m'avait proposé, comme préparateur également temporaire, un de vos amis, très recommandé au Parlement.

— Davidou, bref, — dit M. Julien Lepers.

— Tout juste, — reprit plus cyniquement le maître. — Ah! si monsieur Lequien, votre ami, était encore ministre, il y aurait du tirage. Mais cette récompense est due vraiment à un jeune travailleur, que vous connaissez comme moi de longue date, et qui...

Julien se couvrit et demanda :

— Est-ce qu'il serait besoin que je passe au Laboratoire avant la fin du semestre?

— Point, — dit M. Comte d'une voix suave. — Ne vous dérangez point, mon cher ami. Dans trois jours c'est les fêtes; dans huit jours la liberté, le calme. Ah! comme j'espère que vous me tiendrez au courant de vos travaux personnels!

— Ce sera facile, — dit Julien, — car je n'irai pas du tout, vous pensez, en province ni à la Guyane. Je ne me sens pas le goût d'accepter le poste inespéré que le ministre...

— Réfléchissez, — fit l'autre. — Oh! je sais bien que vous n'attendez point après les maigres émoluments, la sportule

de l'intellectuel pauvre. Vous êtes un artiste, je le sais bien!

Ils se serrèrent la main avec une effusion marquée. L'appariteur derrière eux ferma à double tour les serrures de l'École des Hautes-Études. Julien se trouva bientôt sur la rue Monge, le sang aux oreilles, sous un soleil accablant.

Quand il se fut persuadé que M. Comte n'avait pas réussi à se payer sa tête, et qu'en somme la victime avait tenu le coup, il se trouva en repos, et il pensa à gagner l'ombre.

Une fois là, il réfléchit, mais sans révolte aucune. Il se sentait plutôt une joie cruelle, et le désir de s'y abandonner. Ç'avait été bien la peine, au mois de mars, d'étouffer la question d'argent! M. Drémoncourt avait emporté dans sa tombe un morceau de sécurité. M. Comte arrachait le reste. Eh bien! tant mieux... Jusqu'ici n'y avait-il pas un obscur déshonneur à se laisser vivre, à prendre au plaisant ce que des millions d'hommes et de femmes prennent au tragique? du moins cet argent-là, qui servait à payer Lucette, n'avait pas servi à séduire l'autre, celle d'un soir... Ce souvenir-là, horrible et lancinant, du moins il était pur.

Il calcula que, de quatre mois, il pouvait ne rien changer à son existence. Il lui restait neuf mille francs de l'héritage, en admettant que son traitement du Laboratoire cessât en août et non pas en octobre. Pour tirer argent des gravures, il n'y fallait plus songer. Depuis six mois il ne faisait rien, ne pouvait rien faire, et les albums proposés un peu partout, publiés même, avaient moisi chez les éditeurs, pourri chez les marchands. Maudite année 1923! Quémander une position chez les grands hommes du Nord, jamais cette humiliation-là! Un peu de romanesque lui revint, un peu d'irréductible bohême. Il s'imagina, l'hiver prochain, mangeant des rogatons aux Halles et couchant sous les cabanes de tramway. Mais au fond il savait bien que la malchance revêt moins de pittoresque. Il secoua pourtant la tête, afin de bien montrer qu'il ne tenait à rien. C'est vrai qu'il ne tenait à aucune âme étrangère, et guère à lui : Marcel Mercy eût été bien content de son disciple. Il n'y avait autour de lui qu'amitiés fausses, amours vieillies, et là-bas un amour refusé...

Il monta chez Lucette. Auparavant il dut aller acheter le pain chez le boulanger, et des cachets chez le potard. D'habi-

tude ces corvées risibles l'enivraient, l'arrachaient à son moi, comme les gestes d'un autre homme. Aujourd'hui il s'appliquerait à regarder cette femme et ce logis comme s'il eût dû les fuir dès le lendemain.

De fait, la grande imprudence était passée : il l'avait commise en mettant toute sa raison de vivre dans cette fille au teint douteux, dont les yeux bruns, bigarrés de taches noires, semblaient avoir plusieurs prunelles. Jadis quand elle lui tenait au sang, il avait observé avec volupté cette demi-laideur, tranquillisant ainsi une jalousie féroce par l'absurdité de sa propre passion. Il désirait Lucette autant qu'au premier jour; mais le dégoût alternait plus souvent avec la passion aveugle, et dans l'ardeur résidait moins de douleur. Moins d'inquiétude aussi : il n'y avait plus en Lucette de mystère, pas assez même. Elle parlait trop volontiers de son corps, de ses maux, de linges, de remèdes, avec une vocation bien féminine pour l'état d'infirmière ou de malade. D'ailleurs égoïste, par manque d'imagination : elle avait du bariolage dans son esprit instable, dans sa pensée incohérente, mais décidément aucune fantaisie.

Elle l'accueillit ce jour-là en boudant. La veille elle s'était avisée d'un devoir à remplir : elle avait été voir à l'asile de Bicêtre madame Lormier qu'on avait forcée d'y aller mourir. Cette pieuse corvée lui donnait une aigre fierté. Julien, faute de l'avoir suivie là-bas, entendit mille reproches.

— Ce qui dégoûte, — disait Luce, — c'est que la pauvre vieille ne reçoit pas une seule visite. La nommée Lydia l'a complètement laissée tomber. Elle lui envoie des sous parci par-là (je voudrais bien savoir comment elle les gagne); mais depuis deux mois elle n'a pas montré son museau. Moi, j'appelle ça ignoble.

» Veux-tu mon idée, la vraie : il y a que Lydia fait maintenant la bombe; c'est naturel dans son milieu; c'était couru, c'était fatal. Mais la pauvre vieille ne s'en arrange pas. Elle se ronge les sangs. Elle ne pense plus qu'à claboter. Elle m'a dit : « Tenez, mademoiselle Luce, rien ne m'est plus rien. Voilà dans ma boîte les belles photos de la petite. Je les brûlerai quelque jour au poêle du dortoir. Les voulez-vous? — Ah! non, que j'ai dit, brûlez-les plutôt. Ça donne trop

d'idées aux hommes. » Toi, si j'apportais ici ces belles images, tu serais trop content. J'ai toujours pensé que sans moi, Lydia et toi, vous vous seriez courus après. Toi parce que tu es un dégoûtant, elle parce qu'elle est une petite serine... Ah! tu ne dis toujours rien?

— S'il faut entendre ça, — dit-il enfin, — je préfère m'en aller.

Il feignit de prendre son chapeau. Luce le regarda fixement :

— Eh bien, je m'en doutais, — fit-elle. — Tu ne ressauterais pas ainsi si je n'avais pas tapé juste... Va, hausse bien les épaules. On voit que l'enfant n'était pas pour ta pomme; elle a plus de chance que moi. Mais on a sa dignité. Moi, j'aime mieux être ce que je suis, dans la mouise avec un seul homme, que d'être à tout le monde...

Elle disait cela avec un désir grossier de le toucher, de lui plaire. Elle comprit qu'il s'irritait, s'attristait même; et elle se mit à réfléchir, péniblement, avec une moue de colère inquiète. Julien tambourinait à la fenêtre.

— J'ai compris, — s'écria-t-elle enfin. — Tu m'as toujours menti, et maintenant tu n'oses pas la défendre : tu mens encore. C'est elle que tu as dans la tête, oui, elle, la Lydia, cette...

Il lui saisit les poignets; elle triomphait de voir une telle fureur, un tel aveu. Alors il fut assez lâche pour feindre de sourire; il vainquit une seconde sa tristesse, plus forte que la rancune. Et posément il dit :

— Écoute, tu me mets en rage; parce que je n'aime pas les femmes méchantes. C'est clair, c'est simple, je crois? Pour l'autre, laisse-là donc où elle est. Si elle y est, après tout, à qui la faute?

Luce se dégagea, et reculant :

— C'est sûrement la faute aux hommes, — dit-elle. — Et même à un homme probablement.

Ils se calmèrent pour ce soir-là. Ils descendirent ensemble. Ils devaient aller à un vélodrome, pour une fête de nuit. Devant leur porte, ils rencontrèrent Léon Davidou qui, tête nue, rapportait un pain et fila sans aucun regard.

— Tiens donc, tu ne sais pas que ton copain habite main-

tenant rue Bobillot? Il y a au moins deux mois que je le vois passer. Il me salue d'habitude : c'est un garçon bien poli. Il a l'air franc, lui au moins.

— Tu parles! — répondit Julien. — Je t'engage vivement à faire sa connaissance.

— Si ça me plaisait! — dit-elle. — Pour tenir vos poules, surveillez-les.

Alors ils se séparèrent; elle s'en fut, tournant la clé à son doigt; vue de dos, ce n'était qu'une femme maigre, un peu ébouriffée, il ne la regarda plus.

Il passa au Laboratoire, afin de faire causer Félix. Mais Félix, abruti de chaleur et soucieux de discrétion, ne parlait pas. Il se répandit en regrets et doléances. Il espérait bien que M. Lepers viendrait le voir de temps en temps, qu'il n'oublierait pas les vieux amis. Il dit encore :

— Moi, dans trois ans, je prends aussi ma retraite. Je retourne dans la Nièvre, mon pays, où il y a des écrevisses. Vous avez de la chance de vous retirer déjà. Elle doit être contente, hein? votre petite dame...

Ce fut sa seule imprudence ou sa seule malice. Restant sans réponse, il éteignit son regard, effaça son sourire. Il dit encore, pour consoler :

— Il y en a d'aucuns qui racontent que la fondation d'ici pourrait bien être supprimée quand monsieur Comte aura trouvé autre chose. Ça serait malheureux, pour l'intérêt des études. Est-ce que vous pensez que l'affaire arrivera?

— Mais non, — dit M. Lepers. — Rassurez-vous, mon vieux Félix. Il n'y aura que moi de perdu (en somme peu de chose) et monsieur Davidou de gagné; à moins que lui, désormais, il ne cesse à son tour de venir!

— Bien, ce serait fort, — dit Félix narquois, — mais ça se pourrait aussi. Parce que, je vas vous dire. Monsieur Léon a des idées en tête; il se fera nommer un jour sous-préfet.

Toute la soirée demeurer au milieu des toits de la rue Saint-André-des-Arts, respirer l'odeur du zinc chauffé et des lessives savonneuses, fuir le pigeonnier carré qui avait amassé toute la chaleur du jour, et où les livres de l'hiver n'étaient

pas revenus, frapper en vain à la porte de M. Pardoux, qui sans doute ronfle dans son fauteuil ou le nez sur la *Pistis Sophia*..., bâiller, hésiter entre une lassitude inouïe et un agacement de tous les nerfs, voilà qui ne distrait pas un homme de sa solitude.

Il mettait son honneur à n'accepter point la tristesse, ce soir où un tracas matériel, pécuniaire, pouvait servir de prétexte ignoble à ce sentiment. Encore moins la fâcherie avec Lucette. Mais il ne fallait pas grand effort pour retrouver, plus profond, plus tenace, un chagrin fait d'une autre déconvenue, et sans doute aussi d'une honte. Il se plaisait à imaginer Lydia au plus bas de l'abjection; il ne l'avait pas défendue devant Lucette; c'était un châtiment si doux, une si puissante amertume que de la croire déchue. Oh! pas de bien haut après tout! Ne fallait-il pas une candeur de benêt pour être hanté par cette fille, qui après tout lui avait cédé au moment qu'il en était le moins digne?... Il finissait par l'accuser, elle, de l'ignominie qu'il avait eue; par se féliciter, lui, de tant de puissance. Après tout, rien ne pouvait effacer cette victoire qui ne laissait, n'est-ce pas? au bout de deux mois, que fierté. Mais ce succès, il n'en sentait plus qu'une horrible hantise; non pas l'obsession des choses douces qu'on rappelle à grands cris, celle des infamies qu'on voudrait étouffer à jamais dans l'oubli, et qui se raniment toujours. Le souvenir de Lydia le réveillait en sursaut; il ne savait plus si la jalousie du présent, ou le remords du passé était le plus terrible. Remords, ce n'est pas affaire de conscience, mais de sagesse. Une folie, une maladresse irréparables mordent mieux qu'un crime ou qu'une faute.

Le pis était de ne s'inventer comme remède que le mépris de Lydia, et des songeries répugnantes. Il se disait : « Plus tard, quand je serai riche, je me la repaierai, celle-là! Elle aura peut-être fait son chemin! En somme, elle est à vendre. » Et il se répondait : « A moi elle ne s'est pas vendue et jamais, jamais, elle ne se vendra. » Et cette vérité qui pouvait lui rendre de la douceur, le torturait comme une souffrance physique. Ah! chienne de vie! Le calme, la fatuité avaient duré quinze jours. Depuis des semaines et des semaines, ce supplice durait et ne voulait point finir. Quant à chercher des

diversions, tâche inutile : Luce connaissait Lydia, c'était un tort affreux. Et les autres femmes, par la ville, ne connaissaient point Lydia; c'était un tort aussi. Il n'y avait dans le monde qu'un troupeau innombrable qui faisait penser à elle, ou bien empêchait de penser à elle. Égale rancune contre ce troupeau!

Mercy avait disparu, pour toujours sans doute. On disait qu'il s'était embarqué à Marseille.

Julien regrettait à présent cet ivrogne qui ne dormirait jamais au cimetière de Pantin. Au moins celui-là savait ce qui est méprisable dans le monde; hélas! il savait aussi la seule chose honorable, mais funeste pour le bonheur, ce qui est précisément de discuter la vie ou d'accepter d'en souffrir; cela revient au même. Tous les autres, depuis M. Comte jusqu'à Raymond Fauvel, vivaient en brutes, pensaient en brutes. Et lui, Julien, il avait aidé, forcé une petite âme à retomber dans la boue... Mais quoi! encore ce fantôme? encore cette morale absurde à propos d'une passade mal réussie? Ah! c'était trop de ridicule! Il en rougissait tout seul; mais il ne s'en déprenait pas.

Il s'accoutuma à ne reparaître chez Lucette que deux fois la semaine. Elle le recevait sans reproches, avec une espèce de froideur ironique, et ne semblait pas écouter ses excuses. Il prétendait avoir des affaires importantes en train, une grosse situation à obtenir. Puis il finit par ne plus mentir, par ne plus parler.

Une fois il rencontra Raymond Fauvel qui, lui, semblait très gêné : c'était un gros expansif à qui les contraintes pesaient lourdement. Sa sœur lui donnait des consignes. Il dit par exemple un soir :

— Mes enfants, je suis au plâtre en ce moment. Bien que je tienne un petit lot bien mignon, qui me coûte cher, si vous voulez, demain je vous mène avec elle au music-hall. On prendra quatre balcons au Palladium.

— Impossible, — dit Julien sans sourciller.

— Je te l'avais bien dit, — fit Lucette à son frère, d'un air entendu, — Julien n'aime pas ces spectacles-là.

L'épreuve ne fut pas menée plus avant. Il se sentait d'ailleurs innocent en acte, sinon en pensée. Et le soir même (c'était au milieu d'août) il se dirigea seul vers la rue de la

Ville-l'Évêque. Quand il vit la sortie des artistes, la foule, une terreur le prit; il rebroussa chemin.

Il crut se satisfaire en entrant dans le petit café où il avait mené Lydia. Il mourait de peur qu'elle n'y revînt, seule ou accompagnée. Mais elle ne vint pas. Il n'arriva que les deux habilleuses tristes qui regardèrent en silence cet homme qui faisait ostentation de n'attendre personne. Elles le reconnaissaient pourtant; car elles ne parlaient qu'à voix basse. Cela lui fut si intolérable qu'il s'enfuit.

Le lendemain il erra encore après minuit dans le même voisinage. Il s'était gourmandé de ses craintes. Il reconnut un autre café près de la gare Saint-Lazare, où des femmes du Palladium venaient boire et pépier; les unes attendant un train de banlieue, les autres avant de remonter vers Montmartre. Là il y avait assez de monde pour n'être pas remarqué. Écouter était facile; il écouta.

Ces femmes parlaient d'ailleurs très haut, avec un cabotinage puéril, comme pour étonner la galerie. Elles ne disaient pas grand'chose, que leurs petites querelles. L'une se plaignait encore d'une Anglaise qui avait dit avec l'accent : « Toutes les Françaises, on dirait qu'elle ont été élevées dans une écurie! » Et de révéler sur les girls des détails infâmes, qui faisaient pouffer l'assistance. » On dit aussi : « Cette Michèle, elle ferait rire Coco dans sa tombe. » Et quelqu'un ajouta :

— Pauvre Coco, voilà trois semaines qu'elle est là-dessous. Je rêve quelquefois à elle la nuit. Est-ce que c'est mauvais signe?

— Pauvre Coco, — reprit une voix; — tu te rappelles qu'autrefois à l'*International* elle ne voulait pas faire les nus? Elle disait au régisseur : « N'insistez pas, monsieur, n'insistez pas! » Et il disait : « Ma fille, on te paye, c'est pour ta peau! » Elle avait seize ans et demi.

— Je voudrais bien savoir, — dit Michèle, — si la couronne de la souscription a été vraiment achetée. Il y a tellement de voleurs dans cette usine du Palladium!

A ce propos on raconta que l'auteur des vols du second étage avait été enfin pincé. C'était une petite Russe, nommée Sonia. On l'avait fait descendre dans la rue sous un prétexte, et mise aux mains de deux flics.

Et dans le brouhaha passèrent cent histoires confuses. On se moquait d'un petit vieux qui venait attendre une vedette espagnole. Il ne l'avait jamais approchée; mais il harponnait une femme quelconque, lui remettait des fleurs, un sac de bonbons, lui demandait en tremblant la permission d'embrasser le bout de sa manche ou de son foulard. Et puis il partait en disant : « C'est pour que vous baisiez les doigts de ma part à la Juanita! » Il voudrait peut-être qu'on reçoive la gifle à sa place?... On se plaignait aussi d'un photographe qui vous payait fort mal des poses aussi éreintantes que plastiques, et qui vous refusait une épreuve, sous prétexte que le nouvel éclairage était son secret, son invention brevetée, sa fortune. On blâmait une certaine Suzanne qui jouait tout l'entr'acte, dans les loges d'autrui, dans les couloirs, sur les escaliers, avec n'importe qui, à n'importe quoi, aux dés, aux cartes, au zanzi, et qui, même en scène, offrait des paris à ses voisines :

— Dix francs que la troisième loge à droite sera vide avant le final? Cent sous que Dalmazzo entrera du pied gauche? Deux francs que j'arrache une plume à Marise sans attraper d'amende?

On raconta aussi d'effrayantes histoires d'attaques nocturnes ou enlèvements : un prétendu boxeur, dans une boîte, avait repéré Dora, que son ami avait amenée, l'avait pistée dans la rue jusqu'à ce qu'elle fût seule, l'avait assommée à moitié. Il y avait aussi des sadiques qui vous embarquaient pour une promenade à Versailles, vous chloroformaient, vous séquestraient dans un sous-sol à Auteuil, et vous découpaient toutes vives des lanières de chair dans le dos. Ils étaient bien avec la police; les victimes mouraient; on les enterraient sous la chaux, ni vu ni connu... « Zani, tu sais, c'est comme ça qu'elle a disparu. — Mais non, elle est en tournée en Allemagne — Elle t'a écrit? — Oui. — Alors c'est qu'on imite son écriture! Ils sont très forts, tu penses, ces gens-là! »

Enfin il crut comprendre qu'une autre était sur le tapis :

— Elle est folle, je dis, moi; elle oublie les noms des choses, des copains, des rues. L'autre mois à la caisse elle a hésité deux minutes avant de signer son nom.

— C'est depuis que Dalmazzo lui a flanqué un coquard sur l'œil, quand elle lui a déchiré, en répétant, sa blouse de soie. Une pièce de trois mille francs, tu penses!

— Une brute tout de même, cet homme-là! Mais il peut tout se permettre, il est si beau.

Elles jacassaient sur la beauté masculine comme des hommes parlent de la féminine; elles comparaient, classaient, se querellaient à grands cris.

— Moi, — dit une enfant, — j'ai l'habitude d'être chahutée; mais rossée, je n'admettrais jamais ça!

— Tu ferais comme les autres, — dit Édith. — Ou bien tu resteras seule, comme un vieux croûton. Moi, je ferais plutôt une nouvelle connaissance chaque soir, plutôt que de rester seule...

— Elle a bien raison, la petite, — fit une autre. — Le pire dans la vie, c'est d'être à la remorque d'un homme.

De loin, dans un groupe de jeunes gens, quelqu'un la menaça du doigt. C'était un danseur frais à l'œil, poudré, vêtu de clair. Il se fit conspuer et sourit avec orgueil.

— Être libre, — dit enfin Michèle, — voilà ce qu'il y a de mieux; mais il faut être jeune et bien portante. On m'a arraché un cheveu blanc ce soir. Ce que je grisonnerai de bonne heure! Vous verrez ça, mes chéries, si on se connaît encore plus tard.

Le temps passait entre elles, et ne les rembrunissait pas.

— Mais quand on est malade, — reprit la même, — il vaut mieux se soigner. La pauvre Coco, il n'y avait pas moyen de l'amener au médecin. Une fois, je vais la chercher au saut du lit. Elle s'y attendait, la rosse; elle avait trempé d'eau tous ses effets : « Tu vois, comme ça, je ne peux pas sortir! » dit-elle. Et elle riait! et elle toussait!

— Est-ce qu'elle rêvait souvent? — dit l'amie des songes. — Moi, je m'endors d'un seul coup, même à l'entr'acte, même en autobus. Et quand je dors, je rêve aussitôt.

Michèle hésita et dit :

— A propos de rêve, Lydia en a eu un de pommé. Elle était à chercher un logement. Elle va à Boulogne où est morte sa mère, il y a quinze ans au moins... La concierge lui dit : « Comment! depuis quinze ans, vous n'êtes pas revenue! Elle est toujours là-haut, que c'est une infection! »

« Alors elle monte, elle voit le corps, elle sanglote. Elle va à l'enterrement, c'était sur une montée, au soleil. A côté d'elle, son oncle qu'elle a perdu aussi, et qui disait : « Pas si vite, Lydia, je suis fatigué, car je suis mort. » Et puis il y avait aussi son chat qui marchait sur deux pattes comme un homme et qui disait : « Donne-moi, le bras, Lydia, ce sera moins triste! » Et brusquement il se jette contre le ventre de Lydia, et le lui mord. Ah! c'est terrible, tout ça, de rêver aux défunts, et ça ne peut pas être bon signe, tu l'as dit.

Une grande fille se leva et, se poudrant, les yeux hagards :

— Tu avais besoin de raconter ça? A présent je n'oserai plus rentrer seule. Mon escalier est si noir!

Et se penchant elle dit à l'oreille de Michèle :

— Je ne suis pas folle. Regarde le monsieur, le grand blond, qui écoute derrière son journal. Du coup, il est tout remué, lui aussi.

Alors la bande entière, par forfanterie, se mit à rire très fort; il y avait pour les rassurer des lumières étincelantes, des glaces, le tumulte d'aujourd'hui et du lendemain; au dehors, la broderie aimable d'un ciel d'été.

XIII

Il ne faudrait pas ce mois-ci suivre Julien Verhaege à la trace; on aurait tôt fait de le croire fou. Mais il y a par le monde moins de fous qu'on ne dit; il y a surtout des gens qui essaient d'esquiver leur conscience. Heureux quand ils y réussissent! Julien ne rentre plus chez lui ni chez Lucette; Julien ne se présente pas davantage le soir à la sortie du Palladium. Julien court après une femme qui n'existe plus et qu'il regrette en somme sans l'avoir connue.

Dieu merci, son traitement est payé jusqu'à octobre. C'est pour le dispenser de songer plus avant à ce qui le fera vivre en hiver. Plus besoin de se montrer à M. Comte, ni de prendre congé de tous ces gens qu'il ne reverra jamais. Il a fait à Lucette l'affront de lui envoyer au jour fixe la somme habituelle, sans paraître rue des Cinq-Diamants. Personne ne saurait dire où il erre, et lui-même ne le sait pas très bien; ou plutôt celui qui règle ses pas est un maître silencieux et

méthodique, qui n'aime pas à raisonner ses ordres. Julien ne lui demande pas le but de ces étranges pèlerinages. A quoi bon se connaître esclave? S'il tenait à se juger, il nommerait de vilains noms ses obsessions et ses fugues pourtant innocentes. Superstitions, fétichismes, rien de plus absurde quand le cœur ni les sens ne les imposent à un esprit affaibli. Quels plaisirs va-t-il chercher si loin dans des courses si imprévues? en tout cas des plaisirs amers, impalpables, puérils; il mourrait pourtant s'il résistait à leur tentation. Et quand il est en leur présence, il ne les goûte pas, certes, mais, du moins, il vit dans leur atmosphère. Il revient non pas encouragé ni satisfait, mais calmé comme l'habitué d'une drogue. Telle est cette parodie stérile des servitudes de l'amour; l'amour est ici sans objet ni espoir; il n'a même pas son vrai nom; il le renierait même si on le lui révélait. Il se déguiserait plutôt sous le mépris et la rancune.

Est-ce que Lydia respire vraiment quelque part, emplit un coin de l'espace? Exerce-t-elle un état inavouable? reçoit-elle encore, en plein visage, les coups du beau Dalmazzo, ou les caresses d'autres gens? Soupe-t-elle avec des Anglais qui l'ont demandée de la salle, signalée à une ouvreuse, attendue en bande cérémonieuse, enlevée en troupe exubérante, déposée à demi-ivre sur les pelouses du Bois, blanches de rosée, près d'un taillis où les biches tremblantes flairent les hommes impurs? ou bien danse-t-elle toute la nuit sur le plateau d'une boîte à soupeurs, parmi les ballons, les serpentins, les rayons du projecteur ardents ou mélancoliques, volant tantôt sa coupe de champagne à un nègre, tantôt sa bouffée de cigare à un Argentin; son pauvre corps maigre est vêtu de crème et de poudre, sa tête monstrueusement fardée supporte une perruque cornue d'étoffe blanche; elle a des grelots aux pieds et aux poignets comme des fers; le maître d'hôtel aux gros sourcils noirs lui parle dans les coins en argot, et le petit boxeur casqué de cheveux gras fait des grimaces de singe pour l'amuser quand, appuyée sur un coude, elle laisse son regard flotter jusqu'à lui. Elle fait claquer sa jarretelle sur sa cuisse, elle secoue son petit soulier sous la banquette et promène son pied de soie sous le menton d'un Allemand impassible.

... Il y a bien d'autres images plus écœurantes, si possible; elles traversent les veilles de Julien comme les rêves saugrenus traversent le sommeil.

Ce n'est pas là-bas que la vraie Lydia peut apparaître encore; c'est plutôt dans les lieux oubliés, misérables, où il la recherche confusément. On pourrait voir Julien tout un après-midi, à Aulnay, où il sait qu'elle aurait pu habiter avec le vieil ouvrier qui l'invita et qui lui fit si grand peur : des pavillons de brique, des longs tramways, des clairons de patronages, des promeneurs à gros ventre avec leurs bourgeoises congestionnées... Pourquoi aussi ne pas aller à Versailles? Il s'y traîne donc, sous le soleil, dans des rues grillées ou des avenues sableuses; il considère avec passion des maisons à jardinet, bien faites pour un guet-apens; il s'attarde seul jusqu'à la nuit noire, aux grilles closes, dans le parc où le silence tombe avec la brume, où la voix des crapauds remplace la dernière parole des couples furtifs. Et il a trouvé un banc dans les bois, près de la mare des Suisses, où sans doute une petite fille a grelotté jadis en trempant de pleurs sa robe de crêpe déchirée... Il sait aussi qu'elle fut à Choisy, mais non pas pour quelle épreuve; c'est assez pour aller, un dimanche d'été, dévorer des yeux les pêcheurs somnolents, les trains qui rugissent, les rails qui vibrent comme un diapason toutes les deux minutes, la poussière des routes, les berges de feuilles séchées, les maisonnettes où la gorge éraillée des pauvres phonographes chante les vrais bonheurs du monde, la fatuité ou la mélancolie... La rue Du Cange était méconnaissable grâce à l'été. Des enfants grouillaient, une maison pleine de blanchisseuses menait grand bruit, les fenêtres ouvertes. Le soir même, les trains passaient gaîment au milieu du faubourg noir qui les saluait de cris ou de gestes. Des stores, des familles au cou nu, des paniers de salades occupaient les balcons. Où étaient passées l'angoisse, la terreur, l'âme de ce quartier asservi dont Lucette avait eu l'horreur, où Lydia rentrait encore toute seule, au mois de mai, quand les employés de la voie promènent sur leurs cailloux la dernière lanterne, quand, sous les viaducs humides, des êtres couchés commencent à grelotter, à grogner, à saluer la misère du nouveau jour?...

Cela dura jusqu'au mois de septembre et cela ne donna à Julien que la paix misérable de l'agitation. Il excellait à passer les jours oisifs plus vite que des jours bien remplis. La chaleur était d'ailleurs lassante; et mieux valait dormir que voir la lumière, mieux valait veiller les nuits puisque seuls dorment alors ceux qui ont des raisons d'aimer le soleil. Plusieurs soirs il revint chez Lucette; une seule fois elle manqua; ils ne se demandaient point de comptes. Ils bavardaient sur la température, comme des vieux. Ils se voyaient tantôt dans la pénombre des volets clos, car le logement cuisait au soleil tout le jour, tantôt sous la lueur verte du crépuscule qui traînait longtemps dans le ciel. L'enseigne lumineuse chômait pendant ce mois d'été, où il eût fallu l'allumer trop tard; rien n'arrêtait la vue sur les ruelles traversées de cris et de sifflets jusqu'à minuit, sur l'horizon où des brumes rousses noyaient la banlieue. Le vent n'apportait que des odeurs citadines, des puanteurs. Lucette s'était jadis fait promettre que Julien la mènerait quinze jours en vacances : oh! pas à la campagne où rien ne l'intéressait, bêtes, arbres ni gens, mais dans quelque auberge drôle, d'où l'on vît la mer et où l'on pût danser.

Elle ne regrettait rien à présent, n'ayant plus de curiosités ni d'habitudes hors la ville; et pourtant elle mesurait la trahison, comme un riche qui compte par ordre ses créances impayées. Pour lui, il l'aimait encore, si cela s'appelle aimer. Parfois il était surpris, à revoir soudain cette femme, du même coup qu'elle lui avait porté jadis; une tyrannie physique le reprenait; une stupeur poignante, comme s'il eût oublié ses traits tout-puissants, ses yeux et sa voix. Mais il ne lui avait aucune gratitude des plaisirs qui s'ensuivaient, et elle non plus; ils n'allaient pas jusqu'à la rancune, qui les eût passionnés. Ils reconnaissaient peu à peu que le destin des corps n'est en somme que le hasard, qu'on peut subir, mais qu'on n'adore jamais.

XIV

Un jour enfin il se crut libre, même envers l'autre. Et il décida, se faisant violence, d'aller au Palladium. Il pensait

entrer dans la salle, pour se bien montrer qu'il ne craignait plus rien et qu'il appartenait à la foule indifférente. C'était la dernière épreuve; après quoi tout serait fini, pour le mieux. Il se força à boire un peu plus que d'habitude; il calcula son temps pour arriver après l'entr'acte : la *Chute d'un ange*, c'était bien assez de tumulte et d'éclat. Il ralentissait exprès ses pas, fumait avec nonchalance, surveillait ses gestes; une saccade, un réflexe l'eût déshonoré. Près de la Concorde il rencontra un importun; il se feignit désœuvré, le raccompagna fort loin, bavarda, éternisa les adieux; et soudain, voyant onze heures proches, il bondit d'émotion. Il courut d'abord, se mit à ruisseler, héla une voiture. Il y trépignait en reprenant haleine. En deux minutes, il fut au coin désiré.

Et à la vue de la façade, des lumières, des affiches, une terreur le prit; toute l'illusion s'écroula; il sentit, à la façon d'une nausée, d'une pâmoison presque, l'horreur de ce qu'il était venu chercher, soit le dégoût de ses rêves, soit l'enchantement d'une tendresse ruinée que seuls des mensonges, des folies pourraient nourrir encore : le danger de les entretenir encore, ou au contraire de les détruire, menaçait tout son être. Il se révoltait là-devant comme devant une noyade. Il ne reconnaissait plus, pour la première fois, le vieil égoïsme de ses amours dans cette passion cachée qui se dressait devant lui.

Sans réfléchir, il tourna dans la petite rue obscure. Les ténèbres y étaient si complètes qu'il s'arrêta encore, remarqua les réverbères éteints. Un gosse courait sur le trottoir; ils se heurtèrent de biais; l'enfant tournoya, faillit culbuter, poussa un juron. Il était vêtu en chasseur, ses boutons brillaient.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc ce soir? — demanda Julien.

— On n'y voit que peau, — dit l'autre essoufflé. — A cause de la rafle d'hier soir! Vingt et un types qui se sont fait poirer dans ce coin.

— Quelle blague!

— Une blague, monsieur? C'est moi le chasseur du Palladium, vous pensez si je dis des blagues! Même que c'était juste après l'accident. Ah! en voilà des histoires!

— L'accident?

L'enfant le regarda soupçonneux :

— Mais vous n'êtes pas un habitué alors?

— Si, mais je ne suis pas venu hier.

— Dites voir comment elle s'appelle, votre amie, oui, l'artiste que vous connaissez...

— Tu as du toupet, mon petit! elle s'appelle Lydia Lemège.

Ce nom parut clouer la langue du chasseur. Il réfléchit, dévisagea Julien, et à demi-souriant :

— Alors, c'est justement vous qui ne savez rien? On voit des choses drôles! Faut croire que vous ne la chauffez pas de trop près, votre amie... C'est elle qui a eu l'accident, rapport au commencement d'incendie; oh! rien de grave!

— Mais quoi enfin?

Le gosse redevint méfiant :

— Bien, allez-y lui demander, si vous êtes ce que vous dites. Sans ça, faut repasser, monsieur; moi, service, service, célérité et discrétion.

De cette sorte de gens-là il n'attendait pas de pourboire : il sauta de côté et trotta en sifflant jusqu'au boulevard.

Julien resta dans la rue noire, à peu près seul. Devant le petit portail, la lueur d'un garage filtrait, laissant deviner deux ou trois hommes debout. Le vieux commandant d'Isa marchait déjà de long en large. Parfois la porte des artistes s'entrebâillait sur la lumière, une femme glissait et fuyait.

— Au moins, monsieur, — disait une voix, — la rafle a eu du bon. On est entre honnêtes gens ce soir. Les voitures même ont ordre de stationner au boulevard. Rien que du sérieux. De quoi ça avait l'air, tous ces mecs, ces marchands de femmes, des détrousseurs d'autos — il ne fallait pas laisser de fourrures ou de sacs dans sa voiture — sans parler de ces péquenauds qui croient faire plaisir aux vedettes en venant les regarder comme des phénomènes.

— Rien de plus déplorable! — fit une grosse voix prétentieuse.

Chose bizarre, le timbre n'en était pas inconnu, mais elle n'était pas bavarde. Et le silence reprit. Pourquoi rester là? mais s'en aller, c'était fuir à jamais.

Enfin la porte s'ouvrait plus souvent. Elle finit par bayer toute seule, et le couloir apparut, encombré de planches, semé de vieux bouquets; au fond une statue en carton, un Veau d'or, semblait brouter la rampe de l'escalier. Les sortants

riaient à tue-tête quand ils étaient en groupe, ou se noyaient comme des ombres dans l'ombre verte de la rue. Il fallait reconnaître des voix, des rires, payer d'audace. Il se décida :

— Mademoiselle Michèle, je ne me trompe pas?

— Oui, — dit cette grande fille en souriant. — Mais je ne vous remets pas, moi. Je ne vous ai jamais vu.

— Je suis l'ami de Lydia.

— Son ancien alors? car elle n'en a plus... Curieux, je n'avais pas votre tête en mémoire. Et même c'était assez triste, hier, de la voir expédier seule, avec son pauvre pied. J'aurais cru qu'on la fourrerait à l'hôpital... Elle va mieux?

— Oui, — dit-il avec audace. — Elle m'a chargé de le dire ce soir aux copines. Mais vous la connaissez, elle ne m'a presque rien conté de l'accident. Elle n'aime pas se plaindre.

— Je comprends ça, — dit Michèle. — Ce qui est passé est passé, hein? mais c'est vrai qu'elle est un peu cachotière. Alors elle va mieux? je suis contente. A mon avis, ça la tenait plutôt dans le ventre; mais avec la secousse, vous pensez... Tenez, on va aller prendre quelque chose, puisque vous êtes si aimable, et je vous dirai le truc de bout en bout.

Ils s'assirent dans le petit café. Michèle faisait des signes de tête à tous les passants. Elle papotait sans fixer sa parole. Elle avait les bras nus, pas un bijou, des dents magnifiques.

— Tout cela est venu, — dit-elle, — à cause de Thérèse. Thérèse est une petite un peu nouille que nous avons en loge, à côté de Lydia. Il y a huit jours, des messieurs très bien sont passés à l'entr'acte : la Commission de sécurité. Elle calcule l'air, l'eau, les microbes qu'on respire. Elle défend le personnel. Elle compte les grenades à incendie pour le gouvernement. Dans notre loge il y a une porte de secours, derrière la table de Thérèse, qui donne sur un balcon et l'escalier de fer. La porte est cadenassée, comme de juste. Les messieurs ont demandé à Thérèse si on l'ouvrait. Elle a dit non, cette petite, malgré les gros yeux du régisseur. Ce qu'elle a été engueulée après! Mais on a déverrouillé la porte. Nous autres, nous étions bien contentes, vu la chaleur : on allait se pavaner toutes nues sur le balcon, même qu'aux matinées il y a des voisins qui se sont plaints du chahut, et de l'indécence, qu'ils disent; ils veulent sans doute payer cinquante francs pour

se rincer l'œil! Mais autour de la boîte, il y a des jardins, vous savez, des propriétés de vieilles marquises.

Elle but son whisky gazeux et soudain se mit à pleurer.

— C'est bête, — dit-elle. — Je chiale pour de bon, parce que je suis énervée rien qu'à raconter l'affaire qui m'a tant remuée; et les autres donc! Il ne faut pas m'en vouloir. Donc hier, le feu s'est mis dans la penderie aux costumes : la faute à qui? personne ne le sait. Les allumettes sont défendues; mais c'est si commode pour les cils. Et puis ils n'ont pas besoin d'accuser le monde : leur électricité suffit bien à faire tout flamber. En trois secondes, il y avait une fumée, des cris! Les plumes qui puent le roussi, les paillettes qui grésillent! On s'est bousculées un peu; une fois dans le couloir, tous les hommes étaient montés pour nous voir hurler. Les pompiers en dernier, naturellement. Enfin on casse les bouteilles, on dévide les tuyaux; on crie au porte-voix : le sinistre est circonscrit! Et le régisseur, n'ayant plus peur, se met à gueuler comme un sourd après nous...

» Et c'est alors qu'il voit que deux manquaient à l'appel; Thérèse et Lydia s'étaient barrées, elles, par le balcon. La petite d'un seul coup, pfuitt! jusqu'au bas des échelles... et dans la cour elle pleurait toutes les larmes de son corps. Mais votre amie, elle, avait eu moins de chance. Son pied a glissé, s'est pris entre deux barreaux rouillés de la rampe, coincé, tordu. Elle s'est évanouie, vous pensez : derrière elle, la porte, le feu, la fumée; et la douleur en plus. Ah! elle ne s'est pas fait attraper, elle n'a pas pleuré non plus. Je la croyais morte, à la voir passer sur les bras du coiffeur (un courageux, celui-là!) qui la descendait vers le médecin. Au premier étage, la Juanita, qui n'est pas si tante qu'on le dit, a poussé des cris en espagnol, a ouvert sa loge, a fait étendre Lydia sur son divan. Il y avait même là un monsieur qui sur son calepin commençait à tirer son portrait. La Juanita lui a dit : « Tu n'as pas d'entrailles, tu es un sale nègre », et devant la victime ils se sont pris aux cheveux.

Enfin Lydia s'est ranimée, comme vous savez; elle n'a jamais voulu aller à l'hôpital. Et pourtant elle souffrait de partout, et ne parlait presque pas. On l'a embarquée en douce, sous des couvertures. Sa robe était brûlée. Dieu sait

quand elle pourra marcher. Dansera-t-elle encore seulement?

Michèle songea et dit :

— En somme, nous autres, c'est ce qui peut nous arriver de pire, être touchées à la patte. Moi encore, qui suis de la grande espèce, je pourrais toujours être mannequin. Pourtant si je savais que je ne doive plus danser, je ferais la bombe un mois (oh! mais la vraie bombe) et je me détruirais après. Mais qu'est-ce que je vous dis là?

Elle sécha ses pleurs, posa sans façon sa main douce sur la main de Julien.

— Allons, il faut prendre la vie comme elle est et ne pas s'en faire. Lydia, je crois qu'elle s'en faisait... Il y a des mois que je devine ça. Les femmes seules comprennent quelque chose aux femmes. Vous avez peut-être bien dû lui manquer, je parie?

— Oui et non, — murmura Julien.

— Qu'est-ce que je disais? La chose date même du mois de juin. Elle ne semblait plus dans son assiette. Elle ne mangeait plus de bonbons. Elle se laissait chercher des crosses sans répondre. Alors nous (on est bête quelquefois) on la charriait, on lui parlait de ses malheurs en amour, on racontait qu'elle faisait une noce folle (comme si ça lui ressemblait hein?) On la voyait filer le soir seule comme une pauvre malheureuse. Elle lisait même des livres, ah! des livres!... Alors, c'était vous son ami? Il faut excuser ce que je dis, qui me passe par la tête. Mais tenez, je vous ai vu quelque part! J'en suis sûre à présent; est-ce que vous n'êtes pas venu un soir, près de la gare, écouter nos bobards derrière votre journal déplié? Qu'est-ce que vous faisiez là?

— J'étais jaloux, — dit-il.

— De qui? Pas de Dalmazzo tout de même! Je connais Lydia; elle ne cèderait pas au pape, s'il ne lui plaisait pas. Et même s'il lui plaisait, j'en suis sûre, elle ne se le pardonnerait pas...

Il y eut un silence.

— C'est heureux, — fit enfin Julien.

— Non, — dit-elle farouchement. — C'est malheureux pour une femme. Je ne suis pas née d'hier, et je puis le dire : ce qu'il y a de plus mauvais, c'est de trop penser.

Elle secoua ses boucles et remit son chapeau en parlant de la chaleur. Elle se demandait si ce monsieur peu loquace ne l'avait pas conduite à trop bavarder. Elle le regardait curieusement; il avait l'air triste — chose naturelle — distrait même, et quelque chose de plus mystérieux. Elle voulut lui faire compliment :

— Vous permettez? Je vous observe, ça n'est pas trop poli. Mais je trouve que Lydia et vous, vous vous ressemblez un peu. Pas de visage. Autrement.

— Je n'en crois rien, — fit-il. Et pour rompre le sujet :

— Celle-là qui sort de derrière la cloison, est-elle du Palladium aussi? elle est rudement gentille.

— Je pense bien, — dit-elle. — C'est Suzy; elle a eu le prix de beauté au mois de janvier. Elle faisait les chars après minuit à Tabarin; maintenant, vous voyez...

Un gros monsieur se montrait derrière cette jolie fille émaillée et brillante; sa boutonnière était si décorée que Julien le regarda, le reconnut d'un seul coup. Comment! c'était cette lourde voix qu'il entendait à la sortie des artistes, dans la pénombre? La voix de M. de Gouin?

M. de Gouin se vit reconnu, le reconnut aussi et lissa sa moustache. Il salua Michèle d'un geste majestueux, sembla hésiter, et offrit une large main à son cousin Lepers. Un sourire grave et paternel l'éclaira, sans un mot. Il suivit Suzy qui, devant la porte tournante, lui dit, en mordant son collier :

— C'est ça, tes amis? Ils n'ont pas l'air gai.

— Ce jeune homme, — fit M. de Gouin, — est même de ma famille. Il vient de subir un deuil cruel, et ceci t'explique...

— Du flan! — interrompit-elle. — Les hommes ne sont tristes que lorsqu'ils ont commis une saleté.

Les battants de verre emportèrent ces paroles dans la nuit chaude. Julien et Michèle restaient face à face. Il ignorait toujours l'adresse de Lydia et précisément ne pouvait la demander. Son angoisse augmentait. Il dit à sa compagne :

— Lydia sera bien contente de savoir qu'on pense à elle. Vous pourrez venir la voir.

— Pas ce soir, — dit-elle simplement. — Je suis retenue.

Il comptait se faire mener adroitement par elle jusqu'à

la porte, sans qu'elle se vît conduisant leurs pas. Mais tout s'écroula de nouveau.

— Alors, — fit-il, — il faudra lui téléphoner.

— Je ne sais plus le numéro : Voyons : *Lamarck, Lamarck.*

— Tiens, — dit-il, — moi non plus! Ah! c'est fort! les chiffres et moi, nous sommes brouillés! Mais voici l'annuaire.

Il feignit de chercher très lentement. Michèle s'impatienta :

— Donnez le bouquin!

Et du doigt elle ouvrit les pages, suivit les colonnes. « Ah! voilà! » Elle nota le chiffre. Il n'eut, lui, qu'à lire négligemment le nom de *Embassy Hôtel,* rue Marcadet... Elle se méprit à son sourire, et crut qu'elle lui plaisait. Elle peignit ses lèvres tendues en clignant les yeux vers lui. Heureuse Michèle!

Ils sortirent ensemble. Il lui demanda où elle voulait aller. Elle désigna la place Blanche; sur un mot elle fût restée avec lui. Il ne s'en aperçut point, cette abjection lui eût rendu sa tristesse. Ils trouvèrent arrêté un vieux fiacre à cheval; le cocher semblait fort ivre, et titubait devant son attelage. Michèle battit des mains. Le cocher offrit de monter sur sa rosse en piqueur, pour montrer qu'il était un ancien dragon. Il saisissait le harnais à pleines mains, levait la jambe, retombait pesamment. A la fin il revint à la sagesse, grimpa sur le siège, mit la carriole au trot. Michèle pouffait de rire. Quand elle fut calmée, elle dit à Julien :

— J'aime mieux les vieux gais que les jeunes qui ont le diable en tête.

Elle ne pensait plus qu'il l'embrasserait. Il la quitta en effet au milieu des lumières, et lui serra la main en grande cérémonie. Elle s'en alla flattée, et tout ahurie de cet homme-là. Le cocher éloignait au pas sa voiture; il chantonnait; son chapeau coiffait une des lanternes.

XV

— C'est au 40, — répondit sans se lever la patronne de l'Embassy Hôtel. — Mais vous êtes médecin, que vous venez à cette heure? Elle dort au moins!

Julien se tenait sous la pendule qui marquait une heure

et quart et clapotait dans le silence. Un piano ouvert, des poupées en plâtre ornaient le bureau, qui ouvrait à l'entresol deux baies sur la rue et sur l'escalier.

— Vous avez de la chance que je veille! — dit la femme. — Ernest (c'est le garçon), a permission de cinéma : et vous voyez à quelle heure il est dehors! Moi, je me couche, tant pis. Ne faites pas trop de bruit en redescendant.

Et laissant tomber son journal, elle arriva près du visiteur :

— Je vous laisse monter, monsieur, à cause de votre bonne tenue. Et puis le cas est particulier. Dites bien à cette petite qu'elle aille à l'hôpital si elle se sent trop souffrante. Depuis hier on ne l'a pas vue, elle n'a pas sonné. Je n'aime pas savoir des malades dans la maison. Tenez ici, dans le bureau, on joue aux cartes après dîner, on écoute le phono jusqu'à des minuit tous les soirs, à cause des clients artistes qui rentrent tard. Mais à quoi ressemble une personne là-haut, dans son lit, qu'on empêche de dormir sans doute, et qui vous empêche de rigoler ferme?

Il monta; l'escalier au tapis rose, bardé de cuivre, tournait raide, plus poudreux et plus sale à chaque étage; les paliers s'encombraient de balais mécaniques, de paille de fer en tas; il restait sur les marches des plateaux avec des théières, des pains rongés, des bouteilles vides, parfois une assiette mal léchée que le chat fuyait d'un bond sournois. Quelques lampes manquaient au plafond; et dans le couloir la lumière bleue permettait à peine de déchiffrer les chiffres au fond des encoignures. Au troisième, une femme dépeignée, devant une porte ouverte, promenait et secouait un bébé. Des ballons, un ours en peluche, indiquaient que le carré servait d'arène à la marmaille. La mère fredonnait une ronde enfantine. Elle se tut pudiquement en écoutant les pas de Julien. Elle prit une contenance en disant : « Hou! le méchant Sisi, le méchant Alexis, qui ne veut pas dormir! »

Quand Julien fut passé, elle courut au palier et risqua un œil pour voir où allait cet inconnu. Il tâtonnait au cinquième devant le 40; et frappa doucement. Il n'entendit que le battement de son cœur, de ses tempes. Il frappa encore. Rien ne répondit. Il serra doucement le bouton qui cédait sans trop crier. Et peu à peu, la tête perdue, il entra.

Sous une lampe voilée de tulle rose, il ne vit d'abord qu'une chambre étroite, étouffée, en désordre. Il se tourna vers un lit où un corps gisait, presque nu, les yeux fixes, les mains tordues. Et à ce moment il sentit une lourde odeur de camphre. Il ne reconnaissait point Lydia. Et elle le regardait comme un assassin ou un voleur de nuit. Il ne restait d'elle que quelques cheveux pâles en désordre, et ce regard noir dilaté. Il y avait une tache sombre à son front, comme du sang.

Enfin une espèce de voix neutre passa sur ses lèvres :

— La fenêtre, — disait la voix.

Dehors, l'air immobile d'une cour, l'ombre d'un puits...

Il se taisait aussi, la main crispée sur une dentelle sale. La voix reprit lentement :

— C'est vous? Je savais bien que ce serait vous!

Il s'excusa :

— J'ai pensé, puisque vous étiez souffrante...

— C'est vous! Eh bien! Regardez-moi. Voilà ce que vous avez fait.

Elle fit effort pour s'essuyer la bouche :

— Qu'est-ce que j'ai donc? Je me suis mordu la langue... Oh! vous pouvez approcher à présent. Ce n'est pas beau à voir; vous l'aurez voulu...

— Mais quoi? — dit-il, la gorge serrée. — Mais quoi? Vous me cachez quelque chose?

Il ne voyait plus que ce petit visage en sueur, blafard, une poitrine serrée maladroitement dans un linge. L'odeur huileuse le pénétrait. Lydia baissa les yeux :

— Soyez tranquille. Vous n'aurez pas d'enfant; tout est mieux ainsi, n'est-ce pas?... Cinq mois...

Alors seulement il remarqua des cuvettes rouges, des chiffons souillés. Il saisit une main humide, dont le pouce se pliait obstinément; il se pencha sur elle, sur le pauvre corps brûlant. Il eût offert son sang pour être pardonné, il eût offert des larmes, qui venaient enfin.

Elle lui dit :

— Mon pied, ce n'est rien. Mais le reste. Je crois que je vais mourir... Dites pourtant : Est-ce que les autres vous ont raconté des choses à mon sujet?

Il ne répondit pas.

— Non? bien vrai? Ou alors ce sont des mensonges. Il n'y a eu que vous! je le jure! Je peux bien le dire à présent... Et mes mots comptent. Ma langue, on dirait, n'est pas à moi. J'ai dû tomber, me cogner la tête. Qu'est-ce que ça veut dire? Je ne me souviens de rien. Si je perds encore mon sang, ce sera fini... Ah! j'ai peur!

Elle sembla étouffer, serra les mâchoires et regarda cet homme comme au delà de son regard.

Il disait des paroles, douceurs, promesses, serments, qu'elle n'écoutait plus. Parfois elle frémissait de la tête aux pieds. Il se releva, courut, proposa des soins, du secours. Alors elle s'efforça de parler encore.

— Restez tranquille! — dit-elle.

Il sonna. Il attendit pourtant. Rien n'arriva.

— Vous voyez bien, — reprit-elle. — On mourrait seule ici. C'est beaucoup mieux comme ça... Non, ne descendez pas; si vous partiez, je serais là comme un chien. Non! pas une minute! non, je ne veux plus être seule!... Tiens, c'est vous qui pleurez maintenant?... Bien tard... Allez, je ne vous en veux plus.

— Lydia, — murmura-t-il en l'étreignant.

— Ah! que j'ai mal! ne me touchez plus... Oui, je vous pardonne. Vous savez pourquoi?

Il fit signe que non.

— Parce que je, parce que...

Et tout bas, comme jadis, les lèvres articulèrent le mot d'aveu qui jamais entre eux ne devait sonner. Et une main se leva pour esquisser une caresse à l'homme coupable.

Pour lui, il était affolé de cette révélation qui disait son indignité et sa honte. Et il se cachait le visage devant ce visage qu'il eût voulu ardemment regarder, aimer enfin à découvert.

A ce moment les mêmes secousses agitèrent le corps de Lydia; ses yeux se noyèrent; il n'y eut plus qu'une bête possédée qui se tordait, qui suait sa douleur avilissante. Sa frénésie mordait, grimaçait, suffoquait; une écume rouge parut à sa bouche. Et Julien, qui la serrait à pleins bras, eût voulu arrêter, briser au besoin ce corps qui semblait chasser son âme... Il la sentit soudain calmée. Un sommeil si profond l'arrachait à lui, qu'il lui palpa les joues, lui toucha les paupières.

Pour ne point voir les choses affreuses, la chambre ignoble, il ferma les yeux, collé contre ce visage. Cela dura longtemps, si longtemps qu'il s'assoupit, lui aussi. Le réveil ne marchait plus, quand il se retrouva engourdi sur le corps de Lydia. Elle brûlait toujours; et ce fut la voix de Lydia, qui dit encore :

— Maman, j'ai peur, j'ai peur. Ah! que j'ai peur!... Vous avez peur aussi. Mais pourquoi! Je ne suis pas morte. Je ne sens rien; je n'entends pas. Dites, est-ce que je me suis évanouie?

— Non, — fit-il, — un petit malaise! Je suis avec vous, à côté de vous.

— Oh! mais, — dit la voix. — Et si je m'en vais, je serai seule?... Oh! non, pas seule!... Non! non! Je ne veux pas!... Est-ce que ce sera fini?... Promettez-moi, jurez-moi... Mourir, je veux bien, mais pas finir... Vous comprenez?

— Oui, — murmura-t-il devant ces yeux clos. — On ne finit pas, vous savez. Il y a une âme.

— Pas finir... — répétait la voix. — Pas finir... Pas finir...

Accroché à elle, il la croyait accrochée à lui. Il la voyait de tout près, à travers ses propres larmes. « Pas finir! oh! pas finir! »

— Pas finir! — disait la voix et il comprit peu à peu que c'était une âme qui avait parlé, et qu'un sommeil plus profond l'avait saisie dans ses bras. Il ne tenait plus qu'une dépouille baignée dans le sang, un torse visqueux d'où retombaient des linges. Il n'eut pas à craindre des paupières ouvertes, un regard fixe, des poings serrés. Elle se laissa mettre docile à l'attitude du repos. Il essuya les souillures de la face; il remonta le drap jusqu'au menton sur le corps que nul ne devait plus voir.

Puis il eut peur du visage, et il le couvrit aussi. Ce geste fait, il crut avoir chassé Lydia de la vie. Il s'accusa de sa mort. Il arracha le drap; il attendit un battement, un souffle. Le temps passait, combien de minutes ou de quarts d'heure?... Un peu d'étoffe rejetée, ce fut tout.

... Le matin pâlissait déjà. Et seulement alors il se trouva seul, dans un effrayant silence. Sur la cheminée, le réveil marquait une heure du soir passé. Un souffle d'air tremblait dans le rideau de la fenêtre. Il y avait des hardes sur une

malle d'osier, une chemise légère; au mur des photos épinglées, de belles personnes vivantes; par terre, près des cuvettes immondes, des souliers minuscules, en lanières tressées, une bride, un talon, un journal roulé en boule.

Il regarda sans larmes le simulacre menu qui se fondait avec le lit misérable. Il sentait une tendresse consolante plutôt que le désespoir; et pas encore l'absence, la solitude. Il quitta le chambre sur la pointe des pieds comme pour ménager une vivante. Il laissa la porte entr'ouverte. Il se retourna, écouta en vain. Il descendit l'escalier interminable. Le chat même n'y était plus.

En bas il trouva devant la porte d'une alcôve un petit homme à cheveux gris hérissés, qui enfilait son veston.

— Qu'est-ce qu'il y a? C'est moi Ernest.

— Il faudra vite prévenir la patronne, un médecin; la dame du 40 vient de passer.

— Quoi, quoi! — grommela l'homme. — La petite dame qu'on a rapportée avant-hier et que j'ai aidé à remonter..? Comment : dans l'hôtel, comme ça? Ça ferait du vilain. Heureusement que c'est encore la nuit. Enfin je vas réveiller madame. Mais qu'est-ce que je vas lui dire? Elle ne me croira jamais. Elle criera que je suis saoul.

— Un accident, dites-lui, un malheur en couches...

Le garçon fit la grimace, gratta son cou :

— Enfin, — dit-il, — c'est des choses qui arrivent. Mais vous êtes bien sûr? Et, dites voir, qui est-ce qui va payer?

— Mais moi, voyons! — dit Julien.

Alors Ernest, rassuré, s'en alla gratter à la plus belle chambre, où Madame, toute moite dans sa camisole, apprit derrière la porte que la petite du cinquième était morte subitement la nuit, qu'on allait passer une matinée blanche, qu'Ernest se chargeait de courir à un hôpital, et que l'ami de la défunte était là, rudement ennuyé, cet homme, et pas fier, mais bien discret aussi, et ne pleurant pas.

XVI

Non, Lydia n'aura pas eu le drap vert et la fosse commune; celui qui s'est occupé de tout a voulu qu'on la menât dans

une église et qu'elle dormît au cimetière de Gentilly, où les concessions ne sont pas trop chères pour un homme qui possédait encore cinq mille francs d'argent liquide. Cet homme-là a même payé d'avance à un marbrier une dalle de grès à lettres creuses : *Lydia Lemège, dix-neuf ans*. Mais il n'a pas osé paraître au convoi où a brillé une superbe couronne (la souscription de la loge n'est pas perdue), où l'on a vu Michèle en robe rose, Thérèse pleurante et Édith, qui se poudrait un peu trop souvent; où aussi Lucette Fauvel a pu aller soutenir madame Lormier, devenue insensible autant qu'aveugle, et qui d'ailleurs croit aux esprits... Raymond Fauvel et son petit lot, une amie qu'il a en ce moment, une jolie rousse très convenable, sont venus sur le side-car; ils ont déjeuné un peu tard sous une tonnelle de guinguette, où les feuilles mortes sont si nombreuses que le cimetière, et non la route nationale ni les jardinets voisins, a dû les y envoyer. Lucette pense maintenant que ce fut une corvée bien désagréable, mais elle a pleuré toute la matinée. Quelqu'un l'attend d'ailleurs pour la consoler à seize heures trente, près de chez elle, et lui parler de choses sérieuses.

Elle ne se demande même plus si Julien ou un autre s'est tant occupé de Lydia. Madame Lormier, qui ne cherche pas plus avant, a soupiré tout juste qu'il s'agit d'un homme bien convenable. Pour l'amie de Julien, elle ne pense plus à traiter la petite morte comme une rivale ou une fille perdue. Elle comprend même, jusqu'à un certain point, qu'il y ait des hommes à manies, à passions. Et quand elle se rappelle de Lydia certains souvenirs, elle commence à croire que jamais la pauvre n'a rien donné à cet imbécile-là. Parfois elle se demande si, malgré tout, cette circonstance n'est pas plus vexante qu'une trahison; mais elle n'y réfléchit guère. Il y a tant de piqués en ce monde, et l'on n'a pas le temps, si l'on veut vivre, de tant ergoter, n'est-ce pas? Quant à liquider elle-même la situation, c'est l'insouciance et non la lâcheté qui l'en empêche : Raymond est un homme, Raymond est là pour les explications loyales. Et d'ailleurs, on pourrait aussi bien laisser tomber l'autre sans manières; l'affaire est cuite, n'y revenons pas.

Raymond s'acquitta pourtant de la mission. Il attendit

même une heure sur le carré de briques, rue Saint-André-des-Arts, pensant que Julien ne voulait pas lui ouvrir; ces vieilles portes ont des judas silencieux. Il devint furieux puis il se calma. Il s'établit en bas, dans un bistro, en face de la porte.

Il vit enfin l'oiseau rentrer au nid; il l'appela. Tous deux se serrèrent la main, et c'est debout, devant le zinc, d'homme à homme, qu'ils causèrent. Julien ne fut pas l'embarrassé.

— Parce que, — disait Fauvel toujours bon diable, — ma sœur n'est pas intéressée. Elle ne demande plus un sou. D'autres à sa place, hein, voudraient quelque chose, pour avoir été compromises... Mais voilà, nous sommes francs. Lucette a trouvé cette fois non un ami, mais un prétendant, tout ce qu'il y a de sérieux, Vous saisissez, il lui propose d'aller devant le maire; et dam! ça fait plaisir à la gosse; car elle a assez de rouler, de changer, quoi? Les hommes, qu'elle dit, c'est si trompeur et si contrariant. Des idées de femme, vous pensez bien; mais dans son cas, on ne peut pas dire qu'elle ait tort... Oh! moi, je ne vous fais pas de reproches. Vous resterez un copain, de toute façon, et si jamais vous aviez besoin de Fauvel... Mais pour se voir, c'est plus difficile, à cause de la petite, qui est à cran contre vous. Et puis, il faut vous dire que son nouveau vous connaît aussi; ça pourrait être gênant pour tout le monde.

— Qui est-ce enfin, le nouveau?— demanda Julien fort détaché.

Raymond hésita un peu, et dit, rougissant :

— Vous ne voyez pas? vrai? un de vos copains, allons... Monsieur Davidou, qui habite rue Bobillot, et qui travaille à votre laboratoire...

— Eh! mais j'en suis bien content. Vous les féliciterez. C'est un garçon d'avenir. Vous savez que votre sœur finira sans doute sous-préfète quelque part?

— Peuh! — dit Raymond, homme libre. — Le gouvernement et moi, ça fait deux...

Tout de même, il sourit et promena sur le comptoir, sur la serveuse pâle, sur les bouteilles bariolées, un regard béat. Il voyait dans une glace son image robuste et brune près de Julien maigre et blond, qu'une buée justement semblait

effacer déjà. Il aimait à protéger. Il tapa sur l'épaule de son compagnon, et demanda :

— Alors, on s'en va contents l'un de l'autre? Je repaie à boire, moi. Et les affaires à vous, comment vont-elles?

— Très bien, — dit Julien. — Depuis cet après-midi je suis employé à la publicité d'un grand magasin. Dam! il va y avoir des heures de bureau.

— Ça vaut mieux que des heures d'usine, — reprit Fauvel. — Mais c'est moins déshonorant que d'exploiter les autres. Voyez-vous, je vous parle en ami; ce qui me dégoûterait, ce serait un bourgeois qui, à ne rien faire, se paierait nos femmes.

Il but d'un trait son verre, roula son chandail comme une collerette, se mira encore, et, s'essuyant les lèvres, il dit : « Au plaisir ».

Julien n'avait qu'à glisser sous la porte de M. Pardoux une lettre où il prenait congé de sa sous-location pour le début d'octobre. Désormais il faudrait loger dans un garni, aux Ternes, le plus près possible de l'esclavage. Il lui restait encore six cents francs dans la poche; mais on promettait l'avance du premier mois.

Il avait déjà vu le décor où il passerait huit heures par jour de sa vie inutile : sous les combles du grand magasin, des bureaux écrasés par des fermes de fer, peintes en gris, où pendaient des calendriers, des chapeaux, des aide-mémoire. Comme la journée avait été chaude encore, la chaleur lui avait paru étouffante; mais l'automne venait et l'hiver serait long... très long, à corriger des textes de catalogues, à choisir des dessins et des papiers, à espérer surtout qu'un jour on le chargerait de graver lui-même. Heureusement le chef de la publicité était de Lille et fils d'un vieux confrère de M. Drémoncourt. Le rayon de parfumerie était proche, et semblait un jardin près d'une fournaise. Partout des femmes s'agitaient, qui chuchotaient déjà en voyant paraître Julien. Mais qu'étaient ces femmes-là qui continuaient de vivre, et qui cherchaient, elles aussi, à devenir compagnes, épouses, mères, de corps sans âmes, ou de cœurs sans remords?

Il lui restait une soirée libre, la dernière de sa vie, après tout, où il pût croire que rien n'avait changé.

Il était moins triste que courageux. Il pensait à son tour

qu'il est beau de figurer un malheureux dans la foule, un salarié, selon Fauvel, et d'expier un peu, qui sait? le crime d'y avoir méconnu et perdu une âme. Il poussa donc jusqu'aux lieux qu'il ne reverrait plus, monta sur le rempart à la porte d'Ivry; le village et le clocher de Gentilly luisaient vaguement sous le ciel; dans l'herbe lépreuse, au milieu des ordures, des vagabonds étaient couchés. Plus bas, sous la poterne, il remarqua deux mendiants sans âge qui, du moins, n'étaient pas seuls au monde. Ils dormaient aux bras l'un de l'autre, lui rigidement assis, elle accrochée à son homme, dans l'attitude d'un élan de confiance et de tendresse éternelles. Ils avaient déjà la couleur de la boue, de la terre où ils seraient confondus, mais dans leur sommeil ils s'en échappaient déjà, comme plus tard, à l'heure de la délivrance.

Il vit aussi le temple antoiniste, le regard trouble et vert des vitraux équivoques, derrière lesquels l'homme roux devait expliquer l'illusion de la mort et la bonté créatrice de Satan. Il vit aussi une haute église catholique, dont les escaliers tombaient sur un trottoir étriqué, sur la puanteur sucrée d'une vespasienne. Un prêtre arrivait justement, un de ces sacs à charbon, dont Lucette murmurait « Bon pour un! » sur leur passage. Il était vieux, obèse, poussif. Il monta les marches, s'épongea; il semblait aller rendre sa vie derrière les portails de pierre blanche. Un tambour de cuir l'absorba et ce fut tout.

Julien descendit par les boulevards déserts, comme un an plus tôt, jusqu'à la Seine; partout il retrouvait des souvenirs vains, des souvenirs morts : la grille de Bercy, le taxi où Lucette et Lydia l'avaient serré entre elles, le cri des bêtes enfermées dans leurs cages et qui pressentaient l'hiver, son ombre à lui qui, comme autrefois, écartelée par les lampes, mêlée aux troncs d'arbres, tournait, pâlissait, se dédoublait. Il ne passait de loin en loin, sur ces trottoirs, que des monstres en quête d'un homme, et qui s'écartaient de la lumière.

ANDRÉ THÉRIVE

LE COURANT MODERNE

DANS

LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Un défaut inhérent à mon sujet même, c'est qu'il ne laisse pas de place pour parler de notre écrivain le plus accompli dans le roman, Édith Wharton, ou de nos poètes les plus éminents, Edwin Arlington Robinson et Robert Frost. La situation privilégiée de ces auteurs est reconnue depuis longtemps; mais ils ne sont ni modernes ni américains, peut-être devrais-je dire qu'ils ne sont pas à la fois modernes et américains, au sens que ces mots revêtent pour les gens qui nous demandent de signer une Nouvelle Déclaration d'Indépendance dans la République des Lettres. Les sujets choisis par madame Wharton pour ses romans et par M. Arlington pour ses poèmes sont bien nationaux, sont même très modernes, mais, par leur forme artistique et leurs idées sur la vie, ces deux auteurs pourraient presque appartenir à l'ère anglaise de la reine Victoria. Et, bien que M. Frost nous ait d'abord plutôt choqués par ses audaces de style, on n'a pas tardé à s'apercevoir qu'en esprit il ne s'était pas soustrait à la tradition de la Nouvelle-Angleterre de miss Jewett et de madame Freeman. Pour des raisons plus ou moins analogues je passerai sous silence cette légion de gens de lettres féconds qui, partant de l'honorable médiocrité de Booth Tarkington, Hamlin Garland et Meredith Nicholson, descend jusqu'à cet « as » du succès populaire, Harold Bell Wright, dont

le nom seul est synonyme d'infamie pour tous les critiques qui se respectent (à moins que je n'ose faire une exception pour moi, car j'ai une espèce de sournoise admiration pour le gaillard en question).

En fait il n'y a pas grand'chose à dire de ces gens du métier depuis madame Wharton jusqu'à M. Wright, excepté qu'ils fournissent des livres d'une facture plus ou moins honnête, écrits en un anglais plus ou moins bon, et que leurs pinceaux sont plus ou moins trempés dans le pot à couleur locale. Nous les lisons pour passer le temps, mais nous n'en parlons guère. Les écrivains qui appartiennent au mouvement moderne sont moins nombreux mais plus désireux d'attirer l'attention, et, si par hasard nous oublions de les prendre au sérieux, un des membres du clan, se sacrifiant pour le bien de ses confrères, publie un livre si audacieux ou si graveleux que les autorités épouvantées essaient d'en empêcher la circulation, et alors nous recommençons à parler d'eux.

En ce qui concerne leurs principes artistiques, ces soi-disant hérauts de l'aube nouvelle ne font, pour la plupart, cela va sans dire, que prendre la suite d'un mouvement semblable qui vient d'Angleterre, comme leurs modèles anglais à leur tour avaient pris leur mot d'ordre en France ou peut-être en Russie. Et, d'une façon générale, il n'y aurait pas grande exagération à dire qu'en ces questions Londres suit ce qui était la mode à Paris vingt ou trente ans auparavant, tandis que New-York se met en branle après Londres au bout du même laps de temps. Mais il est un de leurs articles de foi pour lequel les Américains ne doivent rien à personne : tous sans exception sont animés par un mépris cordial pour le Puritanisme de la Nouvelle-Angleterre et tout ce qui s'ensuit. Les « Jeunes » de Londres peuvent parler avec dédain de leurs prédécesseurs de la génération de Victoria, surtout des « Mi-Victoriens », (et cela; dans certains cas, en vertu de la bonne vieille maxime *pereant qui ante nos nostra dixerunt*), mais leur antipathie est bénigne comparée à la rage qui empourpre le cerveau d'un moderne de chez nous à la seule idée que la moindre fidélité ou le moindre respect soient dus aux pontifes qui, de Boston, énonçaient naguère leurs platitudes solennelles. Or il n'y a pas de lien aussi solide qu'une

haine commune et, si nos hommes nouveaux diffèrent largement dans leurs goûts, ils s'entendent merveilleusement dans leurs dégoûts. Sans doute, comme nous verrons, d'autres forces d'une nature plus positive s'exercent sur eux, mais c'est cette solidarité dans la révolte qui les unit et leur donne l'apparence d'une école. Cependant c'est précisément l'américanisme des écrivains contre qui ils se soulèvent qui marque ces rebelles comme Américains et les différencie des écoles européennes similaires. Ils savent, comme nous le savons tous, que la production la plus caractéristique des États-Unis jusqu'à nos jours c'est tout simplement la création de ces Puritains de la Nouvelle-Angleterre — Emerson, Longfellow, Lowell, Whittier, Hawthorne, Thoreau; et tels d'entre nous, tout en reconnaissant les insuffisances de cette littérature en comparaison avec les chefs-d'œuvre de l'Europe, ne laissent pas de l'estimer pour son originalité et de la chérir comme étant à sa façon une chose de beauté et de prix. Mais il n'en est pas de même de ces fils de la rébellion; ils prononcent l'anathème sur cette littérature à cause de ses vertus mêmes. Si tant est qu'ils se reconnaissent des ancêtres dans notre pays, c'est à Whitman et à Poë et, parmi les écrivains plus récents, à Stephen Crane que s'adressent leurs hommages.

Maintes raisons contribuent à cette répudiation de la primauté de la Nouvelle-Angleterre. Tout d'abord la jalousie de clocher joue son rôle ici comme en politique : les citoyens d'Oshkosh ou de Kalamazoo dans les vastes étendues de l'Ouest sont persuadés que leur berceau est ou doit être, tout autant que la Métropole des Puritains, un centre de lumière mondiale. Vous pouvez les voir, ces messieurs d'Oshkosh ou de Kalamazoo, de Chicago même, s'abattre sur New-York dès qu'ils sont sortis, littérairement parlant, de nourrice, car New-York c'est la ville de tout le monde et de personne, un endroit où des millions d'êtres s'assemblent pour faire des affaires, pour manger et pour mourir, où l'on parle yiddish ou italien et, à l'occasion, quelque chose qui ressemble à de l'anglais, mais où jamais personne n'est né.... Mais pensez-vous qu'ils émigrent à Boston? Jamais de la vie!

Et puis il y a la jalousie, plus large, du patriotisme. La

rumeur se répand que les Brahmanes de Boston, comme on les appelait, avaient reçu leur culture de l'étranger et qu'ils écrivaient en un langage servilement modelé sur celui de Londres, alors que nos hommes nouveaux sont à tout prix décidés à être « soi », à se servir d'un dialecte qu'ils aiment à appeler *good United States* et à créer une littérature à laquelle rien dans le monde n'aura ressemblé jusqu'ici. Naturellement ils se trompent; car ces poètes et ces essayistes de l'âge d'or de la Nouvelle-Angleterre, bien que fidèles aux lois traditionnelles de la grammaire et aux formes d'art établies, étaient au fond et en esprit plus distinctement nationaux, si on tient compte de ce que la nation était alors, que les présents apôtres de l'indépendance. Sûrement, s'il y a quelque chose que les écrivains d'aujourd'hui aient en commun par toute la terre, s'il y a quelque chose qui ne soit pas spécifiquement américain, c'est le Credo du Moderniste, à savoir que ce qui a été ne doit plus être et que nous voilà, d'un coup de baguette, libérés des lois, des conventions et des scrupules du passé, des anciens dieux et de leur code moral.

Oui, avant toute chose, les dieux et leur Morale! Les Puritains du début et du milieu du siècle dernier peuvent bien « s'être libérés », comme on dit, des dogmes et des rites traditionnels de la religion — (Emerson renonça à sa chaire de pasteur parce que le formalisme pourtant très anodin et très expurgé de l'Unitarianisme « avait cessé de l'intéresser ») — Emerson et sa tribu étaient moraux, terriblement; leurs œuvres sont tout aussi pénétrées de moralités religieuses que l'étaient les tragédies et les épopées de l'Athènes antique. Il y a naturellement divers stades dans cette révolte, une avant-garde et une arrière-garde. Il est tels de nos gens pour qui l'immoralité et l'irréligion sont un dogme qu'ils confessent avec joie; pour définir l'objet de leur attaque ils ont lancés dans la circulation les termes méprisants de « moralisme » et « religionisme » et, dès que l'Infâme lève la tête, dans la vie ou dans l'art, ils s'élancent à ses trousses avec une furie d'inquisiteurs. D'autres sont moins conséquents. Ils admettront, si on les met au pied du mur, que la morale et même la religion peuvent avoir une fonction utile dans le courant de l'existence, mais ils soutiennent qu'elles n'ont rien à faire avec les canons de

l'art. Quelles que puissent être les lois de la vie, l'art existe pour l'art, pour le seul art sacro-saint.

Telles sont donc les animosités qui unissent en frères ces champions de la liberté qui par ailleurs sont si peu centralisés : haine du Puritanisme, répudiation du « Moralisme » et du « Religionisme », émancipation de l'art à l'égard des responsabilités de la vie. Ils ont appris une leçon de ces pèlerins méprisés de la Nouvelle-Angleterre et ils se sont réellement « libérés ».

En gros, nos modernes se divisent en deux écoles différentes et souvent antagonistes, l'école esthétique et l'école réaliste. De l'école esthétique Amy Lowell, jusqu'à sa mort survenue récemment, était peut-être l'esprit directeur, comme elle en était incontestablement l'artiste la plus accomplie. Miss Lowell s'est contentée en somme d'adopter les instruments que des mains plus hardies avaient forgés. Suivant la mode du jour elle a rejeté les entraves de la rime et du mètre pour ce qu'elle croyait être l'élargissement du vers libre. En bonne Américaine qu'elle est, elle emprunte sa forme à Whitman, puis, en bonne cosmopolite, elle façonne cette forme d'après des modèles parisiens. Ainsi sa pratique de « l'imagisme » était de son propre aveu chose française. Mais il faut qu'un esthète moderne soit original et c'est pourquoi miss Lowell ajouta à son répertoire ce qu'elle appelait « la prose polyphonique ». L'idée de cette invention lui est venue en fait des œuvres de Paul Fort; mais, au lieu de baser comme ce dernier son rythme sur l'alexandrin, elle choisit « la longue et fluide cadence de la prose oratoire » et ainsi elle créa un nouveau genre ou tout au moins un vocable nouveau. Donc la prose polyphonique, comme la définit miss Lowell, est « une forme orchestrale; le ton n'en est plus simplement un et mélodique comme celui du *vers libre*, par exemple, mais il a la variété du contrepoint ». Vaste programme et qui, lors de son apparition, fit tapage dans quelques petites chapelles littéraires. Mais les résultats, il faut bien l'avouer, ont été maigres. La réputation de miss Lowell, quoi qu'il en survive dans l'avenir, reposera, j'en suis sûre, moins sur sa prose polyphonique que sur son vers libre ou rimé. Dans ce domaine on ne saurait lui refuser une veine d'authentique talent et certains de ses

poèmes offrent une suite d'images fermes, incisives, d'une rare beauté. On ne saurait dire jusqu'où elle serait arrivée si elle n'avait été gênée dans sa marche par une espèce de scholastique esthétique; elle me fait parfois penser à un génie que chevauche sans merci la sorcière Théorie. Elle a joui d'un succès d'estime pendant sa vie et la joyeuse légende de ses excentricités contribue encore à la gaieté d'au moins une nation sur la terre, mais son influence littéraire est mince et, je le soupçonne, déjà sur le déclin. En fait ce ne sont plus les mystagogues du vers libre qui marchent à l'avant-garde de l'insurrection. J'ai entendu un étudiant (ses aspirations à l'amoralisme littéraire l'avaient fait expulser temporairement de l'Université) me dire en parlant de Carl Sandburg qui a chanté en vers très libres *la Fumée et l'Acier* de Chicago : *Sandburg, ça n'existe pas.*

Parmi les esthètes vivants, James Branch Cabell, une figure quelque peu énigmatique, est incontestablement celui qui fait le plus parler de lui. A dire vrai il reposait naguère dans une douce obscurité, quand il devint tout d'un coup célèbre grâce à l'action des autorités fédérales qui, alarmées par la morale libre de son *Jurgen*, en interdirent la circulation par la poste. Dès lors sa gloire fut consacrée comme martyr de l'Art (avec majuscule), car les « intellectuels » américains ont la conviction plutôt naïve que ce qui est défendu est artistique. Quant au livre lui-même j'avoue réserver encore mon jugement. Vous entendrez des gens de grande lecture et apparemment de goût exercé l'acclamer comme un chef-d'œuvre immortel et l'auteur comme notre plus parfait ouvrier de lettres; d'autres, à savoir la majorité des gens de raison sobre, vous diront que le livre relève du genre « rasoir » et ils ajouteront dans un sourire que l'auteur, pour parler la bonne langue du poker, n'est qu'un *four-flusher* prétentieux. Autant que je sache les plus extrêmes de nos Jeunes ne prennent pas l'œuvre au sérieux; mais qu'est-ce qu'ils prennent au sérieux? à l'exception peut-être du faramineux *Ulysses* de James Joyce, qui n'est pas américain. Jurgen est un poète médiéval et un prêteur sur gages de Poictesme (*sic*) qui, par un don magique, revit ses expériences de jeunesse dans une sorte de rêve fantastique. L'histoire est une allégorie

de la vie qui s'exprime par d'étranges aventures et des symboles plus étranges encore, et dans la trame de laquelle sont tissés des fragments de toutes les mythologies de l'humanité. Cela prétend à être « rosse », ironique, désenchanté et inquiétant de profondeur — ce qui est sûr, c'est que c'est toujours érotique. La méthode pourrait être décrite comme un dosage de Maurice Hewlett et d'Anatole France, une tentative pour atteindre le fin du fin de l'art conscient en se donnant des airs d'innocente simplicité. Pour ma part j'avoue avoir été pris de-ci de-là par des passages, voire des chapitres entiers, où, au travers de factices joyeusetés, se laisse deviner une sagesse triste et contrite, née de l'obsédante méditation de la fugitivité des choses terrestres. Mais voilà qu'une fausse note, une échappée de gros anglais provincial, une pointe d'esprit de mauvais aloi venaient rompre le charme et me faire sentir que cette érudition si pompeusement étalée était plus superficielle que solide, cet art plus sophistique que raffiné et cette manière, avec ses airs supérieurs, plus vulgaire qu'autre chose. Une veine de génie manqué, voilà ce que *Jurgen* nous offre sans aucun doute et cela suffit pour expliquer l'attraction qu'il exerce sur une certaine catégorie de critiques. Mais je ne puis m'empêcher de me demander si la réputation de cette œuvre auprès du grand public ne dépend pas surtout de sa lubricité fuyante et savamment suggestive.

Outre *Jurgen* M. Cabell a écrit une série de romans conçus sur un plan qui, à en croire sur parole ses admirateurs, surpasse les ambitions combinées de Balzac et de Zola. Ce n'est pas la société d'une période comme le Second Empire ni la chronique d'une famille comme les Rougon-Macquart qui suffiraient à fixer l'imagination vagabonde de notre citadin de Richmond, Virginie. Je cite d'après l'introduction de Björkman à l'édition complète des œuvres de Cabell : « Prenant comme point de départ son propre temps et le milieu immédiat où s'est écoulée sa propre jeunesse, M. Cabell s'est assigné pour tâche de suivre les racines d'un groupe social dans toutes leurs ramifications à travers l'espace et le temps. A la poursuite de cette immense tâche il a produit une série de « vues » cinématiques intensément dramatiques et psy-

chologiquement exactes qui représentent de nombreuses existences humaines. Étudiées dans l'ordre qui leur convient, ces vues nous décrivent la ligne étonnamment complète d'une hérédité se développant depuis le temps des troubadours jusqu'à la veille de la génération où apparaît *Main Street.* » Il n'est pas étonnant qu'en comparaison avec un plan de cette envolée Balzac paraisse « statique » et « provincial ». Ce que M. Björkman écrit là n'a naturellement pas le sens commun. Les romans en question sont assez habilement faits, assez intéressants et, dans les passages où la fantaisie de l'auteur se donne libre jeu, ils offrent parfois une veine de mélancolique et ironique sagesse; mais, après tout, ils ne sont rien qu'ordinaires; ils ne portent aucune des marques de la grandeur. Les comparer avec la *Comédie Humaine* c'est faire montre d'une ignorance de l'art et de la vie qui, malheureusement, n'est pas limitée à M. Björkman parmi les journalistes les plus éveillés de New-York.

Pour mon goût, le plus intéressant des livres de M. Cabell est *Par delà la vie* où il expose sa théorie personnelle de l'art en opposition directe avec les dogmes et les pratiques des réalistes. L'œuvre, je l'avoue, est déplorablement inégale et le porte-parole de l'auteur (on nous le présente comme un romancier en retraite, très excentrique, très érudit, très cynique et étrange) dégénère bientôt en un mannequin coriace et sec comme cuir de bottes. Mais, quand M. Cabell parle littérature, il a quelque chose à dire qui au moins retient l'attention. La fonction de la poésie et de la littérature de fiction, soutient-il, est d'amener au jour, par une sorte de magie anticipatrice, « les illusions dynamiques » qui sollicitent le cœur humain vers des fins toujours meilleures et plus belles, et cette « illusion de réalité » que nous appelons le romanesque n'est pas chose vaine aussi longtemps que l'artiste « s'efforce sérieusement de montrer les choses fondamentales telles qu'il les voit... et ainsi de suggérer peut-être leur vraie et inconnaissable nature ». En fait on peut dire qu'en ce sens l'artiste est le chef de file, le prêtre de la vie. « Et c'est cette volonté, qui se meut au fond de nous, d'avoir les créatures et les événements terrestres non comme ils sont mais « comme ils devraient être » que nous appelons le romanesque;

mais s'il nous arrive de remarquer combien l'empire de cette volonté est visible dans toute la vie, alors nous nous apercevons que c'est de Dieu que nous parlons. » Un lecteur qui a le préjugé de la précision pourrait reprocher à M. Cabell de ne pas distinguer entre idées et idéaux, c'est-à-dire entre ce qui est intuition de la vérité éternelle des choses derrière le voile des apparences et ce qui n'est qu'une tentative pour masquer sous une illusion systématique les faits haïssables de la réalité. Mais cette confusion n'est pas particulière à M. Cabell. C'est là en fait l'atmosphère même de ce pseudo-platonisme où maints esprits de nos jours trouvent la seule alternative possible à un pessimisme sordide et que le professeur Santayana a revêtu d'une dignité professionnelle et d'un charme plus que professoral. La traîtrise cachée de cette philosophie se révèle quand on voit l'attitude que M. Cabell adopte à l'égard des rapports du romanesque avec les fondements moraux de la vie. La littérature, répète-t-il, citant d'après Aristote la maxime de Sophocle, a pour but de dépeindre les hommes non comme ils sont mais comme ils devraient être. Que veut dire M. Cabell par « devraient être »? « On ne saurait guère douter, dit-il, que le « bien » et le « mal » ne soient des conventions esthétiques d'origine romantique. Ainsi cette chose que les hommes « ont la sottise d'appeler vertu » est reléguée dans une position subsidiaire à l'égard de la beauté, non qu'elle soit en elle-même sans importance, mais parce qu'elle n'a esthétiquement qu'une « médiocre valeur ». Dans le vocabulaire de M. Cabell « devraient être » signifie simplement en fin de compte que les personnages d'un livre devraient avoir la liberté de pratiquer les jolis égarements du vice sans aucune des laides conséquences auxquelles peut s'attendre un pécheur en chair et en os. Cela ne revient pas tout à fait à mépriser la moralité comme « moralisme » et « religionisme », mais cela aboutit à faire divorcer le Vrai dans la vie et le Beau dans l'art, — et ce divorce condamne fatalement à mort toute émotion sérieuse en littérature.

Les esthètes de l'Amérique d'aujourd'hui sont une petite bande. En fait, à part M. Cabell lui-même, il serait difficile de nommer un écrivain encore vivant qui ait une distinction réelle en ce genre — à moins que par hasard on ne veuille

faire rentrer Joseph Hergesheimer dans cette famille. Or M. Hergesheimer possède un certain brio qui le met au-dessus des réalistes ordinaires, mais son style est si lâche, tellement criblé d'affectations, d'obscurités et de solécismes criards qu'on hésite à le compter parmi les artistes. Le mauvais anglais est peut-être la marque distinctive du réaliste, mais pour un esthète c'est un vice rédhibitoire. Et sûrement on ne saurait dire que M. Hergesheimer fasse le moindre effort pour suivre la règle que M. Cabell a si constamment à la bouche : « Écrire avec perfection de belles aventures ».

C'est un fait qui n'est pas sans portée que nos deux chefs des esthètes viennent de familles marquantes établies depuis des générations dans les deux États les plus conservateurs de l'Est de notre pays et que tous les deux aient reçu une éducation. Miss Lowell était parente de James Russell Lowell et sœur du Président Lowell de Harvard. Elle appartenait par droit héréditaire aux cercles des « Brahmanes » du Massachusetts. La famille de M. Cabell est bien connue en Virginie et lui-même a enseigné le grec au Collège de William et Mary où il a fait ses études — et Dieu sait que le grec n'est pas le bagage courant de nos gens de lettres.

Par contraste les réalistes qui se pressent à l'aile gauche de l'école moderne viennent presque sans exception des petites villes qui s'égrènent à travers les États du Centre-Ouest depuis l'Ohio jusqu'au Kansas. C'est là que pour la plupart ils ont grandi sans qu'on puisse les accuser d'aucune espèce d'éducation au sens où on prend le mot à Paris ou à Londres. En fait l'un d'eux, Sinclair Lewis, qui vient de Sauk Center (Minnesota), a un diplôme de l'Université de Yale; quelle que soit la valeur d'un diplôme de ce genre, intellectuellement il est peut-être le plus fruste de la bande, plus fruste encore, par exemple, que Théodore Dreiser dont l'éducation s'est faite surtout dans les rues de Chicago et les bibliothèques populaires de telle et de telle bourgade, plus fruste que Sherwood Anderson qui semble avoir fait à la grâce de Dieu connaissance avec l'alphabet. Un autre membre du groupe, John Dos Passos, est né à Chicago, est sorti diplômé de Harvard et a été influencé, si je ne me trompe, par certains écrivains français et par l'Espagnol Ibañez. Son œuvre est

trop consciente pour qu'on puisse l'appeler intellectuellement ou peut-être même artistiquement fruste mais, comme image de la vie, c'est peut-être ce que nous avons produit de plus bas. Il a fait beaucoup de bruit avec son roman de *Manhattan Transfer (Ici on change de train pour Manhattan)*. Avec ses scènes décousues que l'auteur choisit pour dépeindre les aspects les plus sordides de New-York et avec son obscénité psalmodique, le livre pourrait être décrit comme un heureux essai pour reproduire ce que le jargon à la mode appelle le « courant des faits de conscience ». Je le comparerais volontiers à une explosion dans un égout.

Si je donne ces détails biographiques, ce n'est pas dans un esprit de snobisme ni par dédain pour le Centre-Ouest (dont je suis), mais ce sont là des traits qui ont marqué de leur empreinte l'école tout entière et lui ont donné une certaine unité de caractère qui la différencie du réalisme anglais contemporain, sans parler du réalisme français. De tout ce groupe M. Dreiser est assez généralement reconnu comme le plus puissant et, à l'exception peut-être de M. Anderson, le plus caractéristique. Aussi ne sera-t-il pas hors de propos d'examiner sa carrière d'un peu plus près. Heureusement pour nous M. Dreiser, comme ses confrères, est terriblement préoccupé de sa propre importance ou insignifiance dans l'Univers. C'est à tel point que son Moi montre à chaque instant le bout de l'oreille dans ses romans, et que d'autre part, il a jugé nécessaire ou profitable de doter l'Univers de son autobiographie. On peut sourire de la présomption d'un auteur qui, à l'âge de cinquante ans et, sans s'être acquis de titres bien durables à la gloire, étale les menus faits de sa jeunesse et de son adolescence tout au long de cinq cents pages in-octavo. On peut aussi marquer un certain recul devant l'impudeur (ou faut-il dire la franchise?) d'un homme qui exprime — et imprime — son regret de n'avoir pas séduit une innocente et confiante jeune fille quand son désir pour elle était en pleine force au lieu d'attendre et de l'épouser après que la pointe de son appétit s'était émoussé. Il y a des choses que même un réaliste n'a pas besoin de dire. Mais le livre est un document de la plus haute valeur.

Théodore Dreiser est né en 1871 à Terre Haute, un centre de chemins de fer de l'Indiana. Son père, un Allemand, était, au dire du fils, un pauvre être sans ressort, un « religioniste » de l'espèce sensiblarde, qui passa ses derniers jours à faire le tour des églises catholiques de Chicago où il avait amené sa famille. A un âge encore tendre le petit Théodore parcourait les rues de Chicago en vendant de la camelote pour une espèce de Dufayel de là-bas, occupation dont il s'évada après avoir volé 25 dollars. La crainte des gendarmes, dit-il, le rendit « très prudent ». Dans sa vingt-deuxième année il trouva un petit emploi dans un journal besogneux dont le propriétaire et directeur était un politicien d'arrondissement. En 1892 il se transporta à Saint-Louis où pendant un temps il eut l'avantage d'être reporter sous les ordres de « Petit Mac », un journaliste d'un talent exceptionnel et qui jouissait en ce temps-là d'un renom presque incroyable dans tous les États du Centre-Sud. Sur ce point je puis contrôler en partie l'odyssée de M. Dreiser. En effet il vint dans ma cité natale à l'époque même où je la quittais et je puis témoigner que ses descriptions des rues, des institutions, et ses portraitures de quelques-uns des citoyens notables sont exactes et extraordinairement vivantes. De Saint-Louis le courant l'emporta vers l'Est et il s'échoua à New-York, la Mecque de tous nos gens de lettres, pour qui Chicago n'est qu'une espèce de halte à mi-chemin. Il avait encore de la vache enragée à manger, mais ses nouvelles commencèrent à attirer l'attention et son œuvre la plus récente, *Une Tragédie américaine*, un roman qui s'étire en deux longs volumes, a conquis la foule des lecteurs sans malice et a été acclamée comme un chef-d'œuvre par des critiques d'ici et de l'étranger.

Pour ma part je regarde l'autobiographie de M. Dreiser, en dépit ou peut-être à cause de son « exhibitionnisme » éhonté, comme plus significative qu'aucun de ses romans, comme la plus significative peut-être — avec l'*Histoire d'un conteur d'histoires* de Sherwood Anderson qui est du même genre — de toutes les productions de notre école de réalisme. Je suis peut-être prévenu en sa faveur par le fait que cette autobiographie, bien que l'histoire personnelle de M. Dreiser ne ressemble guère à la mienne, rappelle si vivement l'atmo-

sphère intellectuelle et sentimentale de l'Amérique de ma jeunesse, une Amérique qui bientôt ne sera plus. Mais, à part ces raisons accidentelles, on doit noter que le *Livre sur moi-même* a le style pressant et direct et la méthode naturelle au reporter exercé. Par contre, lorsque M. Dreiser, comme cela lui arrive dans ses romans, veut être littéraire, son anglais est de ce genre hybride auquel on peut s'attendre dans une mixture qui combine la langue du ruisseau et le jargon du psychologue. Sûrement pour ceux qui s'intéressent à ces questions ce sont les ressorts mêmes du réalisme américain que ces témoignages autobiographiques mettent à nu avec une franchise frappante. Prenez un jeune garçon d'humble origine, dans quelque ville du Centre-Ouest, il y a environ quarante ans. Le seul souffle des choses spirituelles capable de le toucher ne pourrait lui venir que de la religion. Dans le cas de M. Dreiser ce serait un catholicisme parfaitement indemne de tout esprit critique, mais pour la plupart des autres ce serait un protestantisme miséreux, dénudé de tout rituel et de tout symbolisme. Art et littérature lui seraient à peu près aussi étrangers qu'aux Bochimans de l'Afrique. Intellectuellement, esthétiquement, émotivement, c'est pour lui la famine. Eh bien! supposez que ce garçon, sans instruction proprement dite ou avec tout juste un diplôme de quelque « college » solitaire et famélique, supposez, dis-je, qu'il soit transporté dans le Chicago remuant et vantard de cette époque et qu'aspirant à écrire il trouve un emploi dans une feuille de chou. De la vie dans ses aspects les plus larges quelle connaissance a-t-il apportée avec lui? Rien de rien. Et l'école où il va faire son expérience, c'est la Correctionnelle, la Morgue, des scènes de crime et de misère, des rues vaseuses où le reporter peut récolter des faits divers nauséabonds, des demeures que le scandale a ouvertes toutes grandes à la curiosité publique. Vous voyez d'ici les couleurs que le monde doit revêtir aux yeux d'un jeune homme comme celui-là, car M. Dreiser a décrit ses propres réactions avec assez d'énergie. Quand il a fait ses premières armes, « il tournait encore autour du Sermon sur la Montagne, il s'attendait encore à ce que les hommes en chair et en os fissent réellement, fussent réellement ces choses sublimes ». Mais il ne fut pas long à découvrir que la plupart des gens

au milieu desquels il était jeté « regardaient la vie comme un combat sans merci, sans âme, où on ne faisait ni n'acceptait de quartier, et où tous les hommes dressaient des pièges, mentaient, gaspillaient, et erraient dans l'illusion ». En un mot, comme dit un de ses amis qu'il admire et qu'il imite, « la Vie est un sacré jeu, puant et traître ».

Cependant notre jeune candidat à la gloire et à la fortune, étant doué d'une intelligence peu commune, se mit à lire. Des traductions de Balzac et de Zola lui tombent dans les mains et là il apprend que la société de Paris, *la Ville-Lumière*, se livre à un jeu très semblable à celui qu'il voit jouer autour de lui, seulement sur une plus vaste échelle et sur un terrain beaucoup plus large. Et il apprend, ou croit apprendre, que le grand art des lettres est de développer le genre de réalisme, qu'il est en train d'acquérir comme reporter. Plus tard il se plonge dans les œuvres de Huxley, de Tyndall et de Spencer. Là il trouve « que ses plus sérieuses craintes en ce qui concerne le désordre et la brutalité insolubles de la vie sont éternellement vérifiées » par des autorités que les esprits incultes ou les esprits de formation scientiste considèrent comme ayant prononcé le dernier mot sur les mystères de l'Univers, le dernier mot *éternellement vérifié*. « Jusqu'à ce moment, observa-t-il assez naïvement, il y avait eu en moi un désir flamboyant et effréné d'aller de l'avant et le sentiment qu'en allant ainsi de l'avant nous devions arriver quelque part; or, maintenant, au lieu de cela, c'était la conviction définie que, spirituellement, on n'arrivait nulle part, qu'il n'y avait pas d'au-delà, qu'on vivait et qu'on avait l'être parce qu'on ne pouvait pas faire autrement et que cela n'avait pas d'importance. De nos idéaux, de nos combats, de nos renoncements, de nos douleurs et de nos joies on pouvait dire seulement qu'ils étaient des nécessités chimiques, des choses qui, pour une raison aussi inexplicable que futile, répondaient à l'espoir du plaisir et à la crainte de la peine, et en résultaient. L'homme était une machine et par-dessus le marché une machine pauvrement et négligemment manœuvrée. »

Si à cette éducation vous ajoutez une étincelle de génie, des yeux pour voir et pour enregistrer le panorama des rues, un système nerveux hautement sensible aux états d'âme

de ceux qui l'entourent, vous avez le réalisme dont *Une Tragédie américaine* est l'expression la plus remarquable. Comme peintre de personnages saisis dans les plus basses profondeurs de la société ou dans les bouges dorés de Broadway, M. Dreiser manifeste aisément sa compétence. En particulier le héros de l'histoire en question — d'abord enfant, comprimé dans un milieu d'ignorants évangélistes ambulants, puis chasseur d'hôtel et employé de fabrique, et enfin criminel jugé et condamné pour le meurtre de sa maîtresse — est peint avec une compréhension magistrale des chemins tortueux que suit une nature faible et abandonnée à elle-même. Mais quand l'auteur passe aux faits et gestes de la bonne société, n'entreprît-il que de décrire une partie de tennis, il étale une ignorance et une gaucherie comiques. Le même contraste se remarque dans d'autres domaines. A certains moments le ton de ses réflexions est dur et cynique, comme il convient à sa théorie acquise du désordre et de la brutalité insolubles de la vie, et puis voici que perce la note originelle du Sentimentalisme qui imprégnait l'atmosphère du Centre-Ouest de son enfance. C'est ainsi que lui-même demeure, comme il le dit, « un être dont la poésie mélancolique est métissée d'un intense et matérialiste appétit de vivre ». Dans tel passage de son œuvre la religion n'est que « religionisme », une tromperie aussi méprisable qu'odieuse, et puis la magie des influences premières reprend son charme. A la fin de l'histoire on croirait qu'il garde sa sympathie la plus profonde pour le sublime pasteur qui donne son amitié au condamné et pour la pauvre mère qui porte écrite sur son visage « une foi indomptée dans la sagesse et la pitié de la puissance suprême, attentive et miséricordieuse, » de Dieu.

Je referme le livre de M. Dreiser avec le sentiment que c'est en effet « une tragédie américaine », mais dans un sens auquel il n'a jamais pensé quand il a choisi ce titre. Si seulement il connaissait les beaux côtés de la vie comme il en connaît les tristes dessous, si seulement son imagination avait été formée dans la grande tradition littéraire au lieu d'être déformée par la Correctionnelle et le Scientisme de rebut, si seulement la religion lui était apparue sous un autre vêtement que le travesti de la superstition et d'un fanatisme désuet, si seulement il avait eu la chance, alors il aurait peut-

être produit cette chose fabuleuse : le grand roman américain. Au lieu de cela il a accouché d'un *monstrum informe, ingens, cui lumen ademptum.*

Bien que l'œuvre de M. Dreiser soit le symptôme éclatant du réalisme tapageur qui a envahi notre littérature, l'honneur d'avoir inauguré l'école, si honneur il y a, revient plutôt à Edgar Lee Masters qui, dans son *Anthologie de Spoon River*, a le premier mis à nu, sans aucun scrupule de décence, l'existence d'une bourgade du Centre-Ouest. Le livre était à sa manière une production remarquable; mais l'infaillible médiocrité des productions ultérieures de M. Masters prouve que l'*Anthologie* n'était guère qu'un malodorant feu de paille. Vint ensuite *Main Street* (*La Grand'Rue*) de Sinclair Lewis. Celui-ci, si l'on peut dire, a tissé un long roman avec les vies des gens médiocres dont M. Masters avait écrit les virulentes épitaphes. Si on jugeait d'une œuvre par sa popularité, *Main Street* pourrait disputer à *Une Tragédie américaine* la place d'honneur dans l'école. J'ai du moins constaté, il y a deux ans, que ce roman avait pénétré en Angleterre; presque toutes les personnes que je rencontrais là-bas étaient curieuses de savoir si le livre donnait une idée vraie de la démocratie. Mais je soupçonne que *Main Street* a dû sa vogue à deux raisons : d'abord son titre est un coup de génie, et puis le livre flatte les gens qui aiment à se sentir, quels que soient leurs propres péchés, supérieurs aux cafards imbéciles qui tantôt rampent et tantôt plastronnent dans un « patelin » aussi typique que Gopher Prairie (autrement dit Sauk Center où M. Lewis est né ou toute autre ville où un de nos réalistes a pu naître). Il serait difficile d'expliquer autrement le succès d'une histoire aussi monotone, écrite en un style aussi grisâtre. Il pourrait y avoir quelque chose de salutaire dans cette façon satirique de traiter les sources mêmes du réalisme. Mais encore faudrait-il qu'on aperçût quelque part chez M. Lewis — ou tout aussi bien chez M. Masters — la preuve que l'auteur est supérieur, ne serait-ce que d'un tout petit peu, au niveau esthétique et moral des gens qu'il insulte.

Si quelqu'un peut disputer le trône à M. Dreiser c'est Sherwood Anderson, un réaliste aussi en un certain sens,

mais un réaliste dans le cerveau duquel les faits tangibles de la vie ont une étrange façon de se dissoudre à vue d'œil en nuages du Pays des Rêves. Ici encore, les œuvres les plus caractéristiques de l'auteur me semblent être le récit de son enfance et de sa jeunesse (racontées avec une bonne dose de poétisation), et ses histoires de *Winesburg, Ohio,* où il nous redonne l'atmosphère d'une bourgade de l'Ouest semblable à celles où il a grandi. Ici encore nous sommes ramenés au berceau de notre mouvement réaliste. Quant à la qualité de ces livres, surtout d'*Une Histoire d'un conteur d'histoires,* je crois que c'est à eux que songeait Gertrude Stein, cette femme auteur qui s'est aventurée parmi les toquades lunaires du Cubisme littéraire, lorsqu'elle décrivait ainsi sa propre méthode de composition : « Dans ces deux livres on trouvera l'élaboration de complexités qui tiennent à ce qu'on se sert de toute chose, qu'on se place dans un présent continu et qu'on recommence à l'infini. » Les quelques critiques qui se sont occupés des livres de miss Stein et qui se sont moqués de son idée d'un présent continu pourraient en trouver un exemple assez net chez M. Anderson. Sûrement il a l'art de recommencer à l'infini et de mêler le passé et le présent en une espèce de circulation et de mouvement sur place. Il commence à raconter quelque incident et tout de suite le voilà qui fait surgir du passé une légion de souvenirs; ce qu'il décrit ne nous apparaît plus que comme un objet fixe que nous percevons par intervalles à travers des masses flottantes de brouillard. On a l'impression qu'il y a là-dessous quelque cause physiologique. On dirait une chose écrite dans cet état intermédiaire qu'amène un léger accès de fièvre, alors que l'esprit tournoie dans une espèce d'attente intemporelle et que nous ne savons si nous vivons dans le passé ou dans le présent. On peut en dire à peu près autant de l'obsession sexuelle qui, dans les romans de M. Anderson, choque les lecteurs les moins bégueules. Au fond je trouve quelque chose de sain, de propre, dans l'attitude de l'auteur à l'égard de ces questions — attitude qui s'exprime, comme il le dit assez crûment, par le désir qu'un homme éprouve d'avoir « sa femme », sa compagne à lui pour parcourir avec lui les solitudes de l'existence. Mais cette idée se perd, puis s'entrevoit, puis se perd à nouveau

dans un tournoiement de fantaisies morbides et d'images malpropres que rien ne justifie et que rien n'arrête et qui s'élèvent des bas-fonds de sa nature. Quand on étudie le cas de M. Anderson, on se souvient de la description que Platon nous donne des appétits qui surgissent dans un homme quand, gorgé de viandes et de vins, il s'endort et que la bête sauvage en lui, affranchie du contrôle de la raison, s'évade et lui inspire toute sorte de folies et de hontes dont, une fois réveillé, il aurait horreur. Ce n'est pas le sommeil qui déchaîne dans l'esprit de M. Anderson ces fantaisies excitantes que l'homme normal tient sous clefs. Non, c'est une sorte d'abaissement de la vitalité, une fièvre morbide de l'imagination. Dans ses retours à la santé notre auteur déploie une veine de vraie et idyllique poésie qui aurait pu aller très loin; il ne manque pas d'une certaine sagesse de la vie; il a un robuste mépris pour l'incurie, le désordre et la malpropreté qu'il a tant souffert de trouver sous ses pas; il sait que « l'homme vil c'est l'homme impuissant »; il voit que pour le travailleur d'aujourd'hui le problème est d' « atteindre à travers toutes les distractions incohérentes et superficielles de la vie moderne cet ancien amour du métier dont sort toute culture ». Il y avait en M. Anderson l'étoffe d'un bon artiste. C'est grand dommage qu'en cédant à la pente sur laquelle l'encourageaient des influences malsaines il en soit arrivé à une impuissance presque absolue d'endiguer le flot des suggestions animales de son moi subconscient; certains de ses derniers livres sont un exemple de ce que devient « le courant des états de conscience » quand on le laisse croupir.

En fin de compte le critique impartial se sentira probablement partagé entre un sentiment d'indignation pour tant de perversité et un sentiment de pitié en voyant tant de talent et de bonne foi dépensé à écrire des livres dont aucun, malgré leur réputation présente, ne laissera de souvenir dans vingt ans, dont aucun en fait n'a le moindre droit au nom de littérature. Comme j'ai tâché de le montrer, diverses raisons — entre autres l'ignorance toute pure — contribuent à expliquer l'avortement de ces œuvres. Mais la raison la plus profonde, la plus universelle, c'est cette étrange théorie qui, après maints flux et reflux, vient d'aborder sur nos

rivages, à savoir qu'il n'y a pas de lois morales qui gouvernent le monde ou que, s'il y en a, ces lois n'ont rien à voir avec la représentation artistique de la vie. Car c'est là réellement une théorie extraordinaire si on prend garde aux conséquences qu'elle implique. Cette théorie, soutenue avec la puérile candeur du néophyte, amène, en littérature, à des résultats à peu près aussi biscornus que ceux auxquels arriverait un savant qui se mettrait à faire des expériences avec la conviction qu'il n'y a pas de lois physiques. A la loi morale du caractère M. Cabell prétend substituer une philosophie esthétique fondée sur la beauté; mais, autant que je puisse voir clair dans ses ambiguïtés, une seule de ses thèses peut s'appliquer à l'art, à savoir que la poursuite de la beauté parfaite aboutit à la désillusion et au désappointement. Or c'est une thèse qui n'est ni très originale ni susceptible d'une bien large application. En attendant, les personnages de M. Cabell ont à peu près autant de profondeur que ces poupées que les enfants découpent dans du papier et baptisent de noms fantastiques. Comment en serait-il autrement, puisqu'il nie la validité des lois qui façonnent notre destin et régissent les sources profondes de l'émotion? D'autre part M. Dreiser, du moins quand son instinct créateur n'arrive pas à se dégager des théories artistiques de sa petite chapelle, se contente de reproduire la surface de la vie telle qu'il l'a vue, sans tâcher de la réorganiser artistiquement ou d'interpréter sa signification plus large. Il ne crée pas de personnages, il ne crée rien; il ne fait qu'étendre la première page du journal jusqu'aux dimensions d'un livre et ne se hasarde jamais au delà du métier qu'il a appris comme reporter. Au reste il a sa récompense, car il donne à la grande foule de ses lecteurs — filles de magasin, calicots fatigués, jeunes étourneaux qui font la navette entre leur garni et leur travail— il donne à cette foule, dis-je, ce qu'elle veut et ce qu'elle comprend, non pas une littérature qui demande pour être appréciée un effort d'adaptation intellectuelle, mais une déformation sensationnelle du monde qu'elle connaît.

Voilà en ce qui concerne ce qu'on appellerait communément le courant moderne et réellement vital de la littérature américaine d'aujourd'hui. L'histoire n'en est pas très gaie

à conter et, si l'on en restait là, on aurait une idée bien sombre de l'état intellectuel du pays. Heureusement ce n'est pas là toute l'histoire. A côté des poètes et des romanciers, dont quelques-uns sont excellents en leur métier, qui suivent des sentiers plus battus et que, pour cette raison, j'ai omis dans cet article, il y a quelques écrivains qui, sans être modernes au sens populaire du mot, sont en train de produire les œuvres les plus originales et les plus hardies que nous puissions offrir au monde — œuvres plus remarquables, si j'ose le dire, que ce que l'Angleterre fait maintenant dans ce genre et égales à tout ce qu'on produit en France. Je parle de cette poignée de critiques de la vie et de la littérature, dispersés à travers l'étendue de notre pays, qui font face à la débordante invasion de la pensée superficielle et irresponsable et qui, en pleine connaissance des idées et des créations du passé, s'efforcent de poser pour le présent les bases d'un humanisme nouveau. Parmi ces critiques la figure dominante est Irving Babbitt, de Harvard, notre plus puissante intelligence peut-être, en tout cas la plus virile de nos personnalités dans tous les domaines de la critique et de l'érudition. Il est aussi un des rares Américains dont l'influence se soit fait sentir en France et il a été dernièrement élu membre correspondant de l'Institut. D'autres, qui contribuent aux mêmes fins salutaires et que je dois me contenter de nommer, sont F. J. Mather, de Princeton, avant tout une autorité dans l'histoire de la peinture mais un champion incorruptible du bon goût dans les autres domaines comme dans celui de l'Art; P. H. Frye, de l'Université de Nebraska, auteur, entre autres livres, d'un volume d'essais sur *Romance et Tragédie* qui contient l'étude la plus pénétrante des bases morales de la tragédie grecque que je connaisse en aucune langue; S. B. Gass, aussi de Nebraska, dont *l'Adorateur de la Chaire*, livre plein d'exquise et savoureuse sagesse, traite des problèmes centraux de l'éducation, de la vie et de l'art. Parmi les jeunes gens, je nommerai Robert Shafer, de Cincinnati, dont l'*Essai sur Chrétienté et Naturalisme* est en lui-même une production considérable dans le domaine de la critique philosophique et contient pour l'avenir la promesse d'œuvres encore plus belles.

On remarquera que tous ces écrivains — et j'en pourrais nommer encore deux ou trois de la même catégorie — sont des universitaires; la seule exception à cette règle serait W. C. Brownell, le doyen honoré de nos lettres, un New-Yorkais pur sang, qui n'est affilié à aucune Université et prouve, en dépit de toutes les présomptions contraires, qu'après tout quelque chose de bon au point de vue intellectuel peut venir de notre Babylone sur l'Hudson. Quand on croit, comme moi, que le présent malaise a son origine et son remède dans l'éducation, il est réconfortant de parcourir la liste des universitaires qui sont à la fois de bons professeurs, des penseurs bien équilibrés et des écrivains vigoureux. Le côté décourageant de la situation, c'est que les universités en tant qu'institutions fassent si peu pour y remédier. Si les écrivains dont je viens de parler publiaient dans n'importe quel pays d'Europe, ils seraient largement lus et discutés, ils auraient du poids parce qu'ils formeraient une phalange bien unie contre les forces de désorganisation. Mais ici ils sont dispersés à travers une étendue de milliers de lieues, isolés dans une déprimante solitude et c'est à peine si leur voix peut se faire entendre au milieu du tohu-bohu que font d'un côté les pédants et de l'autre les illettrés. Mettons que l'un d'eux produise un livre qui devrait consacrer en lui un des dirigeants de l'opinion. Qu'en advient-il? Le plus souvent il n'en advient rien, rien du tout. *Voces clamantium in deserto.* Demandez au premier érudit venu, ou au premier venu parmi les lecteurs soi-disant cultivés, ce qu'ils pensent de *Romance et Tragédie* du professeur Frye ou de *l'Adorateur de la Chaire* du professeur Gass. Il y a bien des chances pour qu'ils avouent n'avoir jamais entendu même ces noms. Cette lamentable situation est due en partie à l'immensité même de ce pays et au manque d'un centre reconnu de culture, d'une vraie capitale comme Londres ou Paris. Mais c'est sur ce point précisément que nos institutions universitaires manquent à leur tâche. Je pense à ce qui pourrait se passer si quelqu'une de nos grandes universités avait la sagesse et le courage de rassembler dans ses cadres un groupe d'hommes comme ceux dont j'ai parlé. Chacun d'eux se sentirait fortifié et aguerri par le contact avec les autres, et ensemble ils exerceraient une poussée qui

se ferait sentir de l'Atlantique au Pacifique. Nous ne demandons pas l'impossible; c'est là un idéal facile à atteindre dans de justes limites. Pourquoi quelque université n'entreprendrait-elle pas, en tant que personnalité collective, de faire ce que divers universitaires font déjà comme individus? La triste vérité est que les facultés d'anglais de nos universités, qui devraient déclancher le mouvement en question, sont non seulement indifférentes mais hostiles à leur mission, au genre de discipline qui produirait et retiendrait des hommes de ce genre. Ce qu'il leur faut, ce sont des experts en anglo-saxon, en vieux français et en bibliographie chaucérienne. Elles font grise mine à tout étudiant qui, afin d'acquérir une vraie philosophie de la vie, s'écarte de l'ornière prescrite au docteur en philosophie.

Et pourtant il y a chez les jeunes des symptômes salutaires de rébellion; des indices annoncent que le joug abrutissant du pédantisme a été brisé; la génération prochaine verra peut-être nos écoles ouvrir les yeux à leur mission, qui est de pourvoir au besoin essentiel de la littérature américaine, à savoir la discipline d'un humanisme de bon aloi qui, tout en entretenant les imaginations dans la fidélité aux grandes traditions, chérira la liberté de penser et la puissance de créer, sans succomber aux séductions de la foire ou du ruisseau.

PAUL ELMER MORE

(Traduit par le Prof. LOUIS CONS.)

LA REINE DES LANTURELUS[1]

Entre tant de changements survenus à Versailles au début du règne de Louis XVI, voici le plus étrange! La mode, en riant, s'est emparée de la vertu et l'a imposée à la Cour. Fortune inouïe pour madame de la Ferté-Imbault : « Reine des Lanturelus » et professeur de sagesse, elle va jouir d'un double crédit. L'honnête et scrupuleux Louis XVI ne peut apprécier moins que Louis XV les charmes que la marquise sait prêter à un enseignement austère. Grâce à elle, la morale n'a plus rien de morose. Et les résultats parlent éloquemment en sa faveur. Madame Clotilde promet d'être le modèle des perfections chrétiennes[2]. Et si madame de Marsan, malgré un tel succès, ne voit pourtant pas son élève sur le trône des Césars, c'est que l'empereur Joseph II hésite à prendre pour femme une princesse éminemment cultivée et vertueuse, sans doute, mais douée par la nature d'appas extravagants. Madame Clotilde, à quinze ans, est envahie par la graisse. Il faut être Grandgousier pour convoiter cette Gargamelle. Horace Walpole la déclarait déjà « ronde et potelée comme un pudding ». Maintenant, les Suisses de Versailles l'appellent entre eux « le Gros-Madame », et ce sobriquet de corps-de-garde court le monde. L'énorme princesse quitte Versailles en automne 1775 pour n'épouser que le prince de Piémont.

Ce départ met un terme aux conférences de morale. Une fois son élève remise aux souverains sardes, madame de Marsan cède à sa nièce, la princesse de Rohan-Guéménée, sa

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er, 15 novembre et 1er décembre.
2. Reine de Sardaigne, elle sera déclarée « vénérable » par décret du pape Pie VII, le 10 avril 1808.

charge de gouvernante des enfants de France et prend congé de Versailles. De son côté, madame de la Ferté-Imbault cesse d'y paraître en grand habit. Va-t-elle donc se laisser oublier? Point du tout, c'est justement le plus beau de sa carrière...

Tout en initiant Madame Clotilde à Zoroastre, à Confucius, à Platon, à Malebranche, la marquise ne s'est pas moins attachée à Madame Élisabeth. Singulière petite créature, emportée et si sauvage qu'il a fallu d'abord l'apprivoiser. Le caractère intraitable qu'elle a de naissance, ses brusques explosions de colère, avaient d'abord épouvanté ses nourrices, ses remueuses. Mais comme Fénelon avec le terrible duc de Bourgogne, madame de Marsan en a triomphé par la douceur. Et la marquise, témoin de cette métamorphose, en a conçu la meilleure opinion du cœur, de la raison et de l'esprit de Madame Élisabeth. Certes un commerce d'amitié et de lettres ne peut s'établir sur-le-champ entre une princesse de onze ans et une douairière de soixante. Mais la marquise prépare l'avenir avec tant de prévoyance que les relations ne tarderont pas à se renouer après une courte interruption.

En effet, madame de la Ferté-Imbault a eu l'habileté d'introduire l'aînée de ses nièces dans la maison de Madame Clotilde. Cette fille que le marquis d'Estampes avait eue de son premier mariage, vient d'épouser à treize ans le vicomte de Bourdeilles, et madame de la Ferté-Imbault s'efforce de reporter sur cette enfant l'affection toute maternelle que lui inspirait jadis mademoiselle de Flavacourt :

Ma tendresse pour madame d'Estampes m'avait donné beaucoup de disposition à en avoir pour sa fille, qui fut mariée à treize ans. Et tout de suite elle fut dame de Madame la Princesse Clotilde, madame de Marsan, par amitié pour sa mère et pour moi, s'étant chargée de l'élever ainsi qu'elle élevait Mesdames. Elle montra d'abord beaucoup d'esprit naturel. Elle avait de la gaîté. Elle faisait avec esprit tout ce qu'il fallait pour plaire aux princesses et à madame de Marsan. Mais elle montra en même temps assez promptement qu'elle ne pouvait souffrir aucune gêne ni ses devoirs; qu'elle était moqueuse, haute, et qu'elle se moquait de tous ses parents et des bons conseils que je lui donnais [1].

1. Bibliothèque Nationale, Manuscrits, N. A. F. 4748, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault à la marquise de Blangy.

Madame Clotilde étant partie pour le pays dont elle sera reine, la vicomtesse de Bourdeilles entre ensuite au service de Madame Élisabeth. Mais ses humeurs capricieuses ne tardent pas à rebuter madame de la Ferté-Imbault. Profondément déçue, elle se retourne peu à peu vers la première des filles que mademoiselle Joly de Fleury a données au marquis d'Estampes. Et c'est pour assurer la fortune et le bonheur de celle-ci, la petite Louise, « dont le caractère est charmant », que la marquise, au soir de son âge, s'avise brusquement d'intriguer.

L'occasion lui en est fournie par une lettre que la vicomtesse de Bourdeilles lui montre pendant l'été de 1780 au château de Mauny. Car madame de la Ferté-Imbault a pris l'habitude de passer régulièrement la belle saison en Normandie parmi ses parents d'Estampes. C'est là qu'on lui présente cette lettre si décisive :

Une lettre de Madame Élisabeth, si charmante pour elle et pour moi que je fus frappée de la suite du caractère de cette jeune princesse pour une vieille comme moi, et cela me donna l'idée de lui marquer ma reconnaissance par écrit[1].

Madame Élisabeth ayant fait à ces remerciements une réponse extrêmement gracieuse, la marquise en dégage aussitôt la conclusion pratique; elle songe à utiliser pour ses fins les talents de leur voisin, l'abbé de Boismont :

Voyant que j'avais bien réussi pour le but que je m'étais proposé, qui était que ses bontés pour moi et sa tendre amitié pour la vicomtesse de Bourdeilles pussent procurer une place pour sa sœur et faciliter un bon mariage, en conséquence je prouvai à la vicomtesse qu'il fallait, en lui écrivant, la ramener à Mauny, à sa famille et lui envoyer plusieurs petites pièces que l'abbé de Boismont faisait pour notre amusement. La vicomtesse suivit mon conseil, et les lettres de la princesse font la preuve qu'il était bon[2].

Avec un à-propos admirable, la Providence avait fixé aux abords de Mauny un rimeur adroit et complaisant. Quand on ne possède pas soi-même le don par excellence, le don poétique, c'est beaucoup d'avoir sous la main un versificateur de bonne volonté. Car les poètes seuls ont le privilège

1. Bibliothèque Nationale, Manuscrits, N. A. F. 4748, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault à la marquise de Blangy.
2. *Ibid.*

de tutoyer les princes et de les solliciter sans leur déplaire. Or, l'abbé de Boismont avait précisément cette aimable faconde, cette facilité de plume, sans aucune valeur pour la postérité, que les contemporains prisent à l'égal du vrai talent[1]. A cette heure où elle accepte de tout sacrifier au succès de son dessein, madame de la Ferté-Imbault ne veut plus se rappeler que ce bel esprit l'a toujours exaspérée par ses allures présomptueuses. Elle feint d'oublier que l'abbé, déclarant avoir consacré toute sa vie à la chasse du ridicule, s'est attiré un jour cette répartie fameuse : « Mais l'animal s'est retourné et a imprimé sa griffe sur le chasseur!... » Sans doute, cet ecclésiastique, ce prédicateur du Roi, a le tort de mener une existence fort irrégulière, comme son collègue à l'Académie Française, l'abbé de Voisenon. Mais les châtelains de Mauny passent l'éponge sur ses faiblesses. Leurs préventions les mieux fondées ne résistent pas à l'agrément de sa conversation. Après avoir toléré ses visites, la marquise en vient à rechercher son hospitalité. Des relations de bonne amitié s'établissent entre la terre du Landin, résidence de l'abbé, et le château de Mauny. Et la marquise ne manque pas de célébrer, chaque fois qu'elle se transporte chez l'abbé :

... Les charmes du lieu que nous habitons, qu'on peut regarder comme une féerie, et le maître comme un enchanteur... J'étais fort prévenue contre lui avant d'avoir pu en juger par moi-même. Depuis que j'habite Mauny deux mois de l'été, il est notre voisin. Voilà six années que je suis en état de le juger; il m'a forcée de l'aimer jusqu'à un certain point. Sa mauvaise réputation (d'après son état) m'avait fait croire que je me sentirais toujours une certaine répugnance pour lui; mais il l'a vaincue par les charmes de son esprit, de sa gaîté et par une coquetterie, qui ne s'est pas encore démentie pour plaire à toute la famille d'Estampes et à moi par-dessus tout.

L'abbé, qui est riche et qui pourrait jouer à Paris le rôle le plus brillant par l'esprit vis-à-vis de tous nos enthousiastes mâles et femelles, a préféré depuis vingt ans de dépenser vingt mille francs par an à rendre son Landin un endroit enchanteur. Il a fait du bien aux pauvres; il est charmant pour ses voisins qu'il rend très heureux en les attirant chez lui. Or, ce choix de genre de vie et de bonheur m'a prouvé qu'il avait autant de bon sens que d'esprit[2].

1. Nicolas Thyrel de Boismont (1715-1786), de l'Académie Française depuis 1755.

2. Bibliothèque Nationale, N. A. F. 4 748, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault, 27 juillet 1784.

La marquise n'hésite guère à emprunter la plume de l'abbé pour sa correspondance avec Madame Élisabeth. Celle-ci ayant déploré de ne pouvoir jouir des douceurs de l'amitié comme une simple particulière, l'abbé de Boismont l'en remercie par des couplets fort touchants sur l'air *Je suis Lindor*. En réponse, la marquise et sa nièce reçoivent à quelque temps de là, sur le même refrain, ces vers, unique essai poétique de Madame Élisabeth :

Il faut aimer, disait une Princesse.
Je vais plus loin, car je vous aime, Imbault,
Et je défie et critique et rivaux
De trouver rien à dire à ma tendresse.

Mais du retour d'une amitié parfaite
Je veux jouir avec paix et douceur;
J'oublie mon rang, s'il contraint votre cœur,
Voyez le mien, et soyez satisfaite.

Oui, dans le rang où le Ciel m'a fait naître,
Je sens trop bien le poids de la grandeur,
Et je préfère à ses fausses douceurs
Le sentiment que tu m'as fait connaître.

Quoique à seize ans, et dans la fleur de l'âge,
J'ai la raison de connaître le prix
D'un âge mûr, du goût et de l'esprit,
Et j'en dirais fort bien les avantages [1].

Ces vers sont-ils véritablement l'ouvrage de Madame Élisabeth? Puisque Mauny avait son rimeur, on peut bien croire que les poètes ne faisaient pas défaut à Versailles. Quoiqu'il en soit, la Reine des Lanturelus tient désormais son objet. Délectée par ces jeux, la naïve princesse de seize ans a continuellement les yeux fixés sur le château de Mauny. Et la vicomtesse de Bourdeilles, profitant d'un intérêt si vif, obtient sans peine la promesse d'une place pour sa demi-sœur Louise. Mais subitement, par une catastrophe foudroyante, voici que la mort enlève madame de Bourdeilles aux honneurs et aux plaisirs. Et la princesse, éplorée, désirant témoigner sa sympathie à une famille plongée dans la douleur, offre de prendre à son service l'aînée des trois demoiselles

1. Bibliothèque Nationale, N. A. F. 4748, chanson inédite de Madame Élisabeth, septembre 1780.

d'Estampes survivantes, parce que la défunte lui en chantait fréquemment les louanges.

La marquise de la Ferté-Imbault empêche cependant le marquis d'Estampes d'accepter cette proposition sur-le-champ. Elle entend que sa petite-nièce favorite, Louise d'Estampes, paraisse à Versailles sous la figure d'une très grande dame. Madame de Marsan, à sa demande, se met aussitôt en campagne. Et voici le message que la jeune personne reçoit après quelques semaines de démarches :

C'est avec un véritable plaisir, mademoiselle, que j'ai l'honneur de vous informer que le Roi a bien voulu vous accorder la permission de vous qualifier du titre de Dame sous le nom de dame comtesse Louise d'Estampes. Comme il n'est pas d'usage d'expédier des brevets de cette sorte de grâce, cette lettre que Sa Majesté m'a chargé de vous écrire justifiera de votre titre.

Je dois aussi vous prévenir que, pour éviter la multiplicité des démarches qu'occasionne la publicité de ces grâces, Sa Majesté a décidé qu'elles ne seraient plus insérées dans la Gazette.

J'ai l'honneur d'être avec respect, madame, votre très humble et très obéissant serviteur. AMELOT[1]

Par un tour de force non moins extraordinaire, madame de la Ferté-Imbault a su déterminer un avare impénitent et célèbre, Jean-François Joly de Fleury[2], tout récemment encore ministre des Finances, à faire passer sur la tête de leur petite-nièce commune une partie de sa pension jusqu'à concurrence de quatre mille livres[3]. Ainsi la comtesse Louise pourra soutenir son nouvel état sans être à charge à ses père et mère. Par une flatterie singulièrement délicate, madame de la Ferté-Imbault demande à Madame Élisabeth la permission de lui présenter elle-même la comtesse Louise, non à Versailles, mais dans le tranquille ermitage de Montreuil que la sœur de Louis XVI vient d'acheter à la princesse de Rohan-Guéménée :

... J'ai une grâce à demander à Madame. Ce serait d'avoir l'honneur de (la) lui présenter incognito dans sa maison de Montreuil,

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, collection Joly de Fleury, 2 485, lettre inédite du 20 juillet 1783.

2. Jean-François Joly de Fleury (1718-1802), ministre des finances du 24 mai 1781 à mars 1783. Son frère, le président Omer (1715-1810), était beau-père du marquis d'Estampes.

3. Bibliothèque Nationale, manuscrits, Collection Joly de Fleury, 2 485, lettre inédite à Louis XVI de Jean-François Joly de Fleury.

à la fin de septembre, que je compte revenir à Paris. Si Madame me l'accorde, je sens d'avance qu'elle fera le même effet à mon âme et à mon esprit que Madame la Princesse de Piémont. Et je lui ferai l'application d'une fin de chanson qui lui disait que, *quand j'avais le bonheur de la voir, mon âme se rajeunissait et mon esprit se réjouissait, parce qu'elle était pour mon cœur ce que l'aurore est pour les fleurs.*

Il y a si longtemps que Madame m'a défendu les compliments qui lui sont dus, que je me borne à lui présenter l'hommage de mon cœur qui lui sera tendrement et respectueusement attaché tant qu'il respirera[1].

Madame Élisabeth accepte naturellement ce rendez-vous avec beaucoup de plaisir :

J'ai été infiniment affligée, madame Imbault, de la mort de cette pauvre vicomtesse. Je l'aimais beaucoup et me faisais un grand plaisir de passer ma vie avec elle; mais le Ciel en a disposé autrement. Je me soumets aux décrets de sa Providence. Je serai toujours très aise de rendre service à mademoiselle d'Estampes. Ce que vous m'en dites et ce que j'en ai entendu dire, me donnent un grand désir de la connaître. Je serai très aise que vous l'ameniez ici, d'autant plus que cela me procurera le plaisir de vous voir. Ces occasions sont si rares que je saisirai toujours avec empressement celles que vous présenterez. J'espère que vous ne doutez pas, madame Imbault, de l'estime et de l'amitié que j'ai pour vous[2].

Les événements prennent donc le tour souhaité par la marquise. Et le moment lui semble approcher d'ouvrir son cœur à la princesse. Elle y rêve d'abord pendant une quinzaine, assez soucieusement, dans la crainte de tout compromettre par un faux pas. Mais un matin, comme il entre chez sa tante pour lui dire bonjour, le marquis l'entend s'écrier avec la joyeuse assurance d'Archimède : « Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!... » Sur quoi elle lui donne à lire ce brouillon :

La lettre dont ma charmante Princesse m'a honorée me fait d'autant plus de plaisir qu'elle me prouve que ses bontés pour moi sont les mêmes que dans le temps où j'étais assez heureuse pour pouvoir lui faire ma cour très souvent.

Puisque Madame a la bonté de désirer me voir ainsi que ma petite-fille d'adoption, mon cœur a besoin, avant cette charmante visite,

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, Collection Joly de Fleury, 2 485, lettre inédite, datée de Mauny 30 août 1783.

2. *Ibid.*, lettre inédite de Madame Élisabeth, 9 septembre 1783.

d'avoir une longue conversation avec ma charmante Princesse. En voici le sujet :

La comtesse Louise d'Estampes a dix-neuf ans. Elle est née en 1764, au mois d'août. Elle est aussi formée qu'elle le sera à vingt-cinq ans. Elle n'a jamais été au couvent, et, depuis sa tendre enfance, elle a vu la bonne compagnie chez ma mère et chez moi. Elle a le bonheur de s'être fait aimer de tous ceux qui la connaissent. Elle aime son père, sa mère, ses sœurs et moi de tout son cœur, et elle me rend des soins qui feront le bonheur du reste de ma vie, si elle continue à aimer mieux rester avec nous que de se marier.

Voici donc le problème capital : intéresser la princesse au mariage de la comtesse Louise, sans trop en avoir l'air.

Elle a déjà de l'expérience sur la difficulté de se bien marier. Le bien du père et de la mère consiste en (une) terre en Normandie, où la coutume est très favorable au fils aîné et très défavorable aux filles. Pendant le peu de temps que son oncle a été contrôleur général, comme la pauvre vicomtesse, sa sœur, l'aimait beaucoup, et qu'elle avait obtenu de Madame l'espérance d'une place à elle, il s'était présenté quelques partis, mais aucun n'a réussi, Dieu merci ! et aucun n'avait un nom aussi bon que le sien.

C'est quelque chose de bien caractéristique, la simplicité familière avec laquelle les nobles de ce temps-là faisaient entrer les princes dans leurs intérêts de carrière et de fortune. Madame de la Ferté-Imbault tient ici le langage d'un diplomate, d'un courtisan, d'une mère de famille et d'un notaire. Son vœu en apparence est qu'on ne se dépêche pas de marier la comtesse Louise au premier gentilhomme venu :

... Madame ne voudra pas la rendre malheureuse par un mariage précipité... Elle sera assez bonne pour déterminer la Reine à penser comme elle et à obtenir du Roi qu'il trouve bon que la comtesse Louise, à vingt ans, exerce la place que Sa Majesté a eu la bonté de lui promettre, sans exiger cette dure nécessité d'être mariée. Le Roi et la Reine sont si bons qu'ils ne voudront pas, en faisant une grâce, y attacher un malheur sans remède. Car il n'est que trop ordinaire aux pauvres filles de qualité, qui ne peuvent pas choisir, d'être malheureuses par des mariages précipités.

La comtesse Louise, attachée à Madame sans être mariée, sera bien plus à elle que celles qui ont des maris et des enfants... Et si sa destinée est d'être mariée, après avoir été fille attachée à Madame quelques années, au moins elle pourra juger par elle-même de son prétendu, et avec le conseil de Madame, elle ne courra point le risque de mal choisir...

Madame est si bonne que, comme cette effusion de cœur me fait

un bien à l'âme que je ne puis exprimer, j'espère qu'elle ne condamnera pas la longueur de ma lettre[1].

En dépit de ces précautions oratoires, on devine combien il tarde à madame de la Ferté-Imbault de découvrir un fiancé pour sa nièce favorite. Il n'est donc pas étonnant que, très peu de mois après cette lettre, Madame Élisabeth ait eu à prendre la plume pour faire son compliment à la marquise sur le mariage de la comtesse Louise. Celle-ci épouse en février 1784 le fils aî é du marquis et de la marquise de Blangy. Et les félicitations de la princesse ajoutent au contentement de la famille d'Estampes :

Vous êtes bien aimable, madame Imbault, de m'avoir mandé que mademoiselle d'Estampes ne l'est plus; cela me fait un grand plaisir, et d'autant plus que j'espère qu'ils seront heureux. Vous avez bien fait de demander à madame de Marsan sa chapelle, car le temps était bien froid pour vous. Je ne doutais pas que le déjeuner et le repas de noces ne fût très gai, puisque vous vous étiez chargée de mettre tout le monde en train.

Si vous voulez, je pourrais présenter madame de Blangy le dimanche de sa semaine qui sera le 21 de mars, et, de là, elle pourra la faire quand elle voudra. Je serai fort aise que son début soit le plus tôt possible, puisque cela me procurera le plaisir de vous voir, et vous savez combien il est vif pour moi. Je vous prierai de vouloir bien dire des choses à ma nouvelle pupille; je compte qu'elle aura bien peur de moi, car je serai bien rude. Elle a tant de besoin qu'on le soit avec elle[2]!...

Un mois après, ayant été officiellement présentée à la Cour, la vicomtesse de Blangy débute auprès de Madame Élisabeth. Et l'on voit, par une nouvelle lettre de la princesse, que madame de la Ferté-Imbault elle-même est en pleine lune de miel avec cette famille de Blangy où elle vient d'introduire sa petite nièce :

Je ne puis m'empêcher, malgré vos défenses, de vous dire combien vous me faites de plaisir en me mandant que ma pupille est et sera parfaitement heureuse. Elle le mérite bien, car il m'a paru qu'il serait difficile d'être plus aimable, plus attrayante que ne l'est votre aimable nièce. Je suis charmée qu'elle soit à son aise avec nous. Je vous assure que, ses compagnes et moi, nous l'aimons déjà beaucoup.

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, Collection Joly de Fleury, 2 485, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault, Mauny, 12 septembre 1783.

2. *Ibid.*, N. A. F. 4 748, lettre inédite de Madame Élisabeth, du 20 février 1784.

Si vous l'aviez vue, le premier jour, son embarras vous aurait divertie. Pour moi qui suis portée à la méchanceté la plus noire, j'avoue que cela m'a fort amusée.

C'est à vous à donner vos ordres à votre nièce, et elle voudra bien me les communiquer. Pour moi, je serai très aise de vous voir; mais Montreuil sera bien glorieux de recevoir madame Imbault! Je tâcherai de le rendre si aimable que vous soyez tentée de le rendre heureux en y revenant. Je suis très aise aussi que la connaissance de M. de Blangy vous fasse prendre intérêt au bonheur de deux autres personnes, car je suis persuadée que monsieur et madame de Vibraye[1] suivront leur exemple et seront heureux l'un par l'autre en dépit de la mode. Mais ce qui me fait encore plus de plaisir est que cela m'ait mise dans le cas de renouer connaissance avec madame Imbault et de l'assurer moi-même de la tendre amitié que j'ai pour elle[2].

La marquise ayant sollicité un congé pour sa nièce, madame Élisabeth s'excuse en termes obligeants de ne l'accorder qu'à regret :

Vous devez juger, madame Imbault, de la peine que j'ai à me décider au congé que désire votre aimable nièce, par le temps que j'ai été sans vous répondre. Ce sera un sacrifice que je vous ferai, non sans regret; mais je le trouve juste, ce qui plus est, nécessaire, et je comprends le désir que sa belle-mère a de la voir. Et je ne doute pas que, lorsqu'elle reviendra, l'on n'en ait autant de regret que j'en aurai de plaisir.

Je suis charmée que vous approuviez ce que j'ai fait pour la comtesse Louise. Vous devez le trouver simple, puisque vous la connaissez. J'attendrai le mardi ou le samedi que vous voudrez avec impatience pour pouvoir vous dire combien cette nièce me paraît agréable et séduisante, et le désir que j'ai de gagner son amitié! En attendant, si vous le permettez, je l'embrasse de tout mon cœur et finis en vous assurant de tous les sentiments que vous me connaissez déjà pour vous[3].

Et c'est sur le même ton de badinage affectueux que madame Élisabeth écrit plus tard du Petit Trianon à la vicomtesse de Blangy :

J'ai bien des grâces à rendre à madame de la Ferté-Imbault, puisqu'elle m'a procuré le plaisir d'avoir de vos nouvelles par vous-même. Ce n'est point un compliment : c'est la vérité, comme on dit, toute nue. J'ai été charmée d'apprendre que les mauvais temps ne vous empêchent pas de vous amuser. J'espère que, dans les pièces

1. Le vicomte de Vibraye avait épousé la sœur du vicomte de Blangy.

2. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, lettre inédite de Madame Élisabeth, 30 mars 1784.

3. *Ibid.*, lettre inédite du 22 avril 1784.

que vous jouez, vous ne choisissez pas les rôles d'amourettes : ce serait un peu trop scandaleux.

Il faut que je vous confie une inquiétude que j'ai. C'est d'avoir été bien maussade dans ma réponse à madame votre tante pour l'ermite du Landin[1]. Vous savez combien j'ai peu de facilité pour faire des compliments : c'est tout de même en lettres. Aussi j'espère que, si j'ai fait quelque bêtise, vous voudrez bien la réparer pour moi.

Je suis à Trianon, où je mène une vie très solitaire, mais qui me plaît fort, et d'autant plus que le lieu est charmant. Il excite mon envie; je voudrais pouvoir emporter le jardin chez moi, et surtout l'eau qui n'est pas belle, mais très abondante.

Adieu, mon cœur, j'attends avec impatience le mois d'octobre pour avoir le plaisir de vous voir. Madame de la Ferté-Imbault voudra bien recevoir ici tous mes remerciements et les assurances de mon amitié. J'espère qu'à la première occasion, elle vous fera retrancher toutes ces cérémonies qui vous embarrassent et qui sont bien inutiles[2].

Madame Élisabeth ne manque jamais d'associer madame de la Ferté-Imbault à la félicité de la vicomtesse de Blangy. Car on n'ignore pas à la Cour à quel point la marquise se passionne pour l'établissement de ses chers parents d'Estampes. Veut-elle arranger le mariage de son petit-neveu Louis-Félicité-Omer, lieutenant de chevau-légers, voilà qu'elle entame avec madame de Marsan une interminable correspondance d'affaires, énumérant les ressources présentes et à venir du futur. Si le marquis d'Estampes vendait Mauny, qu'en tirerait-il? Eh bien! mais pour le moins un million, dont les deux tiers iraient au fils aîné, selon la coutume de Normandie[3]. De plus, cent mille francs ayant été assurés par madame de la Ferté-Imbault au fils aîné en 1755, lors du premier mariage du marquis d'Estampes avec mademoiselle de Flavacourt, comme il n'est venu de cette union que la vicomtesse de Bourdeilles, ces cent mille francs écherront à Louis-Félicité-Omer. Par-dessus le marché, elle lui destine ses deux maisons de Paris, évaluées quatre cent mille francs[4]. Elle

1. L'abbé de Boismont.

2. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, lettre inédite, 2 septembre 1784.

3. *Ibid.*, collection Joly de Fleury, 2 485, lettre inédite du 1er juillet 1782.

4. Donation entre vifs, 14 février 1779, étude de Me P. Delapalme, notaire à Paris.

serait prête encore à y ajouter, en faveur d'un mariage particulièrement avantageux, une rente de quinze mille livres, et se chargerait très volontiers de loger et de nourrir à ses frais le jeune ménage. Bref, sa sollicitude et sa générosité se prodiguent en toute occasion sans pouvoir s'épuiser. Et le marquis d'Estampes a les meilleures raisons de bénir l'attachement que ses enfants ont inspiré, chacun à part et collectivement, à madame de la Ferté-Imbault :

Elle s'en est fait des objets intéressants pour son cœur. Je suis comblé de voir qu'ils sont assez heureux de concourir à la douceur de la vie de cette excellente et admirable parente[1].

***

La marquise va-t-elle recueillir le prix de son dévouement? Durant sa vie entière, avec l'âme la plus exubérante et la plus tendre, elle a gémi de ne pouvoir s'attacher à sa mère, à son mari, à sa fille. L'unique avantage de cette solitude est d'avoir laissé le champ libre à l'amitié.

J'ai un caractère très fort et très décidé. Je n'ai jamais eu d'objet direct qui m'ait fait faire un grand usage de ma sensibilité : ainsi elle est tout entière à mes amis que j'ai choisis. Et tous mes amusements et mon bonheur dépendent de ma liberté, dont l'usage m'est plus agréable de jour en jour[2]....

Mais puisque la voici enfin environnée, grâce au Ciel, d' « objets intéressants », d' « objets directs », pourra-t-elle faire sur le tard « un grand usage de sa sensibilité »? Ce ne sont pas seulement des neveux et des nièces qui la consolent. Le mariage de la comtesse Louise lui vaut encore une amitié inespérée où elle trouve une apparence de bonheur. Ces Blangy, du premier au dernier, lui deviennent très rapidement aussi chers que ses parents les plus proches.

Toutes ces bonnes choses se sont encore embellies et égayées par le charmant mariage que j'ai fait, il y a trois mois, puisque je trouve dans la nouvelle famille que je viens d'adopter toutes les vertus qui peuvent attacher solidement[3].

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, collection Joly de Fleury, 2 485, lettre inédite datée de Mauny, 12 septembre 1783.

2. *Ibid.*, 2 483, lettre inédite du 22 juillet 1762 au président Omer Joly de Fleury.

3. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, lettre inédite à la marquise de Blangy.

Son cœur se partage entre son petit-neveu par alliance, le vicomte de Blangy, qu'elle appelle « son gros gendarme », et le puîné, le chevalier de Blangy, garçon espiègle et rieur, inépuisable en facéties, qui accomplit un stage de « Lampon » dans le « Sublime Ordre » avant d'être armé « Lanturelu », d'où le surnom de « Lamponnet ». Et tandis qu'elle s'attache également à leurs deux sœurs, la comtesse de Perrochel et la vicomtesse de Vibraye, quelle admiration ne professe-t-elle pas pour leur père, le marquis de Blangy, dont les mâles vertus font revivre à Versailles les Romains de Plutarque!

Je trouve dans le marquis le caractère d'un Romain, et j'ai aimé les Romains, dans ma jeunesse, de préférence à toutes les autres nations[1].

Mais ces sentiments sont tièdes auprès de l'enthousiasme prodigieux dont elle se prend pour la compagne du « Romain », la marquise de Blangy :

Ma passion pour ma marquise me raccommode avec les passions dont j'avais eu, jusqu'à présent, une peur horrible; mais je sens à n'en pouvoir douter que celle que je sens pour elle (quoique un coup de foudre) durera autant que ma vie et me rendra heureuse de plus en plus[2].

Bénie soit cette amitié qu'elle a reçue du Ciel comme une manne réconfortante! Jamais encore elle n'avait goûté cette confiance, ce calme parfait dans la sécurité. Il faut que sa nouvelle amie connaisse sa vie entière, ce que la marquise appelle « son histoire ancienne ». Après avoir tant médit des passions avec Descartes et Malebranche, quelle douceur de pouvoir s'abandonner sans remords à un entraînement puissant! Il y a là une ivresse salutaire et pure qui rend plus supportable l'amertume de vieillir :

Comme la langueur me gagnait, avec une espèce de tristesse intérieure que je n'avais jamais connue, je serais morte dans peu d'années, sans peut-être regretter la vie. Ce que je dis là à *ma Passion* est exactement ma confession et ce que personne de mes plus intimes amis ne sait et ne saura jamais. La vie de Paris est si desséchante pour une personne de mon âge qui a perdu toutes ses anciennes

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4748, lettre inédite à la marquise de Blangy.
2. *Ibid.*

sociétés, qui étaient les plus aimables du temps, que, comme tous ceux qui m'environnent, en me rendant heureuse autant qu'ils le peuvent, ne me font cependant qu'un bonheur un peu monotone et un peu fade, étant accoutumée à du piquant, il est certain que j'étais bien mal. Et ce que je lui dis là sous le sceau de la confession est très vrai et ne tient ni à l'imagination ni à la plaisanterie[1].

Grâce à la marquise de Blangy, plus de « tristesse intérieure », plus d'idées noires! Madame de la Ferté-Imbault retrouve le « piquant » qui lui est indispensable pour assaisonner son existence de vieille dame. Après avoir consacré la matinée à ses parents et à ses amis les plus intimes, elle tient salon après dîner, et le portier Follet admet alors sans difficulté tous ceux qui se présentent :

Depuis que j'ai perdu mes anciennes sociétés, que je suis maîtresse d'une maison très nombreuse et que j'ai toujours beaucoup de monde dans l'après-dîner, aimant les petits jeux de société, ma surdité m'a fait prendre le parti de jouer toute la journée l'hiver, de manière que je (ne) suis à moi que le matin... Je suis visible à neuf heures du matin pour toutes les personnes avec lesquelles je suis bien aise d'être à mon aise de cœur et d'esprit[2].

Bien loin de se claquemurer en infirme dans son appartement, elle va et vient, comme par le passé, infatigable. Sarrazin, son cocher, la conduit tantôt à Saint-Ouen chez les Necker, tantôt à ce beau jardin de Tivoli, plein de surprises, charmant par ses bosquets, ses grottes, ses statues, où M. Boutin, l'un des plus vieux amis de madame Geoffrin, l'accueille toujours avec joie.

J'ai passé toute ma journée d'avant-hier à une petite campagne charmante à une des barrières de Paris, chez M. Boutin, ami de quarante ans de ma mère, qui, tous les ans, me donne un dîner avec tous les d'Estampes et nos amis communs les plus anciens. Comme la salle à manger est petite et que nous étions seize, je n'ai pas voulu y mener le chevalier de Blangy; mais je l'ai fait venir à cinq heures; il s'y est fort amusé et a aussi bien réussi que la veille. Toute la famille d'Estampes l'aime déjà à la folie... S'il était mon fils, j'en raffolerais[3]...

Chez la marquise, l'ancienne cour donne rendez-vous à la nouvelle, et les jeunes gens viennent y prendre une idée

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, lettre inédite à la marquise de Blangy, 10 mai 1784.
2. *Ibid.*, lettre inédite du 12 mars 1784.
3. *Ibid.*, lettre inédite du 17 mai 1784.

de la politesse et des grâces du règne de Louis XV. Mais tout d'abord il leur faut présenter leurs hommages à la comtesse de Marsan. Aucun de ses petits protégés ne saurait s'en dispenser. C'est un rite sur lequel madame de la Ferté-Imbault se montre inflexible :

A ma soirée d'hier, j'avais la comtesse de Marsan à qui j'ai présenté mon joli petit Lamponnet. Elle l'a traité à merveille ainsi que le vicomte et la vicomtesse de Vibraye qui soupaient chez moi; et le vicomte doit lui mener sa femme à l'un des deux soupers qu'elle donne de règle par semaine. Le ton et la compagnie tiennent encore de l'ancienne Cour, et l'on est trop heureux ici, vis-à-vis des jeunes gens bien nés et bien élevés, d'avoir encore de ces échantillons à leur montrer[1].

La marquise a encore la chance de conserver, outre la comtesse de Marsan et M. Boutin, beaucoup de vieux amis. Néanmoins, si elle ose regarder en arrière, quelle nombreuse et funèbre assemblée de fantômes! Le comte de Maurepas est mort le 21 novembre 1781. M. de Burigny l'a suivi de près en 1785. Il s'est éteint sans souffrances, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, dans le petit logement qu'il occupait depuis si longtemps rue Saint-Honoré. Son esprit est demeuré lucide jusqu'au bout, et madame de la Ferté-Imbault, qui l'assiste en amie dévouée, aura du moins la consolation de l'entendre prononcer avec la fermeté du chrétien et du sage ces paroles inoubliables :

— Si j'avais été assez malheureux pour douter de l'immortalité de l'âme, l'état où je suis me ferait bien revenir de mon erreur. Mon corps est insensible et sans mouvement; je ne sens plus mon existence; cependant je pense, je réfléchis, je veux, j'existe : la matière inerte ne peut produire de pareilles opérations.

Le dernier jour, comme la marquise lui offre un peu de bouillon pour le stimuler, M. de Burigny refuse en souriant :

— Je ne m'en soucie pas, car je suis, je vous l'avoue, fort curieux de voir de près le Père Éternel...

Tous ces deuils, certes, madame de la Ferté-Imbault les a ressentis cruellement. Mais combien davantage elle souffre de

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, [N. A. F. 4748, lettre inédite du 19 mai 1784.

n'avoir point auprès d'elle son ami le plus ancien, le témoin de toute sa vie, son confident et son soutien! Le cardinal de Bernis, depuis vingt ans, n'est point revenu de Rome. Et madame de la Ferté-Imbault n'en cache pas son chagrin :

Nous sommes du même âge. Nous avons passé dix ans de notre première jeunesse dans les mêmes sociétés. Il n'a jamais été amoureux de moi, ni moi de lui. J'ai été la première confidente de ses tribulations (et il en avait beaucoup); j'ai été le voir souvent dans son exil, et je l'ai fait le confident des miennes, parce qu'il n'avait plus rien de mieux à faire que de m'écouter et de me rendre confidence pour confidence. Et, depuis ce moment, nous nous sommes toujours écrit mutuellement tous les huit jours à cœur ouvert. Mais il y a vingt ans que je ne l'ai vu[1].

Nullement égoïste en amitié, elle n'ose souhaiter le retour du cardinal, de peur qu'il ne se sente dépaysé en France, après tant de bouleversements :

Comme il est mieux placé pour son bonheur et sa considération à Rome qu'à la Cour ou Paris, je n'espère ni ne désire le revoir, ce qui est fort triste à penser[2].

D'un autre côté, avec l'inévitable coquetterie de son sexe, elle semble redouter une rencontre. En cette vieille parcheminée, qui a des poches sous les yeux, le cardinal reconnaîtrait-il sa « Toinon » de Pontchartrain, la fraîche et éclatante jeune femme que Nattier peignit sous un domino de satin blanc? Elle se le demande avec mélancolie, lorsqu'elle examine le portrait « fort ressemblant, quoique un peu chargé en vieillesse », que M. Rousseau modèle d'après nature en 1787. C'est un profil à gauche, dont la cire blanche se détache sur un fond de camaïeu bleu pâle, avec cet exergue : *la Reine des Lanturelus*. Sous la fanchon de dentelle, on aperçoit un visage mince et anguleux. L'expression de la physionomie est intelligente, mais dure. A voir ce médaillon, on prendrait la « Reine des Lanturelus » pour une souveraine fort redoutable.

En réalité, il est peu de douairières aussi indulgentes que la marquise. Incapable de pardonner une faute grave contre la morale, contre l'honneur, contre la fidélité, contre

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4748, lettre inédite du 17 mai 1784.
2. *Ibid.*

les traditions héréditaires des familles, elle passe sur la plupart des peccadilles avec une bonhomie souriante. Au cours d'une vie agitée, mais toujours sans reproche, ses tribulations lui ont appris à excuser chez les autres ces écarts mêmes dont elle a mis le plus de soin à se défendre :

Elles m'ont rendue très indulgente pour les femmes nées honnêtes, mais malheureuses dans leur intérieur et souvent par leurs maris, qui se sont laissées toucher par la passion d'un preux chevalier bien tendre. C'est certainement le contrepoison le plus vif et le plus dissipant pour le moment. Mais quand on le juge de sang-froid, on y voit tant de poisons attachés à sa suite que, toutes réflexions faites, il vaut encore mieux prendre sa force et sa consolation dans un grand amas de raison, de bonne culture d'esprit et surtout d'amitié, quand on a été assez heureuse pour trouver de vrais amis[1].

Au lieu de se confiner parmi des vieillards acariâtres, elle forme sa société de jeunes hommes et de jeunes femmes. Sous leur influence aimable, elle reste, malgré les infirmités et les ans, douce, facile, perspicace, conciliante. Leur gaîté la rafraîchit.

Madame de la Ferté-Imbault a donc voulu à toute force établir chez elle son petit-neveu Louis-Félicité-Omer d'Estampes. Le comte loge à l'hôtel de la rue Saint-Honoré avec sa première femme, mademoiselle Le Camus, puis avec la seconde, mademoiselle Rouillé du Coudray. Et comme elle a encore beaucoup de place, la marquise héberge également le jeune ménage Blangy, dont elle observe avec satisfaction le bonheur et les succès. Il lui plaît que sa favorite excite l'admiration de toute la Cour, où cette piquante comtesse, dont les plus chauds climats semblent avoir doré le teint et bruni la chevelure, s'attire le surnom de *la Belle Africaine.* Elle est charmée que le premier enfant de sa petite-nièce soit tenu sur les fonts du baptême par le comte de Provence et Madame Élisabeth :

J'imagine que le gros gendarme[2] de ma Passion[3] lui aura mandé en détail toutes les marques d'amitié de Madame Élisabeth pour sa femme. Elle s'est proposée pour tenir son enfant avec Monsieur,

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4748, lettre inédite du 17 mai 1784.
2. Le vicomte de Blangy.
3. Sa mère, la marquise de Blangy.

d'une manière très commode et charmante pour la vicomtesse. A mon retour de Mauny, on m'a dit qu'elle avait été très souvent cet été à Trianon seule avec la Reine, ou en tiers avec le Roi.

Dans cette même lettre, la marquise, sans vouloir certes instituer un parallèle, n'hésite pas à faire allusion aux contrastes qui peuvent éloigner Madame Élisabeth de la Reine :

Son bon sens, sa vertu et l'égalité de son caractère font que la Reine paraît l'aimer, sans exiger qu'elle ait les mêmes goûts qu'elle[1].

Elle indique ainsi, très discrètement, ce que chacun peut lire dans les pamphlets que les libraires étrangers déversent à pleins chariots sur le royaume.

***

Depuis l'avènement de Louis XVI, madame de la Ferté-Imbault n'a point cessé de redouter pour le jeune Roi l'influence de la jeune Reine. Elle déplore que Louis XV ait fait épouser à son successeur une fille de Marie-Thérèse. La France n'a payé que trop cher par la guerre de Sept Ans cette alliance si désastreuse des Habsbourg avec les Bourbons. Et Marie-Antoinette n'est pas encore montée sur le trône que la marquise la juge médiocre dans le rôle extrêmement difficile où elle a vu d'abord, d'une gravité tout espagnole, l'Infante Marie-Thérèse, puis, cette Allemande ménagère et dévote, Marie-Josèphe de Saxe. Comment! la nouvelle Dauphine prétend conserver en France ses façons d'archiduchesse? Mais le bon ton de Vienne n'est pas nécessairement celui de Versailles. On critique déjà le penchant que la future souveraine manifeste pour le plaisir. La marquise ne désapprouve pas moins cette recherche indécente de la popularité, ces courses à Paris, aux spectacles, aux promenades, si fréquentes que les écuries, surmenées, ne suffisent plus à fournir huit chevaux pour le carrosse... Aux respectueuses observations de son écuyer, la Dauphine a riposté qu'on n'avait qu'à la conduire à quatre chevaux. Et puis d'ajouter lestement : « Ma mère, qui est plus grande dame que moi, va bien à deux chevaux!... » Beaucoup de personnes à la Cour, dont madame de Marsan, murmurent contre ce propos. Une

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, lettre inédite du 27 octobre 1784.

Impératrice serait-elle au-dessus de la Dauphine, ce qui n'est point sûr, il n'appartient pas à une Dauphine de le crier sur les toits[1].

Le duc de Choiseul, auteur de ce mariage, a donc des torts capitaux aux yeux de la marquise. A la nouvelle que Marie-Antoinette, devenue Reine, prépare activement le retour de ce duc au ministère, sa rancune se rallume; les convives de madame de la Ferté-Imbault l'entendent s'écrier avec véhémence :

— Comme bonne citoyenne, j'ai été enchantée de son départ, et je serais au désespoir de son retour!...

Sans doute, le Roi se dérobant cette fois aux obsessions de la Reine, l'ancien ministre ne reviendra pas aux affaires. Mais il en subsiste quand même, chez la marquise et ses familiers, une défiance irrémédiable contre la petite reine de vingt ans, volage, capricieuse, brouillonne, dépensière, et peut-être, qui sait? instrument aveugle de la chancellerie autrichienne...

Un autre sujet d'aigreur, c'est l'entourage de cette Reine. Puisqu'elle prétend gouverner l'État, pourquoi se laisse-t-elle gouverner par un cénacle de favorites? On s'en étonne, on s'en indigne. La princesse de Lamballe et la duchesse de Polignac sont jugées avec une sévérité inexorable. Rue Saint-Honoré, on ne se fait point faute de rappeler que ni Marie Leczinska, ni Mesdames, ni aucune des précédentes Dauphines, ne s'étaient jamais permis des engouements aussi publics. Quant au choix des seigneurs que la Reine désigne pour ses réunions intimes, c'est une monstruosité, un scandale à faire dresser les cheveux sur la tête! Madame de la Ferté-Imbault s'en déclare abasourdie. Pour la première fois, depuis les lointaines amours d'Anne d'Autriche, on s'alarme de découvrir, sous la majesté de la Reine, les fragilités d'une jolie femme.

Quel est donc le divertissement préféré de la marquise et de son cercle au mois de janvier 1783? Comme Louis XVI se montre de jour en jour plus entiché de sa marine, les Lanturelus trouvent piquant d'imaginer les frégates que les dames de la Cour auraient pu offrir au Roi pour ses étrennes. Chacun

1. Président Louis d'Ormesson, *Journal inédit*, 4 juillet 1773.

alors de faire assaut de malice. Et la marquise s'amuse à tenir une liste de cette escadre chimérique, où le badinage alterne avec l'insinuation perfide et meurtrière. Les Lanturelus veulent bien rendre hommage à la duchesse de Chartres et à Madame Élisabeth : la première présentant au Roi *la Bonne*, la seconde *la Dévote*. Ils trouvent encore assez bon que Madame Adélaïde arme *la Sémillante* et Madame Victoire *la Cordiale*. Mais à d'autres donatrices, ils attribuent des vaisseaux moins honorables.

Ainsi leur victime accoutumée, la princesse de Lamballe, fait piteuse figure avec *l'Imbécile*; la duchesse de Lauzun, avec *l'Insipide*; la duchesse de Bouillon, avec *la Délaissée*; la princesse de Chimay, avec *la Minutieuse*; la marquise de Laval, avec *la Maussade*; la duchesse de Luxembourg, avec *la Ridicule*; la duchesse de Lorges, avec *la Dégoûtante*; la duchesse de Duras, avec *l'Hypocrite*; la comtesse de Grammont, avec *l'Intrigante*; la duchesse de Grammont, sœur de M. de Choiseul, avec *l'Incestueuse*; la princesse Charlotte de Lorraine, avec *la Sapho*; la princesse d'Hénin, avec *l'Appareilleuse*. Les personnes les plus rapprochées du trône, malgré le respect qu'on leur doit, ne sont guère mieux partagées. On prête à la comtesse de Provence *la Dangereuse*; à la comtesse d'Artois, *la Singulière*; à Mademoiselle de Condé, *la Joufflue*; à la princesse de Conti, *l'Effrayante*. Et la Reine elle-même, en tête du rôle, offre à son époux une frégate surnommée *la Légère*!...

Marie-Antoinette, il faut certes l'avouer, a commis une imprudence funeste en s'aliénant tour à tour, à Versailles, les vieilles dames les plus prépondérantes. De même qu'elle a rebuté la comtesse de Noailles, elle se brouille avec la comtesse de Marsan, si dangereusement puissante par les Rohan et par la maison de Lorraine. Et la jeune femme pousse si loin l'animosité contre la gouvernante des enfants de France qu'elle ne peut même se contenir dans sa correspondance avec l'Impératrice Marie-Thérèse, c'est-à-dire dans les occasions où elle surveille le mieux son langage. Madame Clotilde paraît-elle médiocrement affligée de quitter les siens au moment de partir pour la Savoie, la Reine s'en prend à sa bête noire et déclare avec amertume :

Cela est assez naturel; elle vivait peu avec nous, et madame de Marsan, qui était de nom et de cœur *sa petite chère amie*, l'avait totalement subjuguée. Nous sommes à peu près totalement débarrassés de cette fameuse gouvernante, je dis à peu près, car elle conserve son logement, quoiqu'elle ait abandonné ses fonctions[1].

Et dans une autre lettre :

Après son retour, elle paraît décidée à quitter *enfin* la Cour. Malgré sa dévotion, je ne crois pas que nous fassions une grande perte. Ce sera une source d'intrigues et de méchancetés de moins.

Bien entendu, madame de Marsan use de représailles. Sur quoi madame de la Ferté-Imbault prend hautement parti pour son amie. Que le scandale du Collier vienne à éclater, et ses Lanturelus s'apitoieront plutôt sur le malheur du cardinal que sur la Reine de France outragée et diffamée. Non que la marquise ne soit prodigieusement indignée de voir un prince de l'Église se commettre avec une vile aventurière; mais trop de liens, trop de chères habitudes la rattachent au passé. Comment oublier que madame Geoffrin, près de mourir, épuisait ses dernières forces dans son acharnement à procurer au « prince Louis », neveu de madame de Marsan, le chapeau de cardinal qui dépendait alors du Roi de Pologne? Sans doute, sans doute, une sanction exemplaire s'imposait... Mais à condition de ne point lui donner un faux air de vengeance... Enfin, consternée de voir Louis XVI asservi à son épouse aussi aveuglément que Louis XV à ses maîtresses, la marquise fait un rapprochement cruel entre l'aïeul et le petit-fils. Elle blâme sans réticences :

Louis XVI qui avait donné son sceptre à la Reine, comme Louis XV l'avait donné à ses maîtresses... laquelle Reine n'a pas plus de talent pour gouverner ni de bon sens que les maîtresses[2]...

Ni talent de gouverner ni bon sens?... Cela est dur... Pour que la « Reine des Lanturelus » en vienne à ne plus distinguer entre la Reine de France et les odalisques de Louis XV, c'est que les meilleurs esprits sont égarés par un bouillonnement inexplicable.

1. D'Arneth et Geffroy, *Correspondance*, 15 septembre 1775.
2. Archives de M. le marquis d'Estampes.

***

Une femme d'un optimisme aussi généreux ne pouvait certes prévoir qu'un règne commencé dans l'allégresse dût finir par un carnage. Le bonheur auquel la marquise avait renoncé pour sa part, elle le désirait et le revendiquait d'autant plus âprement pour les autres. Faute de pouvoir arracher de son âme la passion du bien public, elle allait être incapable de survivre aux calamités de la patrie.

Tant qu'il subsiste un faible espoir de guérir les maux de l'État, elle accueille chaque nouveau ministre comme le médecin providentiel, pareil aux merveilleux enchanteurs des *Mille et une Nuits*, qui possède l'art de ranimer les mourants par ses élixirs et ses dictames. Turgot lui-même, malgré ses liaisons avec Condorcet et d'Alembert, ne la trouve point hostile, parce qu'elle compte alors sur son vieil ami Maurepas pour contrebalancer l'influence des Encyclopédistes. Plus tard, quand Louis XVI s'avise d'appeler aux finances Jean-François Joly de Fleury, oncle de la marquise d'Estampes, puis M. d'Ormesson, neveu du président, elle applaudit de toutes ses forces à leur désignation, prédisant à chacun de ces contrôleurs généraux une carrière éblouissante. A l'égard de Necker, c'est un enthousiasme voisin du délire : le Genevois lui apparaît comme le sauveur de la monarchie en perdition. Mais dix ans après, voici l'aveu qu'elle rédige d'une main tremblante :

Je me suis trompée en supposant M. Necker un génie. La manière dont il a formé les États Généraux a prouvé qu'il ne connaissait point les hommes, qu'il n'était point homme d'État, et qu'il était enivré par l'orgueil[1].

Oiseau rebuté perd son courage et ne veut plus voler... Désabusée dans ses espérances politiques, humiliée, écœurée, la marquise se détache insensiblement de tout ce qui l'entoure. Le « Sublime Ordre des Lanturelus » n'éveille plus son intérêt. Au baron de Gleichen qui propose de fonder en Allemagne une succursale de l'Ordre, à peine si elle répond par un pâle sourire. Des plaisanteries qui l'égayaient naguère, à présent l'excèdent ou l'irritent. Elle exige des esprits les moins

1. Lettre inédite du 30 octobre 1790, archives de M. le marquis d'Estampes.

sérieux qu'ils fassent effort pour s'accorder à la gravité des circonstances. Ne voit-elle pas d'ailleurs s'éteindre, un à un, ses plus chers Lanturelus? Maints loyaux chevaliers sont allés rejoindre le bon marquis de Croismare dans la paix définitive. Le moyen de remplacer des amis d'une telle ancienneté? Les nouveaux adeptes ne dissiperaient pas son ennui. Elle sait trop comment ils ne peuvent être pour être curieuse de ce qu'ils sont. Fi des plaisirs insipides! Un jour enfin, par un manifeste d'adieu qui n'a plus que les apparences d'un badinage, la « Reine » annonce aux Lanturelus son intention d'abdiquer :

La Reine des Lanturelus étant vieille, sourde et impotente, tandis que ses sujets ont bon pied, bon œil et bonnes oreilles, sent qu'elle ne peut plus rester leur souveraine sans s'exposer au ridicule. Les circonstances et son amour-propre l'engagent donc à abdiquer sa couronne pour vivre avec sa nation d'égal à égal. Elle conseille aux Lanturelus de se mettre en république[1].

Elle s'enferme après cela dans sa maison avec le peu d'amis qui pensent comme elle. Quant à ceux qui attendent d'un cataclysme universel le retour à l'âge d'or, elle les plaint ou les méprise. Ce n'est pas sans épouvante qu'elle entend les premiers grondements de la révolte. Après la chute de la Bastille, sa consternation ne lui laisse plus la force de poursuivre ses correspondances :

Que personne ne m'écrive! Je ne suis malade que par les nerfs, et cette maladie me donne une répugnance invincible pour écrire et recevoir des lettres... Les papiers publics me font horreur. Paris n'est plus Paris; la Cour n'est plus la Cour; les troupes du Roi ne sont plus rien[2]...

Mais au bout de quelques jours, se ravisant, elle reprend la plume et se confie à son petit-neveu d'Estampes :

Paris, ce 26 juillet, quinzième jour
de la Révolution, 1789.

Mon cher neveu, comme vous avez de la raison, de l'esprit, de la vertu et de la prudence, je veux vous communiquer à présent toutes les pensées que mon expérience et les affaires présentes m'inspirent.

Ceci est à découvert : la nation (est) poussée par le règne de Louis XV et celui de Louis XVI, *qui est celui de la Reine*. Pourquoi

1. Archives de M. le marquis d'Estampes.
2. 24 juillet 1789, *ibid.*

prend-elle M. Necker (qui n'est ni dieu ni diable) pour son patron? Par les mêmes raisons qui ont fait prendre aux Romains Romulus et Numa, aux Athéniens Solon et aux Spartiates Lycurgue : c'est-à-dire pour la soutenir contre le brigandage de la Cour et celui des ministres.

Quand vous serez à Paris, demandez-moi à relire toutes les anecdotes que j'ai faites sur le règne de Louis XV et que j'ai vues de très près. Vous en conclurez, comme j'en conclus : que s'il n'y avait pas dans le nouveau règne de la vertu, de la raison et de la justice, tout était perdu, ainsi que nous le voyons.

Je vais vous faire copier le catéchisme que je m'étais fait au mois d'avril pour n'être pas, comme tout le monde, étonnée de tout. Vous pouvez communiquer ma lettre à votre père, à votre mère, à votre femme, à M. de la Tour et à M. de la Forêt[1].

Quels sont ces messieurs de la Tour et de la Forêt dont les noms apparaissent ici pour la première fois? M. de Machault, ancien garde des sceaux de Louis XV, alors âgé de quatre-vingt-huit ans, et son fils... Ils ont dû s'enfuir sous un déguisement de leur château d'Arnouville, où les révolutionnaires ameutés réclamaient déjà leurs têtes. Après s'être cachés deux jours chez le curé de Notre-Dame de Pontoise, ils ont trouvé asile chez le marquis d'Estampes, à Mauny.

Sans doute, madame de la Ferté-Imbault n'est pas encore persécutée. Le souvenir de madame Geoffrin, patronne des Encyclopédistes, lui sert d'abord de sauvegarde auprès des réformateurs modérés. Tant mieux! car son état de santé ne lui permettrait pas d'émigrer comme sa vieille amie madame de Marsan, qui vient de sortir du royaume assez précipitamment. Quoi qu'il arrive, elle désire fermer les yeux dans son pays. Ce n'est point courage, mais plutôt lassitude. Elle sait à n'en pas douter que tout est perdu. Et la fête de la Fédération ne lui donne pas le change, à elle...

Son fidèle correspondant, le cardinal de Bernis, s'évertue inutilement à la réconforter :

J'excuse Toinette, à chaque événement fâcheux, d'en être plus ou moins affectée; il n'y a que les fous ou les scélérats qui soient insensibles. Mais il faut bien vite chercher le remède au mal, et, si l'on n'en trouve pas, il faut se distraire autant que possible et fuir la société des personnes mélancoliques. La tristesse n'est pas un vice; mais, quand elle dure, c'est une grande faiblesse qui ne remédie à

1. Archives de M. le marquis d'Estampes, inédite.

rien. A chaque courrier, mon âme souffre; mais à force de réflexions, je la remonte comme une pendule[1].

Excuser les appréhensions de « Toinette »? Voilà qui est bientôt dit. Inaccessible à Rome, partant invulnérable, le cardinal n'a vraiment aucun mérite à conserver un bel équilibre parmi les honneurs des membres du Sacré Collège. Mais à Paris, à deux pas de la Constituante, dans cette fiévreuse rue Saint-Honoré où madame de la Ferté-Imbault ne peut se mettre à sa croisée sans entendre aboyer ou rugir le club des Jacobins, c'est une autre affaire!... On souffre à lire les platitudes que le cardinal débite flegmatiquement à sa pauvre amie si inquiète, si tourmentée :

Il faut attendre le beau temps quand il pleut, faire son unique affaire du soin de sa santé et vivre avec ses vrais amis.

Toute la frivolité épicurienne d'une époque à jamais révolue s'exprime en ces conseils qui prétendent à la sagesse et qui n'ont même pas le sens commun :

Soyez sûre que la fin du roman de ce siècle sera bonne à voir, et qu'il faut n'avoir pas la bêtise de mourir avant le nouveau spectacle que la Providence nous prépare, et auquel il faut assister[2].

Madame de la Ferté-Imbault se dit en soupirant qu'il n'est guère possible de s'entendre à distance. Les lettres qu'elle reçoit tous les huit jours de Rome la déçoivent et l'exaspèrent. Hantée par les pressentiments les plus sinistres, elle n'est point curieuse de voir « la fin du roman de ce siècle », encore qu'elle ne soupçonne peut-être pas le genre de spectacle « que la providence prépare » aux Parisiens sur la place Louis XV, après qu'ils auront précipité de son socle la statue du Bien-Aimé.

Quant aux Lanturelus demeurés en France, ils n'extravaguent pas moins que ceux du dehors. Si l'ex-Reine des Lanturelus s'entend mal avec Bernis, ex-Grand Protecteur, quel ressentiment n'a-t-elle pas conçu contre son ancien Chancelier! Elle avait conféré jadis cette haute dignité au président Le Pelletier de Saint-Fargeau, propre beau-frère du marquis d'Estampes par son mariage avec une sœur de

1. Archives de M. le marquis d'Estampes, 27 octobre 1790.
2. *Ibid.*, 26 janvier 1791.

mademoiselle Joly de Fleury. Or, depuis les États Généraux, ce magistrat a donné à ses amis des étonnements affreux. Après avoir compté parmi les aristocrates les plus enragés, au point de s'obstiner, le 23 juin 1789, à siéger dans la Chambre haute avec la majorité de la noblesse, le futur régicide s'est brusquement jeté dans les bras des démagogues. Stupéfaite d'abord, puis indignée, la marquise s'exhale en invectives amères. Et la correspondance qu'elle échange avec le transfuge au moment de leur rupture permet de suivre les derniers soubresauts d'une société à l'agonie, dont les tronçons épars s'agitent sans pouvoir se rejoindre.

Apprenant que la marquise se déchaîne contre lui avec une violence impitoyable, le président de Saint-Fargeau feint de croire qu'elle lui en veut de ne plus être allé la voir. Donc, par un aimable billet du 30 octobre 1790, il s'excuse sur ses devoirs de député qui ne lui laissent plus le moindre loisir, puis finit en l'assurant de son dévouement inaltérable. Belles paroles dont la marquise se refuse à être payée. Néanmoins, pour mieux circonvenir le traître, elle a soin de lui répondre le 1er novembre sur un ton assez doux :

Je remercie mon Chancelier de sa charmante lettre. Je voudrais pouvoir espérer comme lui de revoir l'ordre revenir en France et la tranquillité parmi les familles et les citoyens. Mais je suis trop vieille pour avoir un tel espoir.

Voici mes raisons pour être découragée :

J'ai vu en 1737 revenir tous les Français de l'Italie, à commencer par mon mari, fous de la musique italienne. Le génie français, toujours aimant la nouveauté et porté par nature à l'exaltation de l'imagination, déclara la guerre à tous les Français qui n'avaient d'autres connaissances que la musique française. Cette folle guerre produisit dans les familles et dans les sociétés les mêmes haines que nous voyons aujourd'hui. J'ai vu la guerre des Jansénistes et des Molinistes. J'ai vu celle du magnétisme contre les gens raisonnables qui s'en moquaient. Mais toutes ces différentes guerres occasionnées par le génie des Français n'avaient fait jusqu'à ce moment-ci que me faire rire. Actuellement, je dis comme dans Corneille :

Oui, je sens vivement l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie.

Mon Chancelier me fera toujours plaisir de m'aimer et de me voir tant que ses affaires (le) lui permettront[1].

1. Archives de M. le marquis d'Estampes, inédite.

Le président de Saint-Fargeau, sur la foi de ces apparences bénignes, n'hésite pas à reprendre ses anciennes relations avec la marquise. Il se présente donc le lendemain 2 novembre rue Saint-Honoré, très à son aise, faute de soupçonner l'épreuve qui l'y attend :

Comme mon projet était de le pousser au point de voir à quel degré il était inoculé de la folie à la mode, je lui dis en riant devant quinze personnes qu'il était fou, et que je lui en enverrais la preuve le lendemain par un extrait du Traité de Malebranche sur le danger de se laisser séduire par les imaginations exaltées, qui prouve anatomiquement que cela rend à demi-fou.

Après lui avoir dit cela, je me suis adressée à la compagnie en disant : « La plus forte preuve qu'on puisse donner de la folie de messieurs les démocrates, c'est que, sans qu'ils s'en doutent, ils sont renégats de leur religion, de leur Roi, de leur patrie, de leur compagnie et de leur propre extraction. Et ce sont les renégats les plus dupes qui aient jamais existé, puisqu'on paye ordinairement les autres renégats pour l'être, et qu'eux n'ont d'autre récompense à espérer que d'acquérir une réputation qui à perpétuité fera horreur aux honnêtes gens[1]. »

Madame de la Ferté-Imbault espérait, pour l'honneur de son ancien Chancelier, qu'il serait accablé de ces vérités cruelles. Mais point : Le Pelletier de Saint-Fargeau se contente de faire la conversation un peu à l'écart, sans témoigner le moindre embarras.

Le lendemain, elle consulte ses *Extraits*, copie à l'intention du coupable le passage de Malebranche qui le vise, et le lui envoie avec cette note :

M. Pelletier paraît étonné de la guerre d'opinions qui règne dans les familles et dans les sociétés depuis le mois de juillet 1789. M. Pelletier a été élevé par sa grand'mère, madame Le Pelletier-Beaupré, aux principes de Malebranche et de Port-Royal pour bien conduire sa raison. Il sera peut-être bien aise de voir anatomiquement (d'après ce petit extrait) les causes de l'épidémie de folie qui règne actuellement parmi les Français[2].

Fort ennuyé, Le Pelletier de Saint-Fargeau riposte le 4 novembre 1790 :

J'ai reçu avec reconnaissance les bonnes maximes extraites des bons auteurs que notre souveraine a pris la peine de m'envoyer.

1. Archives de M. le marquis d'Estampes, inédite.
2. *Ibid.*

J'ai lu aussi dans quelques physiciens et métaphysiciens que l'apparence des objets n'était qu'une illusion, et que l'intermédiaire qui en sépare nos sens leur donne la couleur et la forme qui nous frappent.

Le temps présent est un brouillard qui fait voir blanc aux uns, noir aux autres. L'avenir soufflera ces nuages et rendra aux objets leur réalité.

Ce qui n'est point une illusion, c'est le respect et le tendre attachement que j'ai voués à notre auguste et aimable souveraine[1].

Cette lettre, « d'un aussi mauvais physicien que d'un mauvais malebranchiste et d'un mauvais disciple des principes de Port-Royal », met le comble à l'indignation de la marquise. Elle trouve scandaleux que l'ex-Chancelier ose badiner, alors que les meilleures plaisanteries ont fait leur temps.

Mais comment la nation la plus polie de la terre s'est-elle transformée soudain en une horde de carnassiers?... Elle se le demande en pleurant. Est-ce donc à ces tigres qu'elle allait offrir le miel de la sagesse? Et si la royauté succombe, qu'adviendra-t-il de la famille d'Estampes? Quel sera le sort de Louis-Félicité-Omer, de la « Belle Africaine », de son cher petit « Lamponnet », le chevalier de Blangy? Ces questions la tourmentent... « Sa tête trop aisée à s'embraser », écrit le baron de Grimm à Catherine II, « n'a pu résister à la continuité des horreurs et des atrocités qui nous ont environnés depuis deux ans[2]. » Et néanmoins, malgré l'effondrement de sa santé et tout son désespoir, il suffit d'une compagnie agréable pour que sa bonne humeur s'épanouisse quelquefois. C'est alors qu'une admiratrice de rencontre lui rend cet hommage :

Je ne reviens pas de ce mariage que vous seule avez su faire de la raison et de la gaîté. Depuis que je suis au monde, j'avais toujours entendu dire et chanter : *Triste raison!* Ce n'est pas la vôtre. Elle est ornée par la main des Grâces et respire un attrait plus fort encore que la conviction dont elle est suivie[3].

De plus en plus malade, en avril 1791, elle déclare bien haut à ses médecins, devant son entourage désolé, qu'elle ne veut point guérir. Vivre? mais à quoi bon, en vérité, quand les ressorts de la machine sont usés ou brisés? quand, après

1. Archives de M. le marquis d'Estampes, inédite.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

avoir religieusement observé pendant soixante-dix ans les lois divines et humaines, on voit soudain crouler et s'engloutir tout ce qu'on a vénéré, tout ce qu'on a cru éternel, dans un gouffre de sang?... Elle se meurt de ce poison lent : le désenchantement... Et sans cesse, comme pour brusquer sa fin, le vacarme de la Révolution envahit sa chambre, l'abasourdit et l'épouvante.

Le 18 avril 1791, des émeutiers en bonnets de laine rouge, la pique à la main, occupent toutes les issues des Tuileries pour empêcher la famille royale de se transporter à Saint-Cloud. Madame de la Ferté-Imbault apprend avec indignation, vers le soir, après un long tumulte, que le Roi, fatigué d'attendre pendant des heures au fond de son carrosse, sous les fusils braqués, a dû enfin rentrer au château, c'est-à-dire en prison. La « Reine des Lanturelus » éclate alors en sanglots. Ses yeux se dessillent. Pour la première fois elle plaint non seulement Madame Élisabeth, mais aussi cette malheureuse princesse qu'on appelle encore la Reine de France. Ne l'a-t-elle point méconnue? Ne l'a-t-elle point censurée et dénigrée? Pourquoi s'être associée si étourdiment à cette campagne d'épigrammes? Hélas! hélas! aberration funeste!...

Mais ces fautes, ces injustices, ne sont-elles pas communes à tous ses contemporains? Ne sont-elles pas le lot de tous les vivants? Un éternel effort, éternellement stérile, enveloppé dès son principe d'une obscurité aussi mystérieuse que dans sa fin dernière, voilà, se dit la marquise, le sort des infortunés mortels depuis le commencement des âges. Et puisque les Encyclopédistes lui refusent désormais l'espoir d'un avenir meilleur, le genre humain, devenu fou, cherche à assouvir coûte que coûte, par les menaces, par les violences, par le carnage, son appétit aveugle et forcené de bonheur... Ah! oui, il est grand temps de partir...

Madame de la Ferté-Imbault est prête... Pareille aux voyageurs réfléchis et prévoyants qui attendent sans émotion le signal du départ, elle a pris ses mesures. Depuis le 12 mars 1782, « considérant qu'il n'y a rien de si certain que la mort et de si incertain que le moment où elle arrive », elle a déposé chez son notaire un testament entièrement écrit de sa main[1].

1. Aujourd'hui chez Me P. Delapalme, notaire à Paris.

Son légataire universel sera le marquis d'Estampes. Naturellement. Ne lui a-t-il pas donné « de grandes marques d'attachement »? Mais loin d'oublier qui que ce soit, elle a réparti ses bienfaits entre tous ses domestiques vieux ou jeunes, sans aucune exception, depuis mademoiselle Ménagé, première femme de chambre, — qui aura sa toilette d'argent, la moitié de sa garde-robe, des meubles et une pension viagère de 1 200 francs, — jusqu'à une pauvre femme sexagénaire, la veuve Surimant, « nourrice de défunte ma fille »... Madame de la Tournelle, sa bonne et ancienne amie, recevra les *Extraits* manuscrits que la marquise a fait des *Opuscules* de Plutarque. D'après sa volonté formelle, l'enterrement ne devra être « ni mesquin ni magnifique ». Et sans doute la marquise apportera plus tard à ce document des retouches de détail, comme avait fait sa mère. Mais ici encore les dissemblances éclatent. Les nombreux codicilles qui se succèdent entre 1782 et 1790 ne visent pas des retranchements, à la manière de madame Geoffrin, mais arrondissent au contraire les legs qu'elle destine à ses parents, amis ou serviteurs.

Ensuite elle se dispose à la mort avec sérénité. Aussi bien les remèdes ne peuvent rien contre la langueur qui la consume, et les aliments lui soulèvent le cœur. Depuis de longues années, ayant réduit sa nourriture au strict indispensable, elle professe que tous les Parisiens auraient avantage à vivre de régime. Presque jamais elle ne se plaint de souffrir, mais seulement du froid, de ce terrible froid qui chaque jour la pénètre davantage, au point qu'elle fait une dépense assez lourde en fourrures. Dans les dernières semaines, elle achète coup sur coup rue Saint-Honoré, *Au Chapelet et à l'Enfant Jésus*, un manchon de renard blanc, un autre en ourson du Nord, une palatine de cygne, une polonaise de camelot violet fourrée d'agneau noir. Après quoi elle fait promettre à la marquise d'Estampes de porter fidèlement, en mémoire d'elle, ses pelisses de prédilection, hermines et zibelines.

Mais voici poindre le riant mois de mai, frais, lumineux, embaumé, comme en ce printemps 1779 dont les Parisiens conservent le délicieux souvenir. Dans l'éloignement d'un rêve, madame de la Ferté-Imbault croit revoir les fêtes

charmantes que chevaliers et chevalières inventaient jadis pour sa convalescence, en acclamant leur Reine... Ses intimes, sachant le goût passionné qu'elle a pour les fleurs, lui en apportent chaque matin, par brassées magnifiques. Pavots de crêpe rose tramé d'argent, opulentes gerbes de pivoines orgueilleusement épanouies, hémérocales d'un jaune d'or, œillets des poètes, ancolies, fraxinelles, et surtout ces petites renoncules aux mille nuances éclatantes, qui sont ébouriffées et menues comme les perruches de l'Équateur. Les lys des annonciations célestes, élancés et purs, semblables à des archanges, dressent leurs belles hampes non loin de sa causeuse, car cette femme au tempérament robuste ne craint nullement leurs effluves. A dire vrai, les plus fastueux bouquets de roses ne la détournent pas d'une humble giroflée. Toutes les fleurs l'enchantent. Comme une enfant, elle en admire la grâce, la délicatesse, elle s'extasie sur leur merveilleuse diversité de formes et de couleurs. Et devant cette exubérance sans bornes, ces épanouissements inépuisables de la nature, il lui vient à l'esprit que la vie demande à être continuée plutôt qu'à être comprise... Désolante vérité pour une femme vieille et moribonde, hélas! qui a perdu son enfant unique!...

Encore une quinzaine, et sa destinée s'achèvera mélancoliquement dans cet hôtel de la rue Saint-Honoré qui l'a contenue tout entière. Madame de la Ferté-Imbault expire le 15 mai 1791. Le lendemain, à sept heures du matin, devant une assistance restreinte, mais sincèrement recueillie dans la tristesse, on célèbre ses obsèques en l'église Saint-Roch, sa paroisse. Avant la cérémonie, Madame Élisabeth a fait parvenir ses condoléances à la famille d'Estampes en termes particulièrement émus.

Quand elle termine ainsi, à soixante-seize ans, une existence dont elle est profondément lasse, la « Reine des Lanturelus » ne prévoit certes pas que, dans un mois, une pesante berline à quatre chevaux, roulant à toute allure à travers la poussière et la chaleur de juin, emportera son élève très chère, Madame Élisabeth, avec la Reine de France, sur les chemins désastreux qui conduisent à Varennes.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

RÉFLEXIONS

SUR

L'ART DÉCORATIF D'AUJOURD'HUI

L'Exposition des Arts décoratifs de 1925 a remporté le plus vif et le plus légitime succès. Elle a révélé au grand public les céramistes, verriers, dinandiers, ébénistes, « ensembliers » que seuls les amateurs appréciaient chaque année au Pavillon de Marsan. Elle a prouvé aussi que le faubourg Saint-Antoine abandonnait ses vieilles routines et que les grands magasins avaient compris les bénéfices qu'ils pouvaient tirer de ce goût pour les formes nouvelles. Les éditeurs ont publié de beaux recueils, où le moindre vase était somptueusement gravé. Les revues spéciales se sont multipliées.

Il est permis de se demander ce qu'ont produit de tels efforts et de chercher à déterminer les caractères généraux de l'art décoratif présent, tout de même que nous avons essayé d'indiquer les tendances actuelles de l'architecture et de la peinture[1].

***

Jusqu'au XVIIe siècle l'artiste ne s'était guère distingué de l'artisan; l'architecte s'est dégagé lentement du maître maçon; le peintre du moyen âge faisait partie, nous le rappelons, de la même corporation en Italie que les médecins et droguistes, en France que les selliers. Jehan Fouquet décorait un cierge pascal aussi bien qu'il peignait le portrait des rois

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril et 15 août 1927.

Charles VII et Louis XI ou du pape Eugène IV. Sous Louis XIV, Le Brun, premier peintre de Sa Majesté, ne dédaignait point de fournir des modèles aux ouvriers des Gobelins et ses cartons du Louvre sont pleins d'esquisses pour des consoles, des gaines, des cadres de miroir. Tous ces objets sont traités avec cette exubérante imagination, cette géniale fantaisie qu'on retrouve en ses grandes compositions. Meissonnier, Oppenordt, qui étaient architectes, travaillaient encore au XVIIIe siècle pour les décorateurs et les ébénistes; Thomas Germain était capable d'élever l'église Saint-Thomas du Louvre et d'exécuter de belles orfèvreries. Gabriel ne dessinait pas seulement les façades de Versailles, mais encore les bibliothèques de Louis XVI. Percier et Fontaine, architectes de l'Empereur, établissaient les maquettes de Jacob.

Aussi, malgré la diversité des tempéraments individuels, existait-il une unité de style. L'art décoratif répondait à l'architecture et à la peinture de chaque époque. Il était vivant. Quelques provinces, la Bretagne ou la Provence, pouvaient garder leur accent particulier, comme les pays récemment annexés conservaient leurs États, mais dans toute la France la moindre chaise rustique obéissait à la mode du jour; ses pieds se galbaient avec grâce sous Louis XV ou se raidissaient avec une sévérité antique sous Louis XVI ou Napoléon Ier.

Le XIXe siècle amène une scission entre l'artiste et l'artisan, comme il détermine une rupture entre l'architecte et l'entrepreneur. La doctrine académique avait établi une hiérarchie entre les artistes, entre les genres. Les fondateurs de l'Académie avaient voulu distinguer les peintres et les sculpteurs du roi des maîtres peintres et des maîtres sculpteurs. Le peintre qui représentait un vase de bronze était un artiste, l'orfèvre, qui le ciselait, restait un artisan, quelle que fût la médiocrité du premier et l'habileté du second. L'Académie estimait déjà, avant Kant, que l'art doit être une finalité sans fin. Un objet devenait roturier, lorsqu'il était utile, tout de même qu'un membre de l'Académie n'avait point le droit de faire du commerce et qu'un noble dérogeait, s'il se livrait au négoce. Jamais l'ébéniste n'aurait prétendu exposer ses cabinets et ses fauteuils au Salon du Louvre, le jour de la Saint-Louis,

à côté des grandes machines de ces Messieurs de l'Académie royale. L'Institut fut plus sévère encore que l'ancienne compagnie et à partir de la Restauration l'artiste, à qui le Romantisme et le Classicisme s'accordent pour confier une mission sacrée, se distingue nettement de l'artisan.

Les transformations sociales n'étaient pas étrangères à ce phénomène. L'exercice du commerce, le développement de l'industrie, la vente des biens nationaux avaient enrichi la bourgeoisie, et la bourgeoisie voulut jouer le rôle que lui avait assigné Sieyès. Ce n'est pas que l'ancien régime eût été sévère à cette classe sociale; mais le bourgeois enrichi et l'homme de robe étaient bientôt absorbés par la noblesse. Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet le bourgeois affranchi fit parade de son importance. Oberkampf, le « dominotier » de Jouy-en-Josas, avait été décoré par Napoléon Ier. Le roi distribuait des récompenses aux expositions de l'industrie, qui se tenaient au Louvre, comme le Salon. César Birotteau devenait maire de son arrondissement. Le bourgeois tint à étaler un luxe qui attestât son rang. Comme l'écrivait Caillot, dans ses curieux *Mémoires pour servir à l'histoire des Français* (1827, t. II, p. 101) :

> Mademoiselle Dervieux et les autres nymphes des divers spectacles donnèrent le ton du boudoir aux jeunes nymphes de qualité et aux bourgeois des étages supérieurs, et par conséquent, c'est principalement à elles et aux femmes entretenues que la France est redevable de l'art de meubler un appartement avec tout le goût et la commodi é possibles... L'art de meubler un appartement a gagné de proche en proche. Tel bourgeois peu aisé, tel marchand, qui fait bien ses affaires, mettent leur soin à meubler un appartement avec autant d'élégance que leurs facultés le leur permettent.

Comme la demande fut abondante, des « tapissiers » apparurent qui se chargèrent de fournir tout un mobilier. Jadis le client commandait à l'ébéniste un salon; désormais il le trouvait tout fait au faubourg Saint-Antoine. La production du meuble se fait commerciale.

Grâce à la prospérité, qui exista sous la Restauration, de nombreux immeubles avaient été construits et, par suite de la concentration urbaine, la maison à étages, jadis réservée au peuple ou à la menue bourgeoisie, fut désormais habitée par

les classes aisées. Le même Caillot indiquait cette transformation et en montrait les conséquences : « Comme les pièces de ces appartements sont peu étendues, qu'elles sont parquetées et décorées de glaces et de tentures dans le goût le plus moderne, elles n'exigent pas des locataires des frais considérables pour leur ameublement, mais en revanche le loyer de ces espèces de bonbonnières est en général d'un prix très élevé. Tel appartement de cinq petites pièces, situé au quatrième étage, ne se loue pas au-dessous de six cents francs. Comme on pense bien que des logements si chers ne conviennent point à cette partie de la population qui ne vit que de son travail journalier ou qui ne jouit que d'un modique revenu, il en faut conclure que les propriétaires s'attendent à n'avoir chez eux que de riches locataires, depuis la cave jusqu'au grenier. » Désormais le propriétaire s'adresse à des fournisseurs qui lui vendent pour tous les étages de la maison des glaces identiques, des cheminées semblables. La décoration n'est pas adaptée à la pièce; elle n'est plus conçue par l'architecte; elle est exécutée en série. Dès 1809, Fontaine signalait le danger de ce phénomène nouveau.

Le machinisme vint hâter cette évolution. Le fer forgé qui révélait le dessin de l'artiste et la souple habileté de l'artisan, disparaît, remplacé aux balcons, aux crémones, aux espagnolettes, par la fonte entourée d'une lourde gangue et dont les motifs sont mécaniquement répétés. L'huisserie est exécutée à la machine; toutes les portes sont identiques; les moulures des meubles n'ont plus cette vivante irrégularité qui atteste la main armée de la gouge; les arêtes sont aiguës et courent sans accident aucun. La pâtisserie banale envahit les corniches; il suffit pour faire son choix d'ouvrir le catalogue du mouleur italien ou tessinois. Depuis l'invention du cylindre, en 1797, les papiers peints imitent la soie, le velours, les dentelles, le bronze. La camelote envahit la maison. Fontaine protestait déjà en 1812 :

Le plâtre tient lieu de marbre, le papier joue la peinture, le carton imite le travail du ciseau, le verre se substitue aux pierres précieuses, la tôle remplace les métaux, les vernis contrefont les porphyres... L'abus le plus grave, attaché à la prostitution qu'on ne cesse de faire des inventions de l'art et du goût, c'est de leur enlever par l'économie

du travail, par la contrefaçon des matières et par des procédés méthodiques ou mécaniques, cette perfection d'exécution, ce fini précieux, cette touche d'un sentiment original que la théorie seule sépare de la conception et de l'invention, mais qui véritablement en est inséparable.

Désormais la bourgeoisie se réjouit de ce trompe-l'œil, qui lui donne à bon marché l'illusion de vivre parmi les plus riches matières. Les Expositions universelles enregistraient les progrès réalisés par ces honnêtes contrefacteurs. En 1863, à l'Exposition des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, la maison Zuber montrait des papiers imprimés, dont le critique du *Monde Illustré* disait (II, 222) :

Ce n'est pas du papier, ce sont des tableaux. Je doute si les toiles qu'on aura décomposées pour faire ceci ont pu jamais lui être supérieures... Les panneaux sans pairs de M. Zuber sont encastrés, c'est le mot, dans une simulation tout aussi étonnante de boiseries d'antichambre royale ou de salle à manger.

En 1861 le même critique célébrait les faux cuirs de Cordoue de la maison Pellet.

Dès à présent vous pouvez couvrir quatre chaises de toile cuir pour le prix d'une en cuir vrai, sept francs, et c'est plus beau, incontestablement.

Et voici qu'apparaissent les « zincs d'art », les baguettes chimiques, les faux vitraux en papier, les tapis de haute laine en moquettes, l'argenterie en ruolz. Lorsqu'on parcourt les inventaires après décès des XVIIe et XVIIIe siècles, on constate avec étonnement combien faibles étaient souvent les sommes liquides et combien forte la valeur des meubles, du linge, des bijoux, de l'orfèvrerie, même dans les familles de petite bourgeoisie. Le développement des sociétés anonymes, la multiplication des valeurs de bourse changèrent les habitudes de cette bourgeoisie. Désormais elle réduisit la part des richesses improductives pour placer son épargne en obligations ou en actions qui rapportaient un intérêt ou un dividende. Aux peintures elle substitua par économie les gravures et bientôt aux gravures les photogravures, aux bronzes les zincs réputés d'art ou les plâtres patinés.

La manie du pastiche que nous avons vu sévir dans l'architecture ne fut pas moins néfaste à l'art décoratif. Les clas-

siques défendent la Grèce et Rome, les gothiques exaltent le moyen âge; l'impératrice Eugénie et ses amies s'éprennent du XVIIIe siècle. Aussi voit-on dans les chambres des prie-Dieu avec dossiers en arcs « ogives », des lits à colonnes Henri II, des chaises à pieds galbé Louis XV, des lambris à décor pompéien. A l'exposition des arts appliqués de 1863 la maison Lerolle montrait un lustre gréco-romain, un lustre gréco-égyptien émaillé, quatre pendules, l'une tout à fait grecque, une autre étrusque, une autre XVIIIe siècle, la dernière égyptienne. Paul Bitterlin présentait un plafond grec tout en verre gravé, une fenêtre persane émaillée, un vitrail égyptien moiré à l'acide fluorhydrique.

On pourrait accumuler les exemples. Durant les trente premières années de la République continuèrent à régner ces faux styles dits historiques et ces imitations vulgaires de matières précieuses.

***

Quelques hommes de goût n'avaient cessé de protester. On a vu avec quelle clairvoyance Fontaine annonçait dès l'Empire les méfaits de cette mode. On a souvent cité le rapport sur l'exposition de Londres, écrit en 1856 par M. de Laborde. Quelques architectes, tel Davioud, demandaient en 1873 la création d'une école d'art appliqué et « l'admission des compositions de l'industrie ornée dans les Expositions des Beaux-Arts »; Sédille, la même année, proposait à la Société centrale des Architectes d'étudier les moyens de rénover la décoration intérieure. En 1860, l'Union centrale des Arts décoratifs avait été fondée pour « entretenir en France la culture des Arts qui poursuivent la réalisation du beau dans l'utile ». On sait comment, après 1880, des artistes entendirent cet appel. Nous ne rappellerons pas ici leurs efforts. Dans un livre intitulé la *Renaissance du mobilier français* 1890-1910, notre ami Pierre Olmer a très bien analysé les œuvres des Grasset, Gallé, Bing, Charpentier, Bellery-Desfontaines, Clément Mère, Majorelle, des architectes Louis Bonnier, Louis Sorel, Charles Plumet, Tony Selmersheim, Théod. Lambert, etc.

Nés à l'époque réaliste, séduits par l'art japonais que

venaient de révéler Bracquemond et les Goncourt, entraînés par l'exemple de Gallé, qui avait débuté comme botaniste, ces hommes cherchèrent dans la nature tous leurs motifs décoratifs : fleurs des champs et des jardins, arbres des vergers et des bois, algues de nos rivages, insectes de nos prés, voilà les modèles dont ils s'inspirèrent. Les disciples de Viollet le Duc pensaient ainsi pouvoir ressusciter l'esprit du XIIIe siècle.

A vrai dire ces principes furent parfois appliqués avec quelque indiscrétion. Acceptables, lorsqu'il s'agissait de décorer des verreries, des céramiques où l'ornement était, pour ainsi dire, adventice à la forme, ils étaient singulièrement intempestifs, lorsque décor et forme confondus venaient contredire la matière employée. C'est là ce que n'admirent pas certains architectes qui prétendirent imposer à la pierre, en dépit des lits de carrière, les flexions de la plante. Le calcaire était traité comme une terre plastique. On aurait cru que les formes voulaient rivaliser de contorsions avec les danseuses javanaises apparues à l'Exposition de 1900. Ce n'étaient plus que ténias en folie, lianes secouées par le vent. Les fauteuils et les chaises paraissaient montés sur de gigantesques pattes de sauterelles, prêtes à se détendre; les lustres semblaient de grands faucheux métalliques enserrant une méduse de verre. Les armoires étaient envahies par une végétation de plantes grimpantes qu'il fallait rompre pour ouvrir les battants. Le miroitier se livrait à des prodiges d'habileté pour suivre de son diamant les courbes et les contre-courbes des glaces. Les architectes, disciples de Viollet le Duc, se souvenaient des formes médiévales; ils butaient le corps d'un dressoir par deux arcs-boutants faits de sarments, inséraient les moulures d'une table en ses pieds, comme leurs prédécesseurs du XVe siècle avaient introduit par pénétrations les archivoltes dans les colonnes qui les supportaient et terminaient les montants d'un meuble comme des pinacles.

Après 1905 les artistes cessèrent d'interpréter aussi fidèlement les formes de la nature. Déjà Clément Mère dans ses objets précieux, dans ses panneaux d'étoffe ou de cuir, avait imaginé, à la manière de l'Extrême-Orient, des fleurs étranges, qui n'étaient que rosaces merveilleuses, fulgurations de couleur, comme en peignait Odilon Redon, ce symboliste.

L'exemple des architectes précipita cette transformation. Si quelques-uns d'entre eux restaient fidèles aux déliquescences de 1900, d'autres, qui avaient compris l'importance du ciment armé, recherchaient des lignes plus simples, des volumes plus nets. Le géométrique succéda au floral, comme le style du Dipylon au mycénien, la droite à la courbe. La réaction de la Renaissance contre le flamboyant, du Louis XVI contre le Louis XV se répétait une fois de plus. Désormais les meubles sont une combinaison de grands plans; les pieds ne répugnent plus à la verticale et ne font plus de manière pour supporter le plateau d'une table. Dès 1908, M. Paul Follot, qui depuis a souvent sacrifié à la richesse du décor, exposait une table conçue suivant ces principes. Les fauteuils ne sont plus des sièges rustiques gagnés par les plantes folles; ils sont carrément établis. Les armoires, les secrétaires, les buffets feront encore parfois le ventre, mais ils rappellent en général par leur rigidité les secrétaires du Premier Empire et par leurs grands nus les armoires d'acajou de la Restauration.

Ces mêmes tendances apparaissaient à la même époque chez les Allemands. Le *Werkbund* munichois, qui exposa ses œuvres au salon d'automne de 1910, obéissait à des conceptions semblables, mais il les traduisait avec cette logique, parfois irrationnelle, qui caractérise la pensée germanique.

En même temps M. Serge de Diaghilev révélait à Paris les ballets russes. A vrai dire, les Français qui vivaient alors à Saint-Pétersbourg eussent été fort embarrassés pour décrire à leurs compatriotes les spectacles auxquels ils allaient assister. Sous la direction des Petitpas, les étoiles du Théâtre Marie continuaient à battre des entrechats en de classiques tutus. A Narodni-Dom, lorsqu'on donnait le *Prince Igor*, les costumes des danseurs polovtsiens étaient plus pittoresques, mais ne présentaient pas ce schématisme éclatant des ballets parisiens. Le théâtre russe de comédie, surtout à Moscou, était plus avancé. Les Slaves ont toujours aimé la couleur; sur l'étendue candide des neiges infinies, ils se plaisent à étaler le rouge, le bleu ou le vert d'une izba, l'or d'une « glava », la polychromie bigarrée d'un « chater ». Les illustrateurs russes, comme Bilibine, lorsqu'ils interprétaient les vieilles légendes ou les poèmes de Pouchkine, lorsqu'ils enluminaient des

cartes postales pour la Société Sainte-Eugénie, juxtaposaient les couleurs les plus vives. Roerich en ses décors ne procédaient pas autrement. Bakst, dans les costumes et les mises en scène qu'il dessina pour M. de Diaghilev, révèla cet art à nos fabricants d'étoffes, de tentures, de tapis. Aux expositions des artistes décorateurs, au salon d'automne, les stands furent désormais éclatants de couleurs.

Le nombre des amateurs, des curieux qui se passionnaient pour l'art décoratif devenait chaque jour plus grand. Chacun était las des éternels pastiches du faubourg Saint-Antoine, de la salle à manger Henri II, avec le buffet à colonnettes, de la chambre Louis XVI, avec son lit laqué et canné, avec ses rideaux tombant d'un dôme, avec son armoire à glace anachronique, ses deux chaises en série, ses tables de nuit, les six pièces pour dix-huit cents francs. Et pourtant le faubourg ne comprenait pas encore que, par son obstination à pasticher, il perdait la clientèle internationale. La Russie, les pays scandinaves, l'Europe centrale cessaient d'acheter des meubles français et préféraient des modèles nouveaux, simples et clairs. Nos fabricants n'admettaient pas qu'on pût sortir des styles consacrés. Les seules fantaisies qu'ils admissent était une crédence gothique et, hélas! les fauteuils Dagobert. Pourquoi ne pas utiliser les fers de la maison, pourquoi demander à de vieux dessinateurs, habitués aux cartouches Louis XV et aux palmettes Napoléon Ier, un effort d'imagination, puisque les jeunes mariés continuaient à acheter les ameublements de style, qui débordaient sur les trottoirs du faubourg et que, le tablier vert sur le ventre, le petit ébéniste de la chanson présentait à l'admiration populaire? En 1912, lorsque le Parlement eut voté le principe d'une exposition internationale des Arts décoratifs, la Chambre de Commerce de Paris demanda que les styles anciens y fussent admis.

Ce furent les magasins de nouveautés qui comprirent la possibilité d'exploiter ces goûts nouveaux. Ils n'obéissaient, certes pas, au prosélytisme, car ils continuèrent à importer par wagons les horribles meubles prétendus Louis XV que fabriquaient à la grosse les usines italiennes de la Brianza. En 1912 le *Printemps* eut l'idée de confier la direction de

ses ateliers d'art moderne à M. Guilleré, le fondateur et président de la Société des Artistes décorateurs.

***

La guerre détourna un temps les esprits de ces préoccupations. La paix posa de nouveaux problèmes. Il fallut remeubler les milliers de maisons dévastées par les Allemands. Il était donc nécessaire de prévoir des meubles économiques et qui correspondissent à une architecture, dont on espérait alors qu'elle serait renouvelée, comme devait l'être, après cette terrible crise, toute la France. Une petite exposition eut lieu au conservatoire des Arts et Métiers. Elle révéla plusieurs tendances : les auteurs avaient cherché, en général, des formes simples qui pussent être réalisées mécaniquement en série; certains se contentaient de bois modestes, hêtre, peuplier, qu'ils recouvraient d'une peinture laquée, aux tons vifs; d'autres laissaient voir les belles veines du chêne et du noyer, dont les prix étaient encore abordables. Les meubles que les artistes décorateurs montrèrent au Pavillon de Marsan, puis au Grand Palais, étaient destinés surtout aux amateurs. Les richesses rapides, qui s'étaient édifiées durant la guerre, incitèrent leurs possesseurs à acheter des meubles modernes. Lorsqu'on exhibait une quarante chevaux, pouvait-on ne pas prouver qu'on était de son temps et ne pas avoir un salon, une salle de musique, un hall, un fumoir ou une piscine à la mode? L'inflation encouragea ces tendances. Il était bon sans doute d'acquérir de vieux tableaux, des tapisseries, des fauteuils Louis XVI, chez les antiquaires qui pullulaient, mais ne voyait-on pas monter avec une rapidité grandissante le prix des tableaux modernes? Les meubles chers n'allaient-ils pas suivre ce mouvement? Ne valait-il pas mieux posséder un cabinet de Ruhlmann que des obligations de chemin de fer?

L'Exposition de 1925 prouva combien d'efforts avaient été heureux. Elle apprit au grand public ce que savaient les initiés, que nos ébénistes modernes ne le cédaient nullement en habileté technique aux pasticheurs des styles anciens, que l'éducation donnée à l'École Boulle, sous l'active direction de

M. Fréchet et d'excellents professeurs, avait formé de bons artisans, que le faubourg Saint-Antoine s'était réveillé de sa longue torpeur et converti au style nouveau. Le grand public découvrit qu'il existait un art décoratif moderne.

Ce style est-il d'ailleurs radicalement innovateur? Les jeunes artistes sont-ils, comme d'aucuns le prétendent, affranchis de toute réminiscence? Certaines moulures ressemblent à celles de l'Égypte ou de l'Assyrie, ce qui n'est pas l'effet d'une simple coïncidence. Notre curiosité a été sans cesse attirée par les époques de plus en plus lointaines : la Renaissance et le XVIe siècle ne connaissaient que Rome, le XVIIe découvrit le dorique, le XIXe les civilisations plus anciennes. Les sculpteurs taillent largement, à grands pans, comme ceux de l'Égypte et se complaisent à l'archaïsme; certains d'entre eux admirent les « Xoana » au même titre que les idoles nègres, qu'ils croient primitives. Ces ondulations, ce décor fait de larges demi-ronds qui se succèdent et que nous observons au long de pilastres, qui garnissent les pieds de table, qui inspirent même la forme générale de certains bureaux (exposés par la *maîtrise* au Salon des Artistes décorateurs de 1927), nous connaissons leur origine, si les artistes qui les emploient l'ont oubliée ou l'ignorent. Nous savons que les Égyptiens, pour imiter les cannelures des cloisons en troncs de palmier, s'en étaient servis dès l'époque thinite. Les murs ondulés, qui survivent au moyen Empire, étaient un souvenir du clayonnage. Les Assyriens décoraient également leurs murailles de ces rudentures, qui, par suite d'une idée mystique, étaient fréquemment au nombre de sept.

Les colonnes dont les cannelures ne présentent plus le profil classique d'un filet entre deux gorges, mais celui de cavets se coupant en arêtes vives, ce sont ces colonnes à seize pans qu'aimait le moyen Empire et surtout la XVIIIe dynastie (à Semneh, au temple de Phtah à Karnack, par exemple) et que les récentes découvertes de M. Firth, dans une chapelle funéraire auprès de la pyramide à degrés, ont prouvé exister dès l'époque memphite. C'est le type de cannelure que reprendront les Grecs pour leurs temples doriques primitifs.

Ces corniches, composées d'une gorge qu'accompagnent, à la

base, un tore et, au sommet, un filet, c'est encore la corniche égyptienne. Les corniches à voussure profonde, entourant un défoncement central, ont été à la mode entre 1650 et 1680 dans les chambres dites à l'italienne. Nous pourrions donner encore beaucoup d'autres exemples de ces réminiscences conscientes ou inconscientes.

Les décorateurs reviennent aussi à la tradition interrompue : au XIXe siècle le meuble était indépendant de l'architecture. Il pouvait être transporté dans n'importe quel appartement des maisons à loyer. Les artistes veulent aujourd'hui adapter le mobilier à l'architecture. La largeur du buffet est calculée d'après celle du panneau; le lit est disposé dans un renfoncement entre deux avancées; des niches, des décrochements, des petits escaliers, mettent le mobilier en valeur, ou plutôt architecture et mobilier sont conçus en fonction l'une de l'autre. La tonalité générale est choisie telle qu'aucun des éléments ne puisse nuire au voisin et détruire l'effet cherché.

Les décorateurs aiment encore les tons éclatants, les ors qui scintillent dans les rideaux de brocarts, les pourpres, les violets; telle salle à manger d'un vert ardent semblait un décor de théâtre; les grands ramages s'étalent sur les papiers peints et les rideaux; toutefois la polychromie n'est plus aussi vive qu'au temps des ballets russes; les couleurs se sont assourdies. Des gris perle à la Marie Laurencin, des verts pâles, des roses évanescents viennent se mêler aux tons plus soutenus.

Les méthodes nouvelles d'éclairage ont contribué à modifier ces harmonies colorées. Il y a vingt ans les appareils électriques, comme il arrive toujours au lendemain d'une découverte, imitaient les appareils au gaz ou les lampes à pétrole. Les abat-jour étaient faits d'étoffes aux tons vifs. Aujourd'hui, on recourt davantage à l'éclairage tamisé. Les théoriciens affirment que seul il n'est pas nocif pour nos yeux. On procède donc par réflexion, la lampe étant cachée par une corniche — ou par diffusion — la lumière s'irradiant au passage de verres dépolis. L'atmosphère se trouve remplie d'une luminosité diluée; elle n'est plus traversée par les faisceaux de jadis. Il est donc tout naturel que, pour s'adapter à cette ambiance, les tonalités se soient apaisées.

On ne saurait, en effet, trop souligner l'influence que les

techniques modernes ont exercée sur la décoration. Les matières mises à la disposition des artistes sont plus nombreuses que jadis, grâce au développement des transports, aux progrès de la chimie et du mécanisme. Les bois des îles ou des colonies étaient déjà employés au XVIIIe siècle, mais ils étaient découpés pour les marqueteries en lames assez épaisses. Aujourd'hui les scies à ruban permettent de dérouler en plaques très minces et très larges toutes les essences que nous tirons de nos possessions africaines. Les ébénistes se contentent parfois, pour tout décor, des belles veines de ces bois, disposées symétriquement. Ils recherchent les loupes, où les nœuds forment des dessins chimériques. Ils produisent ainsi des effets qui sont dus uniquement à la beauté de la matière.

Des incrustations d'ivoire, d'acier, d'argent, des placages de galuchat, de serpent, de cuirs teintés, des poignées ou des boutons de métal ciselé, de corail, viennent enrichir les surfaces de bois vernies ou cirées. Les céramistes donnent à leurs vases des reflets métalliques, qui rappellent ceux des plats hispano-moresques; d'autres ont cherché à retrouver les bleus profonds des objets de fouille, le noir intense du « bucchero nero ». Les fabricants d'étoffe ont repris la tradition des riches brocarts qui garnissaient aux XVIIe et XVIIIe siècles les murs des palais; ils ont mêlé l'or à la soie, pour tisser des dessins modernes. Les dinandiers, qu'ils s'appellent Dunand ou Linossier, ont niellé leurs vases de cuivre battu. Au dernier salon des décorateurs. M. Lalique appliquait des verres travaillés devant un mur de plâtre taillé au couteau, le *noukch hadida* des Arabes. Les laques ont couvert de grands paravents incrustés de coquilles d'œufs, à la mode de l'Extrême-Orient. Des inventeurs ont créé des matières qui imitent l'éclat transparent de ces laques et ont fait scintiller dans leur masse des nacres pilées. On a même reproché aux décorateurs modernes d'abuser de la matière et de lui sacrifier la beauté des formes.

On distingue deux écoles chez ces artistes. Les uns n'hésitent pas à employer encore la courbe. Les commodes de MM. Sue et Mare, les secrétaires de M. André Groult font le ventre comme au temps de Louis XV. Ces décorateurs aiment le motif en V incurvé avec volutes, que ce

soient des linges ou des guirlandes de fleurs. On retrouve le même goût pour la courbe dans les panneaux de M. Jaulmes et, parfois, dans les grilles que M. Favier dessine pour M. Brandt.

D'autres artistes, qui se proclament plus modernes, semblent avoir emprunté au ciment armé sa rigidité. Les tables sont formées d'un parallélipipède horizontal reposant sur un autre parallélipipède vertical ou sur des pieds à arêtes vives. Les lits sont des cadres, où s'engagent sommiers et matelas. Les fauteuils sont des caisses tendues d'étoffes. Ce mobilier convient à certaine architecture d'où toute fantaisie est systématiquement bannie et qui conçoit les problèmes décoratifs comme des équations à résoudre.

Alors que le cubisme est mort en peinture, il survit dans l'art décoratif; il a tué le décor floral et réaliste de 1900, qu'on ne trouve plus que chez quelques verriers ou céramistes; il a substitué l'esprit géométrique à l'esprit pittoresque. Il a exercé son influence dans tous les domaines de l'art décoratif. Les tapis sont coupés de lignes qui délimitent des zones colorées, triangles, trapèzes, segments de cercle; les papiers peints ressemblent à des cartes géologiques sillonnées de failles qui, tout d'un coup, interrompent un motif. Les reliures, où le dos et les plats sont traités comme une seule surface à décorer, sont creusées de lignes d'or parallèles, de cercles qui se coupent, de grands champs diversement colorés et barrés par des diagonales. Les appareils d'éclairage sont faits de cubes, de sphères de verres; des triangles dépolis sont fixés comme les corolles d'une fleur rigide, sur un socle de bois rectangulaire. Les dernières verreries de M. Marinot, gravées à l'acide, semblent épanelées suivant des plans rigoureux, où parfois un cercle est enlevé comme à l'emporte-pièce. Les bijoux ne sont plus ces pendentifs en forme de libellule ou de fleurs, qu'on voyait en 1900 : ce sont des plaques d'émail où les diamants, les rubis, les émeraudes s'ordonnent en rangées régulières, dessinent des losanges, où l'on retrouve la géométrie des reliures. Les entrées de serrure, les plaques de propreté, les béquilles des portes sont des pièces de machine.

La machine est devenue l'idéal de beaucoup de jeunes décorateurs. Les hommes formés aux lettres antiques et qui avaient atteint l'adolescence, lorsque triomphèrent l'automobile et

l'avion, ne peuvent évidemment comprendre l'enthousiasme quasi mystique des générations suivantes. Les enfants jouent au mécano et leur imagination est remplie d'une sorte de romantisme du moteur. De même que des cubistes, convaincus ou non, en arrivèrent à peindre uniquement des roues dentées, des bielles, des excentriques, quelques décorateurs en sont venus à penser que notre mobilier devait profiter des leçons de l'automobilisme et de l'aviation. Ils font des chaises avec des tubes métalliques, conçoivent des fauteuils d'aluminium ou des bureaux en tôle. Ils ne revêtent pas comme M. Ruhlmann, en son secrétaire du dernier salon, l'acier de cellolaque. Ils montrent le métal tout nu. Ils proclament, avec M. Lecorbusier, que notre âge est celui de l'acier, que « l'art décoratif est de l'outillage, du bel outillage », que « l'art décoratif moderne n'a pas de décor », « qu'il ne peut davantage y avoir d'art décoratif, qu'il ne saurait subsister de style », et que « l'outillage » doit imiter la machine.

Le type idéal de la chambre, du « living room » d'aujourd'hui, c'est alors la salle d'opérations : sièges articulés, tables en verre et nickel, murs peints au ripolin. Tous les objets sont adaptés à leur destination. Tout est facile à nettoyer. Donc, en nos appartements, plus de ces tentures lourdes qui plaisent encore à quelques décorateurs, plus de ces capitons hérités de Napoléon III, mais des meubles lavables, des murs lavables. Plus de bibelots inutiles, plus d'abat-jour en étoffe, mais des lampes tendues par des bras métalliques à genouillères, comme dans les cabinets de dentiste; plus de tapis empoussiérés, un aggloméré de ciment magnésien.

Les sports ont même résultat. La salle de bains est désormais une des pièces importantes de l'appartement. Qu'elle soit toute nue suivant l'idéal des théoriciens que nous venons de citer, qu'elle soit garnie de mosaïques, de céramiques, elle n'en est pas moins une sorte de petit sanctuaire : la baignoire, qui prend parfois l'ampleur d'une piscine, apparaît dans une niche, dans un renfoncement formé de glaces. C'est là que se célèbre le culte du corps humain, dont la nudité s'étale aujourd'hui librement sur le théâtre comme sur les plages. Et l'on nous montre dans les magazines la salle de bains de M. X, cinéaste, ou de mademoiselle Z, danseuse, comme Mariette,

au XVIIIe siècle reproduisait le salon de l'hôtel d'Évreux ou celui de l'hôtel de Lassay.

Le tourisme enfin inspire nos décorateurs : les fauteuils se renversent, très bas. comme des « baquets » d'automobile; les chambres, si réduites en certains appartements, prennent modèle sur les cabines de paquebots; les chiffonniers, tel celui qu'exposait au dernier salon des Décorateurs M. Printz, sont combinés comme une malle « Innovation ».

***

Il existe donc au moins deux grandes tendances dans l'art décoratif d'aujourd'hui. Les artistes formés il y a trente ans à l'étude des styles anciens et qui se sont affranchis ensuite de la manie du pastiche, continuent à regarder le meuble, le vase, l'appareil d'éclairage comme des objets évidemment utiles, mais auquel il est permis d'ajouter la beauté, beauté de la matière et beauté de la forme. D'autres artistes plus jeunes pensent que le mobilier moderne est une machine dont l'homme se sert au même titre que d'un outil et que le créateur doit uniquement chercher à l'adapter exactement à notre usage.

Ces deux conceptions présentent également leurs dangers : les jeunes qui veulent réduire toute beauté à celle de la machine font un sophisme. Sans doute la locomotive qui donne le mieux l'impression de force et de vitesse, nous paraît la plus belle, mais cette idée de la beauté est-elle toujours valable? Le gobelet de verre blanc nous permet de boire aussi bien que le gobelet de cristal. Est-il aussi beau? Ici intervient déjà la notion de matière. Faut-il répudier toutes les broches travaillées et se contenter d'épingles de nourrice? L'idéal pour un siège est-il la chaise de jardin en fer? La forme n'est pas moins importante : on peut exprimer la même idée dans un langage courant et dans un langage plus soigné. Le résultat pratique sera le même; l'effet esthétique est différent. La satisfaction de nos besoins primordiaux ne satisfait pas tout notre être.

La campagne de ces intransigeants n'est d'ailleurs pas inutile. Elle nous rappelle que la décoration ne doit pas être la décoration pour elle-même. Le choix de belles matières n'exclut

pas la recherche de formes harmonieuses et pratiques. Nous ne reprocherons, certes pas, aux décorateurs modernes de connaître les techniques modernes; nous ne qualifierons pas d'hérétiques les ferronniers qui emploient la soudure autogène ou la presse à chaud; encore faut-il que la virtuosité technique n'exclue pas l'art véritable.

Cette recherche de la matière rare peut présenter un autre inconvénient : si elle est louable, lorsqu'il s'agit de pièces uniques, de meubles réservés à quelques amateurs, elle est néfaste à ce que nous appellerons le meuble moyen. Les fabricants se trouvent ramenés ainsi aux pires erreurs que l'on espérait disparues : jadis ils imitaient à bon marché les formes anciennes, aujourd'hui ils contrefont les belles matières. Allez dans les magasins de nouveautés, vous verrez des bureaux en faux ébène macassar, des guéridons en faux bois de violette. Ce sont tout simplement des essences vulgaires injectées ou teintées. C'est un « ersatz ». L'imitation est la preuve du succès, mais cette camelote corrompt le goût du public.

Pourquoi ne pas essayer d'établir, comme l'ont fait plusieurs décorateurs, des salles à manger ou des chambres avec un honnête bois fruitier, avec un chêne ciré? C'est là où la production en série est permise. Il suffit que le modèle soit simple et que les formes soient bien adaptées au travail de la machine pour que le résultat cherché soit obtenu. Certains verriers, qui ont fabriqué en verre moulé de jolies coupes ou des appareils d'éclairage, certains céramistes qui ont décoré avec goût des services de table, l'ont bien prouvé et les progrès réalisés en certains domaines sont évidents.

Le public l'a d'ailleurs compris et l'intérêt qu'il porte à ces essais en témoigne. Ce succès même n'est pas sans causer quelque dommage; les artistes décorateurs se sont élevés dans la hiérarchie sociale; ils ont cessé d'être des artisans, les potiers sont devenus des céramistes; les tapissiers des « ensembliers ». Rien de mieux, mais l'amateur, que nous avons vu sévir chez les peintres, s'est alors précipité vers les expositions d'artistes décorateurs. Il y est moins dangereux, parce que peu de gens savent et peuvent cuire des grès, exécuter un émail, mais combien de jeunes filles ont apporté

des reliures, des coussins, des papiers de garde, des papiers peints qui ne valent pas mieux que leurs aquarelles acceptées par le jury des Artistes français!

Heureusement l'éducation des artistes décorateurs est en général bien faite. De jeunes écoles, comme l'école Boulle, n'ont pas à supporter tout le poids de traditions parfois vétustes.

***

Durant tout le XIXe siècle l'art décoratif s'était contenté de pasticher. Il s'est enfin affranchi de l'imitation. Les esprits chagrins proclament que ses essais ne sont pas toujours heureux : peut-on exiger que tous les artistes décorateurs aient du génie, ou simplement du talent? La moyenne des œuvres honorables n'est-elle pas proportionnellement beaucoup plus grande que dans les salons de peintres et de sculpteurs? On ajoute qu'il n'existe pas encore un style, puisqu'on rencontre des tendances diverses. S'imagine-t-on que les décorateurs des siècles passés produisaient tous des œuvres identiques? Les meubles incrustés de Boule ne sont pas semblables aux meubles sculptés d'un Pineau, aux meubles enrichis de bronze d'un Cressent, et pourtant tous n'expriment-ils pas l'esprit de leur époque, ce qui caractérise un style?

Lorsque les années auront fait leur œuvre, on reconnaîtra que nous avons eu un « style ». A l'art floral, tourmenté, sinueux, élancé de 1900, qui répondait à l'écriture artiste, au symbolisme du siècle finissant, a succédé d'abord un art coloré, chatoyant, somptueux, qui était « amusant », mais trop théâtral pour s'imposer; — puis un art qui évoque par ses formes plus massives, par son goût de la géométrie, par une sorte de netteté pratique notre temps de ciment armé, d'automobilisme, de sport, de recherches techniques et aussi ce lendemain de guerre où le luxe parfois un peu vulgaire coexiste avec l'indigence souvent distinguée. Si l'art décoratif se fixait, si les caractères en apparaissaient dès l'abord, sans nécessiter une analyse, c'est qu'il aurait cessé de vivre. Ses hésitations, ses diversités, ses étrangetés mêmes sont le meilleur garant de son existence.

LOUIS HAUTECŒUR

PARMI LES LIVRES

Les deux volumes du *Temps retrouvé*[1] achèvent cet immense tableau où Marcel Proust a retracé les personnages du temps, les formes fugitives de leur pensée et quelques sentiments éternels. Ces seize volumes ont un charme puissant, irritant, et nouveau à chaque page. On gronde d'être empêtré dans une phrase qu'il faut relire, et en la relisant on a le sentiment qu'elle est pareille à une plante vivante, feuilles, tige, racines, et la fleur d'une image. Cette fleur n'est pas coupée, mais rattachée à ce qui l'a portée, et encore fraîche du suc qui la nourrit. L'idée est comme une touffe d'une richesse merveilleuse.

Les personnages ont déjà échappé au livre. Comme ceux de Balzac, ils rejoignent dans la mémoire les êtres que nous avons connus, et ne s'en distinguent plus. M. de Charlus, Saint Loup, la duchesse de Guermantes, madame Verdurin, Françoise sont des créatures réelles et existantes par soi-même comme le baron de Nucingen et la duchesse de Maufrigneuse. Il ne leur reste plus qu'à dépouiller la ressemblance un peu gênante avec les modèles sur lesquels on dit qu'ils sont formés. Cette ressemblance est la dernière enveloppe qu'il leur faut quitter. Après quoi, ils seront libres de toute littérature. Ils vivront à travers le vaste monde de l'esprit. C'est la réalité qui commencera à se modeler sur eux.

La variété et la richesse de la pensée qui emplit ces volumes est inépuisable, comme celle de la vie, qui ne se lasse pas

1. Nouvelle Revue Française.

de proposer de nouveaux thèmes. Cependant Proust a conduit ses personnages jusque dans le temps de la guerre. Et pour la première fois nous trouvons dans un roman ce qui se disait réellement, ce qui se pensait pendant la guerre, la vie familière, le Paris surprenant dont le souvenir est déjà presque oublié.

Mais voici que le dernier volume est d'un tout autre ton. Il est occupé tout entier par une méditation de l'auteur, qui est allé faire une visite à la princesse de Guermantes et qui, dans la cour de l'hôtel, pour éviter une voiture, trébuche sur un pavé un peu plus haut que les autres. Comment la simple sensation de cette inégalité a-t-elle pour effet de lui enlever tous les doutes qu'il pouvait avoir sur sa vocation littéraire? Il désespérait d'écrire tant il sentait de sécheresse. Mais maintenant, au contraire, il éprouve une sorte de félicité. Un azur profond enivrait ses yeux, des impressions de fraîcheur, d'éblouissante lumière tournoyaient près de lui et, désireux de les saisir, il restait immobile. Et tout à coup il se rappelle : la sensation des pavés inégaux, il l'a ressentie à Venise, sur deux dalles du baptistère de Saint-Marc. La sensation ranimée ravive brusquement toutes les images de la ville, jusque-là inertes dans le souvenir; tout respire, se meut, s'illumine; il peut écrire. Et c'est là un premier avertissement qu'il nous donne de son art. Jeter dans le fouillis des souvenirs la sensation chaude et vivante, comme du levain dans la pâte.

On l'introduit dans la bibliothèque, et il boit un verre d'orangeade. Or deux fois encore le prodige qui s'est produit dans la cour se renouvelle. Une cuiller qui tinte le ramène comme par enchantement dans un train où il entend le marteau de l'employé vérifier les roues avec le même bruit : la sensation ressuscitée a ressuscité tout le paysage, la fumée et la forêt; et une rangée d'arbres qu'il désespérait de pouvoir décrire, tant elle était ennuyeuse, est de nouveau devant lui, mais délicieuse. Et la serviette enfin dont il s'essuie la bouche, ayant précisément la même raideur et le même empois qu'une serviette dont il s'est servi à Balbec, il revoit, déployé et réparti dans les plis du linge et dans ses cassures, le plumage d'un océan vert et bleu comme la queue d'un paon.

« Et je ne jouissais pas que de ces couleurs, ajoute-t-il, mais de tout un instant de ma vie qui les soulevait, qui avait été sans doute une aspiration vers elle, dont quelque sentiment de fatigue ou de tristesse m'avait peut-être empêché de jouir à Balbec, et qui maintenant débarrassé de ce qu'il y a d'imparfait dans la perception extérieure, pur et désincarné me gonflait d'allégresse. » — Paraphrase magnifique de la maxime de Musset, qu'un souvenir heureux est peut-être, sur terre, plus vrai que le bonheur. La formule est donc celle-ci : la perception immédiate est toujours mêlée, impure et imparfaite; il faut qu'elle se décante dans la mémoire; puis, réveillée soudain par une analogie, elle donne la sensation pleine et complète qu'elle ne donnait pas dans sa fraîcheur. « Oui, si le souvenir, grâce à l'oubli, n'a pu contracter aucun lien, jeter aucune chaîne entre lui et la minute présente, s'il est resté à sa place, à sa date, s'il a gardé ses distances, son isolement dans le creux d'une vallée, ou à la pointe d'un sommet, il nous faut tout à coup respirer un air nouveau, précisément parce que c'est un air qu'on a respiré autrefois, cet air plus pur que les poètes ont vainement essayé de faire régner dans le Paradis et qui ne pourrait donner cette sensation profonde de renouvellement que s'il avait été respiré déjà, car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus. »

C'est là l'explication, subtile et profonde, d'un fait bien connu : les brusques résurrections du passé, quand un parfum, ou un certain temps qu'il fait l'évoquent avec un pouvoir magique. Proust va tirer de là la loi même de son esprit. Si trop souvent la réalité l'a déçu, c'est que son imagination, qui lui donnait seule le sentiment de la beauté, ne pouvait s'appliquer à la minute présente. Il sait maintenant qu'il ne trouvera jamais son plaisir dans le contact du réel immédiat. Il est fait pour ne se nourrir que de l'essence des choses; en elle seulement il trouve sa subsistance, ses délices. Il languit aussi bien dans l'observation du présent que dans la considération du passé, que l'intelligence lui dessèche. Ce qu'il lui faut, c'est ce retour du passé dans le présent. « Qu'un bruit, qu'une odeur, déjà entendu et respirée jadis, le soient de nouveau, à la fois dans le présent et dans le passé, réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits, aussitôt l'essence per-

manente et habituellement cachée des choses se trouve libérée et notre vrai moi, qui parfois depuis longtemps semblait mort, mais ne l'était pas autrement, s'éveille, s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est apportée. Une minute affranchie de l'ordre du temps a recréé en nous pour la sentir l'homme affranchi de l'ordre du temps. »

Tout le secret de Proust est dans ces lignes. Ses livres ne sont pas faits, comme on l'a cru souvent, d'observations notées avec minutie. A la fin de l'ouvrage, il se plaint de cette erreur. Personne, dit-il, ne comprit rien aux premières esquisses qu'il montra. « Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités que je voulais ensuite graver dans le temple, me félicitèrent de les avoir découvertes au microscope quand je m'étais au contraire servi d'un télescope pour apercevoir des choses très petites en effet, mais parce qu'elles étaient situées à une grande distance et qui étaient chacune un monde. »

Sa première loi est donc de prendre du recul, et de rapprocher l'objet par cette lunette à voir à travers le temps, qui est l'imagination. Alors seulement il verra les personnages, les sentiments, le décor lui-même dans leur vérité essentielle. Il est allé plus loin. De même que l'image qu'il cherche est faite de deux images, une image d'autrefois et une d'aujourd'hui qui est la même plus nette et plus pure, — de même il prend conscience de lui-même en comparant deux de ses images séparées dans le temps. Il en vint à poser ce procédé comme une règle générale. « On peut, dit-il, faire se succéder indéfiniment dans une description les objets qui figuraient dans le lieu décrit, la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style ».

Voilà donc la raison de ces longues phrases chargées d'incises, de rappels et de sujets nouveaux. Proust ne décrit jamais une chose, mais plusieurs, et toujours dans leur rapport. C'est le procédé même des peintres. Tout ce qu'il vient de dire, il n'y a pas un rapin qui ne le sache. Le plus

ignorant sait qu'en peignant une figure devant un fond, il doit refléter celui-ci sur celle-là, et les considérer non pas isolément, mais l'un par rapport à l'autre. Ce qui est vérité triviale en peinture reste à peu près inconnu des écrivains. Quel romancier se préoccupe de ne pas rompre ces liens délicats des choses entre elles, et de faire apparaître celles-ci ensemble et chacune à son plan? Proust l'a tenté. De là cette complexité et cet enchevêtrement de son œuvre. Mais, à ce prix, elle est restée vivante.

L'usage où il était de considérer les objets à la fois et de les composer, était devenu un mode de sa sensibilité. Il goûtait une sensation à travers une autre. « La nature, dit-il, souvent ne m'avait permis de connaître la beauté d'une chose que longtemps après dans une autre, midi à Combray que dans le bruit de ses cloches, les matinées de Doucières que dans les hoquets de notre calorifère à eau. » — En quoi la nature procédant ainsi par allusions et évocation, lui paraît être un commencement d'art. Je le crois, car ces substitutions, ces appels d'une sensation par une autre, ces échos imprévus sont les tentatives les plus délicates de la poésie.

Nous connaissons maintenant sa doctrine. « La littérature qui se contente de décrire les choses, de donner un misérable relevé de leurs lignes et de leur surface, est malgré sa prétention réaliste la plus éloignée de la réalité. » En effet elle ne donne qu'un instant du modèle, et coupe toutes nos communications avec le passé et avec l'avenir. Or, dans la réalité, l'impression la plus simple est chargée de tant d'harmoniques, de ressouvenirs, d'images accessoires, de reflets multipliés à l'infini, qu'on en vient à l'exprimer spontanément par une formule qui n'a plus aucun rapport avec elle. Flaubert écoutant Hugo réciter un poème, foudroyé d'admiration, répétait inlassablement : « Cochon! Cochon! » Proust lui-même raconte qu'en passant sur le pont de la Vivonne, et en voyant l'ombre ardoisée d'un nuage dans l'eau, il avait dit : « Zut alors! » C'est du style indirect.

M. Albert Besnard, dans une très belle page, a montré comment la peinture, qui semble seulement un art dans l'espace, peut en quelque façon devenir un art dans le temps, Proust a tenté lui aussi d'accroître le rôle du temps dans la

littérature, en le faisant entrer dans la composition même des objets à décrire. Arrivé à la fin de son ouvrage, il se retrouve pour ainsi dire au début, puisque c'est à ce moment que son héros commence à écrire. De sorte que le dernier volume est un traité d'esthétique. Or cette esthétique est toute entière dominée par l'idée du temps et de l'emploi qu'un artiste peut faire de cette catégorie. Lui-même, considérant son œuvre, et souhaitant d'avoir du sort un délai suffisant pour l'achever, conclut : « Je ne manquerais pas de le marquer au sceau de ce temps dont l'idée s'imposait à moi avec tant de force aujourd'hui, et j'y décrirais les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant dans le temps une place autrement considérable que celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace. » — Comment ne pas rapprocher de pareilles préoccupations de celles des géomètres qui ont introduit le temps dans les équations de l'espace? Car tout est lié de ce qui vit dans une même époque; un même esprit inspire les calculs du mathématicien et les rêveries de l'artiste; et cette unanimité d'un temps qui rend partout le même son comme un bronze bien fondu, est un exemple de plus de ces rapports nécessaires, sur lesquels tout l'art de Proust est fondé.

***

C'est un goût commun aux jeunes auteurs de notre temps, de raconter une histoire, à laquelle ils donnent beaucoup de précision et de relief, et de laisser au lecteur le soin de l'expliquer. On ne saurait blâmer cette coutume, car la vie elle-même n'agit pas autrement. Elle nous montre des personnages, dont chacun est une énigme; des faits, dont l'enchaînement ne nous est pas connu. « Trop fragmentaire est le monde et la vie! » soupirait déjà le professeur allemand dont parle Henri Heine. Et il bouchait les trous de sa métaphysique avec les pans de sa robe de chambre. C'est ainsi qu'on obtient un tout harmonieux. Les romanciers d'hier, dont la plupart sont encore vivants, ne procédaient pas autrement. Quelle clarté et quelle suite dans leurs ouvrages! Comme les caractères se tiennent! comme tout est limpide : comme la

machine tourne bien! Les contradictions mêmes sont logiques. Le croirait-on? Les jeunes romanciers se sont aperçus qu'un art si satisfaisant n'avait point de ressemblance avec le réel.

Le réel est en vérité fort étrange. Seulement il est masqué par une force conservatrice, égalisante, neutralisante qu'on pourrait appeler la quotidienneté. L'habitude, la nécessité, la morale, l'économie donnent à l'existence un certain air gris et une égalité monotone, qui n'est pas la vie et qui la masque. Derrière ce rideau, que d'actions étranges! La plupart des existences sont bien plus romanesques qu'on ne croit. Il arrive à chaque moment, autour de nous, les plus singulières aventures. Le silence les enveloppe. Le silence est l'huile des rouages sociaux.

Et comment n'y aurait-il pas d'aventures? Nous sommes en porte-à-faux, au delà des coutumes d'hier, sans que celles d'aujourd'hui soient réellement fondées. Représentez-vous, vers la fin de la guerre, une jeune fille dans une ville de province. Elle est née un peu avant 1900, quand l'antique famille était encore debout. Elle a été élevée dans l'obéissance, le respect, l'admiration pour son père. Puis, dans le grand bouleversement, une nouvelle idée de la vie a surgi : on est libre et on vit à son gré. Oui, mais l'âme reste façonnée aux maximes d'autrefois. On porte un cœur d'hier aux désirs d'aujourd'hui.

Telle est la Marie Vallery dont M. René Trintzius a écrit la confession dans *Soleil du Père*[1]. « Je suis double au moins, dit-elle. En Marie Vallery, il y a une jeune fille indépendante et une jeune fille tenue en laisse et satisfaite de sa chaîne. » Cette contradiction paraît dans chaque détail. Marie a coutume de faire avec son père, chaque matin, une promenade silencieuse, assommante, entre les tulipes et les géraniums du square Masséna. Un jour son père abolit cette corvée ennuyeuse et inutile. Elle devrait être contente. Elle est déconcertée, au point qu'elle manque défaillir. « Que de fois n'avais-je pas protesté en secret contre la ridicule promenade hygiénique et matinale, mais voici que la jeune fille, heureuse d'être tenue en laisse par son père, était désemparée. Je suis vraiment étrange. » Là-dessus elle va, d'ins-

1. Nouvelle Revue Française.

tinct, embrasser son père, quoiqu'il déteste cette manifestation et qu'elle la déteste aussi. « Un jour viendra-t-il où je serai d'accord avec moi-même? »

Son père est expert-comptable, sa tante est pâtissière. Elle est elle-même une petite fille sage. Mais le cœur d'une petite fille sage est très compliqué. L'auteur nous a averti que, dans ses rêves, il lui semblait qu'elle s'envolait. Freud nous a avertis du vrai sens de ces coups d'aile. Elle rêve aussi qu'elle atterrit devant la façade d'un château. Or façade signifie visage. Un voisin, André Barkel, joue du violon, si bien que Marie a honte d'en jouer. Il la rencontre dans la pâtisserie, il la suit, il lui parle. Elle est effroyablement troublée. « Je reste clouée sur place, comme si mes pieds attendaient que le sol leur transmît un avis télépathique, une indication sur l'attitude à suivre. Une fontaine froide et chaude coule sur ma poitrine... Tout m'éblouit à la fois. Voici son visage court et jeune, voici ses paupières dont le feu du regard a brûlé les cils. On ne peut pas supporter ce regard, rayon X pour qui toute ma chair devient translucide. » Et tandis qu'elle est ainsi paralysée, éblouie et transpercée, sa voix répond brutalement : « Je n'ai pas, monsieur, l'avantage de vous connaître. » Mais la même petite fille, qui a exécuté automatiquement ce réflexe de défense, ira quelques jours plus tard, sous un bombardement, errer du côté du port, et reviendra un peu triste, un peu déçue peut-être de n'avoir pas été embrassée dans l'ombre. Au moment où elle rentre chez elle, la bicyclette d'André Barkel la renverse. Le jeune homme la porte dans ses bras. Deux jours plus tard, il vient prendre de ses nouvelles. Quand il est absent, elle pense à lui sans cesse. Mais dès qu'il est là, elle prend l'avantage. Elle lui commande d'aller chercher son violon. Il vole, il revient, et déjà il joue. « Cette grande phrase pleine d'eau vient à moi comme les vagues de la mer qui, à chaque fois, progressivement, vous investissent un peu plus, puis tout d'un coup vous submergent. Mon lit est une plage où je glisse à l'eau tiède. Toutes les femmes sont-elles ainsi? Au milieu de mon bonheur une idée stupide m'accapare, me raidit et me prend. Il faut que je le blesse encore pour savoir jusqu'où ira sa soumission. » Elle feint de

s'être endormie. Il ne se fâche pas. Il lui demande gentiment : « Promettez-moi que nous jouerons du violon ensemble. » A ce moment, la nature, agacée des émois et des contradictions de cette petite sotte, lui joue un tour. Elle lui suggère un de ces lapsus où l'âme se peint malgré elle. Au lieu de répondre : « Je vous le promets », Marie dit : « Je me promets. » Et, consternée, elle fond en larmes.

Elle accepte un rendez-vous; mais, tout émancipée et prête à vivre, voilà qu'elle souhaite de n'y pouvoir aller. Elle y va pourtant, mais en retard. On ne l'a pas attendue. Elle éclate de rire, mais ce rire est du dépit. Et elle s'endort contente. « Maintenant que le rendez-vous était manqué, j'étais délivrée de toute angoisse. Seul le désir de revoir André me possédait. » Elle le revoit, et elle n'a pas le sentiment qu'il lui plaise. Il l'embrasse et elle n'en a point de plaisir; mais sa nuque, qu'il a baisée, devient brûlante. Elle le décourage à chaque moment; mais au fond elle est sans résistance. Il n'aurait qu'à demander pour obtenir. Par un singulier hasard, la voix d'André ressemble à celle du père de Marie. Une nuit elle rêve encore qu'elle vole, mais cette fois avec André. Ils entrent par la fenêtre dans ce château blanc qu'elle a coutume de voir en songe. « Je suis assise dans un fauteuil. André ne doit plus être là. Soudain, surgi de l'ombre, le visage sans corps de mon père grandit à la façon d'un gros plan cinématique, puis avance jusqu'à me toucher et à s'approcher plus près de moi que moi-même... et les lèvres immenses de mon père disent d'une voix éloignée, tellement éloignée : « Adieu ». — Que signifie ce rêve freudien, sinon que l'enfance est finie?

Par une contradiction nouvelle, ou peut-être par un ordre profond de la nature, le jour même où elle est ainsi avertie du temps nouveau qui commence pour elle, elle décide brusquement de ne pas aller au rendez-vous d'André. Elle rejoint sa cousine Renée à la pâtisserie. Cette Renée a un flirt, un grand jeune homme aux yeux fauves. Marie n'a aucun scrupule à le lui prendre, dès le premier bal où ils se trouvent ensemble. Elle note ingénument : « Cousine Renée elle-même est éliminée, petit rôle qui cède la place aux vedettes de la soirée. »

Il se nomme Antone Volpoff. Il n'a qu'un mot à dire, et Marie le suit hors du bal. Ils traversent toute la ville. Elle est chez lui. Il prend les tempes de la jeune fille entre ses mains, il la tient sous son regard magnétique : « Tout mon corps voudrait se libérer, mais ma tête est retenue entre ses mains qui n'appuient même pas. Par bonheur, il commet la faute de regarder à terre. Une immense peur me soulève alors jusqu'à la fenêtre et je m'aperçois que j'ai sauté dans un massif de troènes indulgents qui m'ont reçue sans souffrance. » Il la relève, il la reconduit chez elle, doucement, respectueusement, tandis qu'une fois de plus les avions de bombardement écrasent la ville. Dans la cave, elle médite son désarroi. « Que signifiait cet attachement pour André Barkel puisque, en présence d'Antone il n'en restait plus trace? Que signifiait cette soumission, incomplète d'ailleurs, aux volontés d'Antone? »

Et tout de suite une réflexion qui éclaire tout son caractère : « Moi je me mets en route avec une légèreté qui m'abandonne au cours du voyage. » En effet, le lendemain, elle se laisse enlever par Antone, qui la conduit à Langres, dans un bouge connu de lui, où il la viole pendant son sommeil. Elle s'enfuit, elle se réfugie à Paris chez un oncle et son père vient la chercher, frénétique de fureur. Chose étrange! la colère de son père lui donne une espèce de joie. Elle tend la joue aux gifles. Et ce plaisir d'être tenue en main comme un objet par la colère de son père lui donne une paix délicieuse. Elle réussit, en refusant de dire où elle est allée, à prolonger cette colère pendant plusieurs jours.

Puis tout à coup, un soir de Noël, ce prestige du père, du dieu de son enfance, s'anéantit. Quel mystérieux avertissement a-t-elle reçu? Peu après elle s'aperçoit que son père mène une vie infâme. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'effet a précédé la cause. Elle s'est détachée de son père avant de savoir qu'il était indigne. Mais ce renversement des temps n'est-il pas lui-même une illusion! N'a-t-elle pas été avertie, sans le savoir, par des pressentiments et par des indices? Et quand nous croyons agir sans motif, n'obéissons-nous pas à des raisons très sages et très profondes qui se révèlent après coup?

Marie Vallery connaît maintenant l'horreur qui se cache sous les apparences d'une société décente. Elle a surpris le spectacle ignoble d'une orgie secrète dans sa maison. Elle n'est plus elle-même. Elle sent la nécessité de quitter tout ce qui a été le décor de son enfance. Elle retourne à Langres; dans le bouge où elle avait été naguère amenée par ruse, elle prend volontairement la place d'une fille qui vient de mourir. Le patron de ce mauvais lieu l'accueille sans étonnement, et profère simplement cette sentence atroce : « Celles qui étaient des jeunes filles quand Antone les a amenées, reviennent presque toujours. »

Mais, dites-vous, quel est le rapport entre les deux parties du livre? Dans la première nous avons vu une fille à demi indépendante, à demi retenue par la vieille loi familiale, prête à s'émanciper et toujours retenue par un scrupule, tentée d'aimer et hésitant à le faire, cédant à demi et se dérobant tout à coup. Et, dans la seconde partie, cette même jeune fille suit un inconnu, revient souillée, ressent une volupté trouble à être battue par son père, reconnaît l'indignité de ce père, essaie de tuer sa tante et s'en va, par horreur de la vie, mener la vie la plus ignoble.

— Eh bien, ne voyez-vous pas que ces deux parties disparates sont en réalité identiques? Seulement la première était vue à l'échelle des événements ordinaires et même considérée à la loupe. La seconde est une image agrandie, projetée à la lanterne magique, agitée et pathétique, invraisemblable.

HENRY BIDOU

DES PAROLES
A TRAVERS L'ATLANTIQUE

Notre siècle, fécond en miracles scientifiques, voit s'affirmer un nouveau progrès : en une seconde, la parole franchit l'Atlantique; la mère de Lindbergh, de Saint-Louis, entend la voix de son fils, à Paris; d'un continent à l'autre, les hommes d'affaires peuvent discuter et mettre au point leurs opérations; il n'en coûte que 15 livres, soit 1 800 francs, pour trois minutes de conversation, et 5 livres pour chaque minute supplémentaire; le jour de l'inauguration, après l'échange des courtoisies rituelles entre personnages officiels, le correspondant du *Times* à New-York téléphona, moyennant 30 livres, un message de 600 mots.

Certes, depuis plusieurs années, la téléphonie sans fil s'essayait à traverser l'Atlantique; de temps à autre, les circonstances atmosphériques favorables permettaient la transmission d'un morceau de musique, l'audition de quelques paroles; mais un service commercial a des exigences de régularité qui n'avaient pas encore été satisfaites. Il faut se dire que, suivant l'heure et les conditions de l'atmosphère, l'intensité des signaux transmis peut varier entre un et cent; c'est pour cela que de longues et patientes études ont été nécessaires pour accommoder les principes aux exigences de l'exploitation commerciale : pendant plusieurs mois, l'installation achevée, les ingénieurs ont transmis des mots et des sons, pour déterminer les conditions de leur intelligibilité.

Tout ceci se paie; d'autre part, en raison de la différence des longitudes entre Londres et New-York, les heures d'affaires, celles où les bureaux sont ouverts dans les deux cités, se réduisent à cinq, soit 300 minutes; en supposant qu'elles soient employées sans interruption, la recette journalière sera donc de 1 500 livres, ce qui n'est pas disproportionné avec les centaines de millions qu'a coûté la nouvelle installation. De fait, le monde des grandes affaires a adopté sans hésitation la nouvelle création du Post Office; l'occasion est donc toute indiquée de décrire cette installation et d'en expliquer, dans les grandes lignes, le fonctionnement. Heureusement, les notions relatives à la télégraphie et à la téléphonie sans fil se sont vulgarisées avec une surprenante vitesse et peu de gens ignorent aujourd'hui le fonctionnement de la prestigieuse lampe à trois électrodes, source de toutes ces applications. Ainsi, une explication qui eût exigé jadis d'interminables préambules, peut se contenter aujourd'hui d'un bref rappel de faits déjà connus.

***

En principe, rien n'est plus simple qu'une installation de téléphonie sans fil : une antenne d'émission, reliée à une lampe, lance dans l'espace des vibrations entretenues, de fréquence et de longueur d'ondes toujours pareilles; par exemple, si la fréquence est de 60 000 oscillations par seconde, la longueur d'onde sera de 5 kilomètres, le produit de ces deux nombres étant toujours égal à la vitesse de la lumière, 300 000 kilomètres par seconde. Supposez maintenant que le circuit d'émission (spécialement la self d'antenne) soit influencé par un circuit voisin comprenant le microphone devant lequel on parle; les vibrations de la voix, se transmettant aux grains de charbon, font varier la résistance du circuit et, par suite, l'intensité du courant qui parcourt le circuit microphonique; celui-ci réagit alors sur l'antenne et *module* les vibrations qu'elle émet, c'est-à-dire les accroît ou les diminue suivant le rythme des vibrations sonores; ce qu'il y a de merveilleux, c'est la fidélité avec laquelle les moindres variations de la voix sont inscrites par l'antenne dans l'éther

qui les emporte, comme l'aiguille du phonographe les grave dans la pâte du disque en mouvement; telles elles partent, telles elles arrivent, seulement diminuées d'intensité par leur dissémination dans l'espace; telles elles sont recueillies par l'antenne réceptrice, qui les transmet ensuite au téléphone.

En principe, cette transmission peut fonctionner sur toutes les longueurs d'onde; en pratique, si on veut atteindre une grande portée, il faut que l'antenne rayonne beaucoup d'énergie; ceci exige qu'elle soit de grandes dimensions; par voie de conséquence, on estimait jusqu'ici qu'elle devait fonctionner sur de grandes longueurs d'ondes, comme les plus gros tuyaux d'orgue sont ceux qui donnent les sons les plus graves; on s'est donc trouvé amené à choisir les ondulations lentes que j'ai prises tout à l'heure en exemple. Mais sur ce programme général viennent se greffer de nombreux et délicats problèmes.

En premier lieu, lorsqu'on accroît la puissance rayonnée par l'antenne, il faut accroître en proportion la puissance de l'appareil qui en module les vibrations, c'est-à-dire du microphone. On a donc cherché à créer des dispositifs microphoniques de grande puissance, en accroissant l'intensité du courant à travers les charbons, ou la masse des grains sensibles; mais ce qu'on gagnait en intensité, on le perdait en netteté; il est impossible d'accroître au delà d'une très faible limite l'intensité du courant microphonique, parce qu'un courant trop fort agglutine les grains de charbon et modifie la nature des contacts. Finalement, la voie du succès a été trouvée, toujours par le concours de la fameuse lampe triode : fonctionnant comme relai amplificateur, elle permet d'accroître grandement le courant modulateur, mais ce n'est qu'au prix des plus minutieuses précautions que cet accroissement se fait sans déformation. Quoi qu'on fasse, la transmission de la parole sera toujours plus malaisée que celle des signaux Morse, et, pour une puissance donnée, la distance atteinte sera moindre; en effet, le microphone réagit très inégalement pour les divers sons; les syllabes qui contiennent les voyelles A ou O produisent des variations de résistance, et par suite d'intensité, beaucoup plus grandes que celles qui renferment le son I; pour les consonnes, la complication est plus grande

encore. Or, pour que la parole soit compréhensible, il faut qu'elle transmette toutes les syllabes : la portée d'un poste donné est donc nécessairement réduite à celle des syllabes les plus inactives.

Voici, maintenant, une nouvelle difficulté : s'il s'agissait de signaux télégraphiques, la fréquence de 60 000, prise en exemple, ne serait pas gênée par les fréquences voisines, plus lentes ou plus brèves, qui circulent en même temps sur les routes de l'éther; les appareils récepteurs pourraient avoir des résonnances assez aiguës pour s'accorder uniquement avec la fréquence choisie, en restant insensibles aux autres. Mais en radiotéléphonie, les vibrations de la voix, qui peuvent atteindre 2 000 par seconde, s'ajoutent aux vibrations propres de l'antenne, ou s'en retranchent, de telle sorte que la fréquence réelle des vibrations transmises peut être comprise entre 58 000 et 62 000. Il faut que le système récepteur soit capable de recueillir toutes ces ondulations, ce qui exige un accord beaucoup plus lâche que celui qui est réalisé en T. S. F. Cet intervalle de 4 000 vibrations, qui constitue la *bande de brouillage*, devra donc être interdit à tous les postes qui fonctionnent en même temps dans les mêmes régions. La nécessité de réserver une place dans l'éther à chacun des grands services internationaux exige donc la réunion de Congrès où les grandes nations commerçantes se partagent les longueurs d'onde et les heures du jour, comme, en d'autres assemblées, elles essaient de concilier leurs intérêts maritimes, terrestres ou aériens, et c'est ainsi que, par la force des choses, la vie internationale s'organise.

Si la téléphonie à grande distance exige, de la part du système émetteur, le maximum de puissance, il serait absurde de laisser cette puissance se disséminer dans l'espace; il ne s'agit plus de téléphoner *urbi et orbi*, mais d'établir des communications strictement limitées à deux centres, Londres et New-York; les antennes d'émission devront donc avoir les formes qui favorisent le mieux cette émission sélective; sous ce rapport, la pratique de la T. S. F. a réalisé, depuis quelques années, des progrès extraordinaires, dont le principe, posé jadis par M. Blondel, et développé dans le *Beam-*

System de Marconi, permet aujourd'hui de localiser toute l'énergie transmise dans un cône d'ouverture voisine de 10°. Les antennes réceptrices, elles aussi, sont comme des oreilles tendues dans la direction du poste émetteur, et ce résultat est obtenu, comme pour l'émission, par une disposition convenable des fils qui recueillent l'énergie transmise.

Un système ainsi polarisé sera presque insensible aux ondes de direction différente; pourtant, il peut encore être troublé par des ondes qui échappent à toute réglementation; ce sont les ondes *parasites*, nées, en pleine atmosphère, des orages électriques dans la région basse ou des pluies d'électrons qui se déversent irrégulièrement sur les couches supérieures. On a tout fait pour arrêter ces ondes, dont les amateurs de concerts hertziens déplorent la fréquence; on a installé des « filtres » qui ont la prétention de ne laisser passer que les vibrations utiles; la meilleure précaution, et la plus efficace, consiste à reporter l'installation vers le Nord, l'expérience ayant appris que les parasites deviennent plus intenses à mesure qu'on se rapproche de l'Équateur.

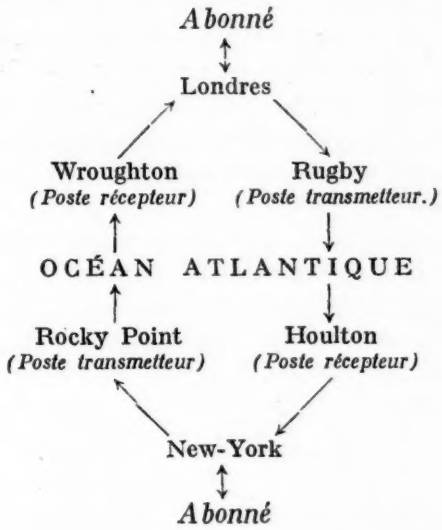
Malgré toutes les précautions, l'énergie qui traverse l'Atlantique, dans un sens ou dans l'autre, n'est qu'une fraction bien petite (quelques cent-millionièmes) de l'énergie émise au départ. Il n'est pas possible, comme pour les communications avec fil, d'intercaler sur le chemin des ondes des relais amplificateurs qui les nourrissent en cours de transport. C'est à l'arrivée seulement que peut se faire l'amplification, grâce à l'emploi de lampes à trois électrodes; mais cette amplification constitue, en réalité, une opération très délicate et qui doit être soigneusement étudiée si on veut éviter la « distorsion » des ondes et, par conséquent, l'altération de la voix transmise.

***

Ces prémisses posées, voyons maintenant comment le problème a été résolu. Dès 1915, des essais de téléphonie sans fil avaient été tentés entre la Tour Eiffel et le poste américain d'Arlington; quelque intéressants qu'aient été les résultats, la guerre n'avait pas permis une mise au point définitive; l'œuvre fut continuée, entre l'Amérique et l'Angleterre, par

la *Standard Electric Company*, avec l'aide très efficace des offices télégraphiques des deux pays. Il n'a pas fallu moins de dix ans pour atteindre le but, et construire les postes d'émission et d'écoute, puis deux années d'essais et de mise au point, si bien que c'est seulement au début de 1927 que l'exploitation a été ouverte; encore n'est-elle pas absolument définitive, car l'expérience a déjà suggéré des modifications, dont la plus importante consiste à reporter vers le Nord les postes récepteurs, de façon à diminuer l'action des parasites atmosphériques.

Dans l'état actuel, l'installation peut être représentée, par le schéma suivant :



On voit immédiatement qu'une première précaution consiste à éloigner l'un de l'autre, dans chaque pays, les postes d'émission et de réception; de même qu'un médecin n'ira pas faire de l'auscultation dans un hall de gare, on doit éviter que les kilowatts de l'antenne émettrice ne couvrent de leur voix les milliwatts de l'antenne réceptrice, danger d'autant plus grand que les deux antennes « travaillent » avec la même longueur d'onde. Le poste émetteur anglais a donc été établi à Rugby, près de Coventry, à quelque 150 kilomètres de Londres, tandis que le réception se fait,

beaucoup plus au Nord, à Wroughton, dans le comté de Durham. De même, aux États-Unis, Rocky Point est à plus de 600 kilomètres de Houlton, et on projette d'accroître encore cette distance en reportant plus au Nord la station réceptrice. Ainsi, les 5 000 kilomètres de trajet sans fil au-dessus de l'Atlantique se complètent par plus de 1 500 kilomètres avec fil entre les abonnés, les centraux téléphoniques de Londres et de New-York, et les postes d'émission et de réception.

Bien entendu, ces postes sont établis dans des régions peu accidentées, tant pour éviter l'action d'écran des montagnes que pour fournir le large espace nécessaire au développement des antennes. Ainsi, la transmission de Rugby s'effectue par une antenne longue de 2 kilomètres, orientée d'Est en Ouest, constituée par 8 fils soutenus par des pylônes hauts de 270 mètres; leur isolement a fait, bien entendu, l'objet de soins spéciaux, particulièrement nécessaires sous un climat brumeux. Quant à l'antenne réceptrice de Wroughton, elle se développe en ligne droite, d'Ouest en Est, suivant 10 kilomètres, et est constituée par deux fils horizontaux soutenus par des poteaux peu élevés; naturellement, l'isolement est moindre qu'à Rugby, parce que les tensions du courant recueilli sont des millions de fois plus faibles que celles de l'antenne émettrice.

Pénétrons maintenant dans le poste de Rugby; c'est à l'intérieur de ses murailles qu'est engendrée, et préparée sous la forme voulue, l'énergie que l'antenne est chargée de vaporiser dans l'espace : 120 kilowatts, soit 160 chevaux, c'est-à-dire dix fois plus que n'émettent les postes de radiodiffusion les plus puissants; Daventry, qui tient le record, produit bien une puissance globale de 25 kilowatts, mais la moitié, à peine, de cette énergie est consommée dans l'antenne; quant à nos postes français, il vaut mieux n'en pas parler, car le plus puissant d'entre eux, celui de la Tour Eiffel, se contente modestement de 5 kilowatts, dont la moitié seulement est utilisée par l'antenne.

Puissance à part, Rugby est établi sur le modèle des postes ordinaires de radiodiffusion; des génératrices à courant continu, dont la tension est élevée à 10 000 volts, servent,

à nourrir le courant de plaque des fameuses lampes triodes, que celles-ci transforment en vibrations électriques, modulées ultérieurement par le courant microphonique. Mais ces lampes elles-mêmes sont une transformation très agrandie des modestes triodes qui prennent place sur nos appareils récepteurs de T. S. F.; chacune d'elles a la forme d'un long tube dont la partie inférieure, qui constitue la « plaque », est un cylindre de cuivre, de 23 centimètres de long sur 5 de diamètre; à l'intérieur et suivant son axe est tendu le filament incandescent de tungstène, long de 40 centimètres et chauffé par un courant de 41 ampères, qui émet les électrons; entre la plaque et le filament, la spirale de molybdène, constituant la grille; un vide parfait a été réalisé dans cette lampe, dont la plaque est refroidie par une circulation d'eau.

Une telle lampe, malgré ses dimensions et le fini de sa construction, ne saurait produire, du premier coup, la puissance à haut voltage exigée par l'antenne; mais, de même que, dans les appareils d'optique, l'image donnée par une première lentille est agrandie par les suivantes, l'amplification de la puissance se fera en trois étapes : au premier étage, une lampe unique portera la puissance de 25 watts à 2 kilowatts; un second étage, formé par trois lampes associées en parallèle, l'amènera de 2 à 15 kilowatts; enfin 30 lampes identiques, recevant le dernier courant, l'agrandiront jusqu'à 120 kilowatts, puissance définitive communiquée à l'antenne d'émission.

C'est ainsi que l'énergie vibratoire, modulée par le microphone, est lancée vers l'Ouest par le poste de Rugby, avec une vitesse telle que, deux centièmes de seconde après, elle a traversé la « mare aux harengs »; les ondes sonores, à supposer qu'elles puissent franchir une pareille distance, n'auraient pas mis moins de quatre heures pour effectuer ce trajet. L'antenne réceptrice de Houlton recueille ces vibrations et, comme elle est apériodique, c'est-à-dire dénuée de vibrations propres, les transmet sans déformation; mais ces ondes sont tellement affaiblies qu'elles seraient hors d'état d'actionner un récepteur quelconque; avant tout, on leur fait traverser un dispositif de filtrage qui arrête quelques parasites atmosphériques ramassés en chemin, puis un étage de lampes

amplificatrices qui élèvent l'intensité du courant; c'est après ce renforcement qu'elles sont conduites à New-York par des fils souterrains, établis eux-mêmes avec les minutieuses précautions qu'exigent les communications téléphoniques à longue distance.

Un dispositif analogue, passant par Rocky Point et Wroughton, permet à l'interlocuteur anglais de recevoir la réponse de son correspondant américain; ainsi, tout marche à souhait, mais à une condition, c'est que les deux correspondants ne parlent pas à la fois; alors tout se brouille et l'administration tutélaire met en jeu un système automatique qui leur coupe la parole à tous deux, jusqu'au moment où ils ont pris la sage détermination de ne parler que successivement; étant donné le prix des communications, ils ont intérêt à s'y résoudre promptement.

***

Voilà donc une installation qui, née d'hier, semblerait réaliser le « dernier cri » de la technique scientifique. A peine mise en service, elle est déjà dépassée par des dispositifs plus modernes : la radiotéléphonie par ondes courtes, qu'on pouvait croire impraticable, vient de faire ses preuves et d'entrer en service. A Eindhoven, en Hollande, s'élève actuellement une station radiotéléphonique, utilisant une longueur d'onde de 30 mètres, et qui communique chaque jour, entre dix-huit et vingt heures, avec le poste récepteur de Bandoeng, près de Batavia; c'est d'Eindhoven que, le 31 mai et le 1er juin derniers, la reine Wilhelmine a pu faire entendre sa voix et transmettre un affectueux message à ses sujets des Indes occidentales, de la Guyane et de Curaçao, comme à ceux des Indes orientales. Comment ce qui paraissait impossible hier est-il devenu la réalité d'aujourd'hui, et comment les petites ondes, condamnées comme impuissantes, assurent-elles un service téléphonique régulier sur un ruban dont la largeur représente un tiers du tour de la Terre! Ce nouveau miracle scientifique repose sur les propriétés « piézoélectriques » du quartz. Quand Pierre et Jacques Curie découvrirent, il y a quarante ans, ce curieux phénomène, personne n'aurait pu croire qu'il rece-

vrait un jour d'importantes applications, et jamais il n'a été mieux établi que la science pure est la source féconde d'où sortent tous les progrès techniques.

Les frères Curie avaient, en effet, découvert qu'une lame de quartz cristallisé, c'est-à-dire de cristal de roche, taillée d'une certaine façon, possède de singulières propriétés : si on établit une différence de potentiel entre les deux faces, la lame s'allonge ou se raccourcit, et inversement, si on fait varier sa longueur par une traction ou une compression mécanique, ses deux faces se chargent d'électricités contraires.

Il résulte de là qu'une lame piézoélectrique dont les deux faces, préalablement métallisées, sont reliées aux deux bornes d'un circuit oscillant, se met à vibrer à l'unisson des vibrations électriques qui lui sont communiquées; mais elle vibrera d'autant mieux qu'elle sera elle-même « en résonance » avec ces oscillations, c'est-à-dire que ses vibrations spontanées seront de même période que celles qui agissent sur elle; tous ces phénomènes sont calqués sur les effets de résonance acoustique dont chacun de nous a fait l'épreuve expérimentale. Et comme tous ces effets sont réversibles, une lame piézoélectrique vibrante agira sur les vibrations électriques de façon à les renforcer et à les stabiliser, de même qu'un volant stabilise les rotations du moteur qui l'entraîne.

C'est cette curieuse propriété qui sert aujourd'hui à produire les ondes courtes électromagnétiques; ceci demande encore quelques mots d'explication : une antenne vibre naturellement « en quart d'onde », c'est-à-dire que, si on l'assimile, pour la simplicité du raisonnement, à une tige conductrice verticale plantée dans le sol, elle présentera un nœud de vibration à sa pointe supérieure, un ventre à son point d'insertion dans le sol; son régime vibratoire est identique à celui d'un tuyau sonore fermé à un bout, ouvert à l'autre, et rendant le son fondamental. Si, par exemple, l'antenne verticale a 30 mètres de long, la longueur d'onde de ses vibrations naturelles sera de 120 mètres; c'est en raison de cette proportionnalité entre la longueur d'onde et les dimensions de l'antenne, qu'on avait cru, jusqu'ici, que l'emploi des grandes antennes était lié à celui des grandes longueurs d'ondes. Mais nous savons par expérience qu'un tuyau sonore peut rendre, outre

le son fondamental, un certain nombre d'harmoniques supérieures, correspondant à des vibrations plus rapides, et par suite à des ondes plus courtes. De même, l'antenne de 30 mètres prise en exemple pourra vibrer, non seulement sur une longueur d'onde de 120 mètres, mais sur le tiers de cette longueur, soit 40 mètres, sur le cinquième avec une onde de 24 mètres; seulement ces régimes vibratoires sont plus instables que le régime fondamental; c'est grâce à l'emploi du quartz piézoélectrique, qu'ils peuvent être maintenus et utilisés dans un fonctionnement régulier.

Ainsi, la téléphonie sans fil à grande distance peut aujourd'hui aborder l'emploi des petites longueurs d'onde, qui comportent, comme je l'ai montré dans un article précédent, de très nombreux avantages. De ce fait, nous sommes en pleine évolution; les résultats acquis, à grand renfort de peine et d'argent, entre Londres et New-York, ont chances d'être dépassés à bref délai et remplacés par des dispositifs moins onéreux. Et tout ceci n'intéresse pas que les journalistes ou les hommes d'affaires; nous marchons, à grande allure, vers l'organisation internationale de la planète. Plus que les congrès, mieux que les effusions sentimentales, la science fait sauter les cloisons. Cela ne veut pas dire, malheureusement, que nous allions vers l'âge d'or, car l'antagonisme des intérêts, au lieu de se produire en surface, de nation à nation, se reforme en profondeur, de classe à classe, et nous n'y gagnons guère; comme l'écrivait, il y a cinquante ans, Marcelin Berthelot, il faudrait changer la nature humaine pour assurer le bonheur universel et, pour cela, la science est impuissante.

L. HOULLEVIGUE

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

La Douceur de Vivre, extraits des œuvres du **Prince de Ligne** (*Éditions de France*); **La Vie de Charles-Joseph de Ligne,** par **L. Dumont-Wilden** (*Plon*); **Le Prince de Ligne,** par **Marthe Oulié** (*Hachette*).

Il faut quelque intrépidité pour entreprendre la lecture des ouvrages du prince de Ligne. Trente-quatre tomes de *mélanges littéraires, sentimentaires, militaires* : il y a de quoi faire hésiter les lecteurs du plus robuste appétit. De toute nécessité il faut puiser là un volume d'extraits. Cette anthologie nécessaire, madame de Staël a été, chronologiquement, la première à l'établir, M. Recouly le dernier : entre eux se placent plusieurs « florilégistes » de bonne volonté qui trouveront des successeurs demain... Sur la personne du prince deux ouvrages importants nous apportent, cette année même, toutes les précisions nécessaires : l'un est dû à M. Dumont-Wilden, l'autre à mademoiselle Marthe Oulié. Le premier est exclusivement une biographie; le second, sans négliger la vie de l'homme, contient des aperçus critiques sur la formation de son esprit et de son œuvre : par là il nous apparaît particulièrement recommandable.

On conviendra que, n'était l'abondance des publications nouvelles, le Prince, objet aujourd'hui d'une réclame si érudite, aurait de sérieuses chances de redevenir à la mode. Peu d'hommes l'ont été davantage de leur vivant. On le choyait dans toutes les cours, on l'accablait d'avances. Un grand seigneur qui avait de l'esprit, de l'entrain, pas d'ambition, pas de méchanceté : même en un siècle favorisé la rencontre était assez rare. Marie-Antoinette et ses intimes ne pouvaient se passer de « Charlot » pour leurs fêtes. Le duc de Choiseul se déclarait prêt à lui donner un gouvernement; Catherine II lui octroyait un domaine sur les bords de la mer Noire; l'évêque de Vilno, l'oncle de cette charmante petite Massalska, la bru du prince, — dont Lucien Perey nous conta jadis la romanesque existence — rêvait de le faire nommer roi de Pologne.

A la cour de Vienne, de laquelle, prince autrichien (Autrichien parfois suspect de particularisme belge), il dépendait, Ligne, cependant, ne fut pas toujours en faveur. Marie-Thérèse l'avait choyé, il amusa Joseph II, mais François II et Léopold II se défièrent de lui. Il leur paraissait peu vraisemblable qu'un homme d'esprit ne fût pas un frondeur et impossible en tout cas qu'il fût un bon général... Aussi n'accordèrent-ils au prince de Ligne aucun

commandement de réelle importance, bien que le frivole Charlot fût un véritable homme de guerre, et qu'il eut donné des preuves indiscutables de son courage pendant la guerre de Sept Ans et la campagne contre les Turcs. A la fin de sa vie, il est vrai, le prince obtint le grade de feld-maréchal. Mais ce ne pouvait plus être alors qu'un titre honorifique. Le temps des combats était passé pour lui. Depuis des années, réfugié à Vienne, les Français ayant envahi sa belle demeure de Bel Œil, il assistait sans surprise à l'effondrement des armées autrichiennes, commandées par des généraux qu'il avait eus lui-même sous ses ordres, qu'il jugeait incapables et dont il voyait sans étonnement Napoléon triompher.

Un peu oublié, tenu à l'écart de la cour, privé du faste au milieu duquel il avait toujours vécu, il eût eu, à cette époque, quelque motif de se plaindre du destin. Mais il était dans sa nature de souhaiter goûter de tout et de ne s'attacher à rien. Une certaine indifférence lui tenait lieu de philosophie. Qu'on ne lui eût point donné d'armée à diriger pour lutter contre Napoléon, qu'on ne l'eût jamais considéré que comme un diplomate pour rire, bien fait pour mettre du liant dans les entretiens difficiles, merveilleusement apte aux pirouettes et absolument incapable de prendre part à des négociations sérieuses, il s'en était sans trop de peine accommodé. Devenu vieux, réduit à la gêne, il se consola du temps qui passe et de l'ingratitude des hommes en écrivant ses Mémoires, et en continuant de courtiser les femmes. Il les avait toujours beaucoup aimées, c'est-à-dire qu'il en avait aimé beaucoup et aucune sérieusement (pas même Angélique d'Hannetaire) et, devenu septuagénaire, il ne voyait aucune raison valable de cesser d'être *galant*. En amour, disait-il, les commencements seuls sont délicieux. Et il ne se lassait pas de recommencer...

Au plaisir d'écrire, cet homme de guerre n'était pas insensible. Ayant beaucoup lu, connaissant la littérature française, l'anglaise, l'allemande, il était loin au reste de mésestimer le métier d'écrivain. Sans Quinte-Curce, disait-il, que serait-il resté d'Alexandre? — Et cela l'amusait de tisonner ses souvenirs, de revivre ses années d'enfance, de dessiner le portrait de ses fantasques précepteurs, de dépeindre les campagnes auxquelles il avait pris part, de reconstituer ses entretiens avec Frédéric II et avec l'impératrice Catherine qu'il avait baptisée *Catherine le Grand*. Retrouvant des émotions anciennes, il prenait la défense de Marie-Antoinette qu'il avait un peu aimée, des Polignac, de la comtesse Diane, de la comtesse Jules, à qui, léger, il ne songeait point à reprocher leur légèreté. Reprenant les lettres qu'il avait adressées naguère à la marquise de Coigny, il évoquait cet étonnant voyage du Borysthène — féeriquement truqué par Potemkin —

auquel il avait pris part. Parthenizza! C'étaitl à l'extrême pointe orientale des périples de ce prince voyageur. Là, sur les bords de la mer Noire, interrompant le cycle de trop précieuses évocations mythologiques, il lui était arrivé, un jour, subissant une éphémère crise de pré-romantisme, de confondre en une même rêverie sa propre existence, le mystère des choses, l'Océan, Ovide et la Méditerranée. Non loin de là, dans un village, des Musulmans s'occupaient d'administrer leur oisiveté et Ligne, se sentant pris pour leur sagesse d'une admiration soudaine, avait écrit alors pour les louer des pages où se manifestait un goût de l'exotisme, que le Prince, sans nul doute, eût été bien embarrassé jusqu'alors de démêler clairement en lui-même.

Avant tout Ligne aimait la société et ses plaisirs, mais il goûtait vivement la campagne, avait heureusement transformé les célèbres jardins de Bel Œil — et même célébré leur charme en des pages où Sainte-Beuve apprécie le plus sincère sentiment de la nature. Pourtant le Prince n'était pas Rousseauiste, encore que par sa bonne grâce il eût réussi à apprivoiser Rousseau, à qui il avait offert protection et asile. Ses préférences eussent été plutôt à Voltaire, par qui il avait été cordialement accueilli à Ferney, dont l'esprit l'enchantait et qu'il devait bien, peu ou prou, avoir choisi secrètement pour modèle. Car Ligne n'arriva pas d'emblée à acquérir la réputation d'homme d'esprit : sous l'apparente désinvolture de sa conversation, de ses lettres, les bons juges avaient démêlé tout d'abord l'application et l'effort. Quand il vint à Paris, sous Louis XV, madame du Deffand et Grimm jugèrent qu'il se donnait assez vainement du mal pour paraître spirituel. Sous Louis XVI, au contraire, tout le monde le consacra, la période de tâtonnements étant close, homme d'esprit véritable. Et c'est bien ainsi qu'il nous apparaît dans ses Mémoires et aussi le plus Français de tous les Français en une Europe française. Française de culture s'entend, car en politique, pas plus que Frédéric II, émule littéraire de Voltaire, Ligne ne peut être considéré comme un serviteur de notre pays.

Bien que toute l'aristocratie européenne fût encore acquise à nos écrivains, à nos artistes et toutes les cours organisées à l'imitation de Versailles, Ligne, dès les premières années de la Révolution, prédit que l'universelle prééminence de langue française ne tarderait pas à prendre fin. Et en somme il eut quelque peu raison. Ce que les étrangers admiraient chez nous, c'était une forme de vie sociale qu'ils jugeaient idéale, un monde où l'on ne cherchait qu'à plaire et à jouir, où l'on révérait par-dessus tout le goût, l'esprit et les apparences de la bienséance. Le prestige de nos salons servait celui de nos auteurs : quand la « société » eut disparu, l'at-

tention intellectuelle du monde commença de se détourner de nous.

Que cette prédiction, au reste, n'aille point faire croire que le Prince témoignait en tous ses jugements d'une pénétration prophétique. En réalité, c'était un esprit assez superficiel. La signification profonde des événements auxquels il fut mêlé semble lui avoir à peu près échappé. Tout comme le Congrès de Vienne à propos duquel il lança le fameux mot : « Il ne marche pas, mais il danse », Ligne dansa sa vie, gai, léger, insouciant... Religieux sans l'être, amoureux sans l'être, il s'accommoda de tout, refusa de s'arrêter sérieusement devant aucun problème, d'embrasser chaleureusement aucun parti... Dans le domaine des lettres — et c'est pour nous l'essentiel — il mérite, en tout cas, d'occuper une place de choix; s'il n'a pas la profondeur, il a l'esprit, la légèreté. Un peu trop mièvre peut-être et trop amateur de fanfreluches pour qu'on puisse louer, sans réserve, son goût.

Rencontres avec Richard Wagner,
par **Alexandre Arnoux** (*Grasset*).

La personne et le génie de Wagner n'ont pas ici l'importance qu'on pourrait croire. M. Arnoux n'est pas descendu aux Enfers pour y interroger l'ombre du compositeur; pas davantage il ne s'est proposé de poursuivre, de concerts en concerts, l'analyse du « cas Wagner ». Mais des souvenirs attachés par des liens plus ou moins lâches au nom du musicien, se sont présentés à son esprit — et il nous les conte. Souvenirs du temps, où, enfant, il questionnait en vain sur Wagner une institutrice wurtembergeoise, qui ne songeait qu'à pleurer un torero, où, dans les coulisses du théâtre de Nîmes il se battait, pour Siegfried et Sigurd confondus, avec la fille d'un cocher. Humbles aventures que, par les plus lointains échos de son nom, un grand homme arrive à déclancher! M. Arnoux, ayant fini de les évoquer, réintègre, en son livre, la quarantaine, pour s'asseoir, sur un banc des Champs-Élysées, auprès d'un restaurant où retentissent les désaccords d'un jazz band. Quelle « Brunehilde sportive » cet orchestre peut-il faire naître dans le cerveau d'un gamin d'aujourd'hui? Comment les enfants rêvent-ils sur cette musique? M. Arnoux s'interroge, puis, obéissant à ses associations d'idées, retourne à son passé, à Wagner, à un séjour en Bavière, une soirée au cinéma...

Pour y poursuivre des imaginations mi-sérieuses, mi-humoristiques, M. Arnoux a choisi, on le voit, une toute petite grève sur les bords de l'Océan wagnérien. Parmi les pages que cette retraite lui a inspirées, j'avoue ma préférence pour les descriptions : visite à mademoiselle Minna, l'institutrice, chamailleries avec Cavatine,

la fille du cocher. Ce sont là scènes « enfantines » — et l'on sait par la *Nuit de Saint Barnabé* par *Petite Lumière et l'Ourse* avec quelle intelligente sympathie M. Arnoux observe les enfants, avec quelle sûre intuition il reconstitue le monde merveilleux au milieu duquel leur imagination les fait vivre — scènes dialoguées aussi, où la nécessité de céder la parole à ses personnages réfrène un peu chez M. Arnoux les manifestations d'une éblouissante richesse verbale, que l'on ne peut pas ne pas admirer, mais qui n'est pas loin, parfois, de nous étourdir.

Avec un entrain qui n'est pas feint, une saine joie de vivre et d'écrire, M. Arnoux sonne volontiers la charge des mots, sûr qu'ils viendront nombreux et dociles à son appel. Dans son enfance, nous révèle-t-il, certains mots le charmaient, l'enivraient : il jouait avec eux, multipliant leurs possibilités. Un jour il entend ce mot pour lui jusqu'alors inconnu « Incantation ». Le voilà qui rêve : « Incantation des billes, des osselets, des noyaux d'abricots, incantation du caramel mou, de la boule de gomme, de l'anisette, de la glace à un sou, de la tablette de chocolat, des bottes du *Chat botté*, de *Vingt mille lieues sous les mers*, de la grenade cuite au four, de la matinée du jeudi au cirque ». *Machicoulis*, se *mordorer* lui font connaître des incertitudes pareillement savoureuses, lui inspirent de semblables élans. Aujourd'hui, par un mécanisme inverse, cent mots accourent pour servir une impression, une idée; aussi sévère et judicieux que soit le choix exercé par l'écrivain sur ces serviteurs, dont les plus expressifs, les plus musicaux, sont seuls retenus, il leur arrive quelquefois de demeurer plus nombreux qu'il ne faut pour le combat à mener. En un temps où les péchés d'écrivains sont surtout péchés de pauvreté, il peut paraître singulier de ne point admirer sans réserve l'opulence, mais quelquefois ici le manteau chatoyant jeté sur une pensée retient si vivement notre attention charmée qu'il nous arrive de tâter cette somptueuse draperie avec la crainte de ne plus trouver au-dessous le corps pour leque on l'a tissée.

Quarantième étage, par **Luc Durtain**
(Nouvelle Revue Française).

De tous les romanciers français, M. Luc Durtain est certainement celui qui a rapporté des États-Unis les vues les plus aiguës. Je ne sais si toute l'Amérique est là, dans *Hollywood dépassé* ou dans *Quarantième étage*, mais une Amérique si vivante, si caractérisée que nous aurons certainement du mal à nous dégager d'elle pour en accueillir une différente, celle d'un autre voyageur, d'un autre romancier.

L'hypocrisie qui, aux États-Unis, régit les rapports de sexe à sexe a semblé particulièrement frappante à M. Durtain. Il fait dire à un de ses personnages, l'étrange Dorothy de *Crime à San Francisco* : « L'amour hors mariage interdit, oui, comme l'alcool! mais chacun en prend, de l'alcool, aussi, en *cachette*. » Les Américains ne sont pas moins hommes que les autres hommes, mais ils affectent une moralité puritaine, impitoyable aux maladroits qui ne savent pas assurer à leurs aventures le secret. Une main sur le genou d'une *flapper* et, pour peu que cette caresse la choque et qu'elle s'avise de crier au scandale, vous vous exposez à la prison... Avec cela naïfs et dénués d'esprit critique, disposés à admirer sur commande, aimant voyager par caravanes, affolés en toutes circonstances, s'ils ne sont pas amalgamés à un groupe, peu cultivés, peu désireux de l'être, médiocrement doués pour les arts, révélant un idéalisme de primaires, toutes valeurs étant en somme subordonnées à la possession d'un plus grand nombre de dollars, tels nous paraissent les modestes héros de *Quarantième Étage*. Peinture peu flatteuse, à laquelle M. Durtain lui-même apporte d'importants correctifs : les Américains sont vivants, actifs, aptes à la création parce que disposés à accueillir l'illusion. Un écriteau dans le désert avertit qu'une ville se crée. Il n'y a que trois maisons encore et des tracés de rues. Les habitants des trois maisons témoignent d'une foi communicative dans l'avenir de l' « immense cité », si certains du succès qu'ils parviendront sans doute à l'obtenir. Difficiles d'ailleurs à décourager et, après dix échecs, capables de se lancer avec enthousiasme dans une onzième entreprise.

L'individualité physique des personnages de M. Durtain est caractérisée dans les plus petits détails — qui ne sont pas les plus négligeables : intonations, expressions locales ou professionnelles, tics ou gestes. Si vous songez à leur esprit, au contraire, vous les trouvez beaucoup moins enfermés en eux-mêmes. Un curieux système de comparaison, de rappels rattachent hommes et choses observés au reste de l'univers. A l'inverse de certains romanciers qui font autour de leurs personnages — même s'il les promènent dans une foule — solitude et silence, M. Durtain tisse des liens mystérieux entre les siens et les autres hommes, atténuant ainsi leur valeur individuelle, pour les mieux faire participer à la vie nationale, mondiale, unanime.

Le style de M. Durtain est extrêmement personnel, avec un je ne sais quoi de heurté et d'inquiet qui s'adapte parfaitement à la vie fiévreuse de ses modèles. Une inversion audacieuse, une suppression d'article ou de verbe lancent parfois ses phrases comme des explosions. Une proposition très attendue, subitement retran-

chée, nous donne le sentiment d'avoir mis le pied dans une trappe. Des raccourcis ingénieux, des perspectives inusitées, des centres d'équilibre choisis contre la tradition mais non contre le bon sens font jaillir pour nous des tableaux comme des phrases de M. Durtain une surprise et un plaisir, qui démontrent l'existence et la valeur de l'invention.

Carpeaux, par Ed. Sarradin (*Rieder*).

M. Ed. Sarradin, critique d'art au *Journal des Débats*, est aussi, on le sait, conservateur du château de Compiègne. C'est à ce titre qu'on lui doit la création du musée Desportes, qui a révélé, chez ce peintre, en qui l'on avait parfois tendance à ne voir que le portraitiste un peu ennuyeux des chiens du roi, un véritable précurseur des paysagistes du XIXe siècle. Par quel détour M. Sarradin, qui prépare dans le château de Compiègne l'ouverture d'une nouvelle série d'appartements « Second Empire », en est venu à étudier Carpeaux, c'est ce qu'on comprendra aisément...

Réservant une place importante à la biographie de l'artiste, M. Sarradin a surtout mis en valeur le côté douloureux de cette existence. En dépit de ses éclatants succès, le sculpteur eut en effet une vie moralement misérable et matériellement difficile. D'un caractère inquiet et instable il se montra toujours extrêmement faible à l'égard de son père et de son frère, qui s'entendirent pour le dépouiller et le tourmenter. De plus une terrible maladie, le cancer, qui devait l'emporter prématurément à l'âge de quarante-huit ans, contribua à assombrir ses dernières années.

Aucun reflet de ces angoisses n'est venu se fixer sur les œuvres de Carpeaux, où n'apparaissent qu'ardeur et joie de vivre. Il est dommage que, contraint de réduire son travail, M. Sarradin n'ait pu, comme on l'eût souhaité, consacrer à l'art de Carpeaux une analyse serrée. De ce point de vue son excellente étude ne saurait nous faire oublier les pages si pénétrantes que M. Paul Vitry, M. André Michel ont consacrées à l'art de Carpeaux. Si l'on néglige l'*Ugolin* qui est une œuvre d'école (qu'influença une admiration excessive pour le *Laocoon*), ce qui frappe le plus chez le fils du maçon de Valenciennes, c'est l'élégance mesurée, l'esprit, l'harmonie si française, qui apparaissent dans ses œuvres. Semblable en cela à beaucoup de ses contemporains, Carpeaux reprit et vivifia la tradition du XVIIIe siècle. — Comment ne pas songer aux sculptures de Houdon, de Falconet, quand on contemple *Daphnis* et *Chloé*? et aux esquisses de Watteau, de Fragonard, lorsqu'on feuillette les innombrables dessins de Carpeaux, pages d'album, projets de monuments? Carpeaux eut le sens de la vie et le goût

du mouvement — de la « gesticulation », disaient injustement ses détracteurs, et bien des jeunes sculpteurs lui font encore ce grief. Les étonnantes qualités de composition, la fermeté du modelé, l'instinct de la beauté véritable qui se manifestèrent chez Carpeaux lui assureront pourtant une place qui paraîtra chaque jour plus importante dans le classement des sculpteurs français : c'est un de nos grands artistes.

Haudequin de Lyon, par **Colette Yver** (*Calmann-Lévy*).

Haudequin est un des grands *soyeux* de Lyon, une des colonnes de l'industrie de la ville. Deux passions dans cet homme : son fils, sa maison, deux passions qu'il est plus malaisé qu'on ne croit d'accorder. Le jour, en effet, où revenu du service militaire le fils demande à participer de près ou de loin à la gestion de l'*affaire*, le père, par crainte de voir s'affaiblir son autorité, par dévouement jaloux à cette maison, qui est devenue sa raison de vivre, refuse. Méfiance et rancune commencent alors d'opposer les deux hommes. Minant l'affection qu'ils se portent, la disparité de leurs goûts accentue cet antagonisme. Sur les méthodes d'affaires comme sur la valeur des romanciers Haudequin père et Haudequin fils ne sont jamais d'accord. Éternel combat de générations trop proches. En l'espèce l'amour que ressent Haudequin fils pour une Russe, que les gens « bien pensants » qualifient d' « aventurière », n'est point faite pour faciliter un rapprochement. L'austère bourgeoisie lyonnaise s'accommode mal des situations irrégulières, si on lui en donne trop officiellement le spectacle.

Entre père et fils la rupture semble devoir être inévitable. Mais, en s'éprenant d'un étranger, l' « aventurière » ramènera la paix dans la famille. Haudequin fils, désespéré, retournera auprès de son père qui l'accueillera comme l'enfant prodigue, le choiera, lui fera épouser une jeune fille riche et lui abandonnera — autre mariage et non moins délicieux — la direction de la maison Haudequin. Débarrassé du goût des aventures et sans doute aussi de celui des beaux-arts et des folles rêveries, Haudequin fils vieillira à son tour, heureux en son Haudequinerie. Ce conflit, ingénieusement organisé, a fourni à madame Colette Yver l'occasion de grouper d'excellentes peintures de mœurs lyonnaises.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1927

		Pages.
WICKHAM STEED	Hommes d'État et Diplomates pendant la Guerre. — I.	5
VALERY LARBAUD	Notes sur Racan	42
PRINCE YOUSSOUPOFF	La Fin de Raspoutine. — III.	55
ANDRÉ MAUROIS	De la Conversation	81
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Reine des Lanturelus. — II.	104
H. H. EWERS	L'Araignée	136
PIERRE DELONCLE	L'Heure du Transsaharien	159
ANDRÉ THÉRIVE	Sans âme. — II	187
CHARLES MOUREU	Les Sciences : Swante Arrhénius	219
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	226

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1927

COMTE DE FELS	L'Administration des Tabacs jugée par ses Agents	241
PAUL MORAND	Bâton-Rouge (U. S. A.)	262
CONSTANTIN PHOTIADÈS	La Reine des Lanturelus. — III.	279
STÉPHANE LAUZANNE	Le « Quatrième pouvoir » en Angleterre	303
ANDRÉ THÉRIVE	Sans âme. — III.	327
CAMILLE MATIGNON	Souvenirs sur Marcelin Berthelot	362
PRINCE YOUSSOUPOFF	La Fin de Raspoutine (*fin*)	381
GEORGES SUAREZ	Chez M. de Monzie	418
WICKHAM STEED	Hommes d'État et Diplomates pendant la Guerre (*fin*).	430
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	454
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	464

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1927

		Pages
GABRIEL HANOTAUX. . . .	La France des cent trente départements. — I. . . .	481
JULIEN GREEN	Les Clefs de la Mort.	507
ROLAND DE MARÈS	Les Étapes de la Dictature espagnole	564
ANDRÉ THÉRIVE.	Sans âme. — IV.	579
JULES MARSAN	Sainte-Beuve à Lausanne.	609
J. DESSAINT.	Le Dix-huit Fructidor	622
CONSTANTIN PHOTIADÈS.	La Reine des Lanturelus — IV.	646
A. ALBERT-PETIT.	La Vie littéraire : Les Livres d'histoire.	682
PAUL SOUDAY.	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique.	694
ALBERT FLAMENT.	La Quinzaine : Tableaux de Paris	701

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1927

JULES CAMBON	Nationalisme et Société des Nations	721
GEORGES DUHAMEL. . . .	La Nuit d'Orage. — I.	733
MARCEL PROUST	Lettres à une amie.	770
GABRIEL HANOTAUX. . . .	La France des cent trente départements. — II. . . .	781
SALLUSTE	Lénine, agent de l'Okhrana	806
ANDRÉ THÉRIVE.	Sans âme (*fin*)	827
PAUL-ELMER MORE. . . .	Le « Modernisme » dans la Littérature américaine. .	858
CONSTANTIN PHOTIADÈS.	La Reine des Lanturelus (*fin*)	880
LOUIS HAUTECŒUR. . . .	L'Art décoratif d'aujourd'hui	911
HENRY BIDOU.	La Vie littéraire : Parmi les Livres.	929
L. HOULLEVIGUE.	Les Sciences : Paroles à travers l'Atlantique	940

La REVUE DE PARIS *publiera en 1928 :*

L'Art religieux de la Contre-Réforme

par Émile MÂLE
de l'Académie française

Clovis et la France mérovingienne

par Camille JULLIAN
de l'Académie française

Sous le Ministère de Choiseul

par Pierre de NOLHAC
de l'Académie française

La Reine d'Étrurie

par le Prince SIXTE de BOURBON

des ***Études historiques*** de MM. Jules Cambon, Gabriel Hanotaux, de l'Académie française; Alphandery, Arthur-Lévy, Batiffol, J. Bourguignon, Chéramy, Contenau, Contenson, Charles Diehl, Elie Halévy, Silvain Lévi, Montbas, Marcel Poète, Virolo.

Le Journal du général Castelnau pendant la Guerre de 1870

Les Mémoires de la comtesse Rasponi, fille du roi Murat

une ***série d'articles sur les Religions***, par Mgr Chrysostome, le R. P. de La Brière, l'abbé Quénet, MM. Noël Abrieu, Liber, Massignon, Przyluski, John Vienot, madame David Neel;

La Participation des Socialistes au Pouvoir

par M. VANDERVELDE
Ancien ministre des Affaires étrangères de Belgique

des ***Études politiques et économiques*** de MM. Pierre Bernus, André Chaumeix, Marcel Dunan, comte de Fels, François-Marsal, H. de Jouvenel, Krajewski, Stéphane Lausanne, Germain Martin, Guy de Montjou, A. de Monzie, W. d'Ormesson, Pouyanne, Traversay;

les ***Chroniques*** d'IGNOTUS;

les ***Interviews*** de M. Georges SUAREZ;

des ***Études artistiques*** de MM. J.-E. Blanche, Francis Carco, R. Escholier, Hautecœur, C. Photiadès, Prodhomme, J. Tiersot, Jean-Louis Vaudoyer;

des ***Articles scientifiques*** du professeur Léon Bernard, de MM. Caullery, Houllevigue, Moureu;

des ***Études militaires*** du général Camon, du général Duval, du général Normand, du lieutenant-colonel E. Mayer, du commandant Koeltz.

Pages
481
507
564
579
609
622
646
682
694
701
721
733
770
781
806
827
858
880
911
929
940

dernière création
de la

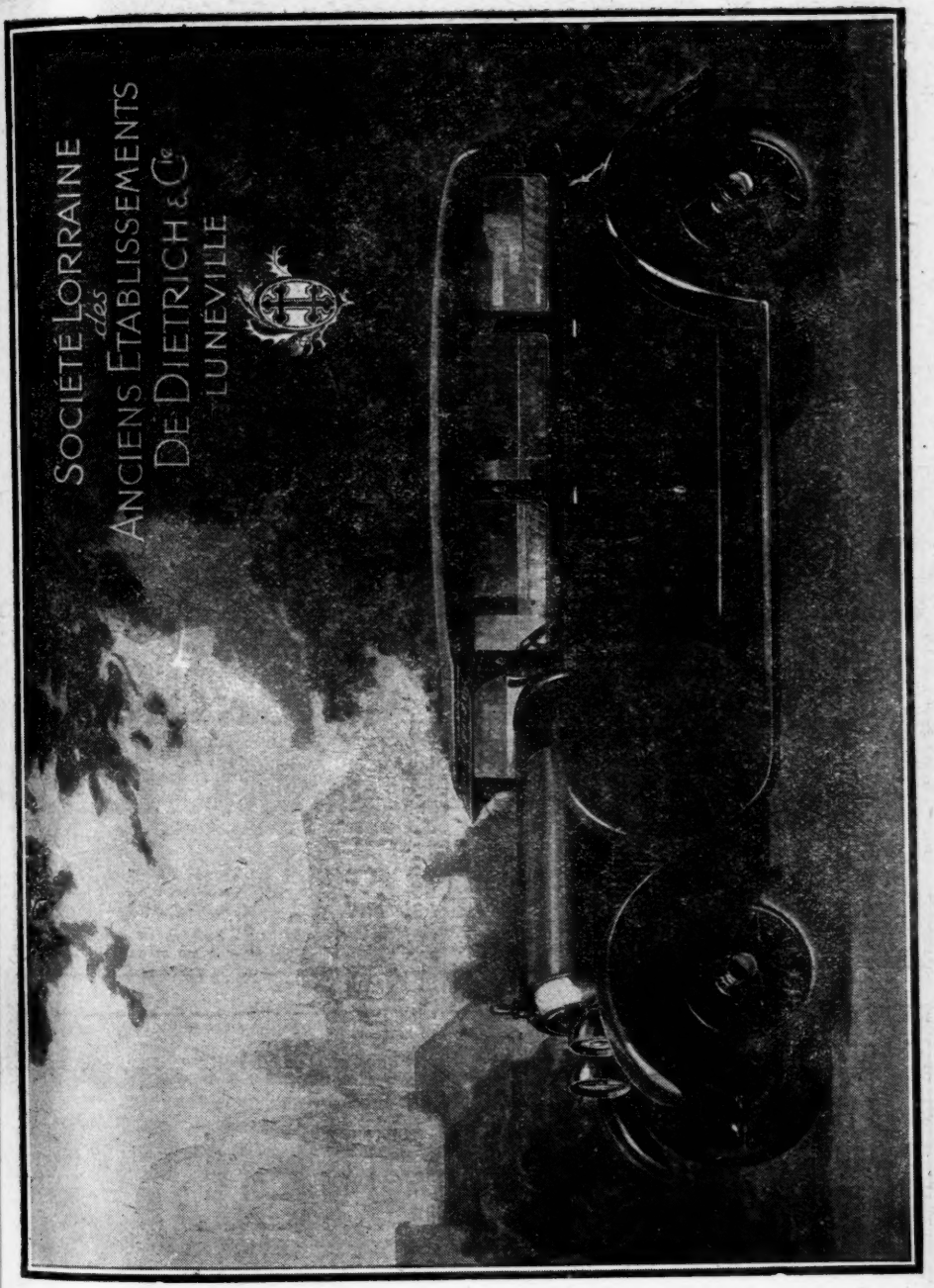
MARQUISE DE SÉVIGNÉ

11, BOULEVARD DE LA MADELEINE
PARIS

CANNES
NICE
MONTE-CARLO
ETC.,

1, PLACE VICTOR-HUGO
47, RUE DE SÈVRES
65, RUE LA BOÉTIE

MARSEILLE
LYON
BORDEAUX
ETC.,


SOCIÉTÉ LORRAINE
des
ANCIENS ÉTABLISSEMENTS
DE DIETRICH & Cie
LUNÉVILLE

Dépôt
nicolas
fines bouteilles
190 dépôts

VILLÉGIATURE MÉDICALE A LA CAMPAGNE, PRÈS PARIS
Régimes, Cures de Désintoxications et de Maladies de la Nutrition, Convalescences, Cure de Repos

CHATEAU DE GRIGNON

près Choisy-le-Roi. *Téléph. régional 17 à Choisy*
A ORLY-sur-SEINE *MÉDECIN RÉSIDANT*
A 9 kilomètres de Paris. *Téléph. régional 17 à Choisy*

ÉTABLISSEMENT SITUÉ AU MILIEU D'UN BEAU DOMAINE ET ADAPTÉ A TOUTES LES EXIGENCES DE LA MÉDECINE ET DU CONFORT MODERNE

Vastes pièces ripolinées avec salles de bains privées. — Balcons de repos. — Solarium
Hydrothérapie. — Électrothérapie. — Laboratoires. — Régimes. — Cure d'air
Superbe parc de 4 hectares. — Terrain de Jeux. — T. S. F. — Prix forfaitaire

Chemin de fer d'Orléans aux gares d'Orsay et Austerlitz, Paris-Orly : 25 minutes. — 9 à 10 km. en auto, soit par Choisy-le-Roi, soit par la route de Fontainebleau jusqu'à Belle-Épine. — Transport en auto sur demande.

Offrez une corbeille de fruits glacés signée

Corcellet

18, Avenue de l'Opéra 116, Avenue Victor Hugo

Imprimerie Paul BRODARD et Joseph TAUPIN, Coulommiers.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. SEINE 74.390 CH. POSTAUX PARIS 225-06

" COLLECTION FRANÇAISE "

OUVRAGES PARUS :

DOMINIQUE, par Eugène FROMENTIN . . . . . *Épuisé.*
L'EMPREINTE, par Ed. ESTAUNIÉ, DE l'Acad. fr. . . . . *Épuisé.*
FROMONT jeune et RISLER aîné, par Alphonse DAUDET. . . . . *Épuisé.*
LA PORTE ÉTROITE, par André GIDE . . . . . *Épuisé.*
LE PETIT CHOSE, par Alphonse DAUDET . . . . . *Épuisé.*
LETTRES DE MON MOULIN, par Alphonse DAUDET. . . . . *Épuisé.*
MADAME BOVARY, par Gustave FLAUBERT. . . . . *Épuisé.*
TARTARIN DE TARASCON, par Alphonse DAUDET. . . . . *Épuisé.*
NUMA ROUMESTAN, par Alphonse DAUDET. . . . . **100 fr.**
LE DISCIPLE, par P. BOURGET, de l'Acad. fr. . . . . **90 fr.**
LE DIVERTISSEMENT PROVINCIAL, par H. DE RÉGNIER, de l'Acad. fr. **90 fr.**
L'ASCENSION DE M. BASLEVRE, par Éd. ESTAUNIÉ, de l'Acad. fr. . **100 fr.**
L'ESCAPADE, par H. DE RÉGNIER, de l'Acad. fr.. . . . . **120 fr.**
YAMILÉ SOUS LES CÈDRES, par Henry BORDEAUX de l'Acad. fr. . . . **120 fr.**

Pour paraître le 20 Janvier :

L'APPEL DE LA ROUTE

PAR

Édouard ESTAUNIÉ

De l'Académie française.

66 illustrations en couleurs de PIERRE ROUSSEAU

30 exemplaires sur Madagascar, avec deux dessins originaux.. . . . . **300 fr.**
21 exemplaires sur Arches.. . . . . **200 fr.**
970 exemplaires sur Rives. . . . . **120 fr.**

Pour paraître ensuite :

En mars. **SALAMMBO**, par Gustave FLAUBERT, 75 illust. de S.-R. LAGNEAU.
En septembre. **MONSIEUR DES LOURDINES**, par Alphonse de CHATEAUBRIANT. Illustrations de DANIEL-GIRARD.
En novembre. **JACK**, par Alphonse DAUDET. 2 volumes avec 120 illustrations de Pierre ROUSSEAU.
En décembre. **PÊCHEUR D'ISLANDE**, par Pierre LOTI, de l'Académie Française. 70 illustrations de DANIEL-GIRARD.

Les souscriptions sont reçues chez tous les libraires

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

HIVER 1927-1928

FRANCE-ALGÉRIE

par PORT-VENDRES

Trains et Paquebots rapides

Le trajet le plus direct de Paris à Port-Vendres par Limoges, Toulouse, Carcassonne, Narbonne, Perpignan.

1re et 2e CLASSES. — Départ de Paris-Quai d'Orsay : 17 h. 14; arrivée à Port-Vendres : 8 h. 33.

Wagons-Lits et voiture directe 1re et 2e classes de Paris-Quai d'Orsay à Port-Vendres (Gare); voiture directe 1re classe à couchettes et 2e classe de Paris-Quai d'Orsay à Port-Vendres (Quai Maritime).

Wagon-Restaurant de Paris à Châteauroux.

TRANSBORDEMENT DIRECT DU TRAIN AU PAQUEBOT

3e CLASSE. — Départ de Paris-Quai d'Orsay : 10 h. 19; arrivée à Port-Vendres : 3 h. 09.

Wagon-Restaurant de Paris-Quai d'Orsay à Toulouse.

Pas de transbordement direct.

La traversée la plus courte dans les eaux les mieux abritées par la Compagnie de Navigation Mixte (Compagnie Touache).

a) **PORT-VENDRES-ALGER**

Départ de Port-Vendres le dimanche à 10 h. 00.
Arrivée à Alger le lendemain à 11 h. 00.

b) **PORT-VENDRES-ORAN**

Départ de Port-Vendres le lundi à 10 h. 00.
Arrivée à Oran le lendemain à 19 h. 30.

Billets directs et enregistrement direct des bagages de Paris-Quai d'Orsay à Alger ou Oran et vice-versa.

LES ÉDITIONS DE FRANCE, 20, avenue Rapp, PARIS

VIENT DE PARAITRE :

NUITS DE PRINCES

le nouveau roman de

J. KESSEL

Auteur des *Rois Aveugles* et de *l'Équipage.*

1 vol. . . . . 12 fr.

Les Affiches Artistiques Illustrées
des Chemins de Fer de l'État

Les affiches illustrées éditées par les Chemins de fer de l'État ont, par leur composition artistique, obtenu un réel succès si l'on en juge par les nombreuses demandes émanant d'amateurs ou de collectionneurs, qui parviennent journellement au Service de la Publicité des Chemins de fer de l'État, 20, rue de Rome, à Paris (8e).

Ces affiches, vendues au prix de CINQ francs l'exemplaire, sont expédiées pliées sous enveloppe, franco à domicile, contre l'envoi préalable de leur valeur en mandat-carte.

Pour les recevoir, sous rouleau, joindre le prix du colis-postal (gare ou domicile).

Aucun envoi n'est fait contre remboursement.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, *14, rue Cadet, Paris*

Téléphone : Central 72-71.

Gde Pté **CHAMPIGNY** *102, rue Jean Jaurès et rue Mignon, cce 2. 968 m.*
Mise à prix : 400 000 fr. **Libre** Adj. ch. not. 20 déc. s'ad. Me MOISY. not. 9, r. Grenelle.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

R. C. Seine 88.928.

AMÉLIORATIONS DES RELATIONS AVEC LA CORSE

La Cie Fraissinet, dont les paquebots assurent les relations du continent avec la Corse, réalise, par étapes, un vaste programme d'améliorations de sa flotte, afin de mettre en concordance, aussi rapidement qu'il est possible, ses services maritimes avec la nouvelle et récente convention maritime.

Depuis le 15 août, la vitesse du « Général Bonaparte » a été portée à 15 nœuds de jour, à 14 nœuds de nuit; un effort parallèle a été demandé au « Liamone ». De ce fait, les traversées de Marseille et de Nice à Bastia se trouvent être réduites respectivement à 14 heures au lieu de 16, et à 8 h. 15 au lieu de 9 h. 30. D'autres gains de même ordre seront prochainement réalisés dans la durée de la traversée du « Corte II » entre Nice et Ajaccio.

Par son climat exceptionnel et ses charmes variés, l'Ile de Beauté réalise ce paradoxe d'être en toute saison la terre d'élection du tourisme. Elle ne pourra l'être désormais que davantage, puisque les nouveaux horaires de la Cie Fraissinet la rapprochent du continent.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

L'Amérique du Sud, via Bordeaux.

Il est rappelé au Public les facilités offertes pour les relations avec l'Amérique du Sud via Bordeaux.

Sur présentation d'un billet de passage des Compagnies *Sud-Atlantique* et *Chargeurs-Réunis*, conjointement avec un billet de chemin de fer pour Bordeaux, les bagages sont enregistrés directement à Paris-Quai d'Orsay pour la destination définitive, après visite par la Douane. L'enregistrement est fait à Paris-Quai d'Orsay la veille du jour fixé pour le départ des paquebots de Bordeaux. Des dispositions spéciales sont en outre prévues pour amener les voyageurs, sans changer de voiture, jusqu'au quai d'embarquement.

Dans le sens du retour, les bagages à destination de Paris peuvent être enregistrés directement à bord du paquebot, avant son arrivée à Bordeaux. La visite de ces bagages par la Douane n'a lieu qu'à la gare de Paris-Quai d'Orsay, et tout est fait pour faciliter aux voyageurs le plus possible, comme à l'aller, la traversée de Bordeaux.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

R. C. (Seine) 88.928

Facilités pour la livraison à domicile des bagages dans Paris

Les voyageurs désireux de faire livrer leurs bagages à domicile dans Paris sont invités, dans leur intérêt, et en vue de faciliter la remise rapide des dits bagages, à le faire connaître dès la gare de départ.

A l'arrivée, ils présentent leur bulletin à un bureau spécial installé dans la salle des bagages des gares du Quai d'Orsay ou d'Austerlitz en remettant leur commande de livraison et, le cas échéant, leurs clefs s'ils ne veulent point assister eux-mêmes à la visite de l'Octroi.

Ils peuvent ainsi gagner ensuite leur domicile, débarrassés de tout souci.

CHEZ PLON

RAYMOND POINCARÉ
de l'Académie Française
NEUF ANNÉES DE SOUVENIRS - AU SERVICE DE LA FRANCE
Tome IV. — L'UNION SACRÉE (1914)
In-8° carré, sur alfa avec 14 gravures hors texte. . . . . 25 fr.

GABRIEL D'AUBARÈDE
L'INJUSTICE EST EN MOI
Roman in-16 . . . . . 12 fr.

" FEUX CROISÉS "
AMES ET TERRES ÉTRANGÈRES

MARGARET KENNEDY
1. — LA NYMPHE AU CŒUR FIDÈLE
Roman traduit de l'anglais par Louis GUILLOUX
In-8° écu, sur alfa, tiré à 3.300 exemplaires numérotés. . . . 18 fr.

ALEXÉI RÉMIZOV
2. — SUR CHAMP D'AZUR
Roman traduit du russe par Jean FONTENOY
In-8° écu, sur alfa, tiré à 3.300 exemplaires numérotés. . . . 16 fr.

W.-H. HUDSON
3. — LE PAYS POURPRE
Aventures du nomme Richard Lamb dans le Banda Oriental (Amérique du Sud) racontées par lui-même et mises en français par Victor LLONA
In-8° écu, sur alfa, tiré à 3.300 exemplaires numérotés. . . . 18 fr.

LE ROMAN DES GRANDES EXISTENCES
— 11 —
ANDRÉ LAMANDÉ
LA VIE GAILLARDE ET SAGE DE MONTAIGNE
In-16, sur alfa. . . . . 15 fr.

MARC CHADOURNE
VASCO
Roman in-16 . . . . . 12 fr.
Il reste quelques exemplaires de l'édition « Roseau d'Or » tirée sur alfa à 6.000 exemplaires numérotés. . . . . 18 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Dr Serge VORONOFF

LA CONQUÊTE DE LA VIE

Le plus beau, le plus cher rêve de l'Humanité : remédier aux misères de la vieillesse, reculer la mort à ses dernières limites, vivre, et vivre jeune ! — est en pleine voie de réalisation.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . **12** fr.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
Envoi contre mandat ou timbres
1 fr. en sus pour le port et l'emballage
R. C. Seine, 242,553

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, PARIS

Vient de paraître :

VICTOR BÉRARD

ITHAQUE
ET LA
GRÈCE DES ACHÉENS

(LES NAVIGATIONS D'ULYSSE — Tome Ier)

Les *Navigations d'Ulysse* sont la continuation historique et géographique de *Les Phéniciens et l'Odyssée*. Dans ce premier volume, M. Victor Bérard traite ce qui regarde plus spécialement l'épos et ses héros achéens, leur apparition et leur installation en Grèce, leurs royaumes, leur vie matérielle, leurs manoirs, leurs flottes, leurs voyages, croisières et aventures, etc. : la vie de la Grèce protoarchaïque entre 1300 et 800 environ.

Un volume in-8° écu (13×20), de la " Collection Ivoire ", 464 pages, *19 cartes hors texte*, broché..... 35 fr.

Relié dos toile ivoirine, plats papier maître relieur ..... 42 fr. 50
Sur papier pur fil Lafuma..... 70 fr.

Du même auteur, Nouvelle Édition :

LES PHÉNICIENS ET L'ODYSSÉE

I. — *Les Iles de la Très-Verte.* | II. — *Mer Rouge et Méditerranée.*

Les deux volumes in-8° écu (13×20), de la " Collection Ivoire ", 876 pages, *41 cartes hors texte*, ensemble, brochés..... 70 fr.

Les 2 volumes reliés dos toile ivoirine, plats papier maître relieur..... 85 fr.
— sur papier pur fil Lafuma..... 150 fr.

Vient de paraître :

JACQUES MOREL

PAR UN CHEMIN DÉTOURNÉ

ROMAN (pour les Jeunes filles)

Un volume in-18, broché..... 12 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boulev. St-Michel, **PARIS**

Vient de paraître :

MAX LECLERC

AU MAROC AVEC LYAUTEY

(MAI 1921)

M. Max Leclerc nous montre Lyautey en action, en contact avec les populations et les colons, devant son Maroc comme fond de tableau ; il assiste à sa vie publique et intime, il l'accompagne à travers l'empire, de Casablanca et Rabat au front d'Ouezzan, chez Poeymireau à Meknès, dans les palais et les ruelles de la mystérieuse Fès. Son livre est une page d'histoire vécue.

Un volume in-16 (14 × 19), de la " Collection Ivoire ", avec *un portrait* et *10 planches hors texte*, broché..... 20 fr.
Relié dos toile ivoirine, plats papier, maître relieur..... 26 fr. 50

Précédemment paru :

LYAUTEY

PAROLES D'ACTION

- MADAGASCAR - SUD-ORANAIS - ORAN - MAROC (1900-1926)

Préface de M. Louis BARTHOU

Un volume in-8° (14×22), XXXIV-480 pages broché..... 35 fr.

Viennent de paraître :

JEAN GIRAUD

L'ÉCOLE ROMANTIQUE FRANÇAISE

(LES DOCTRINES ET LES HOMMES)

Un volume in-16 (11×17), de la " Collection Armand Colin ", broché..... 9 fr.
Relié..... 10 fr. 25

HENRI PIÉRON

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Un volume in-16 (11×17), de la "Collection Armand Colin", *11 figures ou graphiques*, br. 9 fr.
Relié..... 10 fr. 25

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5 et 7, Quai Malaquais, PARIS (VIe)

PIERRE CHAMPION

LOUIS XI

LE DAUPHIN — LE ROI

2 volumes in-8 raisin de 240 et 412 pages,
avec 40 planches hors texte en héliotypie des ateliers Braun.
160 francs les deux volumes ensemble.

L'ouvrage sera fourni aussi, sur demande, cartonné toile pleine,
au prix de **200** francs.

Il a été tiré **100** exemplaires sur vergé d'Arches,
à **400** francs les deux volumes ensemble.

PRINCIPAUX OUVRAGES
du même Auteur à la même Librairie

LES PLUS ANCIENS MONUMENTS DE LA TYPOGRAPHIE PARISIENNE. In-4°. *(Épuisé.)*

GUILLAUME DE FLAVY. *(Épuisé.)*

LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE DES POÉSIES DE CHARLES D'ORLÉANS. In-8°, **15** francs.

CHRONIQUE MARTINIANE. In-8°, **18** francs.

CHARLES D'ORLÉANS JOUEUR D'ÉCHECS. In-4°, **9** francs.

LE PRISONNIER DESCONFORTÉ. In-8°, **15** francs.

LA LIBRAIRIE DE CHARLES D'ORLÉANS. Un vol. in-8° et un album in-fol., **60** francs.

CHARLES D'ORLÉANS. Poésies. 2 volumes in-8°, **38** francs.

LA VIE DE CHARLES D'ORLÉANS. *(Épuisé.) Prix Gobert.*

FRANÇOIS VILLON, SA VIE ET SON TEMPS. 2 vol. *(Épuisé.) Grand Prix Gobert.*

PROCÈS DE CONDAMNATION DE JEANNE D'ARC. 2 vol., **60** fr. ; sur hollande, **200** francs.

LES VIES ANCIENNES D'ANTOINE WATTEAU. In-12, **6** francs.

HISTOIRE POÉTIQUE DU QUINZIÈME SIÈCLE. 2 vol., **120** francs.

RONSARD ET SON TEMPS. *Prix Broquette Gonin,* **72** francs.

RONSARD ET VILLEROY, SECRÉTAIRES DU ROI ET LES POÈTES. In-4°, **60** francs.

PIERRE DE RONSARD ET AMADYS JAMIN, leurs autographes, contribution à l'histoire de la Société polie. In-4°, **60** fr.

LE MANUSCRIT D'AUTEUR DU PETIT JEHAN DE SAINTRÉ. In-4°, **15** francs.

LE ROI RENÉ ÉCRIVAIN. In-12 planches, **25** fr.

LIBRAIRIE VALOIS

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

Tél. : Gobelins 36-26 **7, place du Panthéon, Paris (Ve)** *Chèques Post. : Paris 3155*

VIENT DE PARAITRE

PIERRE MILLE

Le singe et la petite fille

Histoires exotiques et merveilleuses

Les colonies — La mer — Le monde

évoqués par le meilleur conteur de notre temps

Prix : **12** fr. Franco : **14** fr.

25 exemplaires sur pur fil Lafuma : 35 fr.

LA LIBRAIRIE VALOIS

complètement libérée de ses anciennes attaches politiques

s'ouvre largement aux écrivains rénovateurs

qui représentent les divers groupes constructeurs.

Elle entreprend de réunir, dans un même travail de revision

de toutes les valeurs intellectuelles et morales

LES NOUVELLES ÉQUIPES

du néo-radicalisme, du néo-socialisme, des jeunes catholiques, des fascistes, des techniciens et des producteurs sans parti

pour l'organisation du monde moderne

et pour l'exaltation des idées et sentiments qui lancent l'homme à la conquête de l'avenir

A son programme de 1927-1928 :

JACQUES ARTHUYS, PAUL BAUD, HUBERT BOURGIN, ALDO DAMI, HENRI GERMAIN-MARTIN, RENÉ GONNARD, JACQUES HARDANGES, HUBERT LAGARDELLE, PHILIPPE LAMOUR, A LEROY, CÉLINE LHOTTE, JACQUES MARITAIN, YVAN NOÉ, ANDRÉ PIERRE, Dr LÉON POULIOT, RENÉ DE LA PORTE-LUSIGNAC, CARL SCHMITT, GEORGES VALOIS, MAURICE VAUSSARD, etc.

SOCIÉTÉ D'ÉDITION
"LES BELLES LETTRES"
95, Boulevard Raspail
PARIS (6e)
Téléph. : Littré 25-57 R. C. Seine 17.053

Viennent de paraître :

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

*sous le patronage de l'*Association GUILLAUME BUDÉ

CICÉRON

Discours, *Tome V*, texte établi par M. BORNECQUE et traduit par M. RAMAIN. 16 fr.
Ex. numéroté. . . . . 33 fr.

PLINE LE JEUNE

Correspondance, *Tome I*, texte établi et traduit par Mlle GUILLEMIN. 20 fr.
Ex. numéroté. . . . . 41 fr.

EURIPIDE

Théâtre, *Tome II*, texte établi et traduit par M. MÉRIDIER. . . . . 30 fr.
Ex. numéroté. . . . . 60 fr.

COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES

*sous le patronage de l'*Association GUILLAUME BUDÉ

L'ARISTOCRATIE ATHÉNIENNE

Par M MÉAUTIS. . . . . 5 fr.

COLLECTION DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE

TROIS AMITIÉS FRANÇAISES DE JEFFERSON

Par M. CHINARD. . . . . 15 fr.

COLLECTION SHAKESPEARE

LA TEMPÊTE

Traduit par M. AYNARD. . . . . 12 fr.
Ex. numéroté. . . . . 36 fr.

Librairie Académique — PERRIN & CIE, Éditeurs

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VIe)

Viennent de paraître :

Édouard SCHURE

LE RÊVE D'UNE VIE

Confession d'un poète

Ouvrage orné d'un portrait de l'auteur

En résumant les souvenirs essentiels de sa vie, l'auteur a voulu faire la synthèse de son œuvre et de sa pensée. Elle s'étend sur un vaste domaine : histoire, esthétique, philosophie, poésie. **Les Grands Initiés** en constituent le centre générateur.

Un volume in-16. Prix. . . . . **15** fr.

DANIEL-ROPS

CARTE D'EUROPE

Strinberg - Tchékov - Conrard - Rilke - Unamuno - Pirandello - Duhamel

Orné de sept portraits gravés sur bois par Henri MARTIN

En étudiant successivement *Strinberg, Conrard, Tchékov, Unamuno, Pirandello, Rilke,* et *Duhamel,* l'auteur a voulu déterminer leurs éléments communs et toujours actuels.

Mais en se fixant ce dessin modeste, il en a dépassé les bornes : **Carte d'Europe** constitue une véritable introduction à l'étude des lettres européennes d'aujourd'hui.

Un volume in-16. Prix. . . . . **12** fr.

Pierre BOUCHARDON

L'AUBERGE DE LA TÊTE NOIRE

Pourquoi un médecin, non dénué de valeur, fut-il accusé d'avoir empoisonné ses deux meilleurs amis ? Pourquoi Berryer, qui présenta sa défense s'évanouit-il au moment le plus pathétique de son plaidoyer ? Pourquoi Alexandre Dumas garda-t-il de la dernière audience de cette cause célèbre — une audience de nuit — une vision d'épouvante.

Un volume in-16. Prix. . . . . **12** fr.

André GODARD

LA CRÉATION

Dans son nouveau volume de philosophie religieuse, l'auteur du Positivisme chrétien et de la Pitié antique, précise la notion de l'intelligence créatrice et organisatrice de l'univers physique et du monde moral, d'après la Genèse hébraïque, les cosmogonies de l'Inde ou de l'Égypte, et la théologie, la géologie, la biologie et la psychologie actuelles.

Un volume in-16. Prix. . . . . **12** fr

ÉDITIONS DE LA REVUE DES POÈTES

Capitaine Georges ROLLIN

POÈMES CHOISIS ET POESIES POSTHUMES

1909-1925

Un volume in-16 jésus. Prix . . . . . **12** fr.

Il a été tiré cinquante exemplaires numérotés sur simili-japon. . . . . **25** fr.

ÉDITIONS D'ART MANUEL BRUKER

R. C. Seine 60.611 — 6, Rue de Ridder, XIVe — C.C. Post. 818.39 PARIS

Dr LUCIEN-GRAUX

LA COLOMBE MEURTRIE

Composée en Deberny N° 18 corps X formant in/16 soleil. Ornée d'un Frontispice, d'un bandeau, de deux en textes, d'un cul-de-lampe gravés sur bois (camaïeu deux tons)

par PAUL-ÉMILE-COLIN

et imprimés sur les presses du Maître Imprimeur

LÉON PICHON

TIRAGE :	1 Ex. unique (avec les originaux)	souscrit
	9 Ex. japon impérial	souscrits
	250 Ex. pur Lafuma	180

TAXE DE LUXE COMPRISE

PARU :

GEORGES DUHAMEL : **LA PIERRE d'HOREB**
33 bois en 3 tons (camaïeu), 18 culs-de-lampe de PAUL-ÉMILE-COLIN. *Préface inédite.*

EN PRÉPARATION :

Jules RENARD : **HISTOIRES NATURELLES**, 87 lithographies de ROUBILLE.

PLATON : **LE BANQUET** (trad. et essai par SUARÈS). Ill. ANTOINE BOURDELLE.

ARENE : **LA CHÈVRE D'OR**, 100 bois en couleurs de SIMEON.

SUARÈS : **CRÉPUSCULE SUR LA MER**, aquarelles de MAURICE DENIS, gravures par Jacques BELTRAND.

Veuillez examiner chez votre libraire un des ouvrages de la collection

EDITIONS
JULES TALLANDIER
75, rue Dareau. PARIS

BIBLIOTHÈQUE

HISTORIA

Choix idéal, varié, chevauchant sur toutes les époques, formant une délicieuse collection de livres admirablement présentés matériellement : jolis caractères, très beau papier, magnifiques illustrations, reproduction artistique en héliogravure de tableaux, portraits empruntés aux musées ou à des collections particulières.

ÉTRENNES pour les esprits cultivés.

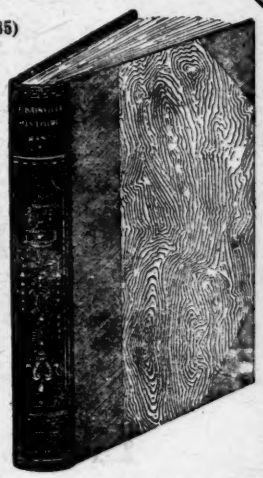
Les Auteurs de la Bibliothèque Historia appartiennent à l'élite des écrivains

(Elégant format de Bibliothèque in-8 (20-135)

Dans chaque volume nombreuses illustrations tirées hors-texte et en héliogravure.

OUVRAGES EN VENTE

	BROCHÉS	RELIÉS
JACQUES BAINVILLE		
Histoire de France (2 vol.) chaque	25.»	50.»
Louis II de Bavière (1 vol.)	20.»	45.»
FUNCK-BRENTANO		
Marie-Antoinette et l'Enigme du Collier (1 vol.)	25.»	50.»
GASTON JOLLIVET		
Souvenirs de la Vie de Plaisir sous le Second Empire (1 vol.)	20.»	45.»
FRÉDÉRIC LOLIÉE		
Les Femmes du Second Empire (2 vol.) chaque	20.»	45.»
SAINTE-BEUVE		
Quelques Figures de l'Histoire. Préface de J. Bainville (1 vol.)	18.»	43.»
Quelques Portraits féminins. Préface de P. de Nolhac (1 vol.)	18.»	43.»
SAINT-SIMON		
Mémoires (extraits). Préface de Louis Bertrand (3 vol. chaque	18.»	43.»
JOSEPH TURQUAN		
Les Sœurs de Napoléon (2 vol.) chaque	18.»	43.»
La Générale Bonaparte (2 vol.)	18.»	43.»
L'Impératrice Joséphine (1 vol.)	18.»	43.»
La Reine Hortense (2 vol.) chaque	18.»	43.»



Belle reliure genre amateur avec coins, plats papier marbré et tête dorée.

Beaux Livres et bons Prix Modérés

PRIX et CONDITIONS pour achat en SOUSCRIPTION
Les 18 volumes : Brochés..... 350.»
En belle reliure genre amateur.. 800.»
Toute commande supérieure à 250 f. est payables avec 12 MOIS DE CRÉDIT

On souscrit chez tous les bons libraires et aux
EDITIONS JULES TALLANDIER, 75 rue Dareau Paris (XIV°)

Tous ces ouvrages se vendent séparément

Après examen vous désirerez sûrement les avoir tous

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IX

A propos de la première représentation à la **Comédie Française** de l'œuvre de Gabriele d'Annunzio " *La Torche sous le Boisseau* " rappelons les Œuvres de l'illustre écrivain

GABRIELE D'ANNUNZIO

EPISCOPO et Cie
L'ENFANT DE VOLUPTÉ
LE FEU
FORSE CHE SI FORSE CHE NO
FRANCESCA DA RIMINI
L'INTRUS
LA LÉDA SANS CYGNE
POÉSIES
TRIOMPHE DE LA MORT
LES VICTOIRES MUTILÉES
LES VIERGES AUX ROCHERS

Chaque volume : **9** francs

LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN

Un volume : **10** francs

Imprimerie Paul BRODARD et Joseph TAUPIN, Coulommiers.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

— ÉTRENNES 1928 —

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ANATOLE FRANCE

Illustrations d'Edy Legrand
pour le tome IV des Œuvres complètes d'Anatole France
Gravure de A. et P. Baudier

— TOMES PARUS —

Tome I. — *Alfred de Vigny; Les Poèmes Dorés; Idylles et Légendes; Les Noces Corinthiennes.*
Tome II. — *Jocaste et le chat maigre; Le Crime de Sylvestre Bonnard.*
Tome III. — *Les Désirs de Jean Servien; Le livre de mon ami.*
Tome IV. — *Nos enfants; Balthasar.*
Tome V. — *Thaïs; l'Étui de Nacre.*
Tome VI. — *La Vie Littéraire* (1 et 2).
Tome VII. — *La Vie Littéraire* (3 et 4).
Tome VIII. — *La Rôtisserie de la reine Pédauque; Les Opinions de Jérôme Coignard.*
Tome IX. — *Le Lys rouge, Le Jardin d'Épicure.*
Tome X. — *Le Puits de Sainte-Claire; Pierre Nozière.*
Tome XI. — *L'Orme du Mail; Le Mannequin d'osier.*
Tome XII. — *L'Anneau d'Améthyste; Monsieur Bergeret à Paris.*

Ces volumes comprennent de nombreux inédits et en appendice une bibliographie très détaillée

Chaque volume in-8° sur Velin du Marais, filigrané sous couverture en deux couleurs .. .. **45 fr.**

Chaque volume peut se vendre séparément et forme un
— TRÈS BEAU LIVRE D'ÉTRENNES —

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.